



Opération dauphin

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KONSALIK

Opération dauphin



HEINZ G. KONSALIK

**OPÉRATION
« DAUPHIN »**

PRESSES POCKET

Titre original :

UNTERNEHMEN DELPHIN

Traduit de l'allemand par

Jeanne-Marie GAILLARD-PAQUET

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© H.G. Konsalik et AVA, München Breitbrunn, 1983.

© Presses Pocket, 1985, pour la traduction française.

ISBN 2-266-01542-7

L'AMIRAL Josuah Bouwie ignorait ce qu'il avait à faire sur cette petite île située au sud de Miami. Et tous ceux qui se trouvaient sur la plage nord de Key Largo, dans le sable et les coraux, en cette belle matinée ensoleillée et déjà chaude de printemps, n'en savaient pas davantage. Le haut commandement de la Marine leur avait uniquement annoncé d'une façon lapidaire qu'on les attendait, lui et d'autres hommes, ce matin-là à sept heures à Key Largo, pour leur faire une démonstration avec conférence et présentation d'un film. Et lorsqu'il essaya d'en savoir plus sur cette manifestation mystérieuse, il reçut une réponse sibylline :

— Tel est le vœu du ministre de la Défense. Nous n'en savons pas davantage, nous non plus.

Bowie était un homme nanti d'un menton carré et d'épais sourcils gris. On disait de lui qu'il serait capable de « bouffer de l'acier » sans que son estomac entre en révolution. Quel ne fut pas son étonnement en trouvant ce matin-là, au lieu du rendez-vous qu'on lui avait fixé, ses camarades les amiraux Linkerton, Atkins et Hammersmith, qui étaient tout aussi ignorants que lui du but de cette réunion et qui avaient été convoqués de la même manière étrange que lui. Ils furent accueillis par un civil, un homme de taille moyenne au crâne presque chauve et qui portait des lunettes à monture en or. L'homme se présenta à eux : Docteur Steve Rawlings, biologiste et océanographe.

On leur avait donné rendez-vous sur un parking situé à l'écart du village. Bowie eut une nouvelle surprise en remarquant que la route, ou plutôt la piste, un chemin caillouteux qui partait de Key Largo vers le nord, était fermée par un cordon de police militaire. Impossible de forcer le barrage. À gauche et à droite de la route, une file de jeeps appartenant à l'infanterie de marine était arrêtée sur toute la longueur du terrain séparant Bay et la mer, en formant une sorte de forteresse. Deux hélicoptères tournaient sans cesse autour du parking, à basse altitude. Et sur la mer, une vedette rapide croisait au-delà du récif. Par la force de l'habitude, l'œil perçant de Bowie se rendit compte tout de suite que l'artillerie de bord était prête à faire feu.

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe ici ? s'était écrié l'amiral à sa manière peu châtiée. Les Cubains auraient-ils débarqué chez nous par

hasard ?

La plaisanterie, si c'en était une, ne fit même pas sourire le major qui commandait le barrage. Les galons d'amiral de Bouwie ne semblaient pas l'impressionner outre mesure. Il contrôla les papiers de l'officier et lui annonça qu'il lui fallait laisser sa voiture sur le parking, ce qui ne manqua pas de surprendre Bouwie, car le voyage se poursuivrait en jeep pour tout le monde. Lorsqu'il eut atteint le fameux parking si bien gardé où attendaient déjà les autres amiraux, il écarquilla les yeux en entendant le docteur Rawlings se présenter : il n'y comprenait plus rien.

— Biologiste et océanographe ! s'exclama-t-il d'une voix tonitruante. Est-ce qu'on nous a convoqués ici pour nous faire observer la reproduction des étoiles de mer ?

— Cela n'aurait guère d'intérêt ni de piquant, Sir, répondit poliment Rawlings. Les astéries ont une reproduction asexuée. Mâles et femelles se contentent de lâcher leurs semences dans l'eau. En outre, il y en a mille cinq cents espèces...

Bouwie poussa un grognement et alla rejoindre ses camarades en se grattant le nez.

— Herbert, demanda-t-il à l'amiral Linkerton qui se trouvait à sa gauche. Est-ce que vous avez une petite idée de ce qui se trame ici ? Toute cette opération sent le top-secret... mais si c'était vraiment le cas, il y a longtemps qu'on aurait dû me mettre au courant ! Du moins dans les grandes lignes. Que savez-vous ?

— Rien.

L'amiral Linkerton avait souffert toute sa vie à cause de son nom, ou plus précisément à cause de l'opéra de Puccini dans lequel un lieutenant Pinkerton jouait le rôle principal ; rares étaient ceux qui ne lui demandaient pas : « Qu'avez-vous fait de votre geisha ? » En réponse à la question de son collègue, il indiqua le docteur Rawlings du doigt et murmura :

— Tout doit venir de lui.

— Un civil ? Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— Personne non plus ne connaissait le nom du docteur Fermi, avant qu'il ne présente la première bombe atomique à Los Angeles. Je m'attends à des choses extraordinaires...

— Vous croyez ?... Bouwie écarquilla ses yeux gris et fixa de loin le docteur Rawlings. Ici, à Key Largo ? Et pourquoi nous, justement, de la marine ? Herbert, ce n'est pas croyable. Je le saurais, voyons ! On ne peut tout de même pas me dire tout simplement au téléphone : venez demain à sept heures du matin sur cette île ignorée de tous... Et l'histoire du monde change ! Non, jamais !

L'amiral Atkins venait de quitter Rawlings qui parlait dans son talkie-walkie, près de sa jeep. Il fit un grand signe du bras à Bouwie et

à Linkerton.

— Ça y est, les enfants ! s'écria-t-il gaiement. Le docteur Rawlings m'a promis qu'après, il y aurait de la bière fraîche et un excellent whisky !

— Et à part ça ? demanda Bouwie en se grattant de nouveau le nez.

Le ciel était d'une pureté immaculée ; pas un nuage ne tamisait l'ardeur du soleil, lequel soleil se présentait sous la forme d'un disque blanchâtre aux contours flous. La journée promettait d'être chaude, et dès cette heure matinale, Bouwie transpirait déjà sur ce parking dépourvu d'ombre.

— Qu'est-ce qu'il dit d'autre, le pékin ?

— Rien.

— Nom de Dieu, mais il se prend pour Hitchcock avec son suspense ? Qu'est-ce qu'on peut bien présenter à la marine ici, sur cette île minuscule, qui relance la guerre sur les mers ? David !

Bouwie se tourna vers l'amiral Hammersmith qui, appuyé contre une jeep, feuilletait les télex que venait de lui apporter une ordonnance en moto. Hammersmith faisait partie de l'état-major de la base marine de Key West, et tout comme ses collègues il n'avait pas la moindre idée des raisons de cette convocation matinale.

— David, est-ce que par hasard vous auriez eu vent de nouvelles armes de combat sur les mers ? Des torpilles, des grenades, des fusées, des blindages, des appareils électroniques ? Moi pas !

— Un peu de patience, Josuah, et nous aurons la surprise, répondit Hammersmith avec calme, tout en enfouissant les télex dans une des poches de son uniforme. Tout ce que m'a appris le haut commandement de la Marine, c'est que nous allions être sidérés ! Une chose est certaine, toute cette histoire est le secret des secrets, le top-secret numéro un. On doit déjà travailler depuis des années sur ce qu'on va nous montrer bientôt.

— Et nous, les amiraux, nous sommes là comme des cons, grommela Bouwie, l'œil mauvais. Je me demande vraiment si nous n'existons que pour signer des formulaires. Ah ah ! Ça y est, on démarre. Le pékin fait un signe, et les amiraux doivent accourir au galop... Eh, les amis, où en sommes-nous !

Puis ils se retrouvèrent sur la plage. Des coraux et des coquillages amenés là par le flux marin crissaient sous leurs semelles. Devant leurs yeux, l'océan bleuâtre scintillait ; ses vagues venaient mourir sur les récifs de coraux accumulés là depuis des lustres. Il faisait très chaud, et il n'y avait pas la moindre brise. Les mouettes et les fous de Bassan tournaient en rond en poussant des cris perçants. Le sable de corail éblouissait les yeux, on était obligé de porter des lunettes de soleil.

Les amiraux eurent une nouvelle surprise en arrivant en jeep sur

la pointe nord de l'île, isolée du reste. Ils aperçurent une sorte de container gigantesque qui ressemblait à un camion de déménagement ; sur les flancs de ses superstructures en métal léger, ils purent lire l'inscription suivante, en grandes lettres majuscules : CENTRE D'AMEUBLEMENT ET D'INSTALLATIONS INTÉRIEURES DE MIAMI. Cela faisait grand effet, même si ce centre n'existait pas. En effet, l'intérieur de cet énorme container était occupé par un grand bassin rempli d'eau tiède, éclairé par de larges fenêtres en verre dépoli en guise de plafond. De l'extérieur, on ne voyait rien de tout cela. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que, en sautant à bas de la jeep, Bouwie déclare sur un ton sarcastique :

— C'est bien ce dont je me doutais. On va nous présenter de nouvelles couchettes de bord. Une révolution dans la marine des États-Unis : à chacun son lit à baldaquin large d'un mètre, soixante, comme on les trouve en France ! Diffusion autorisée après tests et essais fournis par les amiraux !

Trois voitures civiles entouraient l'énorme camion. Dès l'arrivée des quatre amiraux, un homme grand et fort, très bronzé, le type même du joueur de base-ball idéal, descendit de l'une d'elles ainsi qu'une femme. À peine était-elle sortie de la voiture que ces messieurs de la marine des États-Unis se redressèrent ; et pour un peu, ils se seraient mis au garde-à-vous. De ses deux mains, elle rejeta ses longs cheveux blonds sur ses épaules. Comme elle était vêtue exclusivement d'un short blanc et d'un corsage blanc, ils purent se rendre compte sans peine que les deux tiers de son corps étaient formés par les jambes ; les formes du dernier tiers firent aussitôt battre plus vite le poulx de ces hommes pourtant endurcis. Bouwie entraîna Linkerton sur le côté.

— Je pardonne tout au ministère, lui murmura-t-il à l'oreille, si l'incarnation même de la séduction féminine est responsable des tests de couchettes...

— C'est vraiment étonnant, répondit Linkerton en agitant la tête en guise d'approbation. Il tira sur sa jaquette d'uniforme et s'efforça de rentrer son ventre. Mais attention, Josuah, pas d'euphorie ! Attendons la fin ! Nous connaissons bien notre marine, hein ?

La jeune fille traversa en courant les quelques mètres qui la séparaient de la mer, suivie du joueur de base-ball, lequel portait une lourde valise. Dans la cabine de commande du camion de déménagement, un chauffeur noir était affalé sur son siège, un chewing-gum dans la bouche. Deux autres hommes vêtus de combinaisons blanches attendaient dans la troisième voiture, garée directement derrière le container.

— Messieurs ! s'exclama le docteur Rawlings aux amiraux réunis sur la plage, lorsque la jeune fille et l'autre homme les eurent rejoints.

Messieurs, permettez-moi de vous présenter mes assistants : voici le docteur Helen Morero et le docteur James Finley. Bien que personne n'ait jamais entendu parler d'eux, vous ne trouverez personne au-dessus d'eux dans leur spécialité ; ils en sont les sommités absolues. Sans leurs travaux de recherches, nous ne serions pas ici en ce moment.

— Bravo ! dit Bouwie en claquant dans ses mains. Il s'inclina légèrement devant Helen Morero et fit un effort pour châtier son langage cette fois. Voilà qui fait plaisir à entendre. Comme un cuisinier qui déclare : maintenant, vous allez avoir à vous mettre sous la dent quelque chose de tout à fait exceptionnel... mais personne ne sait ce dont il s'agit. Vous voyez en nous des officiers qui ne sont au courant de rien...

— C'est bien ainsi que l'affaire avait été prévue.

Le docteur Rawlings esquissa un sourire contraint, et cela suffit pour faire naître en Bouwie le désir de montrer à ce civil antipathique comment un amiral américain sait hurler... à deux milles de là par un vent de force neuf.

— Permettez-moi tout d'abord de vous donner quelques explications...

— C'est ce que nous attendons depuis une heure ! s'écria l'amiral Atkins en guise de réponse.

Bowie approuva d'un signe de tête. Bravo, mon vieux Ronald, se dit-il, tu as bien fait, et j'aimerais pouvoir t'embrasser rien que pour ces quelques mots. Il ne faudrait tout de même pas que cette patinoire à mouches de Rawlings s'imagine pouvoir lancer sous nos yeux de nouveaux meubles avec des trucs comme ça ! Même avec la bénédiction du haut commandement, ce qui, à soi seul, est suffisamment mystérieux. Mais on connaît ça : on graisse la patte des uns et on se frotte les mains dans l'ombre. Qui sait, peut-être Rawlings a-t-il une sœur bien charpentée qui fait sa gymnastique dans le lit d'un quelconque employé ministériel. Un geste de la main, et aussitôt les caisses s'ouvrent toutes grandes. C'est écœurant, les gars !

Cette exclamation qui lui avait coupé la parole n'indisposa pas le moins du monde le docteur Rawlings. Il comprenait très bien la réaction des officiers supérieurs. Il se lança dans ses explications d'une voix qui sentait son professeur d'université à deux lieues à la ronde, voix claire, diction parfaite, débit mesuré, de sorte que l'on n'avait aucun mal à le suivre. Entretemps, le docteur Finley avait ouvert la valise... Au grand étonnement des spectateurs galonnés, elle ne contenait rien d'autre que des jumelles, de fortes jumelles de marine avec lesquelles les officiers avaient pratiquement grandi et qui les avaient accompagnés pendant près de trente ans depuis, à chaque opération, sur toutes les mers et jusqu'à leur dernière grande mission,

avant de revenir tous sur terre, dans les états-majors, à l'exception de l'amiral Linkerton qui commandait la 11^e flotte du Pacifique en stationnement à San Diego.

Bowie loucha vers l'intérieur de la valise. Des jumelles, cela n'avait aucun rapport avec des meubles, voilà au moins quelque chose de sûr. Il fallait donc changer le cours de ses pensées... mais dans quelle direction ? Il regarda Helen Morero droit dans les yeux, et elle lui sourit. Un beau visage jeune et ouvert, avec de grands yeux bleus et un nez fin. Elle a des fossettes aux joues, se dit l'amiral Bowie en extase. Allez, vieux loup de mer, détache ton regard de cette jeune beauté. Tu as soixante-deux ans et neuf petits-enfants ! Et c'est uniquement grâce à une disposition spéciale que tu es encore en service actif, toi, l'expert indispensable... Sinon, tu n'es plus qu'un vieillard, ne l'oublie pas, surtout aux yeux de jeunes déesses comme cette Helen Morero...

— Je ne tiens pas à remonter trop loin dans le temps, ni à récapituler la situation de la Marine au cours de la Deuxième Guerre mondiale, reprit le docteur Rawlings de sa voix claire. Tout, absolument tout a changé depuis cette époque. La stratégie de 1945 n'est plus seulement de l'histoire, actuellement, mais vue dans son ensemble, elle est bonne à être remise au musée, à l'égal de la guerre à l'épée ou à la lance. Ces temps derniers, nous avons surtout tiré les leçons de la guerre du Vietnam, et tous les jours, nous enrichissons nos connaissances dans ce domaine... grâce à la présence des flottes soviétiques sur toutes les mers, à leurs nouveautés techniques souvent effrayantes et à leurs découvertes électroniques. À ce sujet, je ne vous rappellerai que trois exemples : les porte-avions de la classe Kiev, les sous-marins de la classe Charlie, qui filent trente-trois nœuds sous l'eau, et les croiseurs de la classe Kresta II avec leurs deux rampes de départ pour les fusées SS-N-10.

— Nous ne dormons pas non plus, nous ! lança David Hammersmith. Si vous voulez dire que nous devrions avoir peur, Rawlings, vous vous trompez de porte. Le Russe aussi fait son thé exclusivement avec de l'eau !

— Déjà au Vietnam, on a pu constater, poursuivit le docteur Rawlings imperturbable, que, pour la localisation des sous-marins en particulier, tous les systèmes connus présentaient de grandes lacunes. Qu'il s'agisse de sondages au radar ou au sonar... Tout est à refaire. Et ce sont de nouveau les Russes qui nous en fournissent les meilleures preuves. Avec leurs petits sous-marins souples et maniables de la classe Whisky et Foxtrott, ils arrivent sans cesse à pénétrer dans nos secteurs militaires interdits et à recueillir des informations. Songez aux fjords norvégiens et aux récifs suédois qui sont soumis à un espionnage constant ; songez à l'île de Midway sans cesse survolée par

des machines russes, et à nos bases navales du Pacifique qui sont également soumises à leur observation constante... Et ceci ne représente que les cas qui nous sont connus. En dehors de cela, on ne peut que deviner tout ce qui se passe en secret, jour après jour, contre nous. Le cas de la Norvège, justement, montre que malgré l'utilisation de tous les moyens électroniques connus à ce jour, un repérage peut rater même quand on est absolument sûr de la présence d'un sous-marin. Les Russes réussissent toujours à sortir leurs sous-marins intacts de l'encerclement.

— Chez nous, ils n'y réussiraient pas, dit Bouwie à haute voix, d'un air furieux. Chez nous, non, que diable !

— Si, chez nous aussi ! riposta le docteur Rawlings de sa voix calme et dépourvue de toute passion, avant de poursuivre son cours. Ne prenez donc pas nos partenaires de l'Alliance Atlantique pour des imbéciles ! Ils n'ont pas d'autres appareils que nous. Nous sommes tous dans le même sac. Il est tout à fait possible qu'un sous-marin étranger rôde ici, auprès de nos côtes, sans que nous le remarquions, j'en suis au contraire persuadé.

— C'est inouï ! protesta Bouwie en frappant l'un contre l'autre ses deux poings serrés, et son regard furibond embrassa ses collègues.

Un civil qui se permet de lancer de telles impertinences à la figure des amiraux !

— Rawlings, vous vous y connaissez peut-être en faune sous-marine, mais pour ce qui est de la stratégie sous-marine...

— Messieurs, l'interrompit le docteur Rawlings avec un calme olympien et sans paraître le moins du monde vexé par cette remarque peu aimable de Bouwie. Messieurs, nous ne serions pas ici, sur cette plage isolée, si je n'étais pas en mesure de vous fournir des preuves de ce que j'avance. Mais ce sera pour plus tard. Si un sous-marin de quatre-vingt-dix mètres de longueur, comme ceux de la série Foxtrott des Soviétiques, est capable de neutraliser les sondages au radar et au sonar, vous imaginez jusqu'où pourra parvenir un mini-sous-marin qui pénètre dans les eaux réservées à nos secrets militaires ? Faut-il que je vous rappelle tout d'abord qu'il existe des sous-marins à deux places, qui sont largués depuis des embarcations-mères beaucoup plus grandes, bourrées d'appareils électroniques, qui peuvent tout espionner, à qui rien n'échappe ni ne résiste, et qui retournent ensuite sur leur sous-marin de base comme de gros poissons inoffensifs, sans être inquiétés ?

Pas un radar, pas un sonar ne peuvent les détecter, dans ce cas-là, ils sont parfaitement inefficaces et inutiles. Et nos appareils électroniques à nous, les plus sensibles, restent impassibles. Comme si un banc de poissons traversait les rayons invisibles ! Leur revêtement extérieur a subi aussi une préparation spéciale qui fausse totalement

les données du sonar. Le meilleur spécialiste du sonar ne pourra pas détecter les allées et venues d'un mini-sous-marin autour de nos forteresses immergées... Allons, messieurs, nous pouvons bien l'avouer ici, entre nous.

— Qu'est-ce que ça signifie, avouer ? aboya Bouwie. Avons-nous été convoqués à un interrogatoire ? Faut-il que nous baissions nos frocs ! Excusez-moi, Miss Morero ! Jusqu'ici, il n'y a pas un seul Russe qui soit venu nous rendre visite... Ils savent bien pourquoi ils n'oseraient jamais montrer ici le bout de leur nez !

— Disons plutôt que nous n'en avons jamais intercepté un seul !

— Et voilà que vous auriez mis au point une machine plus perfectionnée encore que le radar et le sonar ? dit l'amiral Atkins non sans ironie. Je suppose que c'est la raison de notre présence ici. Vous êtes, docteur Rawlings, un savant qui veut nous prouver que jusqu'à présent, on ne nous a servi que des steaks trop cuits. Il fit un signe de tête vers l'étrange camion. Et le grand secret de votre découverte se trouve là-dedans, dans ce container à meubles ! Votre découverte qui doit révéler la supériorité incontestable de la marine américaine sur toutes les marines du monde entier ? Comment dit-on déjà... La solution la plus simple est souvent la plus géniale...

— Oui, c'est à peu près cela. Le docteur Rawlings esquissa un sourire. Mais je n'ai rien découvert, moi. C'est la nature qui s'en est chargée, et je me suis contenté de découvrir les trouvailles de la nature, avec l'aide de James et d'Helen. Si vous voulez, je suis prêt à parier que... dans trois minutes, vous me considérerez tous comme un dément.

Rawlings fit demi-tour et tendit le bras pour montrer à tous l'énorme container immobilisé au milieu de la cour.

— Ce que vous voyez là, messieurs, reprit-il, n'est pas un container ordinaire. L'aspect extérieur de cette construction n'est qu'un camouflage. À l'intérieur se trouve un bassin rempli d'eau, et dans ce bassin, un personnage s'amuse à nager. C'est Ronny. Ronny a trois ans et fait partie d'une famille célèbre : celle des dauphins.

— Gagné ! s'écria Bouwie à haute voix. Vous êtes fou, fou à lier !

— Ah ! Je commence à comprendre ! déclara l'amiral Hammersmith en ôtant son couvre-chef.

Il s'essuya le front et le visage noyés de transpiration avec un mouchoir bleu et remit ensuite son calot sur son crâne couvert de cheveux blancs.

— Dans le « Marineland » de Miami, les « Flipper » sonnent les cloches en tirant sur les cordes et sautent à travers des cerceaux recouverts de papier, devant des enfants qui hurlent de plaisir. Docteur Rawlings, il est possible que l'on considère les gens en général comme des créatures atteintes d'idiotie congénitale, mais nous, nous

n'en sommes pas encore à un niveau de sénilité tel que nous nous amuserions des tours de passe-passe des Flipper que vous nous présentez. Je vais prévenir le haut commandement...

— Les recherches que nous avons faites pendant de longues années nous ont enseigné que certaines espèces de dauphins, et en particulier le dauphin rayé et le dauphin à flancs blancs, possèdent une intelligence et une puissance d'assimilation très développées. Ce n'est ni le lieu ni notre propos de traiter ici tout le sujet, par ailleurs passionnant et même sidérant, des dauphins. Le docteur Morero a tourné un film sur ce sujet, un film qui dure trois heures et que nous vous présenterons plus tard ; il contient toutes les explications que vous pouvez souhaiter, poursuit le docteur Rawlings imperturbable. Un détail, si vous le permettez : la masse cérébrale du dauphin est presque le double de celle de l'être humain, avec toutes ses propriétés sensorielles. Grünthal, le savant spécialisé dans la recherche sur les dauphins, a découvert que ce qu'on appelle le cerveau des mammifères, autrement dit l'échelon cérébral le plus évolué de la nature, que l'on pense avoir trouvé à son stade terminal chez l'homme, a déjà atteint chez le dauphin un échelon primaire. Ainsi par exemple, on a découvert chez lui la matière grise, la *substantia negra*, qui n'apparaît sinon que chez l'être humain. Même les singes anthropoïdes, qui sont une déviation évolutive de notre origine commune, ne possèdent pas de *substantia negra* ! En 1962, Pilleri, savant suisse spécialisé dans la recherche sur le cerveau, prouva que les formes et les fonctions cérébrales des dauphins avaient atteint un degré de centralisation qui dépasse de beaucoup celui de l'homme. Pilleri dévoila autre chose encore, quelque chose d'absolument renversant : de nos jours, on n'est plus tellement sûr que, dans l'ordre des mammifères, le cerveau humain occupe la position considérée jusqu'ici comme le plus haut niveau de l'évolution.

— Après cela, je demanderai à votre cher Ronny ce qu'il pense du montage des nouvelles fusées air-sol sur nos frégates, déclara l'amiral Linkerton non sans ironie. S'il répond « pfif-pfif », cela signifiera-t-il « okay », ou « n'y touchez pas » ?

— Je comprends fort bien que, en tant qu'êtres humains, vous ayez de la peine à croire à l'intelligence d'un animal, dit Helen Morero, prenant tout à coup la parole à son tour.

Les amiraux aussitôt se tournèrent vers elle. Elle avait une voix claire, un timbre agréable, avec la sonorité chantante des États du Sud. Il était plus plaisant de l'écouter, elle, que de suivre le débit sec du docteur Rawlings. Et en prononçant ces quelques mots, elle avait un tel charme que l'on pouvait sans peine lui pardonner de prononcer une conférence sur les dauphins à cet endroit insolite, au bord de la mer, en plein soleil, sur une île coupée du monde entier et

terriblement morne.

— Voilà déjà cinq ans que je travaille sur les dauphins et avec eux, en particulier sur les dauphins rayés, l'espèce *Lagenorhynchus obliquidens*, et j'ai été le témoin de prestations d'intelligence qui, au début, me paraissaient incroyables. Chacun sait que les dauphins ont un langage à eux ; et jusqu'à présent, on n'a pas encore trouvé tous les secrets de ce langage, de cette expression orale authentique. D'une part les dauphins produisent des sons qui entrent dans le spectre auditif de l'être humain, mais aussi, et c'est la majorité, des sons qui le dépassent de loin. À l'instar des chauves-souris par exemple, les dauphins produisent des ultra-sons qui leur permettent de pratiquer l'écholocation sous l'eau. Ils sont capables de se parler entre eux. Le neurologue John Lilly a constaté que les dauphins pouvaient imiter la voix humaine et le langage humain, encore qu'ils ne parviennent pas à la clarté du perroquet, parce qu'ils sont habitués à parler très vite, à une allure telle que nous ne pouvons plus les comprendre, nous, les hommes. « Au ralenti », Lilly a noté des résultats sidérants : grâce à son évolution cérébrale et à son degré d'intelligence qui en est la conséquence directe, un dauphin bien entraîné est capable de répéter le langage humain à sa façon, et surtout de le comprendre ! À cela s'ajoute un organe d'audition phénoménal qui peut saisir des sons de près de deux cent mille vibrations à la seconde. L'extrême sensibilité des dauphins est également connue ; ils ont « leurs nerfs », ils « attrapent des migraines », ils sont victimes de « crises de nerfs », ils « souffrent », comme les êtres humains, de « troubles psychiques » et manifestent alors les mêmes symptômes pathologiques. Autrement dit, un peu schématiquement bien sûr : le dauphin est sous l'eau ce que l'homme est sur terre. Un terminal de la lignée des mammifères.

— Bravo ! s'écria Bouwie en tapant dans ses mains. À vous écouter, Miss Morero, on ne peut que s'enthousiasmer. Une question seulement : est-ce que dorénavant, la Marine va placer des dauphins à certains postes ?

— Oui ! répondit le docteur Rawlings d'une voix claire et déterminée.

— Bon, moi, je m'en vais prendre une bonne douche froide. Je ne me sens pas qualifié pour apprécier les films absurdes.

— Miss Morero vient de nous raconter que, grâce à leur faculté d'intercepter les ultra-sons, les dauphins pouvaient pratiquer l'écholocation. Nous avons retenu cette propriété, l'avons disséquée, entraînée et menée à un point de perfection qu'il n'est possible d'atteindre qu'avec un dauphin et son intelligence. Derrière nous, Ronny attend dans le grand bac sa mise à l'épreuve ; et je me vois dans l'obligation d'attirer votre attention, messieurs, sur le fait que cette présentation a lieu dans le plus grand secret ; elle fait partie du

top-secret le plus formel. Nous allons en effet vous montrer ici, et pour la première fois au monde, que la mise en service du dauphin signifie la relégation de tous les systèmes de détectage par radar et par sonar.

Le docteur Rawlings se pencha vers la valise pour en sortir une paire de jumelles. Le docteur Finley qui, jusque-là, n'avait pas prononcé un seul mot, prit les autres paires de jumelles et les distribua aux amiraux qui les acceptèrent presque à contrecœur.

— Puis-je vous prier de vous tourner vers la mer ? Rawlings pointa l'index vers le large ; l'océan vibrat de chaleur. La silhouette de quatre monstres d'acier se dressait contre l'horizon. Vous voyez quatre navires : deux destroyers et deux de nos chasseurs de sous-marins les plus modernes. Ils sont tous harnachés d'appareils électroniques ultra-modernes en vue de la lutte sous-marine. Ils ont pour mission de repérer et d'anéantir un bâtiment sous-marin inconnu en opération à proximité de la côte. Ce bâtiment sous-marin, messieurs, est télécommandé et téléguidé, et il est armé d'une mine puissante. Vous pouvez vous entretenir avec le commandant de cette unité, si vous le désirez. Il s'agit du commandant Valdez, sur le destroyer O 14. Je vous en prie...

Le docteur Finley leva à bout de bras un poste émetteur de radio. Les officiers de marine échangèrent un regard rapide pour se mettre d'accord, puis l'amiral Bouwie prit l'appareil en main.

— Hello ! s'écria-t-il de sa voix râpée à nulle autre semblable. Ici, l'amiral Bouwie. Vous m'entendez, Commandant... ?

— Parfaitement, Sir.

La réponse leur parvint des haut-parleurs avec une clarté exemplaire ; chacun pouvait l'entendre, et donc participer à l'entretien.

— Que faites-vous actuellement ?

— Nous croisons dans un secteur qu'on nous a imposé, à la recherche d'un bâtiment sous-marin qui doit, paraît-il, pénétrer dans la région côtière. Tous les appareils de repérage et de détectage sont branchés, mais nous n'avons pas encore le moindre signe de la présence ou de l'approche du bâtiment en question. Nous avons détecté trois bancs de poissons, à part cela, rien. Tous les échos sont négatifs.

— Deux hélicoptères de chasse spéciaux ont été envoyés également avec mission de survoler cette partie de l'océan, dit encore le docteur Rawlings. C'est à bon escient que nous avons limité ce secteur opérationnel et que nous l'avons choisi parfaitement dégagé. D'après les services militaires compétents, il est absolument impossible à un sous-marin, quel qu'il soit, de pénétrer dans ce quadrilatère. Je vous prie de considérer cette démonstration à laquelle vous avez été conviés aujourd'hui comme une opération sérieuse. Ici, le long de la

côte, se trouve une station de recherches sous-marines ; or voilà que les Soviétiques arrivent pour prendre connaissance de la chose...

— C'est absurde ! L'amiral Hammersmith baissa ses jumelles. Ils seraient bien incapables d'avancer d'un seul mètre dans ce « verrou » bardé d'appareils électroniques.

— Que Dieu vous bénisse, vous et la confiance que vous avez dans la technique ! s'exclama le docteur Rawlings avec un sourire indulgent. En ce moment même, « l'ennemi » fonce sur nous...

— Commandant, s'il vous plaît, que voyez-vous et qu'entendez-vous ? s'écria Bouwie dans le poste émetteur.

Son visage s'empourpra, et le soleil n'était pas le seul responsable de cet état de fait.

— Rien, Sir...

— Vous dormez tous à bord ? hurla l'amiral. Il y a quelque chose qui approche...

— Tous les instruments fonctionnent, Sir, mais n'indiquent rien, répondit le commandant Valdez sur un ton irrité, du moins semblait-il à distance. Ils n'ont encore rien repéré. Vous pensez bien que, dans le cas contraire, nous lancerions la contre-attaque immédiatement... suivant les ordres reçus... Nous avons les meilleurs spécialistes à bord, Sir...

Bouwie abaissa à son tour ses jumelles ; il fixa sur le docteur Rawlings, puis sur Helen Morero, un regard ébahi.

— Est-ce que vous vous obstinez vraiment à affirmer qu'en ce moment même, un bâtiment sous-marin croise dans le secteur opérationnel ?

— Oui. Un mini-sous-marin, propulsé par des moteurs électriques insonores, et dont la carcasse extérieure est couverte d'une couche de matière spéciale. Il devrait se trouver actuellement entre les deux destroyers et la plage où nous sommes. Il s'est posé là comme un chat devant un trou de souris, et attend le moment où il pourra s'approcher encore en glissant sans bruit.

— Quelle honte ! dit l'amiral Linkerton d'une voix rauque. Si cela venait à être connu...

— C'est la raison pour laquelle notre travail actuel est protégé par les mesures de sécurité les plus rigoureuses... C'était la première phrase entière que prononçait le docteur Finley. Helen Morero et moi, nous avons formé et entraîné Ronny, le dauphin ; mais ces derniers mois, il a travaillé exclusivement sous mon commandement. Puis-je maintenant procéder à la suite de la démonstration ? Je vais « bavarder » avec Ronny comme avec vous. Vous pourrez constater qu'il me comprend et que moi, je le comprends aussi.

— Qu'est-ce que vous entendez maintenant, Commandant ? hurla encore une fois Bouwie dans son poste radio émetteur.

— Rien, Sir...

— Merde ! Bouwie laissa retomber contre sa poitrine l'appareil maintenu autour de son cou par une courroie. J'ai l'impression d'avoir le cul à l'air...

Le docteur Finley fit un geste de la main. Le lourd wagon s'ébranla ; il roula lentement sur le sable, jusqu'au bord de l'eau et s'immobilisa. Derrière son volant, le chauffeur noir souriait de toutes ses dents en regardant les officiers. Les deux hommes vêtus de survêtements blancs ôtèrent les barres de fermeture de la porte arrière et ouvrirent une sorte de trappe. Derrière, on apercevait la paroi du bassin, de forme convexe et en matière synthétique, dans lequel nageait Ronny, le dauphin. Le docteur Finley s'approcha de la trappe, frappa dans ses mains et s'écria à voix haute :

— Alors, vieux drôle, où es-tu ?

Il y eut un grand remous dans l'eau, puis un corps lisse et sombre, avec des rayures argentées sur les flancs et sur le ventre, bondit en l'air ; d'une pirouette, il fit demi-tour ; la bouche semblable à un bec s'ouvrit et l'on entendit un cri strident, comme une note chantée très haut.

— Il est content, expliqua le docteur Finley avec un sourire heureux comme s'il venait de recevoir une déclaration d'amour. Pendant le voyage, je lui ai expliqué en détail ce dont il s'agissait aujourd'hui.

— Je suis sûr que je vais en rêver, grogna l'amiral Hammersmith. Comment le salue-t-on ?

— Portez la main à votre calot et dites simplement : Hello, Ronny ! Vous le verrez se tourner sur le côté, puis venir vers vous, et vous aurez le droit de le gratouiller... à condition que vous lui soyez sympathique. Mais nous allons remettre cette petite séance à plus tard... Pour l'instant, il est temps que Ronny se mette à l'ouvrage. Le docteur Finley s'approcha des glissières. Nous allons faire passer tout de suite Ronny à travers un petit bassin jusqu'à l'océan. Auparavant, je vais fixer sur son corps un microphone sous-marin qui nous transmettra ses observations.

Finley abandonna à leur triste sort les amiraux muets d'étonnement, grimpa dans le wagon et disparut quelque part, derrière le grand bassin. De l'extérieur, on entendit des cris aigus, des sifflements, et parfois même des bruits presque humains par lesquels Ronny manifestait sa joie de retrouver son grand ami. Ensuite, Finley prononça quelques mots que les spectateurs ne comprirent point. Puis il y eut des remous dans l'eau, des claquements plusieurs fois répétés. Une petite grue s'enfonça dans le bassin et souleva un réservoir de forme oblongue qu'il sortit du bassin principal et fit pivoter sur les glissières, et où les hommes en survêtement blanc le maintinrent

fermement des deux mains. La grue se retira, et Ronny glissa lentement et prudemment dans sa baignoire de transport vers la haute mer, avec l'aide des deux techniciens en blanc.

Les amiraux s'approchèrent des glissières, eux aussi avec une lenteur et une prudence calculées comme s'ils risquaient d'effrayer le dauphin ; et ils suivirent de leurs yeux écarquillés le retour de Ronny dans l'océan. Le dauphin portait autour du cou un fil d'acier nu et fin auquel était attachée une petite boîte noire... Une petite boîte discrète, mais chacun devinait qu'elle contenait une foule d'instruments ultra-sensibles. Lorsque Ronny passa devant lui, Bouwie lui envoya un signe d'amitié, puis il se tourna vers Helen Morero.

— C'est un solide gaillard ! dit-il à voix basse. Malgré cela, je me défendrai de le placer sur le même niveau d'intelligence que moi, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Il est d'un autre calibre que vous, Sir, répondit-elle poliment, avec un gentil sourire. Regardez-le, voyez comme il est heureux.

— C'est exactement ce que je ferais en voyant cette étendue d'eau, si j'étais un dauphin.

Ronny avait plongé dans l'eau ; il poussa quelques cris de joie, émit quelques sifflements et fit plusieurs bonds en l'air, puis à une allure phénoménale il s'enfuit vers le large, revint, tourna sur lui-même, ouvrit la bouche pour lancer encore quelques cris qui ressemblaient à des roucoulements, et enfin il disparut sous les vaguelettes et s'enfonça dans les profondeurs marines. Une véritable torpille vivante, aux reflets argentés et brillants.

Pendant ce temps, le docteur Finley avait passé autour de son propre cou un microphone fixé sur son larynx, et il s'approcha du cercle formé par les amiraux.

— Ronny vient de vous présenter son meilleur numéro de bienvenue, déclara-t-il avec le plus grand sérieux et sans l'ombre d'une ironie. Vous n'êtes plus des étrangers à ses yeux, il connaît bien les uniformes de la Marine.

— Merci infiniment, dit Linkerton en grimaçant un sourire. Nous aussi, nous sommes ravis de faire sa connaissance. Et maintenant, quel numéro va-t-il nous présenter ?

— Le mini-sous-marin qui a pénétré dans la zone interdite, répondit sèchement le docteur Rawlings.

Aussitôt Bouwie sursauta comme si on venait de le pincer et il se remit à hurler dans son téléphone portatif.

— Commandant Valdez, que voyez-vous ?

— Rien, Sir ! Telle fut la réponse qui leur parvint du destroyer qui croisait devant la côte. Rien de spécial dans le sonar.

— Après cela, Commandant, je monterai à bord et nous causerons, tous les deux, hein ? grogna Bouwie furieux. Nom de Dieu, si c'était

vraiment un cas grave...

— Je ne comprends pas, Sir..., déclara le commandant Valdez interdit.

— Et voilà, justement...

Et Bouwie laissa retomber son appareil sur sa poitrine. Il se tourna alors vers le docteur Finley.

— Et maintenant... ?

— Maintenant ? Faites bien attention.

Finley exhala un cri, une sorte de roucoulement, et aussitôt, Ronny se rapprocha de la côte à la nage. Il se tourna légèrement sur le côté, sortit la tête de l'eau et regarda les officiers debout sur la plage. Finley lui fit un geste du bras, puis au grand ahurissement des spectateurs, il lui parla tout à fait normalement, comme à un être humain.

— Ronny, il y a quelque chose là-bas ! Cherche-le... Cherche... et préviens-nous dès que tu l'auras trouvé. Allons, file !

— Mon chien aussi comprend ce langage, dit l'amiral Atkins non sans aigreur.

— Même sous l'eau ? Car c'est là l'essentiel...

Ronny répondit par un long sifflement, puis il disparut et fonça vers les profondeurs sous-marines, telle une flèche d'argent, Bouwie et Hammersmith furent obligés de s'éponger le visage. Linkerton essaya de suivre le dauphin avec ses jumelles, mais au bout de quelques mètres déjà Ronny fut happé par l'obscurité des fonds marins, et l'amiral le perdit de vue. Le docteur Finley rajusta son casque d'écoute et tendit l'oreille. Helen Morero tenait en main un petit magnétophone prêt à fonctionner. Le docteur Rawlings fixait d'un regard concentré une pendule électronique en connexion avec un télex portatif.

— Ronny change de direction, annonça soudain Finley, et les amiraux ne purent s'empêcher de sursauter en-chœur. Il a découvert quelque chose. Sa sensibilité extrême aux vibrations répond déjà ! Imaginez un moteur électrique isolé qu'aucun sonar ne parvient à détecter... L'oreille de Ronny le perceit comme un roulement de timbales...

— Profondeur deux cent trente-six mètres, annonça simplement le docteur Rawlings. Ronny continue sa plongée sous-marine...

— Comment ? L'amiral Linkerton épongea la sueur qui lui tombait dans les yeux. Il peut s'enfoncer à une telle profondeur ?

— Ronny est capable de plonger à trois cents mètres en quatre minutes. Mais trois cents mètres, chacun le sait, est la profondeur de pointe des sous-marins qui cherchent à se cacher. À cette profondeur, les carcasses d'acier supportent encore la pression de l'eau. Au-delà de cette limite, la tolérance à la pression diminue, et les tôles d'acier se ramifient, si l'on peut dire ; elles deviennent minces comme des

feuilles de papier.

— Nous ne sommes plus en apprentissage, grogna Bouwie. Ce temps-là est révolu pour nous et nous n'étions pas précisément les plus bêtes de nos promotions.

— Deux cent cinquante-quatre mètres ! Le docteur Rawlings jeta un coup d'œil sur Finley. Comment réagit Ronny ?

— Il est très excité. C'est ce que révèlent les signaux radio qui enregistrent les tressaillements de ses muscles.

Finley respira plusieurs fois de suite profondément, puis il observa les amiraux à tour de rôle.

Chez Hammersmith, l'œil gauche clignait comme si un grain de sable s'y était introduit subrepticement. Atkins cherchait son paquet de cigarettes d'une main fébrile. Bouwie mit la main sur son téléphone portable, puis fit un geste du bras, et le laissa de nouveau pendre sur sa poitrine, au bout de la lanière de cuir. De l'océan, aucun bruit, aucun signal n'était en vue, ni les destroyers ni les chasseurs de sous-marins ne réagissaient. Calme complet. Et Bouwie avait honte. Linkerton grinçait des dents ; il venait de se faire poser une nouvelle prothèse dentaire d'une stabilité parfaite, ce qui lui permettait cette petite fantaisie.

— Deux cent soixante-neuf mètres, annonça Rawlings d'une voix rauque.

— Ça y est ! Ronny l'a trouvé !

Enfin Finley se départit de son impassibilité. Les muscles de son corps dûment entraîné se contractèrent. En particulier ceux de sa mâchoire qui ressortirent visiblement et tendirent ses pommettes à la peau bronzée. Quant à Helen Morero, elle aussi trahit son excitation ; elle passa ses deux mains dans ses longs cheveux blonds.

— Qu'est-ce qu'il a trouvé ?

C'était la voix de Bouwie, mais une voix réduite à l'état de soupir.

— Ronny annonce la découverte du sous-marin ennemi à deux cent soixante-treize mètres de profondeur. Finley retint son souffle, tout entier concentré sur les signaux radio émis par son élève. Il contourne l'objet...

— Vous *entendez* cela ? bredouilla Hammersmith d'une voix incertaine.

— C'est lui qui me l'a dit, car nous n'avons pas cessé de bavarder, Ronny et moi. Finley siffla dans son micro, puis il émit toute une série de grognements sur diverses tonalités et déclara ensuite d'une voix claire : ça va, Ronny, reviens... Ronny... reviens...

— Comme dans un film de flipper, gronda Bouwie.

— Oui, à peu de chose près ! fit le docteur Rawlings. À ceci près que Ronny vient d'empêcher sans doute la pose de mines atomiques dans ce secteur côtier, au cas où les choses deviendraient graves. De

mines qui, par contact électromagnétique avec un navire croisant à la surface de l'océan, remonteraient et éclateraient aussitôt. Vous savez bien que les Soviétiques ont construit des sous-marins minuscules dans le seul but de miner les ports, les accès et les dépôts sous-marins sans se faire remarquer, en cas de guerre. Le docteur Rawlings jeta un coup d'œil sur son instrument de repérage tout neuf. Ronny reste à la profondeur de deux cent soixante-treize mètres et continue à nager autour de l'objectif. Apparemment sa découverte semble le remplir d'un plaisir intense.

— Et nous donc ! Bouwie ôta son calot et l'agita à bout de bras, dans l'air brûlant. Qui nous garantit l'exactitude de tout cela ?

— Nos chiens de garde, à la surface de l'océan, ne voient et n'entendent rien. Cette fois, ce fut Helen Morero qui prononça cette phrase, sans le moindre respect pour ses interlocuteurs, ni dans le choix des mots ni dans le ton ; et il suffit à Bouwie de la regarder pour ravalier la riposte cinglante qu'il s'appropriait à lancer.

— Nous vous avons dit que nos navires d'entraînement avaient des explosifs à bord.

— Voilà Ronny qui revient, l'interrompt son collègue Finley. Mon Dieu, qu'est-ce qu'il radote, le gars ! Il est déchaîné !

— Je suis sans doute trop bête... ou trop normal pour comprendre ça, dit Linkerton. Je capitule, et je me contente maintenant d'être prêt à n'importe quelle surprise.

Et effectivement, Ronny revint vers la côte comme une torpille. Atkins le découvrit soudain dans ses jumelles... Le dauphin fit quelques bonds successifs en l'air et replongea aussi vite pour nager entre deux eaux.

— À quelle vitesse il se déplace, le drôle ! s'écria Atkins.

— Il est capable de faire du cinquante kilomètres à l'heure. Helen Morero se frappa dans les mains. Mais sur ce point, Ronny n'est pas une exception.

— Que dites-vous ? grogna Bouwie en remettant son calot sur son crâne. Ronny n'est pas la seule vedette d'Hollywood ?

— Non. Nous avons encore dix-sept dauphins dans notre camp d'entraînement, qui reçoivent le même apprentissage que lui.

— Et personne n'est au courant ?

— Nous devons cette discrétion à notre président... et à notre prudence. Le docteur Rawlings alla poser ses appareils de mesure avec beaucoup de précaution sur un gros rocher qui émergeait du sable. Nous ne figurons même pas sur la liste budgétaire du Pentagone. Nous sommes considérés comme des personnalités scientifiques privées, comme des savants tout simplement. La seule chose dont nous disposons... c'est de la protection entière et totale des Services Secrets... Vous voyez jusqu'où va le secret qui nous entoure !

Il se mit à rire et agita soudain les deux bras en l'air. Ronny s'approchait de la côte. Il donna l'impression d'oublier sa mission pour se consacrer entièrement à ses jeux favoris. Il bondit hors de l'eau, s'amusa à décrire de larges courbes et à danser sur sa queue en forme de nageoire, tout en ouvrant toute grande la bouche et en poussant ides cris perçants. Et Finley courut vers l'océan ; l'eau heureusement n'était pas profonde en cet endroit, et dès qu'il en eut jusqu'aux hanches, il s'arrêta et frappa dans ses mains pour manifester son enthousiasme.

— Diable, murmura Helen Morero dans un sursaut de franchise. Pour un peu, j'en pleurerais. Il ne nous a pas déçus ; il a réussi son numéro... Rien que pour cela, j'ai envie de l'embrasser.

— Je me propose pour vous satisfaire, à défaut de Ronny, Miss Morero, déclara l'incorrigible Bouwie en reniflant bruyamment. Moi aussi, j'en pleurerais... de voir toute cette collection d'idiots là-bas, sur leurs barquettes ! Mais ils ne perdent rien pour attendre, c'est moi qui vous le dis...

— Les hommes font de leur mieux, sur leurs navires, mais justement, ce qui est « leur mieux » est plutôt faible... ou disons, plutôt dépassé ! Depuis le temps que nous en avons eu les preuves ! Et nous avons dû nous contenter de grincer des dents. En disant ces mots, Rawlings dévisagea ouvertement Linkerton, qui entrouvrit aussitôt la bouche et cessa de mettre son dentier à l'épreuve. Dans le domaine sous-marin, nous sommes parvenus en quelque sorte à l'extrême limite de notre technique, et nous en perdrons notre latin... si nous n'avions pas les dauphins.

— Un conte de fées moderne, marmonna Hammersmith d'une voix opprimée.

Le dauphin venait d'arriver à proximité de Finley, là où l'eau stagnait plus ou moins. Il fit plusieurs fois le tour de son ami à la nage, en le heurtant sans cesse de la bouche, mais avec prudence, pour ne pas le faire tomber. Puis il se coucha sur le côté ; son ventre argenté scintilla au soleil et Finley se mit à lui gratter doucement le cou en guise de récompense. Manifestement, Ronny adorait les caresses.

— Il sait même être lubrique, le drôle ! dit Bouwie d'une voix de stentor. Incroyable ! Vraiment incroyable ! Si quelqu'un m'avait raconté tout cela, je l'aurais envoyé directement à l'hôpital psychiatrique !

Les deux hommes en survêtement blanc transportèrent une grosse caisse d'acier devant les voitures garées sur le parking et jusqu'à la plage, et la posèrent auprès de Rawlings, sur le sable.

Linkerton renifla bruyamment une fois de plus, comme s'il avait attrapé un gros rhume ; mais au moins il avait cessé de grincer des dents.

— Cela ressemble à une mine, dit-il d'une voix rauque.

— Bravo, vous avez deviné juste ! C'est une nouvelle mine magnétique. Légère, car Ronny doit la porter. Elle est munie d'un détonateur à retardement qui se déclenche au bout d'une triple pression.

Le docteur Rawlings souleva la mine et alla rejoindre Finley dans l'eau. Il ne manqua pas de saluer Ronny au passage, qui lui répondit par des cris de joie perçants. Lui aussi, il caressa le corps lisse et souple, et se laissa embrasser par le « bec » du dauphin, sa bouche en forme de bec que l'on appelle rostre.

Ronny se coucha alors dans l'eau et ne fit plus le moindre mouvement, ce qui permit à Rawlings de lui passer un mince filin d'acier au-dessus de la tête, auquel Finley fixa la mine. On vit alors très distinctement le mouvement produit par le corps du dauphin pour équilibrer cette nouvelle charge. On aurait cru voir un athlète bander ses muscles avant la compétition.

— Mon Dieu, vous avez l'intention de pulvériser ce brave Ronny ? bredouilla Bouwie d'un air épouvanté. Renoncez à votre démonstration, Miss Morero, nous ne tenons pas à voir un dauphin kamikaze. Nous sommes tous prêts à croire que Ronny portera cette mine à son but.

— Vous persistez à sous-estimer l'intelligence des dauphins, messieurs. Helen Morero secoua la tête et se mit à rire de bon cœur en regardant les mines confuses des amiraux qui l'entouraient. Voici ce que va faire Ronny : il va retourner à la nage jusqu'au sous-marin qu'il vient de découvrir, y fixera la mine magnétique, puis, de sa bouche, il pressera trois fois de suite sur le détonateur à retardement, et reviendra à toute allure vers la côte. Lorsque l'explosion se produira, il sera ici, à l'abri, auprès de nous. Le retard à l'allumage prévu est de quinze minutes. C'est suffisamment long pour que Ronny ait le temps de se mettre en sécurité, mais trop court pour pouvoir éloigner la mine au cas où elle serait découverte sur le sous-marin. En d'autres termes, en cas de guerre, par exemple, l'ennemi, ne pourrait pas échapper à son sort.

— De telles paroles dans une si jolie bouche ! déclara Bouwie. Nous devenons vraiment tous des brutes, un peu à la fois, et personne n'y échappe !

Pendant ce temps, Rawlings et Finley avaient attaché la mine au cou de Ronny ; ils lui donnèrent une tape sur le dos et Finley déposa encore un baiser sur la bouche du dauphin.

— Allez, mon vieux, montre ce dont tu es capable ! Et maintenant, en route ! À toi de jouer ! *So long !*

Le dauphin agita plusieurs fois la tête en signe d'approbation, donna encore quelques bourrades de tendresse aux deux hommes et fit

demi-tour. Tel un long projectile, il fonça dans la mer, la mine suspendue à son cou, et Bouwie, Bouwie lui-même, dut se retenir pour ne pas lui crier : fais bien attention à toi, mon petit !

Rawlings sortit de l'eau et se secoua comme un chien mouillé. Puis il reprit son instrument. L'aiguille se mit à vibrer, le petit télex électronique dessina une ligne incurvée phosphorescente. Helen avait joint les mains, comme si elle se préparait à prier, et en voyant cela, Bouwie joignit aussi les siennes. C'était la meilleure manière de cacher le tremblement. Les minutes s'éternisèrent.

— Voilà, il y est ! s'écria Finley de sa place ; il était toujours dans l'eau jusqu'aux hanches, et restait en contact radio avec Ronny. Je l'entends coller la mine sur la carcasse du sous-marin.

— Que le diable m'emporte ! grogna l'amiral Hammersmith. J'ai le cœur qui bat comme un damné !

— Ça y est ! s'écria de nouveau Finley. La mine est fixée... Ronny fait demi-tour et revient...

— C'est juste ! approuva Rawlings qui, de son côté, suivait les moindres gestes du dauphin sur son appareil.

Eh, mon Dieu, à quelle allure revient-il !

Linkerton et Atkins parcoururent la surface de la mer avec leurs jumelles. Les navires qui croisaient au large restaient muets : ils n'avaient rien à signaler. Le radar et le sonar avaient repéré un gros poisson... mais le commandant Valdez s'abstint d'en faire mention ; il trouvait la nouvelle trop stupide.

— Encore cinq minutes, dit Helen Morero. Et Ronny est déjà hors d'atteinte. Il le sait ; regardez-le, il fait des bonds incroyables, il se pavane avec une insolence !

— Ces cinq minutes me mettent les nerfs en pelote, déclara Atkins d'une voix oppressée. Diable... diable...

— Encore deux minutes ! annonça le docteur Rawlings.

Ronny s'approcha de la côte ; il nageait plus lentement, et entama ses numéros de danse. Bouwie serra plus fort ses mains jointes, on voyait ses articulations blanchir.

— Allez donc, viens ici ! s'écria-t-il soudain. Ronny, espèce d'idiot, arrête tes comédies et viens ici !

— Encore une minute !

Le dauphin fonça dans l'eau, disparut en profondeur et revint à la nage en décrivant une courbe élégante.

— Encore dix secondes... cinq... trois... deux... Ça y est... ! s'écria Rawlings.

Entre la côte et les navires en patrouille, une sorte de geyser écumeux jaillit des profondeurs de l'océan. Et c'est seulement après que l'on entendit la détonation. La colonne d'eau blanchâtre se dressa quelques brefs instants vers le ciel bleu, puis elle retomba en grosses

gouttes.

— Voilà ! C'était la mine ! hurla Finley. Et maintenant...

Une nouvelle fontaine jaillit vers le ciel, plus haute et plus puissante que la précédente. Puis le bruit d'une explosion terrible leur parvint sur la plage ; on avait soudain l'impression que l'océan se mettait à bouillir.

— Cette fois, c'était le sous-marin, déclara le docteur Rawlings d'une voix qui parut soudain lasse aux spectateurs. Il avala plusieurs fois de suite sa salive, lui-même subjugué par cette expérience. Alors, messieurs, est-ce que nous avons réussi à vous convaincre ?

— Bravo ! hurla Bouwie.

Dans son téléphone portatif, on entendait les cris du commandant Valdez. Bouwie donna un coup de poing à l'appareil et hurla :

— La ferme !

Puis il applaudit des deux mains.

Lentement, Ronny nagea vers la plage ; arrivé à l'endroit où l'eau n'était plus profonde que de quelques dizaines de centimètres, il se tourna une nouvelle fois sur le côté pour quêter les caresses de Finley.

— Bravo ! répéta Bouwie. Et maintenant, que va-t-il se passer ?

Le docteur Rawlings posa son bras sur les épaules d'Helen et la serra contre lui. Des larmes s'échappaient des yeux de la jeune femme, mais toute sa physionomie rayonnait de bonheur.

— Helen Morero va présenter son film au président des États-Unis dans cinq jours, répondit-il sur un ton solennel. Nous pensons qu'il sera suffisamment convaincant.

— À la grâce de Dieu ! Bouwie arracha plus qu'il n'ôta sa radio de son cou et la jeta dans le sable couleur de corail. La marine américaine sauvée par les dauphins... c'en est trop pour moi. Je vais prendre ma retraite et cultiver des dahlias.

Depuis toujours, Mikola Semionovitch Prassolov avait considéré sa nomination au commandement de la place de Petropavlovsk, dans le Kamtchatka, comme une humiliation, voire une dégradation. Quand on envoyait quelqu'un là-bas, à l'extrémité du monde, c'est qu'on voulait lui faire toucher du doigt son inutilité. Rien ne pouvait l'en faire démordre, pas même les propos rassurants du généralissime de la Marine soviétique, l'amiral Gortchkov. Celui-ci en effet avait assuré à Prassolov que Petropavlovsk justement représentait une promotion, car le Pacifique Nord n'allait pas tarder à devenir le théâtre d'événements importants. Non, Prassolov se sentait foulé aux pieds par ses supérieurs, bien qu'il ait reçu le commandement d'une unité d'exception, poétiquement baptisée « les cygnes de Septentrion ».

C'est ainsi qu'il passait son temps dans le bâtiment construit à cet effet à l'écart du sale petit patelin qu'était Petropavlovsk, dans la baie

d'Avachinskoïa, qu'on avait érigée en port de guerre. De là, il exerçait le commandement sur une unité de marine disparate, composée de six sous-marins des classes Whisky et Foxtrott, d'un torpilleur de la classe Krivak, d'une frégate « Petia », d'un navire de ravitaillement pour sous-marins du type « Ougra », d'un bâtiment d'informations bardé d'appareils électroniques de la classe Primorje et de deux vedettes rapides du type P. Les autres bâtiments – un croiseur de la classe Sverdlov, un croiseur « Kresta II » et trois torpilleurs « Kachin » –, relevaient de son ami, l'amiral Jemchine, un homme trapu et costaud, qui répondait toujours la même chose à la souffrance intime et muette de Prassolov :

— Qu'est-ce que tu veux à la fin, petit frère ? Ce qui peut nous arriver de mieux, c'est qu'on nous oublie tout simplement au fin fond du Kamtchatka. Nous pourrions enfin mener une vie agréable. Une maison chaude, un samovar bouillant, un petit tonneau de vodka et là-bas, au loin, très loin, le plus loin possible, cette idiotie monumentale qu'est la politique, la Grande Politique... Tu ne vois pas que nous sommes au sommet du paradis !

Jemchine se trompait. Leur vie paisible entrecoupée de patrouilles occasionnelles autour des îles Kouriles fut interrompue brusquement le jour où Prassolov reçut l'annonce de l'arrivée immédiate de renforts. Ces renforts, qui étaient déjà en route vers le poste de Petropavlovsk, se composaient d'un sous-marin de la classe Echo, d'un sous-marin de la classe Victor, et de « Delta », le plus grand sous-marin du monde, doté d'une portée de sept mille huit cents kilomètres. Un véritable monstre bardé de fusées porteuses de détonateurs thermonucléaires. Prassolov du coup se secoua, non seulement à cause de l'arrivée de ce fameux « Delta », mais aussi parce qu'on lui avait annoncé un autre sous-marin qui restait une énigme pour le reste du monde et sur le compte duquel on racontait les choses les plus incroyables : il était censé transporter des fusées atomiques de conception toute nouvelle et était propulsé par un réacteur nucléaire qui lui permettait une vitesse allant jusqu'à trente-trois nœuds, ce qui était proprement fabuleux pour un bâtiment sous-marin. En même temps que ce prodige de la technique, le sommet de tout ce que les Soviétiques possédaient en matière de sous-marins, arrivait aussi à Petropavlovsk un capitaine de corvette nommé Jakovlev, porteur d'une recommandation en provenance du commandement suprême de la marine :

« Le camarade Ivan Victorovitch sera à votre disposition pour des missions spéciales. Précisions détaillées ultérieurement Degré A. »

Malgré le brouillard quasi permanent dans son secteur, Prassolov s'empressa d'aller voir son ami Jemchine ; il se laissa tomber lourdement dans un vieux fauteuil effrangé amené par l'amiral de sa

ville natale, Leningrad.

— Degré A, déclara Prassolov. Chez nous ! Qu'est-ce que l'on peut bien tenir ainsi sous le sceau du secret le plus absolu ici ? Et ils nous envoient des navires d'élite. Comme si le grand coup allait frapper chez nous, à Petropavlovsk... Il tendit à Jemchine le message décodé et se mit à siroter bruyamment le thé qu'une ordonnance venait de leur apporter. Et toi, Nikolai Ivanovitch, est-ce que tu vas recevoir aussi des renforts ?

— Jusqu'à présent, on ne m'a rien annoncé. Jemchine prit connaissance du message laconique. Si l'on essaie de lire entre les lignes, on pourrait conclure à l'envoi d'un commando spécial, déclara-t-il en traînant sur les mots. Après tout, tu es ici pour réaliser quelque chose de grand, Mikola Semionovitch.

— Jusqu'à présent, je me suis contenté de bouffer des tonnes de poisson frit, répondit Prassolov furieux, en renflant d'une manière peu élégante. Tu as déjà entendu parler de ce Jakovlev, toi, ce type qui, soi-disant, accompagne le fameux sous-marin prodige ?

— Non, je ne connais même pas son nom. Ce doit être un de ces types dégueulasses qui n'ont pas le droit d'avoir un visage à eux et sèment le trouble partout où ils passent. Préparons-nous à cela, en tout cas. Après tout, que savons-nous ici de toutes les choses qui changent autour de nous, de toutes les mutations et de toutes les évolutions ? Nous ne sommes que des vers de terre ici : c'est seulement lorsque nous sommes accrochés à l'hameçon que nous commençons à comprendre que, pour nous aussi, bien des choses vont changer...

Cinq jours plus tard, la petite unité de sous-marins entra dans le port de Petropavlovsk. Il faisait nuit, un épais brouillard recouvrait la terre et la mer ; on n'y voyait strictement rien, l'humidité constante poissait tout, les choses inanimées et les êtres vivants, et Prassolov demeura à son poste de commandement jusqu'à ce que les sous-marins fussent dûment arrimés au débarcadère aménagé en hangar.

De mauvaise humeur et décidé de prime abord à accueillir le mystérieux Jakovlev sans aménité comme un chien galeux, l'amiral Prassolov finit par le rejoindre, afin de recevoir de ses mains les messages des commandants.

Les bâtiments des classes Echo et Victor étaient ancrés l'un près de l'autre, puis venait le corps gigantesque du « Delta », et c'est seulement alors que, pour la première fois de sa vie, Prassolov découvrit la merveille des merveilles dans la lumière trouble des phares, la carcasse d'acier épais en forme de fuseau de « Charlie », tel que les Nations Unies avaient baptisé ce mystérieux submersible. Sur l'énorme tourelle se tenaient les officiers, et tous les équipages au grand complet s'étaient réunis sur leur pont respectif. Les

commandants attendaient auprès des passerelles. Dès l'apparition de Prassolov, des ordres fusèrent et tous se mirent au garde-à-vous en faisant le salut militaire.

Prassolov grondait au fond de lui-même. Il répondit par un salut sec et bref, puis se dirigea vers le sous-marin « Charlie » et, de loin déjà, il reconnut l'homme qui longeait la haie des commandants sur la passerelle de bord et quitta le navire. Il semblait encore très jeune. Pas plus de trente-cinq ans, se dit Prassolov. Non, certainement pas plus... Il portait un uniforme qui paraissait avoir été coupé sur mesure par un maître tailleur, et, d'un pas élastique, il vint à la rencontre de l'amiral. Puis il s'arrêta brusquement à quelques mètres et salua Prassolov.

— Capitaine de corvette Ivan Victorovitch Jakovlev, à vos ordres ! dit-il d'une voix claire au timbre puissant de basse.

Il a les yeux froids d'un ours, se dit encore l'amiral. Néanmoins il sourit avec gentillesse, mais cette physionomie n'en restera pas moins un masque. Il s'agit d'être sur ses gardes...

Prassolov effleura son calot.

— Soyez le bienvenu dans la solitude désolée, répondit-il. Que m'apportez-vous, Ivan Victorovitch ?

— Dix mini-sous-marins, Camarade amiral ! Jakovlev faisait face à Prassolov, droit, raide, telle une statue. Et une lettre manuscrite du commandant en chef, le camarade amiral Gortchkov.

Prassolov hocha plusieurs fois la tête d'un air à la fois triste et approbateur. À partir de cet instant-là, il se rendit compte que Petropavlovsk au Kamtchatka ne se trouvait plus à l'écart des grands événements mondiaux...

L'AMIRAL Prassolov dut ratifier de sa signature la réception de l'enveloppe scellée apportée par Jakovlev. Les nouvelles qu'elle contenait étaient effectivement de la plus haute importance, et surtout, elles devaient rester strictement confidentielles. Prassolov lut les feuillets lentement, jusqu'au bout, comme s'il voulait en apprendre par cœur la moindre phrase, puis il les posa sur ses genoux, et releva les yeux vers son interlocuteur, Jakovlev, qui attendait sa réaction en buvant une tasse de thé.

— Vous connaissez le contenu de ces feuillets, Ivan Victorovitch ? demanda-t-il, et tout en dévisageant Jakovlev, il eut de nouveau la sensation désagréable de rencontrer le regard glacé d'un ours.

Jemchine va s'amuser avec lui, se dit-il non sans une pointe d'hostilité au fond du cœur. C'en est terminé de ton calme olympien, mon cher Nicolaï Ivanovitch. Ce que je tiens là sur mes genoux va nous métamorphoser tous ! Voilà que la « guerre souterraine » vient nous rejoindre ici !

— J'ai été initié dans les grandes lignes, le strict nécessaire, répondit le capitaine prudemment. Il va de soi que j'ignore les termes du message du camarade commandant en chef. Je ne connais que ma mission, les ordres que j'ai reçus...

— Les Américains... que le diable les emporte !... préparent des essais ultra-secrets dans le Pacifique Nord. Les agences d'espionnage parlent de la construction de fortins souterrains sur l'île de Wake, ce qui laisse supposer qu'il ne va pas tarder à se passer quelque chose de moche, en rapport avec ces bunkers. On parle d'essais sur un nouveau type de sous-marin...

— On pense plutôt à une nouvelle sorte de missiles et de torpilles autoguidées, équipées de têtes nucléaires, répondit Jakovlev sur un ton placide, comme s'il lisait un banal article de journal. Le commandement suprême cherche vivement la possibilité d'observer les activités mystérieuses des Américains et d'en percer le secret ; c'est d'ailleurs son intérêt. Ce projet fait partie du top le plus secret du Pentagone. Les Américains se donnent beaucoup de mal pour essayer de reconquérir la domination totale de l'Océan qu'ils doivent partager avec nous depuis longtemps. Le commandement suprême considère ces projets et ces activités comme une menace sérieuse pour notre

marine.

— C'est ce que je viens de lire en effet... Prassolov replia les feuillets et les remit dans leur enveloppe brune. On vous a envoyé à moi, Ivan Victorovitch, pour prendre le commandement d'un nouveau commando spécial. Les ordres viennent du quartier général. Pour l'instant, il ne s'agit encore que d'espionner les activités des Américains. Prassolov fixa de nouveau son interlocuteur droit dans les yeux. Vous savez que vous déménagez dans une semaine ?

— Non, Camarade amiral, répondit Jakovlev d'un air sincèrement surpris. Non, je l'ignorais.

— Petropavlovsk sera la base. Vous et votre commando spécial, vous êtes transférés dans le camp de Kasatka, un camp appartenant à la marine. Kasatka est une minuscule petite ville située sur l'île Iturup qui fait partie de l'archipel des Kouriles, non loin du Japon. Si, en arrivant, vous découvrez des taches noires sur le sol, ne perdez pas de temps à chercher ce que c'est, je vais vous le dire tout de suite : ce sont des rassemblements de phoques en larmes qui se lamentent sur leur destin parce qu'ils sont obligés de vivre là ! Vous serez envoyé en mission à partir de Kasatka, camarade Jakovlev... Et maintenant, ne vous gênez pas pour sortir une bordée de jurons, je vous y autorise.

Mais Prassolov se trompait, Jakovlev ne manifesta pas la moindre émotion. Ce que l'amiral interpréta comme une preuve supplémentaire, s'il en était encore besoin : Ivan Victorovitch possédait une âme encore plus glacée qu'on aurait pu le croire jusque-là. Il se contenta de fixer d'un regard un peu plus pensif un coin de cette pièce peu sympathique et joignit ses mains fines.

— J'ai amené avec moi dix mini-sous-marins, Camarade amiral, dit-il sans se départir de son impassibilité. De conception nouvelle, inconnue jusqu'à présent. Quatre bateaux ayant chacun un équipage de trois hommes et six autres sans équipage, téléguidés à distance. Ceux-là, ils sont capables de forcer n'importe quelle zone interdite sans être détectés ; ils circulent sans aucun bruit, ne peuvent être repérés ni par radar ni par sonar. Nous allons les emporter dans nos sous-marins à une très grande profondeur, et de là, les envoyer en mission. Il est à présumer que les Américains prendront toutes sortes de mesures de sécurité, mais cela ne leur servira à rien. Jakovlev pencha légèrement le buste. Vous a-t-on déjà fait connaître la date de lancement de cette mission, Camarade amiral ?

— Pas directement.

Prassolov eut l'impression que le haut commandement de la marine l'ignorait de façon honteuse, lui, perdu sur son île. Suis-je un imbécile ? se demanda-t-il non sans aigreur. Comment me traite-t-on ? On m'envoie une nouvelle flottille composée de bâtiments tout nouveaux, et moi qui suis chargé de les diriger, je n'ai pas la moindre

idée de l'allure qu'ils peuvent avoir, de leur équipement et de leurs possibilités. Je ne sais rien d'autre que ce que veut bien me raconter ce gars doué d'une nature glaciale qui est assis en face de moi et qui est censé causer des difficultés aux Américains. Sans le moindre bruit, sans se faire remarquer, totalement invisible... Et si l'on doit se faire hacher en menus morceaux sous l'eau, le monde n'en saura jamais rien, aucune trace n'apparaîtra à l'extérieur.

À voix haute, il poursuivit :

— On a fixé un délai de quatre mois pour les préparatifs. Où vous êtes-vous entraîné pour cette mission ?

— Les mini-sous-marins ont été mis à l'épreuve dans la mer Baltique et dans l'Atlantique Nord. Le résultat dépasse même nos espérances ; il est positif sur toute la ligne. Mais nous n'avons encore aucune expérience de ce qu'ils peuvent rendre dans le Pacifique.

— Alors que vous en avez absolument besoin, Ivan Victorovitch ! Ici, tout est différent ! Non seulement des profondeurs de dix mille mètres au-dessous de vous, et des étendues d'eau propres à engendrer la mélancolie, mais aussi un ciel au-dessus de votre tête qui cache toutes sortes de surprises. Avez-vous déjà eu l'occasion de vous trouver au centre d'un typhon ?

— Non, Camarade amiral.

— Vous voyez ! Ça vous manque ! J'ai eu cette occasion, moi, à quatre reprises ! Et chaque fois, je me suis souvenu de la prière que récitait ma mère en cas d'orage ! Saint Etienne, aie pitié de nous et fais tomber la foudre chez les voisins, ces vauriens... Prassolov s'étira, heureux de constater que, malgré tout, il avait une nette supériorité sur son interlocuteur. Nous allons devoir encore faire de nombreux exercices, Camarade ! Les Américains ne font plus leur popote sur un feu en plein air ! Il est possible que nous ayons de meilleures armes qu'eux pour le moment, je vous l'accorde... Mais l'avenir n'en demeure pas moins incertain, tout comme pour une course de compétition.

— Nous saurons bien les empêcher de nous distancer, répondit gravement Jakovlev, et ses yeux d'ours mal léché se mirent à briller. C'est pour cela que je suis venu ici...

Le docteur Helen Morero obtint un succès complet lorsqu'elle présenta son film sur les dauphins à la Maison-Blanche, à Washington. Elle n'eut du reste qu'un cercle de spectateurs extrêmement réduit. Le président était assis dans un fauteuil en rotin ; derrière lui, le ministre de la Défense et le commandant en chef de la Marine des États-Unis. Le docteur Rawlings et le docteur Finley étaient également présents pour répondre à toutes les questions de détail qu'on pouvait leur poser. De plus, juste derrière l'amiral Linkerton, qui se demandait

d'ailleurs pour quelle raison il avait été choisi, lui, plutôt qu'un autre pour assister à cette démonstration étonnante, mais sans trouver de réponse, un officier de marine inconnu de tous était recroquevillé sur son siège ; à le voir, on pouvait craindre que ses galons dorés d'amiral ne le fissent tomber par terre. C'était un homme de petite taille et très mince, doté d'un visage de bouledogue. Il savait parfaitement ce que l'on racontait à son sujet dans la marine : que, durant sa période d'instruction, avant d'être nommé enseigne de vaisseau, on avait dû le glisser par mégarde dans un canon au cours d'un exercice de tir et qu'il avait donc été lancé ainsi sur la mer, au grand large. Il s'appelait William Crown, l'amiral William Crown, et il-venait juste de prendre un nouveau commandement, neuf jours auparavant : celui de l'installation de la base navale de l'île de Wake, dans le Pacifique. C'était la base militaire la plus éloignée, la plus isolée de la marine, dans l'infini de l'océan. Un point stratégique important, pratiquement inconnu du monde entier.

Pour tout autre spectateur que ceux-là, le film projeté par Helen Morero aurait représenté un simple divertissement. On y voyait des bandes de dauphins qui s'ébattaient dans une piscine remplie d'eau ou dans une crique naturelle ; ils jouaient entre eux, ils bondissaient hors de l'eau, faisaient des culbutes et, tels des chiens dressés, rapportaient des balles ou d'autres objets qu'on avait lancés au loin, à Helen Morero et au docteur Finley, lesquels, debout au bord de la piscine ou sur le sable de la plage, étaient en contact permanent avec eux par l'intermédiaire de petits appareils de signalisation.

On voyait ces animaux intelligents porter des fardeaux ou pousser des caisses devant eux, entourer en nageant un matelot qui jouait le rôle de noyé, plonger sous lui, le soulever en l'air et le ramener en sécurité à deux, sur la rive. On les voyait aussi se grouper par rangs de trois sur un ordre de Finley, comme pour un défilé militaire, traverser ainsi le bassin à la nage, derrière Ronny, le « commandant » de la compagnie, en tenant le bec hors de l'eau et en poussant des cris et des sifflements.

Et à la fin du film, le grand « numéro » : un petit sous-marin, déjà usagé, qu'on leur avait montré auparavant, partait en plongée. Le docteur Morero envoyait des informations à quatre dauphins de la « compagnie III », placés sous le commandement de leur collègue Harry. Aussitôt ils filèrent sous l'eau tels des flèches d'argent. L'écran montra alors les appareils électroniques exposés sur la terre, donnant la distance, la profondeur et les signaux transcrits sur un graphique après avoir été recueillis par les dauphins. La voix d'Helen se fit entendre.

— À présent, ils ont découvert l'objet-caché dans les profondeurs. Observez les indicateurs V et VII, et vous verrez très précisément la

réaction des dauphins. L'objet en question se trouve à une profondeur de cent soixante-dix-neuf mètres, à neuf milles de la côte. C'est exactement la position prévue.

Puis la caméra s'était pointée vers le docteur Finley. On le vit donner des ordres aux dauphins par l'intermédiaire d'un stimulateur. Les vibrations qu'ils recevaient étaient transformées par eux en idées : c'est ainsi que Finley s'entretenait avec eux.

— Encore cinq minutes ! dit la voix d'Helen sur l'écran.

La même situation que sur la plage de Key Largo se répétait ici. Le président des États-Unis d'Amérique se pencha vers l'avant. L'amiral Crown se ratatina encore davantage sur son siège. Sur l'écran apparut à présent un chronomètre sur lequel l'aiguille des secondes se déplaçait lentement... Trois... Deux... Un... Zéro !

Au large, très loin, l'explosion fit jaillir une véritable fontaine qui pulvérisa l'eau, et l'on aperçut nettement un petit arc-en-ciel.

Le président applaudit des deux mains, et il continua à applaudir avec enthousiasme lorsque les quatre dauphins revinrent sur le continent : trois sur une même ligne précédés par le commandant Harry, qui sortaient fièrement la tête de l'eau dans le champ visuel des spectateurs.

Le docteur Finley leur cria quelque chose et, aussitôt, les dauphins se placèrent tous les quatre sur un rang, serrés les uns contre les autres, et nagèrent le long du littoral comme de minuscules navires de guerre avançant de front.

— Extraordinaire ! s'écria le président en se tournant vers Helen Morero, debout auprès du projecteur. Miss Morero, c'est incroyable ! Je vous l'avoue maintenant. Lorsque l'on m'a annoncé la projection de ce film, je me suis dit : tu as tout de même des choses plus importantes à faire qu'à assister aux ébats et aux jeux des dauphins... Mais maintenant, je suis convaincu que cette heure marque d'une importance capitale l'avenir de l'Amérique.

Il se leva, serra la main d'Helen, du docteur Rawlings et du docteur Finley, et se tourna ensuite vers les amiraux. Crown n'avait pas quitté son fauteuil dans lequel il était toujours aussi ratatiné, et Linkerton se mouchait.

— Qu'en disent les experts ? demanda le président.

— Lorsque j'ai assisté à cette démonstration à Key Largo, j'étais tout aussi enthousiaste que vous, Monsieur le Président. Par la suite, j'ai bavardé avec le patron de ce projet, l'amiral Walkinson, et j'ai appris ainsi qu'on allait instruire ces dauphins comme une véritable compagnie de soldats et leur confier des missions difficiles. Un centre de formation ultra-secret a été construit à San Diego ; c'est là que les « dauphins de combat » vont être entraînés. Linkerton prit le temps de respirer profondément. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre

cela. Mais un peu à la fois, je commence à me rendre compte que l'on est en train de mettre sur pied l'affaire la plus extravagante qui soit sur le plan militaire. Utiliser des dauphins comme système d'alarme préventif dans les fonds de l'océan, et les entraîner à devenir des « nageurs de combat » difficiles à arrêter... Monsieur le Président... c'est tout simplement fantastique. Il n'y a pas d'autre mot.

— Et vous croyez que l'on peut vraiment tabler là-dessus pour l'avenir ?

— Les possibilités offertes par les dauphins sont bien loin d'être épuisées, répondit le docteur Rawlings. La démonstration que vous avez vue dans ce film n'en est qu'un épisode. Si vous le permettez, Sir, je vais faire un rapide calcul : l'entraînement d'un dauphin coûte en moyenne cinquante mille dollars. Nous sommes en mesure d'entraîner environ quarante dauphins par an, étant donné les conditions dans lesquelles nous pourrions travailler à San Diego. Autrement dit, si l'on adopte la terminologie militaire, quarante sujets pourront être envoyés en mission d'observation, de repérage et de destruction. Quarante fois cinquante mille, cela fait deux millions de dollars. Combien coûtent une torpille, une fusée, un sous-marin spécial ? Pour deux millions de dollars en tout, nous avons quarante sujets prêts à entrer en action ! Quarante instruments d'une sensibilité et d'une souplesse extrêmes, quarante instruments pratiquement insaisissables qui sont très supérieurs à n'importe quel appareil électronique sous-marin. Quant à l'entretien, il se réduit à de l'eau salée et des harengs !

— Et une amitié authentique, ajouta Helen Morero au milieu du silence général. Sans amitié, sans sympathie réelle, le dauphin lui-même n'est plus qu'un animal doté d'un cerveau primaire, comme l'être humain ! Il ne faudrait jamais oublier cela. L'être humain est le terminal des animaux terrestres. De même le dauphin pour les animaux marins. Si l'on accepte ceci, avec toutes les conséquences qui en découlent, la vie prendra des dimensions totalement différentes sous peu.

— Quand je pense qu'au Japon j'ai mangé plusieurs fois des steaks de dauphin, j'ai l'impression maintenant d'être un cannibale ! déclara l'amiral Crown de sa voix légèrement enrouée. Exception faite de ce détail, j'avoue que c'était délicieux. Il jeta un coup d'œil vers le président qui se tenait à l'autre extrémité de la pièce, les mains croisées dans le dos. À quoi dois-je l'honneur d'avoir été convié à la présentation de ce film en si haute compagnie ?

— Plus tard, Amiral. Le président tourna la tête vers le docteur Rawlings. Je vous promets que nous allons soutenir ces travaux de recherche par tous les moyens possibles, docteur Rawlings. Et que nous vous donnerons tous les pleins pouvoirs nécessaires. Nous mettons également à votre disposition toutes les sommes d'argent qui

vous sont indispensables pour mener à bien votre grande œuvre. En outre, je vous demanderais de me tenir sans cesse au courant de vos progrès. Puis le président se tourna vers Helen Morero, un large sourire aux lèvres. Je vous soutiens de tout mon cœur. Et pas seulement à cause de l'exploitation de votre science et de vos capacités à des fins militaires...

Le président fit le tour de sa table de travail et montra du doigt un dossier rouge que lui avait apporté le docteur Rawlings.

— C'est très scientifique ? demanda-t-il en éclatant de rire comme un tout jeune homme.

— Non, pas exagérément, Sir. Le docteur Rawlings lui rendit son sourire. Ce rapport contient tout ce que l'on doit connaître sur les dauphins pour pouvoir comprendre nos travaux, nos efforts et nos succès. Il se lit comme un roman.

— L'amiral Walkinson vous donnera toutes les précisions supplémentaires, reprit le président en hochant la tête d'un air très aimable. Je viens de passer deux bonnes heures, messieurs. Le projet restera top-secret numéro un. Je vous remercie.

Plus tard, dans une pièce de la Maison-Blanche réservée aux hôtes, l'amiral Crown demanda une fois de plus à son ami Linkerton la raison pour laquelle on l'avait initié, lui, à ce secret.

— Je m'envole la semaine prochaine pour l'île de Wake, dit-il, et je ferai la navette entre Wake, Midway et Pearl Harbor. J'aurai la tête déjà bien remplie avec mes nouvelles fonctions de commandant de cette base. Lorsque j'ai été convoqué à la Maison-Blanche, je me suis dit que le président allait me serrer la main et me présenter ses condoléances parce que j'étais condamné à vivoter sur un grain de sable... Et que me présente-t-il au lieu de ses condoléances ? Un film digne de Flipper ! Vous y comprenez quelque chose, vous, Herbert ?

Linkerton haussa les épaules. Pour lui, les choses étaient parfaitement claires : le nouveau camp d'entraînement secret allait être transféré à San Diego, donc dans un secteur placé sous sa compétence. Mais Crown, que pouvait-il bien avoir de commun avec cette affaire, là-haut, dans le Pacifique Nord ? Impossible de répondre à cette question.

— Que faites-vous sur l'île de Wake ? demanda-t-il.

— Top-secret, Herbert !

— Ça aussi ? Y a-t-il un rapport entre les deux ?

— Impossible ! Je ne construis pas d'aquarium pour dauphins ! Que voulez-vous qu'elles fassent là-haut, ces petites bêtes ? Nous distraire ? Pour mes gens, un bordel serait plus utile, croyez-moi.

On vint apporter du café et du whisky à ces messieurs, jusqu'au moment où on leur annonça que leurs voitures respectives les attendaient. On les fit sortir de la Maison-Blanche par une porte

dérobée. De même, on leur fit quitter le parc par une grille latérale. La voiture des amiraux vira immédiatement vers la gauche, tandis que celle qui emportait le docteur Rawlings, le docteur Finley et Helen Morero les ramena à leur hôtel.

— Je vous invite à partager une bonne bouteille de champagne pour fêter dignement notre succès, déclara le docteur Rawlings d'une voix joyeuse en posant son bras sur les épaules d'Helen. Je crois que c'est gagné, mon petit. La seule chose qui m'inquiète encore, c'est que nous sommes connus de trop de gens, et que trop de gens partagent notre secret.

— C'est inévitable. Finley tenait le volant d'une main et de l'autre main, il cherchait ses cigarettes dans une de ses poches. La construction d'une nouvelle fusée ne peut pas non plus, rester longtemps le secret de quatre ou cinq personnes...

— ... et déjà les services secrets de l'ennemi viennent y mettre leur nez...

— Je les attends aussi chez vous, dit Finley sans se départir de son calme. Je crois bien que nous pouvons dire adieu à la paix et à la tranquillité dont nous avons joui jusqu'ici, mes amis...

Ils ne se doutaient pas qu'en sortant de la Maison-Blanche, ils avaient été photographiés au téléobjectif du balcon de l'immeuble d'en face. Mais ces photos n'eurent aucune conséquence désagréable pour les intéressés... pour l'instant de moins... Car leur voiture était un simple véhicule de location de l'entreprise Car-service de Washington. Et dans les registres de l'hôtel, les trois personnes qui l'occupaient portaient les noms de M^r Blith, M^r Jacobson et M^{rs} Radman, tous trois architectes de New York. Une rapide enquête sur place confirma le fait : oui, cette équipe d'architectes existait bien à New York, au 43 East Street, Manhattan.

Une visite sans aucun intérêt. On suspendit les observations. Moscou était rassurée.

Au « Marineland » de Miami, le delphinarium faisait partie des attractions favorites. Des millions de visiteurs y venaient chaque année applaudir à tout rompre les numéros présentés par les dauphins et leurs entraîneurs. On y tourna un nombre de films incalculable, la série « Flipper » transmise par la télévision conquiert le monde entier. À ceux qui étaient venus à Miami sans avoir photographié les dauphins, on pouvait déclarer à juste titre qu'ils ne connaissaient pas la Floride.

En revanche, un complexe de bâtiments bas à toitures plates, situé à l'écart de Miami, dans la petite crique de Biscayne Bay, passait totalement inaperçue aux yeux des promeneurs, car il était hermétiquement clos et séparé de la grand-route par un parc très dense qui le protégeait des regards curieux. Ce complexe était

construit autour d'un lac artificiel et relié à la mer par une sorte d'écluse. Même vu d'en haut, d'un hélicoptère par exemple, tout cela paraissait totalement insignifiant ; on pouvait penser qu'un homme riche avait élevé un monument à son spleen avec un immense swimming-pool autour duquel il avait construit sa résidence de campagne dans le style espagnol.

La première maison, contenant notamment un petit bassin, avait été construite pendant la guerre du Vietnam. À l'époque, l'Amirauté avait regardé de travers le docteur Rawlings lorsqu'il lui avait exposé ses théories ; on ne l'avait pas pris au sérieux et on avait aussitôt classé dans les archives son bref mémorandum, où il s'était empoussiéré lentement. L'amiral Walkinson, membre du département « recherche » de la Navy, fut le seul à apprécier les idées de Rawlings, et ce fut lui aussi qui procura l'argent nécessaire à l'achat du terrain et à la construction de la maison dans la baie de Biscayne. À partir de ce moment-là, le petit centre de recherche secret s'édifia peu à peu, se développa d'année en année jusqu'au jour de l'an 1978 où le « projet D » atteignit son stade final, avec le docteur Finley et le docteur Helen Morero : soixante-neuf dauphins firent une démonstration devant l'amiral Walkinson qui, comme à son habitude, était venu seul à Biscayne Bay : une démonstration de manœuvres sur le littoral que Walkinson n'oublia jamais, et à la suite de laquelle il déclara :

— Personne, dans le monde entier, ne voudra nous croire... ce qui est parfait, car personne ne doit ni le savoir, ni y croire ! Rawlings, ce travail que vous avez fait là est extraordinaire, mais vous ne serez jamais cité dans le livre des records édité par Guinness. Il faut que vous restiez inconnu de tous...

Ce jour-là, Rawlings, Finley et Helen retournèrent à Biscayne Bay. Finley avait téléphoné de Miami pour dire simplement :

— Okay !

Cela suffit pour qu'on leur réservât une réception digne de champions. À croire qu'ils avaient traversé l'Atlantique en ski nautique. Tout autour du grand bassin, des drapeaux flottaient au vent, car le vent n'abandonnait jamais la crique de Biscayne. Les charmilles des pavillons étaient ornées de guirlandes de fleurs... en papier ou en plastique, bien entendu. Une installation de haut-parleurs se mit à diffuser une marche militaire dédiée spécialement à la marine lorsque la voiture pénétra dans le parc ombragé et qu'un œil électronique et des caméras de télévision cachées annoncèrent le retour des « triomphateurs ». Mais tout cela n'était rien en comparaison des quatre-vingts dauphins en formation de parade militaire. Par rangs de six, ils traversèrent à la nage le grand bassin, chaque compagnie étant précédée de son « chef », les dauphins baptisés Harry, Robby, John, Bobby et Henry. Et à la tête de la troupe,

se tenait le « commandant », la vedette, Ronny, paré de rubans multicolores, qui poussait devant lui un écriteau flottant sur lequel étaient écrits ces mots : « Helen, nous t'aimons tous. »

— Vous allez réussir à me faire pleurer ! dit Helen Morero.

Elle alla directement vers le bord du bassin, et se pencha. Au nom de tous les autres, Ronny fit un bond hors de l'eau, le corps brillant et les rubans chatoyants, en poussant de vrais cris de joie et en claquant du bec.

— Vous tous aussi, vous avez participé à ce succès ! s'écria Helen. Les dauphins défilèrent devant elle. Je ne suis qu'un petit engrenage dans cette grande machine !

— De nous tous, tu as été la première à entraîner John à poser une mine, dit Rawlings. Et nous, à l'époque, nous te prenions pour une folle... mais par la suite, les essais sont devenus les modèles de toute la formation que nous avons donnée aux dauphins.

— Sans les recherches sur le cerveau et sur le comportement, les dauphins ne seraient jamais sortis de leur état d'animaux de cirque, même pour nous.

Les dauphins rompirent les rangs, si l'on peut dire, obéissant à des ordres inaudibles pour les hommes. Et ils redevinrent ce qu'ils étaient à l'origine, des animaux joyeux, heureux de s'ébattre et de jouer dans l'eau, des corps brillants qui s'en donnaient à cœur joie, criaient et sifflaient, claquaient des mâchoires et attendaient la récompense qu'ils méritaient pour le succès de leur démonstration... le seau plein de harengs.

Helen fit des yeux le tour du complexe tout entier.

— Alors, il va falloir abandonner tout cela ? dit-elle à voix basse.

— Un petit groupe restera ici...

Rawlings alla s'asseoir dans un des fauteuils de jardin, sous un parasol à rayures jaunes.

— Finley et moi, nous irons à San Diego.

— Et moi ?

— Tu restes ici, Helen, Biscayne Bay est devenue ta seconde patrie, et elle doit le rester...

— Comment ? Vous partez et vous me laissez toute seule ici ? Eh bien ! Vous vous faites des illusions ! Je serai là où se trouvent Ronny, John et Harry, voilà !

Rawlings hocha plusieurs fois la tête et, de ses deux mains, il essuya son visage mouillé de transpiration. Cette querelle, il s'y attendait, il s'y était préparé, mais il aurait aimé qu'elle se situât beaucoup plus tard. Il en avait déjà parlé au docteur Finley, lequel lui avait déclaré d'un air dubitatif :

— Je me demande ce que ça donnera, Steve... Et je ne suis pas sûr que les dauphins seront d'accord. Ils sont tous amoureux d'Helen ; toi-

même, tu as pu les observer très souvent, et tu sais fort bien qu'ils sont capables d'éprouver de véritables sentiments. Si nous les séparons d'Helen... je crains fort que ça ne pose de graves problèmes.

— Viens ici, Helen, assieds-toi près de moi, reprit Rawlings. Et écoute-moi bien...

— Non ! répondit-elle comme une petite fille boudeuse. Je n'ai pas du tout l'intention d'en discuter. Si vous ne voulez pas m'emmener à San Diego, je partirai derrière vous... et je débarquerai moi aussi là-bas ! On verra bien si vous arriverez à me chasser !

Rawlings leva les yeux en direction de Finley, comme pour chercher de l'aide, mais celui-ci se contenta de hausser les épaules et d'exhiber un sourire embarrassé, et il se mit à distribuer les harengs aux dauphins. Les assistants en survêtements blancs, ceux-là mêmes qui avaient fait la haie à leur arrivée et crié trois fois d'une voix de stentor : « Hip-hip-hip-hourra ! », étaient à présent accoudés au petit bar de la piscine, protégés eux aussi du soleil par une toile multicolore et buvaient des jus de fruits agrémentés de gin. Un géant noir auquel n'importe qui aurait donné une chance de gagner un combat de boxe pour le titre de champion du monde des poids lourds, jouait le rôle de barman. C'était le docteur David Abraham Clark, un psychologue éminent, spécialiste de « l'âme » hypersensible des dauphins, leur « père spirituel » en quelque sorte. Combien de fois Rawlings avait-il eu l'occasion d'observer le comportement de Clark vis-à-vis de ses protégés : dès qu'il les voyait excités ou énervés, il les rejoignait dans le bassin, essayant d'analyser leurs cris, leurs sifflements, leurs grincements ou le claquement de leurs mâchoires ; il leur parlait avec calme pour essayer de les apaiser, il les caressait ; manifestement il entretenait avec eux un contact intérieur profond, que la raison humaine ne pouvait pas saisir.

— C'est *ici* que nous avons besoin de toi, dit Rawlings. C'est *ici* que l'on poursuit les travaux de recherches.

— David Abraham peut fort bien s'en charger.

— Notre psychologue nous accompagne à San Diego. Il le faut...

— Ah non alors ! lui aussi ? Et moi, il faudrait que je reste ici, comme une ermite ? Je voudrais bien savoir *qui* a eu cette idée géniale ?

— Helen, réfléchis un peu...

— Non, je te connais, quand tu commences comme ça, tu essaies de m'avoir par la bande...

— Pas du tout, Helen, tu te trompes. Le laboratoire de recherches sur les dauphins reste ici, et on va t'envoyer neuf nouvelles recrues, neuf nouveaux chercheurs.

— Et San Diego ?

— Voilà justement le hic ! San Diego est un camp de la marine.

Un camp d'instruction militaire. Ce que tu fais ici sera ensuite traduit là-bas en termes militaires. C'est un secteur tout à fait différent.

— Qui a réussi à placer la première mine... ? protesta encore Helen avec entêtement.

— Grands dieux ! Toi, bien sûr ! Mais San Diego est trop dangereux pour toi.

— Voilà quelque chose qu'il faut que tu m'expliques, Steve.

Rawlings hésita. Inutile d'attendre le secours de Finley, il était entièrement occupé à distribuer les harengs aux dauphins qui l'entouraient dans une agitation frénétique. Il lui manquait l'amiral Linkerton pour mener à bien cette discussion. Linkerton qu'on avait fini par mettre dans la confidence. Il aurait dit à Helen sans ambages :

— C'est impossible ! Un ordre est un ordre ! Inutile de poser des questions, Helen, c'est impossible, un point, c'est tout !

— San Diego ne sera qu'un centre intermédiaire, reprit Rawlings, et il aurait donné cher, à ce moment-là, pour siroter un *long drink* avec une bonne rasade de gin ou de rhum blanc. À San Diego, nos gars recevront la dernière couche de vernis. On les entraînera à leurs missions sous-marines...

— Je m'en doute bien.

— Ah bon ? Et tu ne commences pas à avoir une petite idée de ce qu'elles seront, ces missions ?

— Comment cela ? Est-ce que ce ne sont pas à des actes de guerre simulés que je les dresse déjà ? Qu'est-ce qui doit changer ?

— Les missions elles-mêmes.

Ouf ! Il avait enfin lâché le gros morceau.

Rawlings fixa Helen Morero d'un regard pénétrant, et elle le dévisagea d'un air plutôt décontenancé.

— Comment cela, les missions ? finit-elle par demander au bout de plusieurs minutes de silence. On s'attend à une guerre ?

— Nous en avons déjà une. Nous ne cessons jamais d'être en guerre... Toutes les nations ! Tous les États ! La guerre invisible des services secrets. Toi-même, tu as prononcé un discours sur ce sujet au cours de la démonstration de Key Largo.

— Purement théorique. Ce que ce *pourrait* être...

— Les amiraux sont restés sans voix devant tes connaissances approfondies de ce qui se passe derrière d'épaisses portes blindées soigneusement fermées à clef.

— Mon Dieu, Steve, ce n'étaient que des présomptions..., répondit-elle en bredouillant légèrement.

— La réalité avec laquelle le Pentagone est obligé de vivre ! Elle est même encore beaucoup plus menaçante et plus dramatique que la théorie. Ainsi par exemple, nous apprenons que les Russes avaient mis au point de nouvelles fusées sous-marines, avec des bases de

lancement sous-marines spécialement construites à cet effet sous l'eau. Et de l'autre côté, les Russes apprennent que nous sommes en train de placer de nouveaux appareils détecteurs sous l'eau, plus sensibles et plus rapides que tout ce qui s'est fait jusqu'ici... Que se passe-t-il alors ? Chacun se pose un tas de questions : où sont-ils ? À quels secteurs de l'océan sont-ils destinés ? À quoi ressemblent-ils, ces conduits sous-marins et les nouvelles rampes de lancement des fusées, plus rapides aussi que toutes les autres ? Pourquoi les Soviétiques concentrent-ils une flotte importante dans la baie de Korsakov, sur l'île Sakhaline ? Est-il vrai qu'un renfort de dix mille hommes a été envoyé dans les îles Kouriles ? Quel est leur objectif ? Pourquoi tous ces déplacements ? On ne forme tout de même pas des compagnies sans raison précise ?

— Comment se fait-il que tu soies au courant de tout cela, toi ? demanda Helen.

Et elle fut obligée d'avaler plusieurs fois de suite sa salive, sa gorge était devenue d'un seul coup sèche comme du cuir.

— C'est l'amiral Walkinson qui s'est contenté de me donner un petit aperçu, un tout petit aperçu de ce qui se trame en secret, à l'insu du monde entier. Il y a un grand nombre d'énigmes à résoudre... et face à cela, les missions que nos dauphins sont les seuls à pouvoir exécuter. Il en a fallu du temps, aux amiraux, pour se rendre compte de leur impuissance et de leur détresse et pour comprendre que seul un animal peut résoudre certains problèmes, dans ce cas particulier. Et s'ils ont fini par céder, par mettre leur orgueil dans leur poche et par accepter tout ce que je viens de te dire, c'est aussi, beaucoup grâce à toi...

— Alors, tu vois bien ! Et maintenant, vous voulez me mettre au coin ?

— C'est trop dangereux pour toi, Helen, voilà tout ! On ne dort pas non plus, de l'autre côté ! Il va y avoir des actes de sabotage, des attentats. Ils vont glisser des espions dans nos équipes, préparer des assassinats... et le maillon le plus faible d'une chaîne est toujours la femme.

— Merci quand même ! s'exclama-t-elle en crachant presque de fureur. Elle fulminait. Vous autres, les machos, avec votre phallocratie ! Quand doit avoir lieu le déménagement ? Est-ce que par hasard, tu le sais aussi ?

— À San Diego, on travaille jour et nuit à la construction des nouvelles installations, comme les Égyptiens anciens quand ils élevaient leurs pyramides. S'ils respectent les délais prévus, nous partirons dans quatre mois.

— Ah bon ! Quatre mois encore !

Ce délai parut rassurer la jeune femme. Comme si elle se disait : il

peut s'en passer, des choses, en quatre mois ! Tout ce qui peut encore changer d'ici là... Rawlings suivait sur sa physionomie et dans ses yeux le cours de ses pensées.

— Je vais lutter pour obtenir un poste à San Diego, Steve, tu peux me faire confiance.

Rawlings approuva d'un signe de tête, sans formuler de commentaire. Il avait déjà discuté de ce problème avec Linkerton, et l'amiral avait déclaré sur un ton péremptoire :

— Rien n'est prévu pour les femmes, dans nos projets, même quand il s'agit d'une Helen Morero. Ce sera difficile, je le sais, mais il ne faut pas nous faire d'illusions, nous allons attirer sur nous l'attention d'un ennemi qui sera sans merci. Évidemment, nous-mêmes, nous ne sommes pas différents, je le reconnais. Mais il faut nous adapter à cet état de choses, le monde est ainsi fait maintenant...

— Si nous allions au bar à présent ? proposa Rawlings. J'ai le gosier sec comme du bouchon.

— Moi, je vais rejoindre Ronny, John et les autres, dit Helen d'une voix dure.

D'un mouvement brusque, elle fit demi-tour et se dirigea à pas rapides vers son bungalow ; quelques minutes plus tard, elle revint, vêtue d'un maillot de bain couleur or, juste au moment où Rawlings arrivait au bar. Elle était ravissante, belle à vous couper le souffle, mais comme tout le monde était habitué à ce spectacle, personne ne siffla sur son passage. Finley s'étonna et ne put s'empêcher de le dire tout haut.

— Tiens, que se passe-t-il ? Helen-Darling paraît sacrément furieuse !

— Je viens de lui dire qu'elle doit rester ici lorsque nous partirons pour San Diego.

— Mon vieux, quel courage ! C'est un miracle que tu n'aies pas un œil au beurre noir et les bras striés d'égratignures !

Le docteur Finley suivit Helen des yeux jusqu'à ce qu'elle fût assise sur le bord du bassin où elle commençait à bavarder avec les dauphins qui passaient et repassaient devant elle à la nage.

— Alors, elle cède sans même protester ?

— Bien au contraire ! Elle m'a prévenu qu'elle allait prendre l'offensive.

Rawlings but avec avidité un cocktail de jus d'orange, de rhum blanc et de curaçao. David Abraham le mixait de telle façon qu'au bout de trois verres, on commençait à faire des paris sur le nombre de *long drink* qu'on serait encore capable d'ingurgiter.

— Je n'ai pas de mal à le comprendre, nous lui ôtons une partie de sa raison de vivre.

Les dauphins accueillirent la jeune femme avec des cris et des

sifflements au moment où elle se laissa glisser dans le bassin pour se mêler à eux. John s'approcha d'elle aussitôt, se pressa contre elle et frotta son rostre contre l'épaule d'Helen. Ses petits yeux brillaient en la regardant. Des cris tendres et une sorte de roucoulements s'échappèrent, non de son bec mais du sommet de son corps, de son évent situé sur sa tête, et Helen lui passa les bras autour du cou, se serra contre lui et lui ! dit :

— Vous allez partir, et moi, ils veulent me laisser ici... Qu'en penses-tu, mon petit ?

John, le dauphin qui avait placé la première mine sous-marine et l'avait fait exploser, claqua des mâchoires, se mit légèrement sur le côté et caressa tendrement le visage d'Helen avec la partie extérieure de sa mâchoire inférieure.

Entre-temps, Finley et Rawlings s'étaient approchés du bassin, le verre à la main. Le premier dit en montrant l'eau du doigt :

— Il la lèche, le drôle. C'est à peine croyable. Dommage que je ne sois pas un dauphin...

— Tu aimes Helen, James ?

— Comme nous tous, ici, Steve.

— Pas plus ?

— À quoi bon ? Est-ce que nous ne sommes pas tous amoureux d'Helen, mais elle ne connaît que les dauphins, elle ! Regarde-la ! Ils la portent au-dessus de l'eau. Une litière vivante. Un radeau fait des corps des dauphins. Et elle, regarde comme elle est heureuse ! Qui a encore une chance, dans ces conditions ? Finley jeta sur Rawlings un regard en coin. Toi aussi, tu l'aimes, hein, Steve ?

— Oui. Comment faire autrement ? C'est une femme merveilleuse. Mais je ne suis pas du tout son type, il me suffit d'un coup d'œil dans le miroir. Tandis que vous deux, toi et elle, vous êtes faits l'un pour l'autre...

— Restons dans le domaine du rêve, conclut Finley d'une voix rauque.

Il alla s'asseoir sur le bord du bassin. Portée par les dauphins, Helen planait à la surface de l'eau. Son maillot de bain doré renvoyait les rayons du soleil au point qu'on était obligé de cligner des yeux en la regardant, sous peine d'être ébloui.

— Je suis curieux de voir comment elle va s'y prendre pour nous accompagner à San Diego, dit Finley d'un air pensif.

L'amiral Crown fut reçu sur l'île de Wake avec tous les honneurs dus à son grade : une petite parade militaire. Il débarqua d'un bombardier en provenance de Pearl Harbor, après une brève escale sur l'île de Midway, cette forteresse invincible à l'extrémité orientale de l'archipel des Hawaï. Dans ses bagages, il apportait un coffre blindé

contenant une partie des papiers les plus secrets que le Pentagone et l'Amirauté possédaient à l'époque.

Il fut accueilli sur l'île de Wake par le colonel Thomas Hall, commandant de la base, qui prononça quelques mots de bienvenue à son adresse :

— Soyez le bienvenu sur une île insubmersible, Sir. Les jurons de milliers de marins l'ont bétonnée à tout jamais. Je ne tiens pas à vous vexer en vous souhaitant de vous plaire ici.

Et Crown répondit :

— Mon cher Tom ! Nous avons choisi un métier qui nous force à nous battre contre des milliers de diables : la pluie et la tempête, la mer houleuse et le soleil impitoyable. Nous arriverons bien à avaler aussi le dernier diable, cet isolement que tout le monde maudit. En outre, je vous promets que Wake ne va pas tarder à être le théâtre d'une vie animée... plus animée que nous ne l'aurions souhaité.

Ensuite l'amiral Crown passa devant la garnison la plus isolée de la marine américaine au garde-à-vous, puis il monta dans une jeep avec le colonel Hall. Ils longèrent une plage de sable blanc comme neige jusqu'à l'endroit où se trouvaient les bâtiments abritant les locaux de son nouveau quartier général. Au-dehors, sur le littoral, les vagues monstrueuses écumaient contre le récif de corail impénétrable, un mur épais et insurmontable qui fermait même la partie de cette île en forme de fer à cheval ouverte sur le large, pour former une vaste lagune aux eaux tranquilles. L'eau scintillait, à cet endroit, allant du vert blanchâtre jusqu'au bleu le plus profond, une eau pure et claire, si pure et si claire que l'on pouvait voir le fond de l'atoll et les bancs de poissons multicolores. Il n'y avait pas de requins à cet endroit. Un seul passage « étroit permettait de pénétrer dans la vaste lagune ; il passait entre l'île principale et l'île de Wilkes, promontoire étroit qui se perdait dans le large récif de corail. Un jour viendrait sans doute, dans plusieurs centaines de milliers d'années, où ce récif se transformerait en continent. Sur le plan géologique, l'île de Wake était encore en période de croissance.

C'était un vrai paradis pour ceux qui, face à la lagune bleue, pouvaient paresser sur le sable blanc, abrités des rayons du soleil sous des palmiers courbés par le vent incessant du large et regarder la haute mer par-dessus le récif mousseux d'écume. Des barques aux voiles multicolores glissaient sans bruit à travers la lagune. Le matin, les yoles de la marine américaine se balançaient sur l'eau, de l'autre côté du récif, et pêchaient. Et deux fois par mois, un navire jetait l'ancre devant le passage de l'île de Wilkes, en provenance de Pearl Harbor. Chargé de l'approvisionnement des insulaires, il transbordait tout le ravitaillement de ses cales sur des canots de transport à fonds plats qui pouvaient pénétrer dans la lagune.

Mais Wake avait encore un autre visage. Un visage déterminé par ses habitants. Tous des militaires. Et par la position stratégique de l'île en plein Pacifique Nord. Elle formait un avant-poste face au Japon et aux îles Kouriles soviétiques, au Kamtchatka et à la Chine. Mais surtout, derrière Wake se trouvait le vaste archipel des îles Marshall, avec les fameuses îles Bikini et Eniwelok, plutôt mal famées, sièges des essais américains sur la bombe atomique et dont on disait qu'elles étaient devenues à tout jamais inhabitables. La terre contaminée par le radium dormait sous les centaines de milliers de tonnes de béton qu'on y avait versées... îlots blanchâtres, monuments élevés en hommage à la folie humaine.

Le terrain d'aviation de Wake, était, avec celui de la base de Midway, l'aéroport militaire le plus fréquenté.

On l'avait équipé en vue d'accueillir aussi bien les chasseurs rapides et les bombardiers lourds que les gros Jumbos et les avions de transport Atlas, véritables cargos volants qui déchargeaient des murs de maison entiers, des installations de climatisation toutes prêtes, des éléments de béton destinés aux bunkers et des cuves à essence en pièces détachées. Deux navires spéciaux équipés de dragues et d'excavateurs énormes se battaient depuis des mois à travers la barrière de corail à la Pointe Toki de l'île de Peal, l'extrémité septentrionale de Wake, pour creuser un passage vers la lagune. Le colonel Hall avait entendu parler neuf mois auparavant des nouveaux projets, ce qui avait sonné le glas du calme et du rêve. Le paradis se métamorphosa en enfer, l'enfer de la technique. Le murmure des vagues et du vent fut couvert par le tonnerre des moteurs d'avions, les grincements et les raclements des dragueuses, les grondements des bétonnières. Trois cents hommes, spécialistes de la construction, débarquèrent aussi sur l'île, en provenance d'Hawaï, techniciens, ingénieurs, dynamiteurs, architectes militaires. Tous des hommes triés sur le volet, examinés plusieurs fois à la loupe par la CIA et qui avaient juré de garder le secret le plus absolu. Une nouvelle petite zone d'habitation s'éleva sur l'île Peal, entourée d'une rocade qui offrait aux amateurs deux bars, un cinéma, un centre sportif, un terrain de base-ball, un terrain de football et des courts de tennis.

Il n'y manquait que des femmes. Pas une seule secrétaire en jupe sur l'île. L'hôpital n'était lui aussi peuplé que de personnel masculin. Comment s'étonner, dans ces conditions, que les bagarres crépusculaires fassent partie des activités de fin de journée ?...

Dès le lendemain matin, l'amiral Crown fit le tour de l'atoll. Il se fit conduire à travers son domaine qu'il visita de fond en comble. Après quoi, il déclara au colonel Thomas Hall :

— Elle aurait vraiment pu continuer à être un paradis, cette petite île, si l'homme ne l'avait pas découverte. J'ai déjà vu de nombreuses

îles et de nombreuses lagunes... Mais Wake les dépasse toutes, et de loin, en beauté. Même Bora-Bora ne peut pas tenir le pari. Les palmeraies ici sont plus hautes, le sable plus blanc, la lagune plus vaste et plus bleue, l'air plus pur... Quel rêve en plein Pacifique ! Crown rentra soudain ses maigres épaules comme s'il avait froid tout d'un coup. Mais tout va changer. Je suis arrivé ici porteur d'un ordre, l'ordre de tout démolir. Nous allons à présent mettre à l'épreuve de nouvelles armes militaires sur l'île de Wake. Ne me regardez donc pas avec ces yeux ahuris, Tom ! Les palmiers continueront à se dresser vers le ciel, mais ce qui se passera à leur ombre sera la réalisation de ce besoin obscur et incompréhensible qu'a toujours éprouvé l'homme d'inventer et de construire sans cesse de nouveaux moyens, plus efficaces, plus perfectionnés, de se détruire lui-même. Un jour viendra peut-être où Wake sera un synonyme de Bikini...

— Oh ! Dieu nous en préserve ! s'exclama le colonel Hall à haute voix.

— Lui moins que les autres. Crown fit un geste du bras et sa physionomie prit un air sarcastique. J'ai parfois le sentiment que ce Dieu sait parfaitement ce qui se passe ici et qu'il contemple tranquillement les efforts réalisés par toute sa création pour se supprimer enfin et disparaître...

Le soir de ce jour, seul et confortablement installé dans un pliant face à la lagune, dans une petite baie de Peal Island, l'amiral Crown contempla le coucher du soleil, son déploiement de fastes colorés, dans tous les tons de rouge et d'or, et les bizarres formations de nuages semblables à de hautes montagnes, aussi grandioses qu'elles, qui paraissaient nager dans l'air ; il contemplait aussi l'eau aux reflets dorés et les palmiers qui se balançaient avec majesté au gré du vent et se dressaient comme des silhouettes contre le firmament enflammé. Une splendeur de la nature, tellement insaisissable et émouvante qu'elle contenait en soi une exhortation à l'humilité et au recueillement.

Dans trois mois, se dit Crown, les sous-marins se cacheront ici, et il fut tenté d'élever la voix et de demander pardon à la lagune pour ce sacrilège. Que nous apporteront-ils ? On m'en a dit beaucoup déjà, mais pas ça !

Je ne sais qu'une chose, personne ne doit apprendre ce qui se passe ici.

À la même époque, Ivan Victorovitch Jakovlev avait rejoint aussi son nouveau poste. Il pénétra dans la baie de Kasatka à la tête de sa petite flottille, sur le mystérieux sous-marin baptisé « Charlie » par les Nations Unies. À allure ralentie, ils avaient doublé Iturup, une des îles de l'archipel des Kouriles, îlot désolé au centre duquel s'élevaient deux

volcans encore en activité. Le pays était plongé dans un brouillard épais, les pentes des montagnes dénudées et hostiles, le littoral déchiqueté par les intempéries.

Debout à l'avant, dans la tourelle du sous-marin, Jakovlev regardait l'île sans prononcer le moindre mot. Elle avait plus de deux cents kilomètres de longueur, deux cents kilomètres d'une nature hostile, et d'une hostilité primitive. Elle n'abritait qu'une seule ville digne de ce nom, Kurilsk. Sur l'autre rive, celle de la mer d'Okhotsk. C'est là que se trouvait le quartier général de la division des Kouriles et une flottille de vedettes rapides. Mais Jakovlev savait déjà qu'il aurait peu de contacts avec ces camarades-là.

À l'inverse de l'amiral Crown, Ivan Victorovitch ne s'abandonnait pas le moins du monde à des méditations romantiques. Enveloppé dans un ciré, le col relevé et serré autour du cou, le bonnet bien fixé sur la tête par une bride pour résister à l'assaut de l'ouragan, il pensait déjà aux semaines qui allaient venir. Il savait qu'il pouvait compter sur les sous-marins Delta et Echo II, sur le bâtiment de ravitaillement Ougra, et sur le Primorje, le navire équipé pour assurer les contacts et les informations, un bâtiment tout simplement fantastique, celui-là. On lui avait annoncé l'arrivée d'un second navire de la même classe, le Sabaikalje ; il avait quitté Vladivostok et pris la direction des Kouriles. Ainsi lui avait-on confié une mini-puissance navale, comprenant les bâtiments les plus modernes. Preuve évidente de l'importance de sa mission. Jakovlev était fier de lui. Que lui importait l'hostilité naturelle de l'île Iturup ! Que l'océan soit son domaine ! Il voulait rester inattaquable à cet endroit même.

Lorsqu'il avait quitté Petropavlovsk avec sa flottille, l'amiral Jemchine avait dit à son collègue l'amiral Prassolov :

— Je me demande si nous le reverrons un jour.

Le haut commandement s'était montré très réservé dans les informations qu'il donnait sur sa mission ; en fait, on s'était contenté de déclarer que « Jakovlev avait une mission capitale à remplir », en éliminant d'un geste toute question importune. Ce que chacun pouvait interpréter de diverses façons, selon sa propre imagination : pourquoi envoyait-on là-bas un homme comme lui avec les sous-marins dernier cri de la flotte, capables d'abriter des mini-bateaux jusque-là inconnus, ou de lancer des torpilles à grande distance ?

— Est-ce que cette mission a un rapport avec les exigences du Japon concernant les îles Kouriles occupées par nous depuis 1945 et qu'il veut récupérer ?

— Non ! avait répondu Prassolov on ne peut plus brièvement.

— Pourtant nous ne cessons d'y renforcer nos positions, tant sur mer que sur terre et dans l'air ! Pas un seul jour ne se passe sans que le Japon soit le théâtre d'une manifestation contre nous. Est-ce que

Jakovlev est chargé de faire une démonstration de notre puissance ?

— On réglera les problèmes avec le Japon au niveau de la diplomatie. Les Américains, c'est plus important...

— Où sont-ils, les Américains ? avait demandé Jemchine d'un air ahuri.

— Sur l'atoll de Wake, par exemple. Le haut commandement a reçu des informations précises de nos services d'espionnage, qui donnent à penser que les Américains veulent essayer de nouvelles armes marines autour de l'île de Wake. Et c'est Jakovlev qui doit s'occuper de cette affaire. En prononçant ces quelques mots, Prassolov avait fait une moue de mauvaise humeur. Et c'est moi qui ai l'honneur de commander cette petite troupe. Serre-moi sur ton cœur, Nicolaï Ivanovitch et présente-moi tes condoléances. Avec des missions de ce genre, on ne peut contenter personne. On a toujours l'impression d'avoir un trou dans son pantalon...

Jakovlev, lui, ignorait ce genre d'appréhensions. Au contraire, comme nous venons de le dire, il était rempli de fierté en débarquant sur son île. À ce moment même, des bateaux de patrouilles soviétiques vinrent à sa rencontre, des vedettes ultra-rapides, petites, agressives, souples et maniables de la classe Cherchen. Ainsi que les gros transporteurs Ptchela qui pouvaient atteindre la vitesse sensationnelle de cinquante nœuds, affirmait-on. Ils encerclèrent la flottille de Jakovlev, firent sonner leurs trompes de brume et saluèrent leurs nouveaux camarades à la manière ancienne de la navigation maritime, le langage de la signalisation par fanions.

Dans le port de Kasatka, l'amiral Makarenkov, commandant de la base navale de Kurilsk, monta à bord et tendit les deux mains à Jakovlev.

— C'est une vraie joie de vous voir, Ivan Victorovitch, dit-il, et sa physionomie trahissait tout ce que l'on voulait, sauf la joie. Vous voilà arrivé parmi nous, mais je ne sais que faire de vous. Kasatka n'est pas installée pour abriter une véritable station navale. Vous n'aurez d'autre couche qu'un simple radeau.

— Est-ce que vous avez un entrepôt, Camarade amiral ? demanda Jakovlev.

La petite ville devant laquelle il venait d'accoster présentait un aspect vraiment désolé ; ce n'était rien de plus qu'un petit port pour barques de pêche. Une étroite jetée pour les patrouilleurs, des maisons basses, des rues brillantes d'humidité, une station de radio avec poste émetteur et un pylône d'antenne élevé, une pagode en ruine avec un perron de deux marches, vestige de l'ancienne domination japonaise.

— Bien sûr, nous avons plusieurs entrepôts, répondit Makarenkov sur un ton vexé.

— Ça me suffit. Je n'ai besoin que d'une base pour le

ravitaillement. Il montra au loin le Pacifique. Notre vie va se dérouler sous l'eau. Vous nous verrez rarement, Camarade amiral.

À Biscayne Bay, le travail quotidien avec les dauphins reprit son cours normal. Helen ne réveilla plus le sujet brûlant de San Diego, et Rawlings se garda bien de faire le premier pas. Il fallait mettre à l'épreuve de nouveaux instruments : manipulateurs de radar extrêmement fins qui furent appliqués par les dauphins sur les objectifs prévus, caméras à infrarouge qui prenaient des clichés étonnamment clairs et précis des sous-marins en plongée et étaient actionnés par les dauphins eux-mêmes.

Mais surtout le docteur Finley se livra à de nombreuses expériences avec micro spécial et un nouvel ordinateur qui allait être en mesure de transcrire sous forme graphique les deux cent mille vibrations soniques des dauphins. Finley croyait fermement qu'on n'allait pas tarder à pouvoir entretenir des « conversations » encore meilleures avec ces bêtes intelligentes en utilisant un émetteur relié à l'ordinateur branché sur les mêmes fréquences.

Mais l'entraînement principal consistait en missions militaires sous l'eau.

On avait formé à présent six « compagnies » comprenant dix « soldats » chacune et commandées par les six dauphins les plus doués, à savoir John, Ronny, Harry, Henry, Bobby et Robby. Pendant des heures et des heures, on les envoya en plongée au large pour chercher les objets-cibles. Dès que l'objet était découvert, le « commandant » de la compagnie annonçait à l'équipe demeurée sur la terre ferme, puis la compagnie « coulait » l'objet avec une mine à blanc qui n'explosait pas, mais envoyait une décharge électrique après l'« explosion » simulée, décharge enregistrée sur les instruments restés à terre.

Le signal tant attendu. Gagné !

Quelques détails étranges se révélèrent au cours de ces séances d'entraînement. Un soir, le docteur Finley alla rejoindre Rawlings sur la terrasse de son bungalow et ouvrit devant lui son petit carnet de notes personnel. Il le portait sans cesse sur lui, attaché à une lanière de cuir passée autour du cou. Celui qui aurait voulu lui voler son carnet aurait dû commencer par le tuer. Il lui avait confié ce que l'on ne trouvait dans aucun rapport officiel.

— Quelque chose a été mis en évidence, commença-t-il en prenant le *drink* que Rawlings avait préparé à son intention. John et Harry, autrement dit les compagnies 1 et 3, n'obéissent plus qu'aux ordres donnés par Helen. Trois fois de suite, je l'ai constaté de mes propres yeux lorsque Helen était au bord de la mer, occupée avec d'autres gars. J'ai donné l'ordre de plonger à John et à sa troupe... Ils se sont éloignés, mais arrivés à un certain point, ils se sont arrêtés et ont

commencé à faire des pitreries en pleine mer. Ils se sont mis à jouer entre eux, puis sont revenus sur le littoral comme des agneaux innocents. J'ai grondé John, mais il a fait semblant de ne rien entendre. Comme s'il était complètement sourd. Peu de temps après, il s'est passé exactement la même chose avec Harry. Au début, je voulais me persuader qu'il s'agissait d'un hasard, mais lorsque j'ai essayé d'entraîner ensemble John et Harry, je me suis retrouvé le bec dans l'eau. Rien à faire ! Tous les gars de ces deux compagnies faisaient semblant de ne rien entendre. Deux jours plus tard, Helen reprit John et Harry en main, et... devine un peu ! Ils ont « coulé » neuf bateaux avec un courage indomptable ! Alors, j'ai compris. Il ne s'agissait pas d'un hasard, mais d'une volonté bien arrêtée : ces deux compagnies ont décidé de n'obéir qu'aux ordres venant d'Helen.

— Est-ce que tu en as déjà parlé avec Helen ?

— Non. Je voulais commencer par t'en parler, à toi.

— En cas de guerre, cela peut nous amener une catastrophe... Le docteur Rawlings tourna les yeux vers le bungalow d'Helen. La mission tout entière peut être remise en question s'il s'avère que les dauphins ne se fixent que sur une personne. Par sympathie. Jusqu'à présent, nous n'avons jamais eu à le constater...

— Mais après ce que j'ai vu jusqu'à maintenant, il faut absolument modifier le programme de l'entraînement. Le modifier de fond en comble. Nos gars sont beaucoup trop motivés par nous, beaucoup trop branchés sur chacun de nous, en tant qu'individus. Or il faut absolument qu'ils obéissent aussi lorsque d'autres leur donnent des ordres, au bout d'un certain temps d'adaptation, bien entendu. Nous allons commencer par changer les compagnies. Helen va se charger de Robby et d'Henry...

— Il faudrait lui en parler avant, dit Rawlings après avoir vidé son verre. Je crois que le fond du problème se trouve dans le fait qu'Helen est une femme. Les dauphins peuvent tomber amoureux, nous le savons bien, nous autres. Et j'y pense aussi depuis longtemps, à cela. Est-ce qu'Helen est chez elle ?

— Non. Elle est partie il y a une heure environ en voiture. Finley haussa les épaules. Depuis une semaine, elle semble avoir un penchant marqué pour Miami. Elle s'habille, se maquille les joues, les lèvres et les yeux, et se parfume, avec un parfum français.

— Il y a quelque chose qui ne colle pas ! dit Rawlings d'un air irrité en bondissant de son siège. Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu plus tôt ?

— Helen a vingt-huit ans, et c'est une femme. Finley esquissa un sourire qui lui donna l'air plutôt stupide. Il est possible qu'elle ait déniché là-bas son type d'homme, après tout, pourquoi pas ?

— Comme ça, tout d'un coup ? Et où ?

— Tu sais, ça vient souvent comme un coup de foudre, ces affaires-là. Et où ? David Abraham m'a dit seulement... Tu sais qu'il s'occupe de près d'une jeune veuve de Miami... m'a dit seulement qu'il avait vu Helen, aussi élégante que les femmes de Denver, disparaître dans le bar du *Old Smuggler*. Apparemment, notre bien-aimée vient de découvrir à son tour qu'il n'y a pas que des dauphins sur la terre.

— Il faut nous en occuper, James, dit Rawlings en faisant preuve d'un manque total d'humour. Helen n'est pas seulement une femme...

— D'accord avec toi. C'est une femme merveilleuse !

— Non ! Elle est aussi un « top-secret » ! Et c'est là que l'affaire devient épineuse, James. À sa prochaine fuite vers Miami, tu la suivras, compris ?

— Il vaut mieux confier cette mission à David Abraham. Il s'en tirera mieux que moi. En outre, avec lui, Helen n'ira jamais s'imaginer qu'il l'espionne... Steve, qu'est-ce que tu veux ? Helen a les mêmes hormones que les autres femmes, et il est plus que temps qu'elle s'en rende compte !

Il y avait pourtant un détail que les deux hommes ignoraient encore à ce moment-là : cette histoire avait commencé environ trois semaines auparavant, après la présentation du film sur les dauphins faite par Helen à la Maison-Blanche, à Washington, en présence du président des États-Unis. C'était par une belle soirée ensoleillée, Helen était allée faire quelques emplettes au supermarché, et au moment où elle remonta dans sa voiture, une lourde Chevrolet la heurta par derrière...

HEUREUSEMENT, le pare-chocs de la Rabbit d'Helen Morero – ainsi a-t-on baptisée la Volkswagen allemande exportée en Amérique – était solide, et lorsque l'autre voiture le heurta légèrement, les dégâts se limitèrent à un léger accroc sur ce fameux pare-chocs justement. Il serait donc exagéré de parler de « malheur », voire de « catastrophe » pour un cas aussi bénin. Aussi Helen n'avait-elle vraiment aucune raison de vociférer, à plus forte raison d'appeler la police.

Malgré cela, elle bondit aussitôt hors de sa voiture, courut jusqu'à l'arrière et heurta un homme qui portait une de ces chemises aux couleurs vives que l'on nomme chemise Hawaï. Orange criard, ornée de dessins imprimés représentant des palmiers verts, une plage de sable blanc et des bateaux équipés de voiles jaunes.

Et ce panorama d'un goût douteux pendait sur un pantalon vert pâle. Spectacle choquant s'il en fut pour des personnes sensibles, qu'il fallait commencer par digérer. L'homme était de taille moyenne, mais il avait tout de même une demi-tête de plus qu'Helen ; sa physionomie trahissait l'horreur et le désarroi. Des deux mains, il rejeta ses boucles noires vers l'arrière, puis joignit les doigts dans un geste de supplication.

— C'est ma faute ! s'écria-t-il. C'est ma faute ! J'ai sous-estimé votre allure. Lorsque j'ai vu votre clignotant, je me suis dit : enfin une place libre ! Quelle chance inespérée ! Vite ! Mais vous êtes sortie plus lentement que je l'avais pensé et j'ai appuyé un peu trop fort sur l'accélérateur. Voilà comment je vous ai heurtée. Je suis entièrement responsable. Ne m'en veuillez pas et pardonnez-moi !

— Jusqu'à présent, je n'ai pas encore pu prononcer le moindre mot, répondit Helen.

Elle se pencha sur le pare-chocs de sa Rabbit, mais ne détecta rien d'autre qu'une petite éraflure et une minuscule trace d'enfoncement.

— Je vous achèterai une nouvelle voiture ! s'écria l'homme aux vêtements multicolores.

Helen se redressa et le regarda d'un air sidéré.

— J'ai abîmé votre belle voiture ! poursuivit-il en dévisageant la jeune femme de ses yeux noirs et brillants ; il paraissait véritablement désespéré. Comment vous sentez-vous ? Êtes-vous blessée ? Avez-vous la nausée ? Des bourdonnements d'oreilles ?

— Comme vous pouvez le constater, je ne suis pas en cristal, je suis encore entière !

Elle jeta un coup d'œil sur la Chevrolet qui l'avait heurtée. C'était un cabriolet tout neuf, un véhicule de grand luxe, pour sûr, avec des sièges recouverts de cuir véritable de couleur jaune paille et équipé certainement aussi de tous les gadgets électroniques imaginables, depuis le toit à manipulation automatique jusqu'au bar-réfrigérateur incorporé.

— Et vous vouliez vous glisser dans mon petit parking avec ce monstre ?

— Je vous l'ai dit, c'est ma faute. En apercevant une place libre dans une rangée de voitures sans fin, je n'ai plus eu qu'une idée en tête : l'attraper au vol ! Il m'arrive parfois de me montrer impulsif...

— Parfois ?

En fait, Helen n'avait guère envie d'entretenir une longue conversation sur la route, en pleine canicule, dans cette chaleur oppressante et humide de Miami. Bien que déjà rougeâtre, le soleil du couchant brûlait encore la peau nue. De plus, elle avait acheté au supermarché une macédoine Waldorf congelée, avec beaucoup de mayonnaise, laquelle, dans le climat lourd de Miami, pouvait tourner rapidement.

— Je m'en vais maintenant en vous laissant le soin de régler tout seul votre problème, à savoir comment vous allez faire pour introduire votre cargo dans ce trou de souris.

— Mon nom est Fisher, et mes amis m'appellent Blacky, répondit l'homme vêtu de cette épouvantable chemise Hawaï, dont personne d'ailleurs ne pouvait se formaliser, car des centaines de milliers d'hommes en exhibaient autant, dans le Pacifique, à Hawaï, en Californie et en Floride, et partout où le soleil était prodigue de ses rayons, car cette marchandise s'exportait à merveille.

— Blacky ? répéta Helen.

— Oui... À cause de mes cheveux. Avec une certaine coquetterie, il rejeta sur le crâne quelques bouclettes qui lui tombaient sur le front et offrit à Helen un sourire lumineux. Mais à mon baptême, j'ai reçu le prénom de Will.

— Et moi, je m'appelle Helen Morero.

— Une Espagnole aux cheveux blonds... Quoi de plus fascinant ? Will Fisher joignit de nouveau les mains. Comme un Indien qui salue poliment son hôte. Il a de jolies mains, se dit la jeune femme. Des mains vraiment belles. Et si nous fumions ensemble le calumet de la paix ? Accompagné d'une coupe de champagne ? Qu'en pensez-vous ?

Helen ne put s'empêcher de sourire aussi, à son corps défendant.

— Vous êtes insatiable ! Tout d'abord une nouvelle voiture, et maintenant du champagne... Qu'allez-vous proposer ensuite ?

— Question extrêmement pertinente.

Fisher rayonnait d'un charme auquel il était bien difficile de résister. À Biscayne Bay, l'enclave qui depuis des années constituait l'univers d'Helen, on ne fréquentait que des savants graves et sérieux, parmi lesquels les uns étaient laconiques, les autres grincheux, à part Finley et Rawlings. Mais le charme de ces deux compagnons se limitait à boire avec elle des *long drinks* et à trinquer, en dehors des heures de travail.

— Je vous suis. D'accord ?

— Non. Il faut que je file.

— Supposons que, par ma distraction, vous soyez dans l'impossibilité de poursuivre votre chemin avec votre voiture. Kaput, la Rabbit ! Que feriez-vous ?

— Il ne manque pas de taxis...

— Vous ne croyez tout de même pas que je serais capable de vous laisser partir dans un taxi dégueulasse ! Will Fisher fit quelques pas en avant, se plaça devant la Rabbit pour bien signifier qu'il ne laisserait Helen qu'à condition qu'elle lui passe sur le corps.

— Voyons, Miss Helen, admettons que ce soit un accident grave... le moins que nous puissions faire, c'est de boire une coupe de champagne pour vous remettre de vos émotions !

— J'ai des marchandises périssables dans mon coffre...

— Ah ! Il ne manquait plus que ça ! Fisher leva les deux bras au ciel dans un geste authentiquement dramatique. Dans ce cas, il n'y a pas une minute à perdre. Vous voyez ce panneau publicitaire, à vingt mètres d'ici, « Paulus's Inn » ? Voilà ce qu'il nous faut ! Vous vous souvenez de saint Paul, l'apôtre, l'ancien Saül, dont la vie s'est métamorphosée du tout au tout grâce à un événement bouleversant ?

— Oui, je connais au moins ce détail de la Bible.

Helen hésitait ; son cœur lui soufflait d'accepter l'invitation de Will Fisher et d'approuver son comportement vis-à-vis d'elle, mais elle luttait encore contre cette attirance, qu'elle trouvait déraisonnable par ailleurs.

— Bon, d'accord, mais seulement une coupe, s'entendit-elle répondre contre sa volonté et contre la voix de la raison. Pour que vous perdiez enfin votre complexe de culpabilité...

Bien entendu, ils ne se limitèrent pas à une coupe de champagne. Suivit un dîner dans un restaurant présentant une carte de « cuisine nouvelle », arrosé d'un Château-Margaux que le sommelier leur apporta avec tout le soin dû à un trésor précieux et fragile, et que Will Fisher goûta, les yeux fermés.

Au bout de quatre heures – Helen se traita intérieurement de stupide maguette –, Will Fisher accepta de la ramener jusqu'à sa voiture, car il avait réussi à lui extorquer un rendez-vous pour le

surlendemain. Au Palais Miramar. À un gala donné par Sammy Davis Jr.

Furieuse contre elle-même, Helen reprit la route de Biscayne Bay. Un coup d'œil sur la macédoine Waldorf confirma immédiatement ses craintes : elle avait tourné entre-temps. Helen la jeta dans la poubelle en passant, puis rentra chez elle et alla droit au téléviseur. Elle essaya tous les programmes, mais les trouva tous complètement idiots. Pour se consoler, elle alla chercher une bouteille de jus de fruits de la passion, hésita une seconde, puis finit par saisir aussi la bouteille de vodka qui se trouvait dans le réfrigérateur. Et elle en versa une bonne rasade dans son verre.

Ce cocktail lui fit du bien. Elle s'installa dehors, sur la terrasse couverte, dans son rocking-chair préféré et dégusta à petites gorgées son breuvage alcoolisé. Elle appréciait tout particulièrement le fait que personne ne se souciât d'elle et que la cour intérieure du centre fût vide. Du grand bassin lui parvenaient des cris, des sifflements, des claquements de bec, seules rumeurs qui troublaient la paix du crépuscule. Et aussi des bruits d'éclaboussements causés par les jeux des dauphins, lorsque les corps luisants retombaient dans l'eau après un bond audacieux. Rumeurs qui étaient inséparables de la vie d'Helen.

C'est un agent immobilier, se dit-elle. Il a acheté une maison près de Miami et s'occupe actuellement de l'installer. Quarante-deux ans. Divorcé. Sa femme l'a abandonné pour se sauver avec un architecte, pendant que Blacky – Diable, voilà qu'elle l'appelait déjà Blacky en pensée, espèce d'idiote, va ! – vendait des terrains dans le Colorado. Lorsqu'il revint de son voyage d'affaires, Liliane, son épouse, avait disparu de la circulation, ne laissant derrière elle qu'un billet laconique : « Je pars pour toujours. Inutile de me rechercher. »

En racontant sa triste histoire, Blacky avait les larmes aux yeux. Il avoua à Helen que, pour survivre, il s'était jeté à corps perdu dans le travail, que c'était maintenant sa seule raison de vivre, la seule chose qui pouvait le distraire de son chagrin. Cette attitude simple et humaine émut tellement la jeune femme qu'elle accepta ! spontanément le rendez-vous suivant. Blacky lui baisa les mains. Avec tendresse, avec une certaine hésitation et une certaine humilité... du moins, ce fut ainsi qu'Helen ressentit la chose. Toujours est-il que personne ne lui avait jamais baisé les mains de cette manière.

Dans tout son comportement, Blacky ne se départit pas une seconde de sa correction initiale, il sut garder les distances, se montrer un cavalier aux manières parfaites ; même en dansant, il n'essaya pas de l'embrasser sur l'épaule ou dans le cou. À chacune de leurs rencontres, il l'accueillit avec un bouquet de roses thé parce qu'une fois, dans la conversation, elle lui avait dit que c'était sa fleur

préférée. Et par trois fois, il commanda des langoustes à la portugaise, parce qu'elle les avait beaucoup appréciées la première fois.

Ces soirées passées avec Will Fisher étaient d'une harmonie parfaite, et à plusieurs reprises, Helen se surprit à les attendre avec une joie anticipée. Elle s'abstint d'en parler à Rawlings et à Finley. Ce n'est pas nécessaire se dit-elle. Pour la première fois, sa vie privée était totalement indépendante d'une table de travail ou d'un aquarium pour dauphins, et elle s'adjudica le droit de garder pour elle seule ce petit secret.

Voilà donc où en étaient les choses lorsque David Abraham raconta à Finley les escapades d'Helen à Miami, lequel s'empressa d'en informer Rawlings.

Et la réaction de Steve Rawlings était typique : il ignore totalement le conflit humain pour ne penser qu'au travail.

— Quoi que fasse Helen dans les bars de Miami ou d'ailleurs... jamais elle ne révélera les secrets concernant son travail, déclara Finley, car il se sentait tenu de la défendre. Nous la connaissons trop bien, Steve.

— Dans certaines situations précises, on peut tout attendre des femmes.

— Et nous, les hommes, Sommes-nous différents ? Où s'échangent la majorité des secrets, dans un murmure ? Sur l'oreiller des hommes politiques et des militaires ! Tous les services secrets le savent, et c'est pour cela qu'ils engagent tout naturellement des femmes pleines de séduction. Et bien que nous le sachions, bien qu'on ne cesse de nous le répéter, chaque fois, nous tombons dans le panneau, nous, ces espèces d'idiots que nous sommes.

— C'est bien pour cela que l'attitude étonnante d'Helen m'inquiète d'autant plus ! Parce que nous la connaissons bien, justement. Ces escapades nocturnes ne cadrent pas avec son personnage.

— Un volcan peut dormir pendant des siècles, avant de se réveiller tout d'un coup... Et il explose...

— Tout cela, James, ce sont des mots ! Le docteur Rawlings paraissait en effet très soucieux et extrêmement inquiet. Écoute, j'accepte ta proposition : la prochaine fois qu'elle s'échappe vers Miami, nous lui mettrons David Abraham aux trousses.

— Okay, Steve. Mais que ferons-nous si David se moque de nous ?

— David est un fin psychologue, beaucoup trop fin pour ne pas deviner tout de suite notre problème.

Rawlings et Finley passèrent cette soirée-là ensemble, à attendre sur la terrasse obscure. Quand Helen allait-elle rentrer de Miami ? La patience des deux hommes fut mise à rude épreuve. Et lorsqu'ils aperçurent les phares de la Rabbit d'Helen, qu'ils la virent emprunter

l'allée et disparaître dans le garage, ils poussèrent tous deux un soupir de soulagement. Pour tromper son impatience et tuer le temps, Finley avait eu recours à la bouteille plus souvent qu'il n'eût été raisonnable ; il tapota le genou de son compagnon et dit d'une voix légèrement pâteuse :

— Steve, notre bien-aimée revient vers son papa...

— Ah ! Ferme ta gueule ! grogna Rawlings.

Il attendit que les lumières s'allument dans le bungalow d'Helen. Ce qui ne tarda pas. Il put voir alors la silhouette de la jeune femme se découper sur les grandes baies vitrées dépourvues de rideaux qui donnaient sur la terrasse. Elle portait une robe longue, et même vue à cette distance, elle était ravissante. Dans ses cheveux blonds était piquée une grosse orchidée rouge.

— Je me sens capable de jeter à l'eau le salaud qui a cette chance ! grommela Finley à son tour.

Puis il prit congé de Steve Rawlings, retourna chez lui, se déshabilla et s'installa au bar dans la tenue d'Adam. Il s'imbiba de whisky *on the rocks* jusqu'à ce qu'il tombât par terre et roulât sur le tapis.

La matinée suivante commença dans une atmosphère de paix idyllique. Helen Morero fit son apparition vêtue de son maillot couleur or et traversa la pelouse en courant, en direction du bassin. Elle s'approcha du tremplin d'entraînement, haut de deux mètres, qui servait aux exercices des dauphins nouvellement arrivés au centre. C'est là qu'ils apprenaient à sauter très haut hors de l'eau, à attraper les poissons au vol et à faire sonner une cloche, premiers échelons de l'apprentissage qui devait les transformer en nageurs de combat. En passant, Helen jeta son peignoir de bain en tissu-éponge blanc imprimé de trois hirondelles bleues sur la balustrade de cette installation, et salua David Abraham Clark qui, assis sur une sorte de siège flottant, ses instruments de mesure en main, travaillait déjà avec les dauphins Jimmy et Harry contre le bord du bassin. Puis elle salua de la main les autres savants et entraîneurs qui battaient le rappel de leur troupe. Ce jour-là, trois groupes devaient sortir en pleine mer et rechercher à une profondeur de deux cent soixante mètres un objet d'acier équipé d'un mécanisme d'horloge dont le tic-tac n'était pas perceptible par l'oreille humaine.

Finley, le sportif toujours éblouissant de forme, avait une triste mine ce matin-là, et il paraissait de mauvaise humeur. Rawlings lui fit remarquer qu'il avait les yeux rouges comme un albinos.

— Jamais encore de toute ma vie, répondit Finley en passant une main lasse sur son visage, je n'ai pris une cuite comme cette nuit. Même une douche glacée n'y a rien fait. J'y suis pourtant resté une

demi-heure, jusqu'à ce que je sois complètement frigorifié. Mais hier soir, *il fallait* que je me saoule la gueule. Il jeta un coup d'œil sur l'aquarium et serra les dents. Regarde l'allure qu'elle a cette femme ! Fantastique, une fois de plus ! Elle « érotise » l'équipe tout entière, hommes et bêtes.

— Je vais aller lui parler, décida Rawlings.

Finley approuva d'un signe de tête. Il faillit dire encore : « Bonne chance, Steve », mais finalement y renonça, et se dirigea vers le « laboratoire de langue » où se trouvaient réunies toutes les bandes magnétiques sur lesquelles étaient enregistrées les voix des dauphins.

Assise sur le rebord du bassin, Helen parlait à mi-voix à ses élèves qui passaient et repassaient devant elle à la nage. Harry et John, les deux « chefs de compagnie », se dressaient devant elle contre la cloison de l'aquarium, leurs têtes levées au-dessus de l'eau, et ils écoutaient attentivement son discours. De temps en temps, John émettait une sorte de pépiement plein de tendresse. En entendant Rawlings approcher – car il ne pouvait le voir par-dessus le bord du bassin –, Harry lança un cri d'avertissement, analogue à un bruit de sirène. Helen tourna la tête et elle vira sur son séant pour faire face au nouveau venu.

— Je ne t'avais pas entendu approcher, Steve... Bonjour !

Rawlings lui sourit d'un air légèrement embarrassé ; puis il se pencha vers elle et lui caressa l'épaule. D'un geste non pas machinal, mais conscient, comme s'il voulait mettre quelqu'un à l'épreuve. Du reste, John réagit aussitôt : il bondit hors de l'eau, jeta un cri strident et ouvrit tout grand son rostre hérissé de petites dents. Ses yeux lançaient des éclairs. Le petit test de Rawlings était concluant.

— Il est jaloux, le drôle, dit-il en s'adossant au bloc de béton dans lequel était fiché le tremplin à exercices.

— Et comment ! s'exclama Helen en éclatant de rire. Je ne peux même pas te dire le nombre de fois où il m'a avoué qu'il m'aimait. J'ai toute une bande pleine de ses murmures, de ses chuchotements, de ses déclarations.

— C'est justement de cela qu'il s'agit, Helen. Nous avons constaté que Harry et John refusaient d'obéir en ton absence.

— C'est impossible ! Helen tourna les yeux vers John qui dansait dans l'eau et semblait très inquiet, tandis que sa « compagnie » se tenait à l'écart, en formant un bloc compact, et attendait. John, Harry et Ronny sont nos vedettes...

— La dernière fois, c'est arrivé lorsque tu as passé deux jours à Fort Lauderdale. James s'est chargé des deux compagnies. Harry a effectué son travail à peu près correctement, mais sans joie et sans entrain. Quant à John, il a fait la grève sur le tas, et bien entendu, ses hommes l'ont imité. James est descendu dans le bassin pour bavarder

avec lui, et il l'a repoussé doucement et prudemment, certes, mais d'un air décidé, et James a été obligé de sortir du bassin, sinon il aurait été coincé contre le bord.

— Je n'y crois pas. Helen montra du doigt le fameux John qui nageait à vive allure et dans tous les sens. C'est le dauphin le plus pacifique que je connaisse.

— James a rédigé un rapport sur cet incident. Tu peux le lire. En outre, il avait des témoins : Clark et, Williams. Toute cette affaire me cause du souci. Il y a là une évolution qui peut détruire ou paralyser tout notre travail. Si John n'obéit qu'à toi seule, il faudra le rayer de tous nos projets et de nos effectifs.

— John est, avec Ronny, le plus intelligent de tous !

— Chez les hommes aussi, une intelligence exceptionnelle peut être nocive.

À son tour, Rawlings regarda longuement les dauphins qui attendaient la suite de leur programme d'entraînement quotidien et s'inquiétaient de cette brusque interruption. Ils levaient la tête et claquaient des mâchoires pour attirer l'attention.

— Je pense qu'il va falloir modifier les équipes. À partir de maintenant, Finley se chargera de John et de Harry, et toi, de Henry et de Bobby. Et on verra bien ce que ça donnera !

— Ça ne changera rien, tu verras !

Contre toute attente, Helen ne fit aucune objection et ne souleva aucune difficulté. Steve Rawlings la trouva d'ailleurs changée, beaucoup plus calme, plus gaie et même... plus jolie encore. Elle est amoureuse, se dit-il.

Ce gars de Miami, il a réussi, lui ! Il faut absolument que David Abraham arrive à apprendre l'identité de ce veinard. Une femme amoureuse, dans la situation d'Helen, représentait un danger extrême.

— Je vais lui dire qu'à l'avenir, il devra obéir à Finley.

— Pas du tout, tu ne diras rien. Nous allons opérer ce changement sans explication. Dans un cas grave, chacun doit obéir à n'importe quel ordre, d'où qu'il vienne ! Sinon nous pouvons renvoyer nos dauphins à Marineland pour en faire des vedettes du *show-business* !

À ce moment-là, comme dans une mise en scène soigneusement calculée, Finley apparut à la porte du laboratoire de langue et se dirigea vers Helen et Rawlings. Il serrait sous le bras un mince dossier rouge. Son haleine empestait l'alcool et lorsque Rawlings lui jeta un regard plein de reproches en s'abstenant de tout commentaire, il esquissa un sourire embarrassé, qui tenait d'ailleurs plus de la grimace que du sourire.

— J'ai utilisé la bonne vieille méthode de nos grands-mères : chasser le diable avec une nouvelle gorgée... Helen, tu ressembles à une goutte de soleil ! Ne me pose pas de questions... Je sais, je ne suis

pas beau à voir. Je me suis saoulé la gueule toute la nuit.

— Tu avais une bonne raison au moins ? demanda-t-elle en éclatant de rire.

Finley ressentit les vibrations de ce rire léger et clair jusque dans les orteils, comme une vive brûlure. Que dire alors du cœur ?

— Tu sais bien que les hommes ont toujours une bonne raison de se saouler la gueule, répondit vivement Rawlings. Ne serait-ce que la victoire de leur équipe de base-ball favorite. Je vous ai apporté quelque chose. Il ouvrit son dossier rouge qui contenait des graphiques et des courbes : timbre et nombre de vibrations des voix des dauphins, inscrits sur des fiches par un ordinateur relié à un oscillographe. Avant-hier, John a râlé contre moi comme s'il avait été un matelot pris de boisson. En voici la preuve. Regardez-moi ces invectives ! Il était fou furieux, le gars !

Finley tendit le diagramme à Helen qui y jeta un coup d'œil attentif, et fut bien obligée de donner raison à son collègue : John s'était comporté de façon inacceptable. D'après l'oscillographe, il aurait pu crever de fureur, et c'est un miracle qu'il ne lui soit rien arrivé.

— Je n'y comprends rien, décidément, dit-elle en hésitant. John est le gars le plus gentil que l'on puisse imaginer.

— Avec les femmes ! Moi, il me déteste, parce qu'il m'arrive de temps en temps de t'embrasser.

— Vous exagérez... Vraiment, vous exagérez ! Ça dépasse les bornes !

— Non, Helen.

Rawlings tourna les yeux vers l'aquarium. John nageait près de la cloison d'une façon inquiète ; il tournait en rond, les yeux fixés sur Helen.

— À l'instant même, lorsque je t'ai rejointe et que je t'ai entouré les épaules de mon bras, il s'est mis à glapir immédiatement. Attends un peu...

D'un geste brusque, il attira Helen et la serra contre lui comme s'il voulait l'embrasser. Aussitôt John fit un bond gigantesque au-dessus de l'eau ; il ouvrit tout grand son rostre et émit un cri aigu que personne n'avait encore entendu. Puis il essaya de sauter hors de l'eau pour se rapprocher du couple enlacé. Bien entendu, il n'y réussit pas et retomba dans le bassin où il recommença aussitôt à faire des bonds en l'air.

Rawlings lâcha Helen et s'écarta d'elle de quelques pas. John se calma instantanément.

— Alors, vous voyez bien ! Allons bon, il va falloir débaptiser John, pour l'appeler Othello. S'il était un homme, il n'hésiterait pas à tuer son rival par jalousie. Moi, en tout cas, je n'oserais pas me mettre

à l'eau maintenant, à proximité de lui.

— Tu as raison, Steve, ça ne peut pas durer. Helen se pencha vers John et secoua la tête. Tu es un idiot, John ! dit-elle d'une voix différente.

Sa voix avait un timbre qui plaisait particulièrement au dauphin amoureux. En dix-huit mois, elle avait fait bien des essais pour arriver à la mettre au point, et elle était capable aussi de différencier les cris ou les sifflements de John, et de saisir la signification des timbres variés de sa voix.

— À quoi ça te mène ? reprit-elle. À partir de maintenant, nous ne nous verrons plus qu'au moment des repas. Et si tu ne te montres pas plus raisonnable, nous ne nous verrons plus du tout. C'est compris ?

John le dauphin garda le silence. Il dévisagea Rawlings d'un regard mauvais, puis s'éloigna des bords de l'aquarium géant et s'installa au centre où il décrivit de petits cercles à la nage d'un air inquiet. Sa « compagnie » le suivit et forma autour de lui comme un rempart vivant. Impossible de s'y tromper, ses « hommes » voulaient le protéger. Finley se mit à rire, d'un rire voilé de tristesse.

— Le voilà de nouveau furieux, Helen. Mais nous venons d'avoir une preuve indiscutable. Je suis curieux de voir ce qui se passera dans les heures à venir.

Or il ne se passa rien, et c'est justement cela qui était dangereux.

Tandis qu'Helen faisait sortir de l'aquarium ses deux nouvelles compagnies dirigées par Henry et Bobby, lesquels obéirent à ses ordres sans faire de difficultés, comme ils l'avaient appris, John s'installa dans une résistance passive. Quant à Harry, après un bref moment d'hésitation, il finit par se décider à participer aux exercices dans le bassin ; mais chaque fois que Finley leur accordait quelques instants de repos, Harry filait pour rejoindre John qui continuait à tourner en rond au centre de l'aquarium. Et à les voir tous deux ensemble, on avait vraiment l'impression qu'ils discutaient. Finley les entendait « parler » entre eux, et il attendit.

John s'obstina à n'obéir à aucun ordre. Finley s'entêta à lui envoyer des signaux précis, que John ignorait d'un air souverain. Vers midi, on avait sorti et envoyé en haute mer toutes les compagnies, sauf celle de John, qui demeura seule dans l'aquarium. Les « hommes » de John continuaient à former un « anneau de protection » autour de leur « commandant ».

Assis sur le rebord du bassin, Finley se demandait ce qu'il devait faire. Nous savons, se dit-il d'un air pensif que le degré d'intelligence atteint par les dauphins dépasse celui de tous les êtres vivants, exception faite de l'homme. Or l'homme a une propriété négative, certes, mais extrêmement puissante, il est corruptible. Il existe un dicton affreux : « Tout se paie, reste à savoir combien ? », dicton qui

se vérifie tous les jours à des millions d'exemplaires. L'homme est vénal... pourquoi le dauphin ne le serait-il pas, lui aussi ?

Finley se leva et alla au magasin. Mais avant même qu'il ait pu pénétrer dans l'immeuble, Rawlings le retint. Il avait observé de loin, à la jumelle, le combat muet de Finley et de son rival, John.

— Je ne capitulerai pas, à ta place, dit-il avec prudence.

Finley le regarda d'un air interloqué.

— Au contraire, Steve, c'est seulement maintenant que tout commence ! Si je lui passe son refus d'obéir, je n'ai plus qu'à prendre mes cliques et mes claques et à postuler un emploi au zoo de Dallas. Ou bien à entrer dans le Disneyland pour m'occuper de Mickey Mouse. Ils se passeront le tuyau de l'un à l'autre, exactement comme chez les hommes... Eh, dis donc, celui-là, on peut y aller, c'est une chiffre !...

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Je vais chercher un seau de harengs.

— Et... ?

— Chez nous, les êtres humains, on appellerait ça : tentative de corruption. Je vais essayer d'influencer les gardes du corps de John. On verra bien comment il se comportera quand il sera seul et isolé ! Quand tous les autres auront le droit de s'ébattre au large, sauf lui !

— C'est dangereux, James. Si John a du caractère, et il en a, le bougre ! il sera perdu à tout jamais ! Il ne lui restera plus qu'à finir ses jours dans un delphinarium lointain.

— Le dauphin aime la société ; il ne supporte pas d'être abandonné par les siens. Finley secoua la tête. Si tous ses copains lui tournent le dos, il calera et cessera de faire la mauvaise tête.

— James, tu crois vraiment qu'il ne s'agit que de mauvaise tête ? Rawlings se passa la main sur la figure. Le tenter avec des harengs, réveiller ses instincts les plus primitifs... Ça peut tourner mal !

Finley ouvrit la porte du magasin.

— Il faut bien que je prouve à John qu'il n'est pas le seul à avoir la tête dure, nom de Dieu !

La manœuvre sournoise de Finley ne remporta qu'un demi-succès. Après un bon moment d'hésitation, sept dauphins du groupe de John s'approchèrent du démon tentateur et firent tout ce qu'il attendait d'eux, pour profiter de la bonne aubaine, un festin imprévu. Ils dansèrent dans l'eau, firent des culbutes, attrapèrent des balles de caoutchouc au vol, jouèrent à la corde avec Finley ; puis ils se collèrent en grognant de plaisir contre le bloc de béton sur lequel l'entraîneur, debout, distribuait les récompenses.

En revanche, les trois autres restèrent fidèles à leur chef, qui continuait à nager en cercle au milieu du bassin ; de temps en temps, il levait la tête et lançait des invectives virulentes aux traîtres, sous forme de sons aigus et secs.

— Incroyable, cette ressemblance avec les hommes ! dit Finley sur un ton plein d'amertume lorsque Rawlings s'approcha de lui, un appareil de photo à la main. Les uns sont prêts à trahir père et mère pour bouffer, et les autres à jouer les héros avec éclat, auréole et tout le bataclan ! Une chose est certaine, le front de John a perdu son homogénéité. Je vais partir maintenant en haute mer avec les sept opportunistes et suis curieux de voir comment ils vont se comporter sans leur leader.

Le soir même, on en savait davantage.

Les exercices en mer, dans l'ensemble, furent couronnés de succès. Les compagnies avaient réussi tous les repérages et placé les contacts sur chaque objet pour prouver qu'ils n'avaient pas fait de fausse déclaration. Le groupe de Finley, les sept dauphins privés du « chef », remplirent également leurs missions, mais ensuite, ils perdirent tout sens de la discipline ; ils s'amusèrent comme des fous dans l'eau en poussant des sifflements stridents, prirent en chasse deux petits requins qui s'empressèrent de s'enfuir et, malgré les ordres transmis à plusieurs reprises par le stimulateur électronique de Finley, ils furent les derniers à regagner la barque à fond plat dans laquelle les attendait leur instructeur et un assistant. Mais ensuite, ils se formèrent par rangs de trois, avec une précision militaire, et suivirent le bateau à la nage, précédés du septième dauphin, baptisé Snoopy, qui remplaçait John, et la petite formation ne se disloqua qu'une fois arrivée à l'écluse ouvrant sur le bassin.

Finley pénétra lui aussi dans l'aquarium tout illuminé des couleurs rouges et or du crépuscule, à la recherche de John. Le dauphin, toujours suivi de ses trois fidèles, demeura au centre, mais il regardait son maître droit dans les yeux.

— John, mon pauvre vieux, tu n'es qu'un idiot, comme tous les hommes ! lui dit ce dernier en laissant pendre ses jambes dans l'eau. Tu fais la gueule, tu joues les matadors pour une femme ! Alors que cette femme ne pense ni à toi, ni à moi, mais à un type qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, à Miami. Au lieu de nous faire la guerre, nous devrions être des amis, John, mon petit, nous qui souffrons de la même maladie, alors que personne ne peut nous venir en aide. Pour Helen, tu es un dauphin, et moi, je suis un bon copain avec qui on peut de temps en temps se livrer à quelques familiarités. S'il m'arrivait de lui dire : « Helen, je t'aime... », elle prendrait aussitôt un fou rire. Quant à toi, John, tu as beau grogner, faire la grève de la faim ou saboter tout le programme d'entraînement... tu n'aboutiras à rien. Ils te ramèneront à Marineland, où tu n'auras plus qu'à présenter tes tours de passe-passe devant des enfants ravis et des milliers d'appareils de photos, à attraper les balles, à tirer les cordes pour faire sonner les cloches, à exécuter des sauts et des bonds, à danser sur la

queue, après quoi tu recevras quelques harengs en récompense. Voilà, John, c'est ça, la vie. Mais surtout, ne gâchons pas tout pour une seule femme !

Personne ne pourra jamais affirmer que John ait compris ce long discours... Il n'empêche qu'il réagit. Timidement, à petits coups de nageoires, il se rapprocha du bord de l'aquarium et s'arrêta à trois mètres environ de Finley. Ses trois gardes du corps le suivirent, les yeux fixés aussi sur l'homme.

— Voilà, John, comme ça, c'est bien ! déclara celui-ci d'un air satisfait. Entre hommes, on peut toujours parler ouvertement de tous les problèmes. Soyons raisonnables, toi et moi ; nous ne sommes que de pauvres diables. Mais il faut tout de même bien que tu comprennes qu'un dauphin ne peut pas épouser une femme ! Tandis que moi, par exemple, je pourrais fort bien épouser Helen. Si cela était, nous t'emmènerions toujours avec nous, quel que soit l'endroit où nous nous rendrions, car tu fais partie de notre famille, voilà. Mais il y a quand même une chose que tu dois admettre : tu ne viendras pas coucher dans notre lit ! Elle est bonne, celle-là, non ?

Finley arbora un large sourire. Le soleil couchant enflammait à présent l'eau du bassin d'un rouge ardent ; la mer et la nature tout entière étincelaient comme si elles étaient dorées à la feuille. John sortit la tête de l'eau, les yeux fixés sur l'homme. Il y avait déjà quelques minutes qu'il se tenait tranquille ; c'est à peine s'il remuait le corps dans l'eau, sans le moindre bruit.

— Je sais, c'est dur, très dur, reprit Finley. Hier, je me suis saoulé la gueule... Bien sûr, toi, tu ne peux pas en faire autant. Il faut que tu réagisses autrement. Mais c'est inutile, John ! Ça ne sert qu'à nous faire souffrir, sans espoir d'arriver à notre but. Finley se pencha davantage vers le dauphin : viens, approche-toi encore un peu plus de moi.

D'un mouvement élégant, John nagea vers son maître, jusqu'à n'être plus qu'à quelques pas de lui, le bec entrouvert, laissant voir ses deux rangées de dents minuscules.

— Ce gars de Miami que personne ne connaît, tu sais bien ? Il me pèse sur l'estomac, dit Finley à voix basse. Mais j'irai le voir, pour me rendre compte, et s'il y a quelque chose qui ne colle pas de son côté, je me souviendrai que j'étais le champion des poids moyens de l'équipe sportive de l'université de Milwaukee jadis, tu peux compter sur moi. J'ai encore un bon punch dans les deux bras. Et ce gars s'en apercevra, fais-moi confiance.

— Finley remonta ses jambes et se dressa de toute sa hauteur. Et maintenant, réfléchis un peu pour savoir si tu t'obstines dans ton petit jeu. Allez, John, bonne nuit et à demain !

Finley porta deux doigts à là tempe, puis il enfonça ses mains

dans les poches de son pantalon et reprit en flânant le chemin du bungalow. Rawlings rêvait, assis sur la terrasse couverte de sa maison, dans l'obscurité.

— James ? cria-t-il à mi-voix.

— Oui ? répondit Finley en s'immobilisant.

— Tout va bien ?

— Oui, je crois. Il poussa un long soupir. Je suis le dernier. Tu peux abandonner ton poste d'observation, Steve.

— D'où viens-tu à une heure pareille ?

— De chez John. Nous avons eu une conversation « entre quat'z'yeux », d'homme à homme si tu préfères.

Puis il tourna le dos à Rawlings et repartit à longues enjambées vers son pavillon.

Rawlings le suivit des yeux d'un air pensif, en silence. Tout le monde a changé ici, d'une façon ou d'une autre, se dit-il. À force de fréquenter les dauphins depuis si longtemps, leur caractère s'est modifié... Le mien aussi d'ailleurs.

Les gens normaux doivent nous considérer comme des dingues...

Mais si Finley dit qu'il a « discuté avec John d'homme à homme », on peut le croire.

Dix-neuf jours après le débarquement de l'amiral Crown sur l'île de Wake, un personnage qu'il aurait préféré renvoyer aussitôt d'où il venait, arriva à son tour en avion d'Honolulu.

Jack Burton.

Un nom tout ce qu'il y a de plus banal. Mais en revanche, l'homme qui le portait était une véritable charge de dynamite montée sur deux jambes !

— Grands dieux ! s'écria-t-il en se tapant les deux mains sur les cuisses. Qu'ai-je donc fait pour mériter ça ? Vous ici, à Wake, Jack ? Que se passe-t-il donc ? Partout où vous apparaissez, le monde se met à puer !

— Je ne dirais pas que vous êtes particulièrement poli, Sir ! répondit Burton en souriant ; et il s'assit dans un fauteuil en rotin en face de l'amiral. Ah ! Ces avions de transport... Quelle horreur ! Pas même un bar à bord ! On en est réduit à boire des petites bouteilles de poche. Dites-moi, Sir, êtes-vous prêt à me faire cadeau d'un bon whisky ?

— Tout de suite ! Un bon cocktail agrémenté d'acide sulfurique ? Avec plaisir !

— Qu'est-ce que je vous ai donc fait, Sir ?

— Rien, pour l'instant.

Crown alla chercher une bouteille d'excellent whisky écossais, qu'il préférait au whisky américain. À la simple apparition de la

bouteille, Burton se mit à claquer de la langue, ce qui ressembla à une pétarade de mitrailleuse. Crown tressaillit, jeta un regard incendiaire sur son visiteur et posa la bouteille sur la table d'un geste brutal.

— Maintenant que vous voilà ici, nous pouvons faire une croix sur la valeur de la raison.

— Je suis chargé de vous présenter le bon souvenir de la CIA, Amiral.

— Merci. Voilà bien un coup de pied dans le cul dont je me passerais volontiers. Alors, Jack, qu'est-ce que vous venez foutre ici ?

— Rien.

— Voilà la réponse la plus stupide que l'on puisse imaginer. Elle est digne de figurer dans le registre des records, à la rubrique « idiotie ».

Crown s'assit à son tour et emplit les deux verres à ras bord. Il y ajouta des glaçons, sans lesquels un Américain ne peut pas vivre dans un pays chaud.

— Si la CIA vous envoie ici, vous, précisément, il faut croire que nous avons le feu aux trousses !

— Je suis ici pour que ça ne chauffe pas trop, Sir.

Jack Burton but une longue gorgée, claqua de la langue, avec le bruit d'un coup de revolver, et étendit les jambes. Il connaissait Crown depuis plusieurs années, depuis les deux missions au Vietnam au cours desquelles ils s'étaient rencontrés. Et force lui était d'approuver l'amiral : là où lui, Burton, était apparu jusqu'alors, l'ambiance était vite devenue brûlante, au point de mettre la vie en danger. Ses « missions spéciales » se terminaient toujours par une activité de fossoyeur : là où il passait, il fallait creuser des tombes.

— Vous vous plaisez à Wake ?

— Énormément ! C'est un vrai paradis... Malheureusement, il est dans la nature des paradis d'être découverts par les démons.

— Voilà au moins une vérité !

Il était impossible de vexer Burton avec ce genre de réflexion. Il en avait l'habitude, elles faisaient partie de sa vie et de son personnage. En fait, elles représentaient le sel qui donnait du goût à sa soupe perpétuellement en ébullition.

— Les petits diables bourdonnent tout alentour, et ce bon amiral Crown se repose tranquillement au soleil paradisiaque, sous les palmiers d'une plage de sable blanc.

— Où sont-ils, les petits diables ? grogna Crown.

— Tout le monde est déjà au courant de ce qui se trame ici, sur l'île de Wake : on y fait pousser des bâtiments comme des champignons, en travaillant jour et nuit ; on a organisé un pont aérien entre Pearl Harbor et Wake Island ; la garnison a été renforcée d'une unité S II-A, la plus solide de toutes les unités spéciales de la marine,

et on est en train de creuser un large sillon dans la lagune pour permettre aux bateaux de gros tonnage de passer. Notre système de sécurité est percé de trous comme un gruyère suisse. Plus une chose est secrète, plus elle a de trous et de fentes d'où s'échappent les renseignements. Ce Pentagone est une véritable tour de verre. Brusquement, Wake devient le sujet de conversation numéro un...

— De qui ? lança Crown, mais il connaissait déjà la réponse.

— Des Russes ! Burton but encore une longue gorgée, mais cette fois, il s'abstint de faire claquer la langue. Nous savons de source sûre que les Soviétiques, ont les yeux braqués sur Wake Island !

— Voilà qui est rassurant. Crown exhiba un large sourire. Autrement dit, le système de sécurité des Russes est aussi troué que le nôtre. Mais pourquoi tout ce ramdam ? On construit ici... c'est tout. Ce que nous creusons, édifions et bétonnons ici peut paraître sur toutes les cartes postales.

— J'en doute, répondit Jack Burton sans prendre la mouche pour autant. Et c'est ce qui explique mon apparition fortuite. Je suis une sorte d'avant-garde.

— J'en avais le pressentiment ! s'écria Crown en levant les bras au ciel. Depuis que l'on m'a amené ici pour prendre le commandement de la place, je bombarde de questions les autorités. Pourquoi suis-je ici, sur cette île de Wake ? Est-ce que ce n'est pas dommage d'utiliser un amiral comme chef de chantier ?... Il aspira une bonne bouffée d'air. D'accord, nous construisons aussi des hangars sous l'eau pour y abriter des sous-marins, un nouveau réservoir de carburant est également en cours de fabrication, de nouvelles casernes préfabriquées vont arriver en pièces détachées sur l'île de Wilkes, et tout cela doit se faire vite, très vite... Mais jusqu'à présent, personne ne m'a révélé la raison pour laquelle on équipe justement cette île de Wake pour la transformer en forteresse. Ici où les poissons eux-mêmes pleurent tellement ils se sentent seuls. Jack, qu'avez-vous à me dire ?

— Oh ! Très peu de choses, Sir.

— Maintenant que vous avez ingurgité votre whisky, parlez ! Et si vous refusez, je vous prie de recracher le whisky !

— Une seule phrase suffira pour que vous soyez au courant de tout !

Burton avala la dernière gorgée de whisky et claqua de nouveau la langue à plusieurs reprises. Crown connaissait ce tic ; il fit une grimace, comme si chaque bruit lui provoquait un picotement dans le ventre.

— Wake devient une base top-secret, ainsi que tout le secteur océanique environnant...

— Je le sais bien, pardi ! Je n'ai pas mes yeux dans ma poche non plus, moi ! Mais *pourquoi* ?

— Parce qu'on va y procéder à des essais sur de nouvelles armes, répondit Burton en restant sur la réserve. Je vous en prie, Sir, ne me posez pas d'autres questions. Vous recevrez en temps utile d'autres renseignements complémentaires, ainsi que des consignes.

— Que vous soyez venu ici pour me le dire, ça me suffit amplement ! répondit Crown sur un ton venimeux. Le plaisir que j'ai eu à deux reprises à collaborer avec vous me suffit jusqu'à la fin de mes jours ! La première fois, mon poste de commandement s'est évanoui dans les airs...

— C'était à Quang Tri, au nord du Sud-Vietnam, précisa Burton en souriant comme s'il s'amusait prodigieusement.

— Et la seconde fois, les partisans se sont mis à nous bombarder de la mer...

— Votre base de Cam Ranh, près de Saïgon. Mais nous avons réussi chaque fois, Sir !

— C'est seulement plus tard que je me suis rendu compte que vous m'aviez utilisé comme hameçon, Jack ! Bien sûr que toutes vos missions ont été couronnées de succès... à mes dépens ! Sur mon dos à moi !

— Les services que vous avez rendus à notre mère-patrie ont été largement récompensés, Sir, déclara Burton sans cesser de ricaner. Vous avez été nommé amiral, votre poitrine est constellée de décorations, tout le monde vous connaît ; un jour viendra où William Crown sera inhumé avec tous les honneurs dûs à son rang, et le président trouvera de grandes phrases pour célébrer...

— Quand je serai parti en fumée ici, à Wake, grâce à votre présence ! s'écria Crown en interrompant brutalement son visiteur. Mon Dieu ! Je n'ai jamais été tellement porté sur la bouteille, mais cette fois, je m'accorde une seconde rasade de whisky.

L'après-midi de ce même jour, Crown parcourut, toute l'île avec Jack Burton ; arrivés à Toki Point, ils montèrent dans un canot automobile et inspectèrent la lagune dans tous les sens. Puis ils empruntèrent le passage de Wilkes Island et s'éloignèrent à trois milles en haute mer. Sur un signe de l'amiral, le quartier-maître qui les pilotait arrêta le moteur. Assis à l'arrière sur un banc laqué blanc, Burton suivait du regard les évolutions des albatros qui planaient avec élégance autour du bateau, les ailes largement déployées et sans faire le moindre mouvement, se contentant d'utiliser les courants d'air ascendants comme s'ils ignoraient les lois de la pesanteur, puis glissaient à quelques centimètres de la cime des vagues et repartaient vers le ciel crépusculaire, emportés presque à la verticale.

— Le rêve de l'homme, dit-il sur un ton lyrique. Pouvoir voler ainsi.

— Et l'œuvre de l'homme, rétorqua Crown. Faire de ce paradis un

enfer en un tournemain.

Crown montra du doigt l'île située en pleine mer et qui, de loin, paraissait pleine de séduction. Des palmiers élevés qui oscillaient sous le vent, une plage de sable blanc, des récifs de corail baignés par les vagues écumantes, le soleil d'un rouge doré enveloppé d'un fin manteau de nuages duvetés.

— Qu'est-ce qu'elle vous a fait, cette île de beauté ? Jack ?

— À moi ? Absolument rien ! Moi aussi, tout comme vous et tous les autres, je préférerais étendre les bras et m'écrier : merci, ô mon Dieu, de ta création... ! Mais on ne nous laisse jamais en paix.

— Qui ?

— Les hommes politiques ! Pour eux, Wake n'est pas une île de rêve, mais un point stratégique dans l'océan.

— Tiens, j'aurais bien une idée, dit soudain Crown d'un air songeur, et il alla s'asseoir sur le banc, auprès de Burton. Nous invitons tous les hommes politiques à une croisière en mer, nous leur montrons ce paradis, puis nous coulons le navire et nous les laissons se noyer là où il y a le plus de requins !

— Voilà une idée géniale, Amiral. Mais à quoi bon ? La génération suivante est déjà là, prête à prendre la relève. C'est comme la fameuse hydre : si l'on tue une tête, il en revient deux. Nous devrions plutôt noyer l'humanité toute entière, ce serait plus sûr !

— Quand daignera-t-on me dire ce qu'il doit advenir réellement de Wake ? demanda Crown d'une voix pleine d'amertume.

— Cela dépendra de l'évolution des travaux. Je pense que tout le monde en saura davantage lorsque les premiers bunkers pour sous-marins seront prêts à entrer en service. Les pièces détachées seront montées ici, sur l'île même et seront ensuite acheminées vers leurs objectifs respectifs.

— Vous dites ? Crown fixa son interlocuteur d'un regard effaré. Qu'est-ce que j'entends là ?

— Eh oui, c'est le début. Jack Burton hocha plusieurs fois la tête d'un air navré. C'est en tout cas un détail que je suis autorisé à vous transmettre. L'île de Wake est chargée de fournir des stations sous-marines et de les approvisionner constamment. Il y a une phrase qui rôde dans le Pentagone comme un fantôme : le Pacifique est un océan américain et non pas russe ! Burton haussa les épaules d'un air navré. Les hommes politiques, Sir, ne se laissent pas facilement noyer. Malheureusement...

Ce fut la curiosité qui poussa Mikola Semionovitch Prassolov du Kamtchatka jusqu'aux îles Kouriles. Il s'envola vers Kourilsk, embrassa son camarade, l'amiral Makarenkov à qui le liait une bonne vieille amitié, et, les yeux plissés, il examina attentivement tout ce qui

l'entourait.

— Le même ciel de merde ! Embrumé, gris et humide... Comment vas-tu, Vassili Borisovitch ?

L'amiral Makarenkov n'avait pas la moindre idée de ce qui attirait l'amiral Prassolov sur les Kouriles. Il s'empessa d'entraîner son ami vers la voiture qui les attendait et s'assit à côté de lui en poussant un soupir.

— Si les Japonais ne cessaient de se manifester et si nous, nous n'étions pas obligés de chasser de temps en temps leur flottille de pêche de nos eaux territoriales, l'ennui et la monotonie auraient vite fait de nous coller au corps comme de la glu, répondit-il. Mais de cette manière, nous faisons des démonstrations de notre puissance et nous nous arrangeons pour que tout le monde comprenne que nous renforçons nos garnisons.

— Et que fait Jakovlev ?

— Il joue, dit Makarenkov sèchement.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il fait ? Ivan Victorovitch joue ? s'écria Prassolov sidéré. Avec quoi ?

— Avec dix mini-sous-marins.

Makarenkov croisa les mains sur son ventre qui commençait à se dessiner de façon très évidente. Boire et manger, tels étaient les deux plus grands agréments offerts par son séjour sur les îles Kouriles. Le pire désagrément, en revanche, c'était son épouse. Depuis un an, Sonia Nikolaevna ne cessait de geindre parce que, prétendait-elle, dans ce climat impossible, elle se ramollissait comme un petit pain sous la pluie.

— Il a mouillé son bateau électronique, le Primorje, à neuf milles du littoral, et il est ravi chaque fois qu'il a réussi à faire revenir ses punaises de mer jusqu'à la côte sans se faire ni voir ni entendre, comme un malade atteint d'une affection de la prostate est heureux chaque fois qu'il a réussi à faire pipi. Il semblerait que le commandant du Primorje est au bord de la crise de nerfs. Jakovlev est obsédé par la volonté de rouler les instruments de repérage les plus sophistiqués ! Et il y arrive souvent. Chaque fois, il réagit de la même façon :

Vous pouvez changer d'osselets, Camarades !... Tout le monde ici le déteste et aimerait lui cracher à la figure.

— Facile à comprendre !

Prassolov regarda par la fenêtre se dérouler le paysage. Ils entraient dans la ville de Kroulsk qui, depuis l'occupation soviétique de 1945, était devenue une cité-dortoir en même temps qu'une cité-silo, avec des bâtiments neufs du style casernes. Sortie tout droit de la planche à dessin. Il ne restait plus grand-chose des anciens bâtiments japonais, quelques maisons et quelques temples seulement, avec leurs magnifiques toits couverts de tuiles vernies.

— Je suppose malgré tout que ces exercices ont un sens.

— Jakovlev reçoit ses instructions en direct de Vladivostok, où elles parviennent en direct de Moscou. Tous les ordres qu'on lui envoie me passent sous le nez, à moi... Cette constatation recelait un arrière-goût d'amertume et l'amiral Makarenkov avait de bonnes raisons de s'en vexer et de s'en irriter : une flottille opérait le long de sa côte d'Iturup, et lui, le commandant de la place de Kourilsk bayait aux corneilles comme un sans-culotte, dans l'ignorance totale de ce qui se tramait.

— Et chez toi, comment ça va, Mikola Semionovitch ?

— Officiellement, Jakovlev est sous mes ordres. Toutes ces opérations passent par moi.

— Ah ah ! Alors, petit frère, qu'as-tu à me murmurer à l'oreille ?

— Mes renseignements sont maigres et plutôt troubles. Tu connais l'île de Wake ?

— Une base aéronavale américaine, petite et sans importance. Elle sert surtout de magasin d'approvisionnement pour la marine américaine du Pacifique.

— Eh bien, ils y travaillent comme des fourmis ! On construit sans arrêt. Ils ont sûrement de grands projets sur cette île. Un nouveau commandant vient d'arriver, un de leurs meilleurs officiers de marine.

Prassolov ne fit pas mine de quitter la banquette, bien que la voiture se soit arrêtée devant l'entrée du poste de commandement de Kourilsk. Makarenkov non plus ne bougea point.

— Voilà tout ce que je sais... mais pas davantage ! Ce que je vais te dire maintenant est tout simplement le fruit de mon imagination : un de ces jours, Jakovlev va lever l'ancre avec sa flottille et croiser du côté de Wake. D'où le navire d'approvisionnement, d'où le Primorje. Et Ivan Ivanovitch donnera à ses « punaises », comme tu appelles ses mini-sous-marins, l'ordre de mouiller tout autour de ce secteur... Je me suis renseigné à Moscou. Jusqu'à mon vieux copain Sverev. Il est au ministère actuellement. Ministère de la Marine, département du plan. Ah, mon vieux ! Si tu l'avais vu tourner autour du pot en bredouillant... et finalement il m'a déclaré, sur la foi de notre vieille amitié : « Jakovlev est considéré comme un cas spécial. Prends-le comme il est. Il reçoit ses directives du plus haut niveau... » Ça te suffit, Vassili Borisovitch ?

Makarenkov approuva d'un signe de tête. L'île de Wake, se dit-il. Cette goutte de morve là-bas, en plein Pacifique. Un grain de sable qui finira peut-être un jour par déclencher un conflit mondial fatal.

Tellement la paix est fragile.

LA discussion « d'homme à homme » entre John, le dauphin, et le docteur Finley, le zoopsychiatre, sembla n'avoir donné aucun résultat positif, car le lendemain, John continua à refuser de s'alimenter et d'obéir. Et, cette fois, il demeura même tout seul dans le grand aquarium. Lorsque ses trois derniers fidèles renoncèrent à comprendre pourquoi ils étaient exclus des jeux et des plaisirs de la haute mer et revinrent se joindre au reste de la troupe. John demeura donc seul, et il ne réagit ni aux appels ni à la tentation des poissons. Même Helen eut droit à son mépris, en guise de châtiment sans doute. C'était une pitié de le voir tourner en rond, tout seul, au centre du bassin.

— Je vais aller le rejoindre dans l'eau, déclara Helen, le soir du second jour.

— Non, répondit Rawlings d'un air grave. Je te le défends. C'est tout ce qu'il attend.

— Je lui donnerai une gifle !

— Les amoureux considèrent même une gifle comme une caresse, dit Finley.

Helen le fixa droit dans les yeux d'un air boudeur.

— Qu'en sais-tu, toi ?

— Tous les hommes en naissant apportent avec eux la souffrance que leur causent les femmes.

— Idiot !

— Voilà, c'est justement ça ! Finley esquissa un sourire plein de tristesse. John doit apprendre à se rendre compte qu'il n'a aucun droit exclusif sur toi. Il faut un certain temps pour en arriver là ! Moi qui suis un homme, je n'ai aucun mal à le comprendre. Mais certains passent toute leur vie sans y parvenir...

— Vous vous mettez à parler de n'importe quoi comme des débiles ! s'écria Helen en se levant de sa chaise longue. Alors, que va-t-il se passer, s'il vous plaît, sur le plan concret ?

— Nous laisserons John mijoter dans son jus.

— On dit que les dauphins sont capables de tomber dans la dépression et même de se suicider, il y a déjà eu des cas de ce genre !

— Je ne crois pas que John soit assez sot pour en arriver là, déclara Finley sur un ton volontairement provocant. Pour une femme ? Ah non alors !

— Eh bien, bravo, me voilà entourée de gentlemen au moins ! Helen enfila son peignoir de bain blanc imprimé d'hirondelles. Ces messieurs me permettront-ils de leur demander demain matin s'ils ont retrouvé le sens de l'objectivité ?

Elle partit vers son pavillon en balançant les hanches. Dieu, qu'elle avait de jolies jambes fuselées ! Ses longs cheveux blonds voltigeaient derrière elle sous l'effet de la brise marine.

— Quelle pitié, murmura Finley à mi-voix, de laisser s'envoler sans réagir une pareille beauté dans les bras d'un quidam de Miami...

— Nous ne tarderons pas à en savoir davantage. Rawlings sursauta en entendant claquer derrière lui la porte d'Helen, comme une protestation dont la fureur parvenait jusqu'à eux. Après bien des palabres, David Abraham est disposé à jeter un coup d'œil sur Helen. Il ne nous reste donc plus qu'à prendre patience.

Il se leva de son siège, car la journée du lendemain promettait d'être dure. À sept heures juste devait commencer l'exercice « Steak ». Ce pseudonyme étrange cachait effectivement un problème d'approvisionnement. La marine avait déjà procédé à des essais qui avaient provoqué des accidents épouvantables : afin de ravitailler en nourriture et en pièces de rechange des stations sphériques habitées et immergées à une profondeur de trois cents mètres, on avait envoyé des plongeurs revêtus d'une sorte de carapace extrêmement résistante à la pression de l'eau ; certains mêmes avaient été enfermés dans des appareils de plongée blindés, également de forme sphérique... Malheureusement les résultats n'avaient pas répondu aux espoirs : bourdonnements d'oreilles, empoisonnements, crises de névropathie. Il suffisait d'une profondeur de soixante-dix mètres déjà pour que l'air comprimé contenu dans des flacons d'acier, autrement dit la réserve d'oxygène, devienne toxique.

Tout aussi problématique se révéla l'approvisionnement, par des véhicules sous-marins, des globes de repérages mouillés par trois cents mètres de fond. Il y eut des heurts, des collisions, des accrochages ; de plus, il fallait beaucoup de temps et des manœuvres difficiles pour aller de hublot en hublot à la nage, et les pertes étaient considérables.

Aussi décida-t-on de reprendre l'expérience avec les dauphins. Avec sa boîte de ravitaillement accrochée autour du cou, un dauphin dûment entraîné à cette mission spéciale fonça d'un mouvement de nageoires élégant jusqu'aux globes immergés, se glissa dans le sas et livra ainsi sa marchandise. Lorsque l'on présenta pour la première fois sur un écran cet exercice de transport et de fourniture de ravitaillement par un animal, tous les spécialistes présents furent d'accord à l'unanimité pour sabrer le champagne.

À Biscayne Bay, la vedette incontestée de ce show baptisé « Steak » fut le dauphin Bobby, commandant de la sixième compagnie.

En rentrant chez lui, Finley fit un détour vers l'aquarium ; il aperçut John étendu dans l'eau sous le tremplin à exercices. Dès qu'il reconnut son visiteur, John leva la tête et s'approcha du bord à la nage.

— Tiens, tiens ! murmura Finley en s'arrêtant sur place. Alors, on est prêt à poursuivre la discussion ? John, mon vieux, notre petite Helen n'est plus la même qu'avant. Elle a bien changé. Tu sais ce qu'elle voulait ? Descendre dans le bassin pour te donner une gifle... Tu t'imagines un peu ?

Il s'accroupit et regarda le dauphin droit dans les yeux. John sortit la tête de l'eau et soudain, il émit un son léger, une sorte de longue plainte. Finley approuva d'un signe de tête.

— Il ne sert à rien de se plaindre, petit, dit-il. Tu sais ce que nous devons faire ? Nous comporter comme des hommes durs, solides, ce que nous sommes d'ailleurs, n'est-ce pas ? J'ai une petite idée, John. Demain matin, nous partirons seuls, tous les deux, en haute mer. Toi et moi, rien que nous deux. Comme deux bons copains. Tu pourras mettre les voiles, pour ne plus jamais revenir... ce qui représenterait une perte sèche de quarante mille dollars. Mais est-ce que, à la longue, tu te plaindrais là-bas ? Je ne sais pas... Ou bien tu pourras aussi te dire : me voilà seul avec ce bon vieux James, je vais lui montrer ce dont je suis capable ! Et vous n'aurez pas fini d'écarquiller les yeux !... Finley respira profondément et jeta sur le dauphin attentif un regard interrogateur. Alors, John, que penses-tu de ma petite idée ?

John répondit par un son qui ressemblait à un bruit de crécelle. Et Finley l'approuva une fois de plus d'un signe de tête.

— Bon, c'est d'accord, nous allons essayer demain ! Ne crains rien, personne ne nous surveillera. Nous serons seuls tous les deux, je te le garantis. Nous irons jusqu'aux récifs et nous montrerons alors quelle sorte de gaillards nous sommes !

Cette nuit-là, Finley dormit profondément sans avoir besoin de recourir au whisky. Il avait le sentiment qu'ils allaient devenir de bons camarades, John et lui, et il était content.

L'attaché militaire de la marine à l'ambassade soviétique de Washington, le colonel Youri Valentinovitch Ichlinski, avait de graves soucis. Non pas qu'il craignait de se voir démasquer en tant qu'officier des services secrets militaires, car il n'avait aucune raison de le craindre, son camouflage était parfait. Ce qui le tracassait, c'étaient les renseignements qui lui parvenaient du haut commandement de la marine des États-Unis.

L'île de Wake était le théâtre de travaux mystérieux, on le savait à présent. Moscou avait déjà réagi, avec une rapidité et une circonspection étonnantes, et un commando spécial était déjà en

marche dans le Pacifique Nord, c'est du moins ce qu'on lui communiqua. Ainsi l'opération de Wake remplissait Youri Valentinovitch de satisfaction, d'autant plus qu'elle lui avait valu des éloges de la part de Moscou. Non, ce qui l'inquiétait, c'était tout autre chose.

L'examen approfondi des photos que l'on avait prises à la sortie de la Maison-Blanche des architectes Blith et Jakobson, ainsi que de M^{rs} Radman, dont le cabinet se trouvait à New York, Manhattan, 43, Street east, finit par aboutir à un résultat surprenant, à savoir que ces trois personnages ne se trouvaient pas à Washington ce jour-là. Un agent d'Ichlinski, qui, en sa qualité d'ingénieur des travaux publics, avait été reçu à plusieurs reprises dans ce cabinet d'architectes, apprit au cours de conversations postérieures que ni M^r Blith ni M^r Jakobson n'avaient obtenu une commande du gouvernement. Quant à M^{rs} Radman, on ne pouvait même pas l'interroger, car elle était chargée de surveiller un chantier de construction au Mexique et habitait à Acapulco depuis six mois.

Aussitôt la sonnette d'alarme se mit en branle dans l'esprit du colonel Ichlinski. Si une équipe de trois personnes nanties de faux noms descendait à Washington et était reçue à la Maison-Blanche, même l'homme le moins porté à la réflexion ne pouvait s'empêcher de se dire que, selon toute vraisemblance, cette démarche cachait un secret important. Or les secrets de la Maison-Blanche avaient pour effet d'éveiller et de stimuler Youri Valentinovitch. Lequel avait toujours été au contraire un homme porté à la réflexion.

Ichlinski était susceptible, et le fait que l'on ait réussi à le duper avec de faux noms équivalait pour lui à un crachat en pleine figure. Aussi les instructions qu'il envoya à ses hommes de confiance furent-elles rudes, pour ne pas dire blessantes, et elles contenaient même implicitement des menaces. Son humeur ne s'améliora quelque peu que lorsqu'un de ses contacts put lui transmettre un indice concret : en passant dans le salon où l'on servait le café, une ordonnance avait entendu la femme prononcer ces trois mots : « Les dauphins sont... » ; malheureusement, il n'avait pas pu saisir la fin de la phrase, car il ne pouvait s'arrêter pour écouter, sous peine de se rendre suspect.

Pour commencer, Ichlinski fut incapable de donner un sens à cette remarque. Mais habitué aux mosaïques par un entraînement sévère, c'est-à-dire à reconstituer une image précise à partir de minuscules petites pierres, il donna aussitôt l'ordre d'établir la liste complète de tous les delphinariums. Et lorsque cette liste fut déposée sur son bureau, il tressaillit d'effroi. Qui aurait pu deviner qu'il y eût une telle quantité de cirques utilisant les facultés des dauphins aux États-Unis. Le dauphin devait certainement être l'animal préféré des Américains. Ichlinski poussa un long soupir et il faillit clore le chapitre.

Pourtant, un reste de méfiance, une sorte de soupçon purement intuitif le retint au dernier moment de classer le dossier, car d'une certaine façon il lui paraissait étrange que trois personnes soient reçues à la Maison-Blanche après s'être inscrites à l'hôtel sous de faux noms. En outre, l'homme de contact en question ajouta que les trois visiteurs avaient été reçus par le président lui-même, du moins le présumait-on sans pouvoir en donner des preuves concrètes. Cette remarque concernant les dauphins pouvait être parfaitement anodine ; elle pouvait tout simplement évoquer le souvenir de la visite d'un delphinarium ; mais le sixième sens d'Ichliniski lui souffla que, dans l'antichambre du président des États-Unis, on avait d'autres sujets à aborder que le dressage des dauphins et leur valeur artistique.

Le mot « dauphin » était-il un code ? Une notion familière pour désigner une opération secrète ?

Ichliniski médita longuement devant tous les papiers étalés sur son bureau, puis il convoqua l'attaché militaire de la marine près l'ambassade soviétique, qui travaillait sur le même palier que lui. Le lieutenant-colonel de vaisseau Pantaleï Simonovitch Kostiouk était un jeune gars aux cheveux roux, originaire de l'Estonie du Nord. Il sortait de l'académie GRU de Frunse où il avait été reçu major de sa promotion, ce qui lui avait valu un poste important dans la plus importante ambassade de l'Union soviétique, celle de Washington. Manifestement, il était très fier de voir que le colonel Ichliniski lui donnait à lire le rapport ; il hocha la tête à plusieurs reprises en signe d'approbation sans dire un mot, sous les yeux étonnés d'Ichliniski.

— Pourquoi hochez-vous ainsi la tête, Pantaleï Simonovitch ? demanda-t-il. Vous trouvez un sens à ces quelques mots ?

— Je me souviens..., commença Kostiouk en rendant le papier au colonel. Je me souviens qu'à l'Académie, on nous a présenté un film qui avait été tourné dans le delphinarium de Yalta. Ce film montrait des scènes assez extraordinaires jouées par les animaux dressés. Ils repêchaient un homme qui se noyait, ils plongeaient à la recherche de plaques de métal jetées dans l'eau, ils sautaient à travers des cerceaux, ils tiraient des barques légères... Nous nous sommes tous beaucoup amusés.

— Je ne pense pas que ces trois personnages soient allés rendre visite au président des États-Unis pour l'inviter à une représentation de cirque donnée par des dauphins, déclara Ichliniski sans aménité.

— Après la projection du film, un des entraîneurs des dauphins a donné une conférence, poursuivit Kostiouk. Il nous a raconté que les dauphins étaient des animaux extrêmement intelligents qui pourraient être très utiles à la marine, après avoir reçu une formation spéciale.

— Un poisson ? demanda Ichliniski d'un air dubitatif et non sans ironie.

— Si je puis me permettre une petite rectification, Camarade colonel, le dauphin n'est pas un poisson ; il appartient à la classe des mammifères et à la famille des cétacés.

— Pour moi, tout ce qui fourmille dans l'eau est poisson, répliqua Ichlinski de mauvaise humeur. Le lieutenant-colonel se garda bien d'insister ; quand un colonel donne ainsi un avis péremptoire, mieux vaut ne pas le contredire. Ainsi la marine pourrait utiliser... euh... des poissons... à d'autre fins qu'à se nourrir ?

— Les recherches sur les dauphins sont poussées très activement, et elles bâtissent des projets hardis, reprit Kostiouk avec un regain de prudence. Il se peut que, dans ce domaine, les Américains aient une grande avance sur nous...

— Pantaleï Simonovitch ! s'écria Ichlinski d'une voix où perçait une menace. Ce ne sont là que des fantaisies de l'imagination ! De pures chimères !

— Pour l'instant, oui, Camarade colonel, ce sont encore des chimères. Mais nous ne savons pas jusqu'où sont parvenus les Américains dans ce domaine...

— Vous venez de le dire ! l'interrompit son chef.

— On pourrait penser que les trois visiteurs de la Maison-Blanche aient été des savants spécialisés dans la recherche sur les dauphins, qui y ont fait une conférence sur les résultats de leurs travaux...

— Vous croyez que le président des États-Unis n'a pas d'autres chats à fouetter ? s'écria encore Ichlinski en joignant les mains. On dépense des centaines de milliards pour mettre au point de nouveaux systèmes de défense, et il s'occuperait de poissons, lui...

— De dauphins...

— Je vous remercie, Pantaleï Simonovitch, conclut le colonel sur un ton glacial. Si vous possédez quelques lectures sur ces... euh... poissons, veuillez me passer ces... euh... contes à dormir debout, je vous prie !

Deux heures plus tard, un messenger apporta une corbeille pleine de livres, de brochures, de reproductions et de photocopies d'articles de journaux. Ichlinski le remercia, puis il considéra toute cette littérature d'un œil ahuri et en pensée, il traita Kostiouk de « jeune singe ».

Le colonel Ichlinski passa quatre jours et quatre demi-nuits à fouiller ce volumineux dossier sur les dauphins ; après quoi, il se jura de ne plus jamais confondre un dauphin et un poisson. Puis il réétudia la liste que lui avaient fait parvenir ses agents, celles des delphinariums américains. Et pour finir, il lui resta une liste de dix stations pouvant être considérées comme des laboratoires de recherche : les plus importantes se trouvaient à Miami et à San Diego, et la plus insignifiante, celle de Biscayne Bay. Selon son habitude, il

n'écoula que son intuition ; il confia des missions à ses différents contacts : il fallait découvrir à tout prix si un groupe de deux hommes et une femme avait quitté son laboratoire de recherche dernièrement pour se rendre à Washington. À ces notes de service étaient jointes les photos qui avaient été prises de loin à la sortie des trois mystérieux visiteurs par une porte dérobée de la Maison-Blanche. Ces photos manquaient de netteté ; pour pouvoir peut-être y reconnaître Rawlings, Finley et Helen Morero, il fallait déjà bien les connaître ! On ne voyait que des visages flous dont les traits étaient à peine perceptibles. Un seul détail cependant qui ne pouvait prêter à confusion : la femme avait des cheveux longs.

Telle était la situation lorsque Youri Valentinovitch Ichlinski fut invité à aller prendre l'apéritif à seize heures au « Bistro de Jacques ». À l'heure dite, il s'installa à une petite table ronde en marbre, commanda un pastis qu'il commença à déguster paisiblement. Cinq minutes plus tard, le patron l'appela au téléphone.

— Oui ? dit Ichlinski brièvement. Ici Brown...

— J'ai l'impression d'avoir flairé la bonne piste, dit une voix très lointaine dans l'appareil. Ici, Richard...

Les parasites rendaient l'écoute difficile ; ils étaient nombreux et bruyants, ce qui laissait supposer que l'interlocuteur de « Brown » se trouvait lui aussi dans un « bistro » bondé de clients sans doute. On entendait aussi très distinctement les criaileries émises par un music-box.

Ichlinski hocha la tête d'un air approbateur. Le pseudonyme de Richard lui indiquait à la fois l'origine de l'appel et l'identité de l'homme.

— Bon ! répondit-il. Mais ce n'est pas encore certain ?

— À près de quatre-vingts pour cent...

— On ne gagne qu'à cent pour cent, Richard ! Les Allemands avaient conquis quatre-vingt-dix pour cent de Stalingrad, et malgré cela, ils ont fini par la perdre ! Je me sers toujours de cet exemple pour ramener mes hommes au sens des réalités ! Alors pour quelle raison me téléphonez-vous ?

— Je voulais simplement vous dire que, selon toute vraisemblance, j'ai déniché la femme que l'on voit sur la photo, M^r Brown. Il ne me reste plus qu'à recevoir la confirmation de son voyage à Washington.

— Vous savez que vous pouvez toujours me joindre ! répondit sèchement Ichlinski.

Et il raccrocha. Puis l'air un peu rasséréné, il revint à sa table de marbre et à son pastis.

Quatre-vingts pour cent... c'est déjà quelque chose. Un homme habile, ce Richard, un contact sûr. Quant aux neuf autres, ils n'avaient

pas encore donné signe de vie, exception faite de celui de San Diego. Son rapport avait été prononcé d'une voix presque désespérée : douze girls super-blondes travaillaient dans le grand delphinarium ; il est impossible d'entrer en contact avec toutes les douze. Du moins pas dans le temps restreint qui lui était imparti...

L'attaché militaire soviétique vida son verre, quitta le « Bistro de Jacques » et retourna à l'ambassade. À peine venait-il de démarrer qu'un malabar s'approcha de Jacques, le patron, et lui montra discrètement une carte plastifiée. Depuis vingt ans qu'il vivait en Amérique et qu'il était américain, Jacques savait parfaitement ce que signifiait le sigle FBI. Ce qu'il ignorait, en revanche, c'est que cette carte plastifiée n'était qu'un camouflage... En réalité, il parlait avec un agent de la CIA.

— Ma boîte est tout ce qu'il y a de plus correct, déclara Jacques aussitôt en écartant les deux bras. Pas d'arrière-salle encombrée de tables de jeux ou de putains...

— Qui était l'interlocuteur invisible du client que vous venez d'appeler au téléphone ? demanda l'homme sans s'encombrer de préliminaires.

Jacques roula de grands yeux noirs ; il était corse d'origine.

— Je n'écoute tout de même pas les conversations téléphoniques de mes clients ! protesta-t-il d'un air indigné. Sir, jamais je ne voudrais...

— Pas le moindre lambeau de phrase ?

— Non ! La cabine est très étanche, vous savez, et la porte à toute épreuve !

— Et le client lui-même, vous le connaissez ?

— Non. C'est la première fois que je le vois ici. Il n'a bu qu'un pastis d'ailleurs. Les yeux du patron clignaient de curiosité. Il ne donnait pas non plus l'impression d'un gars bien dangereux qui pourrait capter l'intérêt du FBI... Comme on peut se tromper parfois, hein ?...

— Merci, dit l'homme du FBI en portant la main à son chapeau. Ce n'est pas grand-chose.

Le front soucieux, Jacques suivit l'homme des yeux jusqu'à ce qu'il ait quitté le bistro. À un poil près, se dit-il plein d'effroi rétrospectif, ça aurait pu mal tourner. Un gars comme celui-là, ça peut sortir son pétard et tirer tout de suite en se voyant repéré, qui sait ? Pourtant, il avait vraiment l'air de Monsieur-tout-le-monde...

L'homme de la CIA se rassit dans sa voiture et appela son bureau au téléphone.

— Ichlinski est retourné à l'ambassade, dit-il. Il a reçu un message par téléphone. Impossible d'établir l'identité de son contact. Je repasse à Lenny...

À la centrale de la CIA, on était d'accord à l'unanimité : il s'agissait de ne plus quitter des yeux le colonel Ichlinski. Quelles que fussent ses activités, elles tournaient toujours au détriment des États-Unis.

Finley tint sa promesse : le lendemain de très bonne heure, il partit en vedette rapide vers les récifs et la haute mer, seul avec John. Le dauphin gisait au fond d'une espèce de grande cuve, et de temps en temps il relevait la tête pour regarder son maître. Celui-ci tenait le volant ; le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne se sentait pas à son aise.

Il n'avait parlé de son expédition ni à Rawlings ni à Helen. Du reste, ils lui avaient rendu la tâche facile : Rawlings était parti à Fort Lauderdale pour aller examiner dans une fabrique de carrosseries les croquis d'un nouvel engin de transport adapté aux dauphins. Et Helen avait pris un jour de congé ; on l'avait vu partir avec sa Rabbit en direction de Miami. Le docteur David Abraham Clark la suivait sans se faire remarquer, afin de voir enfin la tête du gars qui avait réussi à donner une nouvelle direction à la vie d'Helen.

— S'il ne me plaît pas, avait-il déclaré à Rawlings, je lui marcherai sur les pieds, faites-moi confiance. Même si ça ne me regarde pas ! Mais s'il est okay, je l'inviterai à trinquer ! Pourquoi Helen n'aurait-elle pas droit à une vie privée, elle aussi ?

Il n'y avait donc personne dans les parages susceptible d'émettre des objections au projet de Finley. Il en assumait la pleine responsabilité, et une fois lancé, il commença à avoir presque peur de sa propre hardiesse. Car que se passerait-il si John, le numéro 2 après Ronny, lui-même vedette absolue, se sauvait en haute mer pour ne plus jamais revenir ? Tel était le risque que prenait Finley en organisant cette expédition, et cette pensée le laissait songeur et taciturne. Même lorsque John claqua des dents derrière lui, dans sa baignoire exigüe, Finley n'éprouva l'envie ni de le regarder ni de lui parler.

Ce ne fut qu'en arrivant sur les récifs et après avoir arrêté le moteur qu'il fit tourner son fauteuil.

— Alors, mon vieux, nous y sommes. Dans un instant, je te largue dans l'Atlantique et si tu veux me ruiner complètement, tu n'as qu'à te sauver et ne plus revenir. Dans ce cas, je serai foutu, je n'aurai plus qu'à m'exiler en Europe. Mais je risque l'aventure, parce que j'ai la conviction absolue que tu es un gars correct.

Il rejoignit la cuve de transport, et eut une dernière hésitation. En voyant les yeux de John braqués sur lui, il tendit la main et caressa la tête ronde et lisse. Il pourrait me mordre, pour se venger, se dit Finley...

Mais John eut une réaction totalement différente. Il se laissa caresser, claqua des mâchoires, et, de son évent, il poussa un cri aigu et chantant.

Finley le regarda d'un air étonné.

— Alors, John, que se passe-t-il ? demanda-t-il. Je ne t'ai encore jamais entendu t'exprimer ainsi. Et tu en profites juste au moment où je n'ai pas de magnétophone sous la main. Ce n'est pas chic, mon vieux ! Qu'est-ce que tu as à me dire ?

John garda le silence. Finley attendit une minute ; ils se regardèrent l'un l'autre droit dans les yeux, puis l'homme haussa les épaules.

— Bon, allez, John, on y va ! Tu connais la manœuvre, hein ? Je te laisse glisser dans l'océan, et après... À Dieu vat !

Finley fixa les crochets dans les anneaux de la cuve, le treuil à moteur se souleva et la fit basculer à bâbord, puis s'incliner vers la surface de l'eau. Lorsque la cuve tomba dans l'océan. John fit un bond gigantesque vers la liberté et l'infini. Appuyé au bastingage, Finley le suivit des yeux en hochant la tête en signe d'approbation.

— Ne me déçois pas, mon petit ! dit-il soudain à haute voix ; mais sa voix était comme éraillée. Nous sommes deux copains, deux complices même... les victimes d'Helen...

John sauta à plusieurs reprises hors de l'eau, traça des courbes élégantes en l'air et se sauva à une rapidité incroyable en sifflant. Il s'enfonça dans l'eau et disparut aux yeux de Finley.

Toujours appuyé au bastingage, Finley attendit trois minutes encore. Plus la moindre trace de John. Alors, il revint à la place de pilotage, alluma une cigarette et regarda sa montre.

Sept heures vingt-trois du matin. Voilà ce que l'on pourrait lire plus tard dans le cahier des rapports : « À sept heures vingt-trois, le dauphin John a été envoyé en mer pour y procéder à son entraînement habituel. Il n'est plus revenu et est resté dans l'océan. John doit être considéré comme perdu. »

À huit heures, au moment où Finley se préparait à remettre le moteur en marche pour retourner à Biscayne Bay, un claquement de bec prolongé et des cris aigus le firent sursauter. Comme sous l'effet d'une décharge électrique, il courut de nouveau jusqu'au bastingage.

John dansait dans l'eau, le rostre grand ouvert, et il salua Finley en poussant de petits cris perçants. Puis il exécuta une pirouette parfaite et repartit à toute allure dans les profondeurs de l'océan.

— John..., murmura Finley d'une voix émue ; il sentait une boule lui serrer la gorge. Ah John ! Mon vieux, espèce de filou, va ! Je le savais ! Je l'ai toujours su ! Nous nous connaissons si bien, tous les deux... Bon, maintenant, tout est okay, John. Maintenant ils peuvent dire et faire ce qu'ils veulent, hein ? Attends un instant, je te rejoins

dans l'eau...

Finley enfila son vêtement de plongée, fixa un couteau dans sa ceinture pour se défendre contre les requins le cas échéant, ainsi qu'un pistolet-harpon, glissa les pieds dans les palmes et se laissa tomber dans la mer sur le dos. Aussitôt John vint le rejoindre et tourna autour de lui à la nage, comme pour le protéger.

Finley fit plusieurs fois au crawl l'aller et retour entre le large et les récifs, puis longea ceux-ci, toujours accompagné de son ami John qui, très nerveux, faisait de son corps un rempart devant son maître contre les dangers de la haute mer. Le secteur était connu pour regorger de requins ; aussi la hardiesse de Finley frisait-elle la folie, et si Rawlings avait été présent, il n'aurait pas manqué de lui lancer de sévères reproches. Lorsque finalement Finley remonta dans le bateau, John lui-même donna l'impression de pousser un soupir de soulagement. Il se mit aussitôt à piauler gaiement.

Finley se frotta vigoureusement avec sa serviette-éponge ; il se sentait dans une forme telle qu'il devait se retenir pour ne pas pousser des cris d'allégresse. Il se pencha sur le bastingage, vers John, et lui mit la main sur la bouche au moment où le dauphin sauta. Il avait remporté deux batailles : John ne s'était pas sauvé au large, et il ne l'avait pas davantage attaqué quand il avait plongé à ses côtés. Au contraire, il l'avait protégé des requins. C'était plus que n'en aurait jamais osé espérer Finley.

— À présent, je sais que nous sommes de vrais bons amis, déclara-t-il d'une voix tendue d'émotion au dauphin. Tu avais tout à fait raison : il faut réfléchir profondément avant de se lancer dans cette aventure de l'amitié. Les hommes se tombent beaucoup trop vite dans les bras, et ils ne tardent pas à être déçus. Tandis que nous, maintenant, nous formons une équipe ; nous sommes comme les deux doigts de la main, n'est-ce pas, vieux frère ?

Finley alla chercher un anneau spécial qu'il lança autour du cou de John afin de le maintenir à proximité de l'embarcation. John siffla à haute voix.

— Je sais, oui je sais que tu n'aimes pas ça. Mais nous allons faire du vrai bon travail, n'est-ce pas ? À cet endroit-ci, la mer a deux cent dix-neuf mètres de profondeur. Au-dessous de nous, c'est le chaos, écueils, cavernes, fissures étroites et fossés... Tout ce qui tombe ici est perdu ! Le plongeur qui s'y aventure regarde ça de loin, bien en sécurité, et fait aussitôt demi-tour. « Je ne suis tout de même pas fou ! » dirait-il. Mais nous, mon petit, nous allons voir si tu réussis à trouver quelque chose dans ce paysage chaotique, et à le ramener sur la terre ferme.

Finley alla chercher une caisse en métal remplie de plomb posée à côté du volant et munie d'un anneau sur sa partie supérieure ; puis il

courut jusqu'à bâbord et la jeta dans l'eau. Pendant ce temps, John était attaché à tribord ; il entendit le choc de la caisse dans l'eau et comprit d'emblée ce que l'on attendait de lui. Il poussa quelques cris rauques et fouetta la mer de sa queue puissante. Finley attendit une bonne minute, pour être sûr que la boîte d'acier était bien tombée quelque part au fond, au milieu des écueils, puis il rejoignit le dauphin.

— Ce n'est pas une mission facile, mon vieux ! Jusqu'à présent, tous les objets que vous avez dû rechercher au fond de l'eau étaient tous des véhicules, si je puis dire, plus ou moins volumineux, mais tous munis d'un moteur. Or le moteur le plus silencieux n'échappe pas à vos oreilles ultra-sensibles de dauphins ; aussi les missions étaient-elles relativement faciles à exécuter. Mais cette fois, il n'y a pas de moteur. L'objet que je viens de jeter dans l'eau est parfaitement immobile et sans vie ; il gît quelque part au-dessous de nous, n'émet aucun son, pas plus que de décharges électriques, aussi minimes soient-elles. Finley se pencha encore davantage sur le bastingage. John, si tu la trouves, cette caisse, tu seras un vrai champion ! Nous n'avons encore jamais tenté cette expérience, pas même avec Ronny ! Allez, à toi de jouer...

Il détacha le dauphin qui d'un bond s'enfonça dans les profondeurs, « sonde », comme l'on dit dans le jargon professionnel. Il passa sous l'embarcation puis fonça vers le chaos. À ce moment précis, Finley mit en marche la trotteuse du chronomètre placé sur le tableau de bord. L'aiguille obéit instantanément à l'injonction ; Finley brancha également un autre cadran. Puis il s'installa sur le siège du cockpit pour attendre les événements.

À plusieurs reprises, John réapparut en trombe à la surface de l'eau, exécuta quelques sauts périlleux dans l'air pour disparaître aussitôt dans les profondeurs. Et reparaître quelques instants plus tard.

— Oui, je sais, John, c'est une mission impossible ! dit Finley tout haut. Où chercher ? On n'entend rien, et ton radar hypersensible ne te sert à rien. C'est ce que je voulais savoir, tout simplement. Allez, mon petit, reviens à bord !

Au moment où il allait appuyer sur le bouton du stimulateur pour rappeler John, le dauphin réapparut à la surface de la mer. Mais sans se livrer cette fois à ses sauts habituels ; il sortit la tête de l'eau, tout simplement pour montrer la caisse de métal à son maître. Il avait passé la mâchoire inférieure dans l'anneau et, satisfait de lui, il fit entendre une série de sifflements joyeux et triomphants par son « évent » situé au sommet du crâne.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Finley en stoppant le chronomètre.

Il avait suffi à John de sept minutes et quarante-neuf secondes

exactement pour accomplir cette mission.

— John ! C'est phénoménal ! Comment t'y es-tu pris pour ramener ce coffre ? Ah, mon petit, si au moins tu pouvais parler pour de vrai ! Comment as-tu fait pour repérer cet objet au milieu des trous et des fissures ? Car je suppose qu'il doit y en avoir, un bric-à-brac là en bas ! Et des objets en métal donc ? Qu'est-ce qui t'a fait pencher pour cette caisse-là, plutôt que pour autre chose ? John, c'est sensationnel !

Finley alla en courant jusqu'à la petite grue, fit glisser la cuve dans l'eau, et sans attendre d'en être prié, John s'y faufila pour se faire hisser à bord. Une fois là, il tendit la tête vers Finley qui le débarrassa de sa charge et lui libéra ainsi le bec. Le dauphin semblait ravi lui aussi ; il frotta gentiment la main de son maître avec ce bec qui lui servait de bouche et, de ses narines tendues, lui caressa les paumes.

— Quand j'aurai rendu mon rapport sur ton travail d'aujourd'hui, mon grand, tu vas l'avoir dure pendant un moment ! Car ils voudront tous te voir à l'œuvre... Steve ne manquera pas d'affirmer que ta réussite ne fut qu'un heureux coup du hasard et un cas qui ne se répétera pas. Il va falloir que tu lui prouves qu'il se trompe ! Tu verras la tête qu'ils feront tous !

Finley rentra au centre vers midi seulement. Il ramena John dans le grand bassin et lui donna un seau plein de poissons dont son nouvel ami ne fit qu'une bouchée, comme s'il mourait de faim, et en claquant la langue, preuve qu'il se régala.

— Tiens tiens ! Le voilà revenu à la raison ? demanda l'un des aides-soigneurs.

— Qu'est-ce que ça veut dire, revenu à la raison ? riposta Finley en jetant sur l'homme vêtu d'un survêtement blanc un regard chargé de reproches. Quand vous avez un pet de travers, vous aussi vous avez plus ou moins l'air d'un idiot !

— C'est possible, Sir...

Le soigneur préféra s'esquiver sans demander son reste. Les savants attachés à la recherche sur les dauphins ont tous un grain, se dit-il. Plus ou moins gros selon les individus. Le pire, c'est celui-ci, le docteur Finley... Lui, il donnerait cher pour être lui-même un dauphin. À force de s'occuper d'eux toute la journée et d'apprendre leur langage, ils finissent par s'abîmer le cerveau. Même le docteur Rawlings donne parfois l'impression de perdre la tête.

Finley rentra directement chez lui, s'installa à sa machine à écrire et se mit immédiatement à la rédaction de son rapport. « Comment un dauphin peut retrouver un objet inanimé au fond de l'eau », tel en fut le titre ; mais ensuite, il déchira la feuille et trouva un autre titre, moins ronflant : « Numéro spécial exécuté par le dauphin John dans le programme d'entraînement à la plongée. »

Il eut bien du mal à ne pas se laisser emporter par l'enthousiasme,

et à modérer les termes de son rapport qui, de par sa nature, devait se limiter à un style réaliste. Tout d'un coup, il s'arrêta brusquement en pleine inspiration, tourna la tête vers la fenêtre et déclara à haute voix, dans le vide :

— Cette fois, nous lui avons montré ce dont nous sommes capables, hein, John, à cette femme ? Nous ne nous laissons pas abattre par un amour malheureux, nous... !

Will, surnommé Blacky par ses amis, était un gentleman, Helen ne pouvait s'empêcher de se le dire et répéter chaque fois qu'elle le rencontrait. Et ce jour-là, comme tous les autres jours, dans le hall de l'Hôtel Titanic, à Miami Beach, il brillait par son costume blanc en soie véritable, une soie de la meilleure qualité, et son sourire lumineux. Mais il arborait en plus un immense bouquet de roses jaunes, les fleurs préférées de la jeune femme.

— Aussi superbes que soient ces roses, il faut que je vous gronde, Blacky, dit Helen, et elle sentit son cœur battre plus fort que d'habitude. Elles coûtent une petite fortune, et par le climat que nous avons ici, elles se faneront en une soirée...

— Mais au moins elles m'auront permis de contempler votre sourire et une lueur de soleil dans votre regard, Helen. Cela vaut bien une petite fortune !

Il baisa la main de sa compagne et, une fois de plus, celle-ci s'étonna de sa réserve. Pourtant elle n'aurait certainement pas détourné la tête s'il l'avait embrassée sur la joue... ou sur les lèvres. Mais il n'en fit rien, et elle mit cette réserve sur le compte du respect qu'il manifestait à son endroit. N'empêche qu'elle aurait aimé voir le jeune homme un peu plus expansif au bout de leur sixième rencontre. »

Helen avait beaucoup réfléchi sur le compte de Blacky Fisher. Un homme qui avait réussi et dont la réussite avait fait fuir l'épouse ; car elle trouvait qu'il était trop orienté vers le succès professionnel. Désarmé, il s'était acheté une maison à Miami, maison qu'il avait fait transformer à son goût afin de commencer une nouvelle existence qu'il espérait plus heureuse. Il n'était pas encore remis de la profonde déception que lui avait causée sa femme, et cela le rendait prudent, et même sceptique à l'égard de toutes les femmes... à l'égard de moi aussi, se dit Helen. L'attitude fringante qu'il adoptait ne servait qu'à cacher ses complexes. Point n'était besoin d'être une psychologue chevronnée pour s'en rendre compte très rapidement. Et psychologue chevronnée, Helen l'était...

Pendant que Will Fisher plaçait les fleurs dans un grand vase de cristal, dans le hall d'entrée du Titanic, et qu'Helen, d'un geste coquet, plantait une des roses, jaunes dans ses cheveux, le docteur David

Abraham Clark flânait le long des vitrines de l'allée commerçante qui faisait partie de l'hôtel et observait les deux jeunes gens à travers leur reflet dans les vitres.

Bientôt ils pénétrèrent dans le bar ; au lieu de les suivre, Clark entra dans une cabine téléphonique et composa un numéro. Il n'échangea que quelques mots brefs avec son interlocuteur, puis quitta la cabine et alla se chercher une table dans la salle du restaurant baptisée « Palais des Ondes » d'où il pouvait observer celle qui avait été réservée à Will Fisher. Il n'avait eu aucune peine à la dénicher : le vase de cristal contenant le bouquet de roses jaunes y avait déjà été apporté.

David Abraham sirota lentement un campari-orange pour tuer le temps ; il étudia la carte qui offrait des mets connus sous des noms pleins de fantaisie. Ainsi une simple escalope viennoise était traduite « mélodie de veau à la Johann Strauss », ce qui aurait presque brisé le cœur d'un Viennois sans doute. Puis il lut la carte des vins d'un bout à l'autre et y trouva par exemple une « goutte de soleil rhénan » qui n'était autre qu'un bon vin blanc allemand.

Helen et Fisher finirent par arriver à leur tour, et Clark constata avec quelque souci que sa jeune collègue avait passé son bras sous celui de son compagnon. Elle riait, la tête renversée en arrière et paraissait très heureuse. À peine étaient-ils assis que trois maîtres d'hôtel se précipitèrent vers eux ; M^r Fisher semblait être un client assidu et apprécié de l'établissement. Non sans raison sans doute. En guise de prélude au festin, Fisher commanda une bouteille de champagne comme apéritif, ce qui ne manqua pas de surprendre David Abraham. Il ne recule pas à la dépense, se dit-il. Il doit avoir un compte « frais de représentation » illimité, ce qui est extrêmement rare, mais qui montre en quelle estime il tient Helen.

Quant à lui personnellement, Clark commanda un dîner très simple arrosé d'un vin de Californie. Conséquence de sa frugalité, sa table n'attira l'attention que d'un seul serveur. À cela s'ajoutait la couleur noire de sa peau... De nos jours encore, dans les États du Sud, le fait pour un Blanc de servir un Noir et de l'appeler « Sir » posait un véritable problème de conscience. Clark n'en perdit pas sa placidité pour autant : il y était habitué depuis sa plus tendre enfance. Même lorsque, au cours de congrès scientifiques officiels, il portait son badge au revers de son veston, « D^r D.A. Clark », il percevait la répugnance qu'éprouvaient les Blancs à le considérer comme un être humain à part entière, leur égal.

— Aujourd'hui, je célèbre une sorte de « Première », déclara Fisher après qu'ils eurent trinqué avec leur coupe de champagne. Le premier pas vers une seconde vie, en quelque sorte.

— Il faut que vous m'expliquiez cela plus à fond, Blacky, répondit

Helen.

Et elle sentit son cœur se déchaîner dans sa poitrine. Elle connaissait ce genre de réflexion. Certains hommes tournaient indéfiniment autour du pot, pour exposer leurs problèmes, alors que l'on pouvait les résoudre en quelques phrases très simples.

Mais Will Fisher n'était pas de ceux-là ; il alla droit au fait.

— Les travaux que j'ai fait faire dans ma nouvelle maison sont presque terminés ; en tout cas, elle est déjà présentable. C'est une belle demeure, certes, une demeure destinée à un être humain... mais il y manque le souffle vivifiant d'une femme. Le flair féminin. Malgré cela, je crois pouvoir dire qu'elle est vraiment très belle... Il fixa Helen droit dans les yeux, et elle s'efforça de répondre au regard pénétrant de ces yeux noirs avec une parfaite maîtrise d'elle-même. Je voudrais vous montrer ma maison, Helen.

— Quand ?

— Ce soir, après ce petit festin solennel.

— Pourquoi ?

— Voilà une question brutale et dure. Fisher aspira une longue bouffée d'air. Depuis que je vous connais, Helen, ma vie s'est illuminée. Je sais très bien à quel point il est stupide de vous dire : je vous aime... Il leva les deux mains en signe de défense. Oubliez tout de suite ces trois mots. Il faut que vous commenciez par voir qui je suis et comment je vis. Vous en saurez davantage sur mon compte, et vous pourrez soit me laisser tomber, soit rester près de moi. Tout ce qui s'est passé entre nous jusqu'ici n'est qu'un commencement. Je ne connais de vous que le nom et le prénom. Helen Morero... et me voilà déjà au bout de mon savoir. Qui êtes-vous ? Que faites-vous ? Êtes-vous indépendante ou travaillez-vous pour un patron ? Êtes-vous veuve ou divorcée ? Comment est-il possible qu'une femme aussi merveilleuse que vous traverse l'existence dans la solitude... ? Si vous saviez à quel point mes pensées se sont appesanties sur le mystère que vous représentez ! Combien de fois ai-je été tenté de vous suivre en cachette, la nuit, quand vous rentriez chez vous, pour savoir où vous habitez, et comment vous vivez ! Mais finalement, je n'ai pas cédé à la tentation, par peur que vous vous en aperceviez... Fisher se pencha au-dessus de la table et saisit dans les siennes les deux mains d'Helen. Aujourd'hui est un jour très particulier. Ma maison est prête, et j'ose enfin vous poser la question : Helen, qui êtes-vous ?

Là-bas, dans son coin, David Abraham venait enfin de voir arriver le vin de Californie sur sa table, et il ne se fâcha pas le moins du monde en constatant que son serveur était aussi un Noir.

— Dis-moi, vieux frère, demanda-t-il à mi-voix. Qui est l'homme assis en face de la jeune femme blonde là-bas ? À la table où se trouve le bouquet de roses jaunes ? L'homme aux cheveux bouclés et à la

physionomie avenante...

— M^r Fisher, répondit aussitôt le serveur.

— C'est un habitué ?

— Non. Il vient ici depuis une semaine seulement. Il a débarqué un jour, sans crier gare. Et il ne loge pas à l'hôtel. Il a peut-être loué une maison dans le coin, pour les vacances... Pourquoi ?

— J'ai l'impression que je le connais, répondit Clark d'un air pensif.

— Vous devriez lui poser la question, Sir.

— Voilà au moins une idée géniale, mon vieux ! David Abraham sourit de toutes ses dents immaculées.

— Je vais y réfléchir.

On apporta les hors-d'œuvre à la table de Fisher : du homard enrobé de coulis de groseille. Le docteur Clark but une gorgée de vin et se rappela le prix du premier plat ; il l'avait lu sur la carte. Nous ne sommes que de pauvres types, nous, les scientifiques, se dit-il. Bon, alors, il s'appelle Fisher... Un nom aussi « rare » que Meyer, Miller, Dupont et Durand. Je me demande combien de Fisher il doit y avoir dans Miami et ses environs !

— Parlez-moi de votre travail, Helen, disait Fisher à cette minute précise.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, Blacky..., répondit-elle.

— Que faites-vous dans la vie ? Vous éludez ma question, Helen. Pourquoi ? Vous n'avez pas confiance en moi ?

— Je suis médecin, dit-elle sur un ton ferme.

— Non ! Fisher écarquilla ses yeux de braise. Un vrai médecin ? En blouse blanche ?

— Oui. En blouse blanche.

— Vous avez un cabinet de consultation ? Ou vous travaillez dans une clinique ?

— Dans une clinique peuplée de malades très difficiles.

David Abraham se leva de table et quitta la salle du restaurant par une autre porte. Puis il s'enferma de nouveau dans une cabine téléphonique. Cette fois, il parla plus longtemps, le front appuyé sur la porte vitrée. Et il vit Will Fisher se lever à son tour et s'engouffrer dans les toilettes. Clark esquissa un sourire et, sans, savoir pourquoi, il regarda sa montre.

Le maître d'hôtel, là-bas dans le restaurant, apporta le second plat, un consommé aux truffes à la Boccuse. Helen décida d'attendre le retour de Will Fisher avant de se servir... mais il ne revint pas. Un quart d'heure s'écoula. Le maître d'hôtel commençait à s'agiter à proximité de la table, car un consommé aux truffes froid serait une offense pour le palais. L'air désespéré, il ne quittait pas la porte des yeux.

Mais Fisher ne revint pas.

Au bout de vingt minutes, alors qu'Helen était tout à fait désseparée, le directeur de l'établissement s'approcha de sa table et se pencha vers elle. C'était un homme d'un certain âge déjà, à la mine défaite, vêtu d'un complet noir. Ses lèvres tremblaient, comme si elles étaient parcourues par un courant électrique.

— Madame,... Voudriez-vous me suivre, s'il vous plaît ? demanda-t-il à voix basse.

Helen sursauta. Entre-temps, David Abraham s'était empressé de réintégrer sa table. Il observa la scène d'un œil très intéressé.

— Pourquoi ? Où est donc M^r Fisher ? demanda-t-elle.

— Justement, c'est de M^r Fisher qu'il s'agit. Le directeur eut du mal à avaler sa salive. Je vous en prie, madame, l'affaire est déjà très regrettable pour nous... Nous tenons à éviter tout incident.

— Où est M^r Fisher ? demanda-t-elle une seconde fois, sur un ton perçant.

— Dans les toilettes, murmura-t-il en soupirant. Madame, je vous en prie, remettez-vous... Il est mort... Il a été assassiné... On vient seulement de le trouver...

Helen se leva avec la grâce d'une poupée mécanique ; dont on venait de remonter le ressort et quitta la salle du restaurant au côté du directeur.

À l'autre extrémité du restaurant, la table d'Abraham Clark demeura également veuve de son client.

ON fit grâce à Helen Morero du spectacle du cadavre. Le directeur l'emmena directement dans son bureau ; et il commença par éponger son visage inondé de sueur et par prendre une cigarette qu'il alluma d'une main tremblante. On attendait la police d'un moment à l'autre ; le sous-directeur montait la garde auprès des grandes portes vitrées et tournantes du hall d'entrée pour supplier ces messieurs de faire preuve de la plus extrême discrétion. Plus de deux mille personnes étaient réunies dans les différentes salles et dans les bars et les salons ce soir-là ; toutes les chambres étaient occupées. Si jamais la rumeur publique répandait la nouvelle de ce meurtre odieux commis dans l'hôtel, ce serait aussitôt la débandade... Inutile de se faire des illusions à ce sujet.

— C'est la quatrième fois ! gémit le directeur en se laissant tomber lourdement dans un fauteuil.

Pendant qu'il parlait, la fumée lui sortait de la bouche et des narines.

— ... Mais toujours dans les chambres, ajouta-t-il aussitôt. Une fois, un drame de la jalousie ; une autre fois, un crime crapuleux, la troisième fois, *cosa nostra*... Mais jamais encore ça ne s'était passé dans les toilettes ! Vous connaissiez bien M^r Fisher ? Avez-vous remarqué s'il était particulièrement agité ce soir ?

Questions qui furent répétées une demi-heure plus tard par les représentants de la loi. Le chef de la commission criminelle, un certain lieutenant Baldini, homme relativement jeune encore et plutôt rustre de manières, faisait face à Helen ; il avait posé les pieds sur une chaise et manifestement ne voyait aucune raison de s'exprimer avec un minimum de tact.

— On a exécuté M^r Fisher dans la cabine trois des toilettes pour hommes, déclara-t-il d'une voix neutre. J'emploie à dessein le terme « exécuté », car le travail a été fait proprement : un coup de revolver dans la nuque, avec une arme de 9 mm équipée d'un silencieux. Il se trouvait devant l'urinoir lorsqu'il a été touché ; après quoi l'assassin le traîna sur deux mètres environ jusqu'à la cabine 3 dont il referma la porte. On a retrouvé Fisher assez rapidement, car un filet de sang s'est mis à couler sous la porte, ce qui attira l'attention d'un certain M^r Benneman, au moment où il reboutonnait son pantalon. Celui-ci

prévin aussitôt la gardienne du lieu qui ouvrit la porte de la cabine en question, poussa un cri et tomba immédiatement dans les pommes. M^r Benneman aussi a subi le contre-coup de ce choc, et il se trouve actuellement aux soins du médecin de l'hôtel. Lui, en tout cas, a un alibi à toute épreuve : au moment ! où il pissait, il y avait déjà longtemps que Fisher était mort. Il jeta sur Helen un regard gentil, mais totalement indifférent. Telle est la situation, M^{rs} Morero. Qu'avez-vous à dire à ce sujet ?

— Rien, répondit Helen en haussant les épaules. Que voulez-vous que j'aie à dire ? C'est horrible ! Affreux ! Pourquoi quelqu'un a-t-il tué M^r Fisher ? Pourquoi l'a-t-on... exécuté, comme vous dites ? Il avait des ennemis ?

— C'est justement ce que nous espérons apprendre par votre intermédiaire.

— Je connais M^r Fisher depuis quelques semaines seulement. Nous nous voyions aujourd'hui pour la sixième fois. Nos rapports se limitaient à des rencontres de pure convention.

— Vous n'étiez pas intime avec lui ?

— Non.

— Pas de liaison ?

— Non ! répéta Helen à haute voix.

Le lieutenant Baldini fit la grimace. Il se demandait vraiment pour quelle raison elle s'énervait en répondant ! à des questions aussi simples et aussi précises.

— Nous ne nous tutoyions même pas.

— Que savez-vous de lui ?

— Oh, fort peu de choses. Je ne savais que ce qu'il m'avait raconté. Il travaillait dans l'immobilier ; il était divorcé depuis que sa femme s'était sauvée avec un architecte. Il vient de s'acheter, ou de se faire construire, une maison ici, à Miami... Il voulait justement me la faire visiter aujourd'hui, pour la première fois, parce qu'elle vient d'être terminée.

— Où est-elle, cette maison ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il parlait toujours de « la maison », « ma maison », sans jamais préciser où elle se trouvait.

— Et ensuite ? Que savez-vous d'autre ?

— C'est tout.

— Il n'a jamais parlé beaucoup de lui ?

— Non. Il ne parlait que de ses projets. La plus, grande partie du temps, nous discussions art, théâtre, opéra, concert, peinture... Il était très au fait de toutes ces questions.

— Et vous, quelles sont vos occupations ? demanda Baldini, plutôt mécontent de ce maigre butin.

— Je suis psychologue, spécialiste des dauphins.

— Quoi ? s'écria le chef de la commission criminelle en ôtant ses pieds de la chaise.

— J'ai étudié la médecine, et après m'être consacrée pendant un certain temps à la recherche sur le cerveau, j'ai poursuivi des études de zoologie et de psychozoologie. Puis je me suis spécialisée dans les dauphins.

— Qu'est-ce qu'on ne fait pas, de nos jours ! C'est à peine croyable ! s'exclama Baldini en considérant Helen avec une curiosité non déguisée. Est-ce que vous étendez les dauphins sur un divan dans votre cabinet de consultation ? Quels sont les problèmes qu'ils peuvent bien vous exposer ?

— Pour votre profession, vous êtes étonnamment puéril, Lieutenant ! répondit Helen sur un ton irrité.

Piqué au vif, le lieutenant Baldini renversa la tête en arrière et remit les pieds sur la chaise. Un sergent entra dans le bureau et lui tendit un billet que Baldini parcourut des yeux avant de l'enfoncer dans sa poche.

— Un bref rapport du médecin de la police, dit-il. Tué par une balle tirée à bout portant. Nombreuses traces de poudre autour de la blessure. Fisher n'a même pas eu le temps de se rendre compte qu'il mourait. Il était paisiblement debout devant l'urinoir lorsque le meurtrier a tiré son coup de feu. Une variante d'exécution extrêmement rare. Elle nous prouve en tout cas que quelqu'un avait intérêt, et un intérêt brûlant, à ce que Fisher disparaisse de ce monde le plus vite possible ; sans doute était-ce pour lui une question de vie ou de mort. Fisher ne s'en doutait pas le moins du monde ; il ne s'attendait pas à recevoir la visite d'un assassin, ni à en être la victime. Il vous avait invitée, M^{rs} Morero, à un petit festin de gourmet ce soir, et voulait ensuite vous faire les honneurs de son nouveau palais. Peut-être cette démarche était-elle destinée à approfondir vos relations réciproques...

— Peut-être, fit Helen d'une voix absente.

— En tout cas, ce n'est pas ainsi que se comporte un homme qui a la mort à ses trousses, si je puis m'exprimer ainsi. — Décidément la grossièreté de ce représentant de l'ordre public n'avait pas de limites. — De deux choses l'une : ou bien cette histoire est le résultat d'une erreur ; on s'est trompé de victime, parce que, de dos, Fisher ressemblait à l'homme visé. Ou bien alors, c'était un comédien hors classe et vous-même, M^{rs} Morero, ne vous êtes aperçue de rien. Ce qui est plutôt surprenant de la part d'une psychologue.

— M^r Fisher était aussi gai et détendu ce soir que les autres fois, répondit Helen d'une voix sourde. C'est peut-être une erreur, en effet... Mon Dieu !

— Racontez-nous comment vous avez fait la connaissance de ce

M^r Fisher.

Quelqu'un tendit à Baldini un verre de gin-tonic, et le policier remercia d'un signe de tête. Puis il le leva en direction de son interlocutrice et le vida d'un seul trait.

Helen raconta l'incident du supermarché, la manière dont M^r Fisher avait accroché sa voiture, le champagne de la réconciliation et la première invitation au show de Sammy Davis junior.

— Et voilà, nous nous sommes revus quelques fois, conclut-elle. M^r Fisher était un homme très sympathique. Il ne s'est jamais montré importun, au contraire. Un gentleman dans toute l'acception du terme... Je ne comprends rien à tout cela, Lieutenant.

— Est-ce qu'il y aurait une autre liaison en jeu ? demanda encore Baldini.

Helen le regarda d'un air ahuri.

— Que voulez-vous dire ?

— Est-ce que quelqu'un aurait de bonnes raisons d'être jaloux de Fisher ?

— Non.

— Vous vivez seule ?

— Oui. Avec un groupe de chercheurs, à proximité des dauphins.

— De braves bêtes, intelligentes et gentilles. Le lieutenant Baldini grimaça un sourire. Mais une chose est certaine : ce n'est pas un dauphin qui a tué Fisher.

— Plaisanterie plutôt macabre, riposta Helen furieuse.

— Je vais me permettre par la suite de jeter un coup d'œil sur votre entourage, M^{rs} Morero.

— Je vous en prie... Helen esquissa un pauvre sourire. Si vous présentez un laissez-passer du Pentagone, vous pourrez entrer dans le centre d'études.

— Votre plaisanterie à vous, M^{rs} Morero, est plutôt tirée par les cheveux...

— Pas le moins du monde. Personne ne parvient jusqu'à nous sans montrer patte blanche... en l'occurrence, un laissez-passer émanant du Pentagone ou du haut commandement de la marine. Et si vous tentiez de pénétrer de force, Lieutenant, vous mettriez fin à votre carrière dans la police.

Baldini se tut ; il regarda Helen d'un air pensif, puis appela d'un signe les deux directeurs et les autres agents de police.

— Je voudrais parler seul à seul avec le docteur Morero, déclara-t-il, en faisant preuve cette fois d'un ton de courtoisie qu'on ne lui aurait pas soupçonné.

Il attendit que tout ce monde ait quitté le bureau, puis vérifia si un micro ou un magnétophone n'était pas branché quelque part, et revint auprès d'Helen.

— Vous faites partie d'une mission spéciale ?

— Top-secret, Lieutenant. Officiellement, nous n'existons pas... Cela doit vous suffire. Même vous, vous ne devez pas en savoir davantage.

— Mais M^r Fisher, lui, le savait ?

— Non.

— Il ne s'en doutait pas non plus ?

— Jamais un mot n'a été prononcé entre nous à propos de mes activités.

— Serait-il possible malgré tout qu'il fût au courant de vos travaux ?

— Non, voyons ! Comment ? Helen regarda Baldini de ses yeux pénétrants. Je comprends très bien où vous voulez en venir. Vous pensez que ce pourrait être un crime commis par un agent des services secrets... Fisher victime de la guerre des Cinquièmes colonnes !... Elle secoua la tête. Non, je ne crois pas.

— Vous vous contentez de ne pas y croire... Mais ce cadavre exige plus qu'une simple présomption de notre part ! Une certitude ! Que diable, M^{rs} Morero, toute l'affaire change d'aspect sous cette perspective ! Et je vais devoir marcher sur des charbons ardents, moi ! Les gars de la CIA et du FBI vont venir y mettre leur grain de sel... Il faut que je fasse un rapport, vous comprenez. Savez-vous ce que ça signifie ? C'est *vous* qui êtes la cause directe de cette exécution ! Mon Dieu, quel remue-ménage ça nous promet !

— Ce... ce ne sont aussi que des présomptions, murmura Helen d'une voix chevrotante.

Tout d'un coup, elle avait pâli. Sa mémoire lui rappela les paroles de Rawlings : tu ne peux pas venir avec nous à San Diego... Nous allons automatiquement entrer dans le collimateur des services d'espionnage ; et personne n'est plus en danger qu'une femme dans ces conditions ! Tu resteras à Biscayne Bay... Mais Fischer n'avait vraiment pas la moindre idée de tout cela.

— Est-ce que vous pouvez prouver que Fisher n'était pas un agent ? Tout en prononçant cette phrase, Baldini prit le téléphone d'une main, et de l'autre, il feuilleta un petit carnet manifestement malmené au cours des années, à la recherche d'un numéro. Ce petit accident de voiture, un choc entre deux pare-chocs, apparaît ainsi sous un tout autre jour. Ce fut un incident provoqué pour créer un contact. Méthode antédiluvienne, mais toujours efficace, en voilà une nouvelle preuve. Ce Fisher, il va nous falloir maintenant le disséquer, lui soulever toutes ses plumes et le reconstituer ensuite comme un puzzle... ! Oui ? Baldini se pencha vers le téléphone. La CIA, Miami ? Major Kenneth ? Ici Baldini, de la commission criminelle. Nous avons un cas inquiétant, Major. Une balle dans la nuque. Ça ressemble bien à

la liquidation d'un agent. Navré de vous arracher à la lecture du dernier *Play Boy*... Bien entendu, j'attends sur le lieu du crime. Titanic Palast. Les toilettes pour hommes, situées près du restaurant intitulé « Palais des Ondes »... Mais non, Major, je vous assure, ce n'est pas une plaisanterie idiote. Pour changer, un des vôtres a été tué d'une balle à bout portant dans l'urinoir... Baldini raccrocha et sourit à Helen comme pour s'excuser. Les gars de la CIA ne sont pas précisément des Enfants de Marie.

— Pas plus que les gens de la police criminelle.

— À cause de nos fréquentations... C'est notre pain quotidien, vous savez, et bien sûr, ça laisse des traces.

— Et moi, qu'est-ce que je vais devenir ?

— Attendons ce que va dire la CIA... Ils ont souvent des idées, eux... Est-ce qu'ils n'ont pas le droit non plus de pénétrer dans votre forteresse ?

— Uniquement avec l'autorisation de l'Amirauté.

— En fait, nous voilà en possession, du moins en théorie, d'un développement logique : un inconnu nommé Fisher fait la connaissance d'une mystérieuse Helen Morero, le docteur Morero, elle-même entourée du voile épais du secret, et ne tarde pas à recevoir une balle dans la nuque. Aucun doute là-dessus, c'est du boulot de professionnel, sans oublier le silencieux. Helen se mit soudain à trembler de tout son corps, et Baldini posa sa main épaisse et rassurante sur l'épaule de la jeune femme. Allons, docteur, ce n'est pas le moment de flancher. Jusqu'à présent, vous avez eu du cran ! Et une chose encore, vous avez eu une sacrée veine... Car vous étiez toute prête à tomber amoureuse de Fisher, hein ?

— Oui, dit-elle sans hésiter, d'une voix tremblante. Je me sentais heureuse en sa compagnie. Et j'étais décidée à ne plus résister à ce sentiment. Elle leva sur Baldini un regard presque suppliant. Fisher n'était pas un agent, non, ce n'est pas possible ! Il voulait me montrer son agence immobilière...

— On a démasqué des espions qui étaient boulangers-pâtisseries, ramoneurs, jardiniers ou de braves comptables. L'immobilier, c'est très pratique, on est sans cesse en déplacement sans que cela paraisse suspect.

— Autrement dit, pour vous, l'affaire est claire, hein ? demanda Helen sur un ton plein d'amertume.

— Presque ! Il ne me manque plus que le meurtrier. La CIA s'en chargera, si nous avons percé le secret de Fisher. Et nous saurons ainsi qui s'intéresse à vous. Il jeta sur la jeune femme un regard plein de compassion. Je crains fort qu'à partir de maintenant, c'en soit fait de votre petite vie tranquille.

— Qu'est-ce que vous entendez par « petite vie tranquille » ?

— Oh, rien de particulier, je disais ça en général. Ceux qui entrent dans le collimateur des services secrets peuvent dire adieu à leur existence paisible.

Un homme pénétra dans le bureau du directeur de l'hôtel, en même temps que les quatre officiers de la CIA en civil. Un homme qu'Helen ne s'attendait pas à voir là et qui représentait pour elle soutien et protection.

Le docteur Clark.

— David Abraham ! s'écria-t-elle en bondissant de son siège. Comment se fait-il que tu sois là ? Mon Dieu, comme je suis contente de te voir ! J'ai la tête complètement à l'envers !

Baldini commença par jeter un coup d'œil pénétrant sur ce nègre gigantesque, puis sur les officiers de la CIA, et il se glissa entre Helen et David Abraham avant que la jeune femme ait eu le temps de se précipiter sur lui pour chercher de l'aide.

— Qui êtes-vous donc ? s'écria le lieutenant de la commission criminelle. Qui vous a permis d'entrer ici ? Vous piquiez un petit roupillon dans les parages peut-être, hein ?

— C'est le docteur Clark ! s'écria Helen. Un collègue.

— David Abraham Clark...

Il prit son passeport dans sa poche et le présenta à Baldini qui n'y jeta même pas un coup d'œil.

— Alors, vous aussi, vous êtes psychiatre pour dauphins ?

— Oui, quelque chose comme ça. Clark grimaça un sourire et lança un regard rassurant à Helen par-dessus l'épaule du policier. Un hasard, un de ces heureux hasards... Je viens au Titanic pour danser et qu'est-ce que j'entends dire... On chuchote...

— Comment, on chuchote ? hurla Baldini. Qui est-ce qui chuchote ? Pas un mot n'est sorti de cette pièce !

— Vous vous imaginez vraiment que l'on trouve tout à fait normal de voir les toilettes pour hommes assiégées par des agents de police ? Clark sourit au lieutenant qui ne pouvait maîtriser sa fureur. Puis vient le médecin de la police locale avec sa célèbre trousse noire. Du côté des agents, pas un mot. Personne ne va croire que quelqu'un a succombé à un pet explosif ! J'ai rencontré un gars d'ici qui me connaît bien et qui m'a murmuré à l'oreille : il paraît qu'il y a un cadavre là-dedans. Et qu'une jeune beauté blonde, appelée Morero, est impliquée dans l'affaire... Morero ! Alors j'ai bondi comme un coureur au sprint... Helen, mais c'est horrible !

— Et on vous a laissé entrer ici comme ça, tout simplement ? hurla Baldini de plus belle.

— C'est moi qui l'ai introduit... Un des officiers de la CIA fit un geste apaisant de la main en voyant le visage furieux de Baldini tourné vers lui. Le docteur Clark m'a mis rapidement au courant de la

situation et il m'a semblé que sa présence ici pourrait être utile. J'ai l'impression que nous allons avoir du sacré boulot.

Au bout de deux heures enfin, Helen fut autorisée à rentrer chez elle, accompagnée du docteur Clark qui laissa sa voiture à l'hôtel et prit le volant de la Rabbit de sa compagne.

— Il ne manquerait plus que ça que tu te jettes contre un mur maintenant, avec toutes ces émotions, lui avait-il dit en tendant la main pour avoir la clef de contact. Et avant de te mettre au lit, je te ferai une piquûre calmante.

— Non ! Pourquoi une piquûre calmante ? Je suis très calme. C'est tout simplement absurde de croire que Fisher était un espion, un agent à la solde de... Mais cela prouve une fois de plus avec quelle facilité on peut construire une histoire parfaitement logique. Tout concorde... et pourtant rien n'est vrai.

Helen rencontra une dernière fois Will Fisher. Dans la cour arrière de l'hôtel, deux hommes portaient une civière recouverte d'une couverture sous laquelle on devinait une forme humaine immobile. On emportait le cadavre vers le laboratoire du médecin légiste.

Toute frissonnante, Helen chercha refuge auprès de son collègue, et David Abraham Clark, le grand Noir rassurant, lui entourait les épaules de son bras protecteur.

Les quatre officiers de la CIA et le lieutenant Baldini n'avaient pas encore quitté le lieu du crime, les toilettes pour hommes, où l'on avait relevé à présent tout ce qui pouvait servir d'indices.

— Le meurtrier a dû opérer avec une rapidité étonnante, déclara l'un des officiers. Car il risquait de voir entrer n'importe qui à tout moment.

— Une chance que personne ne soit venu, sinon nous aurions sûrement deux ou trois cadavres sur les bras ! Baldini s'adossa à la cloison couverte de carreaux céramiques. Tout s'est passé avec la rapidité de l'éclair, en effet, et sans le moindre bruit. Bien sûr, avec un silencieux... Et personne n'a vu sortir un homme des toilettes à ce moment-là ! C'est incroyable. Dire qu'habituellement les gars courent vers les pissotières comme des damnés, la main sur la braguette ! On y fait même la queue parfois ! Et aujourd'hui, avec tout ce monde dans le restaurant... rien ! Il n'y a plus que la vie de Fisher qui puisse nous donner des renseignements.

Le docteur Clark reconduisit Helen à Biscayne Bay avec mille précautions, comme s'il avait affaire à une grande malade. Les bungalows semblaient endormis dans le vaste parc, aucune lumière ne brillait aux fenêtres. Tout le monde dormait à cette heure tardive. Même Finley qui avait attendu Helen jusqu'après minuit, avait fini par se coucher d'un air résigné. Rawlings avait téléphoné entre-temps pour prévenir qu'il ne rentrerait que le lendemain midi de Fort

Lauderdale.

— Tu veux que je reste près de toi jusqu'à ce que tu sois endormie ? demanda David Abraham lorsqu'ils entrèrent enfin dans le pavillon d'Helen.

— Mais non, voyons ! Elle lui lança un pauvre sourire. Je ne suis pas un bébé !

— Pour le moment, tu n'es même pas un bébé. Je sais très bien à quel point tu trembles intérieurement. Un cadavre, ça ne fait tout de même pas partie du quotidien !

— Je ne veux pas de piquêre ! Je n'ai pas besoin de ça pour dormir !

— Alors, tu ferais bien de boire un double whisky !

— Tiens, c'est une bonne idée.

Helen alla jusqu'au petit bar et remplit deux verres de whisky jusqu'au bord. Elle en but une longue gorgée et se secoua comme un chien mouillé, sous l'œil approbateur de David Clark.

— Encore une rasade comme celle-ci et le verre sera vide ! Après ça, tu seras plus calme. Il alla à la porte et se tourna une dernière fois vers elle avant de sortir. Si tu as besoin de moi, appelle-moi. J'arriverai tout de suite.

— Merci, David.

Elle se força à sourire, lui envoya un baiser du bout des doigts et ferma la porte à double tour derrière lui. Ce qu'elle ne faisait jamais ! C'était la première fois qu'elle s'enfermait ainsi depuis qu'elle était à Biscayne Bay, et malgré cela, elle le fit d'un geste automatique, sans pouvoir en donner la raison. Non pas qu'elle eut peur... C'était plutôt un sentiment curieux, l'impression de n'être plus seule à partir de ce moment. Difficile à expliquer.

Quant à David Abraham Clark, une fois rentré chez lui, il ferma aussi sa porte à double tour et se rendit immédiatement dans la pièce qu'il avait installée en laboratoire. Il ouvrit la vitre de l'armoire sur laquelle était collée une étiquette portant une tête de mort et le mot « POISON » en lettres majuscules et sortit de sa poche un revolver, modèle Smith & Wesson, calibre 9 mm, équipé d'un silencieux. Il posa l'arme derrière quelques flacons remplis de liquides aux couleurs inquiétantes, puis referma soigneusement la porte de l'armoire.

Dans la vie, les hasards sont vraiment étonnants parfois, et même incroyables.

Après une nuit agitée, Finley s'était levé d'humeur grincheuse et même une bonne douche froide ne lui avait pas donné l'impression d'affronter le jour nouveau avec une grande fraîcheur. Il but deux tasses de café fort, avala tant bien que mal une tartine grillée couverte de confiture d'ananas et prit le chemin du grand aquarium d'un pas

traînant, afin de saluer son nouvel ami John.

Il fut arrêté en chemin par le docteur Clark. Lequel du reste attendait ostensiblement Finley, car à son apparition il se leva de la caisse de matériel laquée blanc sur laquelle il s'était assis. Arrivé près de lui, Finley dressa un doigt accusateur en direction du pavillon d'Helen ; il semblait en effet de fort mauvaise humeur.

— Elle dort encore, hein ? À moins qu'elle n'ait découché, pour passer la nuit à Miami, avec son bien-aimé ? J'ai attendu jusqu'à minuit et plus ! Et toi, tu as réussi à la suivre ? Qu'est-ce que c'est que ce type qui lui fait tourner la tête de façon aussi radicale ? Tu l'as vu ?

— Oh ! Il est tout à fait inoffensif maintenant, répondit Clark d'une voix sombre. Son rôle est terminé à présent.

— Quoi ? Ils se sont disputés ? s'écria Finley, et du même coup, il sentit la fraîcheur bienfaisante du matin.

— Si l'on veut... Le regard de Clark se détourna de son interlocuteur pour aller se perdre au loin, vers le large. Il est mort.

— Mort ? Finley écarquilla les yeux, mais malgré son trouble, il ne put s'empêcher de remarquer : je n'en attendais tout de même pas autant de ta bonne volonté et de ton amitié, Abraham.

— Tué d'une balle dans la tête, précisa Clark d'une voix parfaitement calme et maîtresse d'elle-même. C'est la raison pour laquelle je t'attendais ici ce matin. Je t'en prie, abstiens-toi de toute remarque désobligeante vis-à-vis d'Helen. Elle est au bord de la crise de nerfs.

Bouleversé, Finley s'assit à son tour sur la caisse qui avait servi de siège à Clark auparavant et se passa la main sur le visage comme pour chasser une vision affreuse.

— Pauvre petite, dit-il. Ça s'est passé en sa présence ?

— Non. Dans les toilettes.

— Quelle horreur ! A-t-on déjà des précisions sur son identité ? Et surtout... sur les causes de ce meurtre ?

— La CIA a été prévenue et elle est déjà dans le circuit, répondit le docteur Clark.

Précision qui coupait court à toutes autres explications. Le docteur Finley se passa cette fois les deux mains dans les cheveux.

— Mon Dieu, il ne manquait plus que ça ! Le gars avait été chargé de filer Helen ?

— Ce ne sont encore que des présomptions. On est en train de passer au crible la vie de ce Will Fisher. Tel est du moins le nom qu'il se donnait. Peut-être n'est-ce qu'une affaire entre mafiosi, un règlement de compte entre gens du milieu, tout à fait inoffensifs pour nous.

— Inoffensifs ? Avec un cadavre ? C'est un meurtre. Ben, mon vieux, on peut dire que tu as les nerfs solides, toi...

— Inoffensif en ce qui nous concerne, nous, James ! Le docteur Clark s'assit à côté de Finley, qui fut obligé de reculer un peu pour lui faire place. Imagine un peu la scène. Je me trouvais à environ une dizaine de mètres d'Helen, seul à ma table, lorsque ça s'est passé. Fisher s'est levé et est sorti... mais il n'est plus revenu. Après cela, j'ai attendu dans le hall de l'hôtel jusqu'à l'arrivée de la CIA, et j'ai réussi à soustraire Helen à leur interrogatoire au bout de plusieurs heures seulement. Elle n'arrive pas à comprendre ce qui est arrivé... Comment le pourrait-elle d'ailleurs ?

— Et si ce Fisher était vraiment un espion, Abraham ?

— Ce serait la preuve qu'il y a des fuites au plus haut niveau. Qui est au courant de nos travaux ? On peut les compter sur les doigts de la main ! Donc un gars facilement repérable. Et malgré tout, il y a eu meurtre. Clark rejeta la tête en arrière et regarda fixement le ciel matinal déjà inondé de soleil. Ça va barder, James. Fisher n'était sans doute que le premier maillon de la chaîne.

— Celui qui a mis Fisher hors d'état de nuire doit faire partie de l'équipe adverse... Mais *qui* est l'équipe adverse ? Apparemment ce n'est pas la CIA. Où se trouve « l'autre côté » ?

— Voilà une question que doivent se poser d'autres personnes aussi, James. Clark se leva. Helen sortait de chez elle. La voilà, James. Tu n'es au courant de rien... Si elle ne t'en parle d'elle-même, tu ne sais rien, compris ?

— Je vais essayer, David Abraham, je te le promets. Et merci, vieux...

Finley se leva à son tour et prit la direction du bassin. Dès qu'il l'aperçut, John le salua avec des cris de joie semblables à un chant triomphal émis par plusieurs trompettes. Mais lorsque Helen apparut dans son champ visuel, il se tut et s'enfonça sous l'eau. Finley tourna aussitôt la tête vers la porte.

— Je suis navré, dit-il en s'efforçant de sourire d'un air naturel. Il est encore fâché contre toi. Bonjour, Helen.

Elle paraissait très reposée ; visage détendu, une mine superbe... qu'elle devait sans doute aux artifices du maquillage. Car il suffisait de regarder ses yeux pour se rendre compte qu'au plus profond d'elle-même, elle était épuisée. Son regard s'appesantit un long moment sur le docteur Clark qui se dirigeait d'un pas nonchalant vers le pavillon des ordinateurs, où il avait à étudier et à interpréter des coupes microscopiques de cerveaux ayant appartenu à des dauphins morts.

— Est-ce qu'il t'a déjà raconté ? demanda-t-elle.

— Abraham raconte toujours une foule de choses, répondit Finley avec prudence. Raconté quoi ?

— À propos de moi...

— Non, nous n'avons pas parlé de toi. Pourquoi d'ailleurs le

ferions-nous puisque nous t'avons là, près de nous, *in natura* ?

— Rawlings n'est pas encore levé ?

— Steve reste aujourd'hui à Fort Lauderdale jusqu'à midi. Il a téléphoné hier soir, pendant que tu étais à Miami. Finley essaya de prendre un air inquiet. Pourquoi ? il y a quelque chose de spécial, Helen ?

— Fisher est mort.

— Qui est Fisher ? demanda Finley en continuant à jouer son rôle avec beaucoup de conscience.

— L'homme que je rencontrais à Miami.

— Oh, mes condoléances, Helen...

— Il a été tué d'une balle...

— Mon Dieu ! Et te voilà aussi calme, aussi tranquille que...

— J'ai eu le temps de m'habituer à cette idée, James. Puisque j'y étais.

— Tu y étais... cette fois, Finley n'eut aucun mal à simuler l'effroi. Quelle horreur ! Comment est-ce possible ?

Ils allèrent s'asseoir à l'abri d'un parasol, et Helen raconta à Finley comment elle avait passé les heures affreuses de la soirée et de la nuit précédentes. Son récit correspondait exactement à celui de Clark. À un seul détail près : ce que David Abraham avait déjà posé comme un fait certain, Helen l'exprima sous forme de question.

— Tu crois que Fisher était un espion ?

— Qui peut le dire maintenant ? C'est encore trop tôt. Il faut attendre l'enquête.

— Et... s'il était vraiment un espion ?

— Dans ce cas, Helen, à partir de maintenant, tu ne seras plus jamais seule, je te le promets. Tu auras toujours quelqu'un en remorque, moi, ou Steve, ou David Abraham... Mon Dieu, je m'en doutais...

— Quoi ? Tu t'en doutais ? répéta-t-elle en le regardant d'un air effaré.

— Oui. Ces projets de déménagement pour San Diego nous ont donné beaucoup trop de publicité. Jusqu'à présent, nous n'avions aucun intérêt aux yeux des services secrets. Il n'y a pas grand-chose à tirer de quelques dauphins inoffensifs. Mais s'ils apprennent maintenant avec quel soin on nous camoufle, comme si nous étions dans un laboratoire de recherche et de fabrication de nouvelles armes atomiques, ils ne pourront s'empêcher bien sûr de nous prendre dans leur collimateur et de nous examiner à la loupe. Et au cas où ils acquerraient le moindre soupçon sur la réalité de notre travail, à savoir que les Américains sont sur le point de flouer toute la technique sous-marine... alors...

— Alors quoi, James ?

— Alors, nous vivrons sur un baril de poudre dont la mèche sera allumée ailleurs.

— Et moi... moi, je me suis lancée dans le piège comme une sottise... Elle s'appuya contre Finley, comme si elle avait besoin de soutien. Sois franc, James... Je me suis vraiment conduite comme la dernière des idiotses...

— Non, pas comme la dernière des idiotses, Helen. D'un seul coup, tu as rajeuni ; à te voir, on aurait pu croire que tu étais encore au lycée et que tu venais de rencontrer ton premier boy...

— Ridicule, hein ?

— Insoutenable ! Finley posa son bras sur les épaules de sa jeune collègue ; c'était la première fois qu'il se permettait une telle familiarité, et il en ressentit une joie indicible. Est-ce qu'il en valait la peine au moins, ce Fisher ?

— Il était très beau.

— Il y en a d'autres aussi qui sont très beaux.

— Il avait de la classe. Un vrai gentleman. N'importe qui d'autre aurait essayé, dès la seconde rencontre, de monter à l'assaut. Lui pas. Nous nous sommes vus six fois, et nous nous disions encore « vous »...

— Il était raffiné, le salaud, il savait s'y prendre...

Finley caressait les cheveux d'Helen d'une main douce ; il aurait donné cher pour que le temps arrêât sa course. Est-ce que je ne suis pas exactement pareil ? se demanda-t-il. À présent, c'est *moi* qui me conduis comme un gamin du lycée qui a le droit d'effleurer pour la première fois sa girl. Dire que nous sondons les mystères des cerveaux des dauphins et que nous ne sommes que des gens totalement bloqués.

— Tu l'aimais ?

— Je n'en étais plus bien loin. Helen exhala un long soupir. Mais maintenant, c'est fini, James...

— Oui ?

— Tu es un gars vachement gentil.

— Merci. La mine de Finley aussitôt se renfroigna. C'est beaucoup, mais c'est aussi très peu. Tout ce qu'il faut pour pouvoir se permettre de se taper mutuellement sur l'épaule...

Elle ne releva pas l'allusion, et sans ajouter un mot, s'en alla pour rejoindre le bord du bassin. Dès qu'il l'aperçut, John, qui attendait Finley avec impatience, plongea sans même la gratifier d'un regard.

Il regagna en nageant l'autre extrémité du bassin. Helen passa les bras dans les manches de son peignoir de bain. Finley la suivait, mais il se tut avec discrétion.

— Je crois que j'ai beaucoup à faire maintenant : beaucoup à réparer et beaucoup à changer, murmura-t-elle à mi-voix. Je vais récupérer John ?

— C'est à Steve de décider. Mais je crois plutôt qu'il n'y faut pas

compter. John et moi, nous avons de grands projets ensemble. Une véritable surprise. Finley se força à rire. Mais si tu veux, je peux essayer de le convaincre de se montrer au moins correct avec toi...

Ce matin-là le programme d'entraînement habituel se déroula dans le grand bassin. Finley et John, eux, repartirent en solitaires vers la haute mer, et le dauphin prouva une fois encore qu'il était vraiment capable de » localiser les « objets inanimés », et donc que son succès de la veille, dans les récifs, n'avait pas été le fait du hasard.

L'après-midi, presque au moment où Rawlings revenait de Fort Lauderdale, deux officiers de la CIA firent leur apparition à la grille d'entrée du centre. Le portier téléphona à Rawlings qui n'hésita pas une seconde.

— J'arrive tout de suite !

Ces messieurs de la CIA lui présentèrent un télex du haut commandement de la Marine, contresigné par le commandant de la base maritime de Miami, qui leur donnait l'autorisation de pénétrer dans le centre de recherche de Biscayne Bay, mais uniquement en compagnie du directeur de la station, le docteur Rawlings.

Non sans surprise, celui-ci apprit ainsi les événements dramatiques qui s'étaient passés en son absence. Il convoqua Helen et le docteur Clark dans son bureau. Évidemment, Finley les accompagna. Rawlings lui lança un regard qui en disait long, mais finit par renoncer à lui faire remarquer qu'il n'avait pas été convié.

Les deux officiers, le docteur Clark en reconnut un pour l'avoir rencontré au Titanic Palast, ne perdirent guère de temps en préambules. Le plus âgé, un certain major Humphrey, prit la parole, tandis que l'autre lui tendait au fur et à mesure les documents qu'il tirait d'un dossier rouge. Le docteur Clark se tint adossé contre le mur, les bras croisés. Helen et Finley étaient assis près du bureau. Quant au docteur Rawlings, il jouait nerveusement avec un coupe-papier.

— Commençons par l'autopsie, dit le major Humphrey, et il examina quelques photos tirées au polaroid qui se trouvaient dans le dossier. Fisher a été tué d'une balle dans la nuque tirée à bout portant. L'arme est un revolver Smith & Wesson, 9 mm, équipé d'un silencieux incorporé. La rapidité avec laquelle l'opération se déroula... l'exécution plutôt, puisque le cadavre fut traîné ensuite dans l'une des cabines... prouve que l'on a affaire à un professionnel doté d'un rare sang-froid. Il a su reconnaître d'emblée l'occasion inespérée et exploiter la situation, et a travaillé avec la précision d'une machine. Aucun indice intéressant. Les poches de Fischer ne contenaient que ce qu'il est normal d'y trouver : des clefs, son permis de conduire, quelques cartes de crédit... Le tout au nom de Will Fisher. Un portefeuille en cuir contenant cinq cents dollars en espèces. Quatorze dollars de monnaie dans une poche de son veston. Un coupe-cigare en

or. Un couteau de poche équipé de divers outils, pinces, tournevis, tire-bouchon, limes, ciseaux, etc., de fabrication suisse. Une montre d'origine japonaise et un stylo à bille en or. Pas d'arme.

Le major Humphrey feuilleta plusieurs autres papiers et jeta un rapide coup d'œil vers Helen et le docteur Rawlings.

— Voilà le résultat de l'enquête de la police. La CIA, elle, possède un nouvel ordinateur, programmé pour l'analyse des photos. Il démasque les personnes photographiées en les représentant avec d'autres lunettes, avec ou sans barbe et moustache, ce qui permet des comparaisons instructives. Il a fallu exactement dix-neuf minutes à notre ordinateur pour donner en clair le résultat de ses sondages sur l'écran ; cheveux teints... Ils étaient à l'origine châtain clair et raides ; la couleur des yeux modifiée par des lentilles spéciales... de nature, ils étaient brun-vert ; et la preuve en fut fournie au cours de l'autopsie. Résultat : l'homme ne s'appelait pas du tout Fisher, mais Constantin Jachenko ; il était le fils de Russes émigrés en Amérique...

— O mon Dieu ! murmura Helen à voix basse.

— Jachenko se trouvait déjà sur les listes de la CIA pour être passé chez les Vietcongs pendant la guerre du Vietnam ; puis il a été stupidement « libéré » par nos troupes au cours d'une contre-attaque. On n'avait pas réussi à l'accuser à cent pour cent de désertion et de passage à l'ennemi ; il prétendit, lui, qu'il avait été trompé par un commando rouge. Mais il fit son entrée dans nos fichiers. Sa profession d'agent immobilier est exacte : il avait monté une petite affaire sous le nom de Fisher, mais jamais elle ne lui avait rapporté suffisamment de bénéfices pour lui permettre de se construire un véritable palais à Miami, de mener cette existence de luxe et surtout de posséder un yacht.

— Il possédait un yacht ? Il ne m'en a jamais parlé ! dit Helen.

— On est justement en train de le passer au crible. Le major Humphrey referma le dossier rouge, puis il considéra Helen d'un air pensif. Indépendamment de ce que nous pourrions encore trouver par la suite, le résultat de nos investigations suffit déjà. Fisher était Jachenko, et ce n'est certainement pas par hasard qu'il a fait votre connaissance, docteur Morero. Jachenko était en mission. Point n'est besoin d'une grande imagination pour deviner qui était à l'origine de cette mission. Et ce qui complique l'affaire, sinon parfaitement claire : qui avait intérêt à liquider Jachenko ? La manière dont il a été supprimé permet de penser que le meurtrier est venu de l'Est... mais c'est justement pour eux que travaillait la victime... ? Alors ? Telle est l'énigme. Maintenant, docteur Morero, il faut que vous nous aidiez à la résoudre.

— Moi ? Les yeux d'Helen firent le tour de la pièce, comme si elle cherchait aide et protection. Mais je n'en ai pas la moindre idée, moi !

— Réfléchissez bien. Est-ce qu'il est arrivé à Fisher de citer un nom dans la conversation ? Un ami, une relation, un associé ?

— Non. Il n'a parlé que de sa femme et de l'architecte pour lequel elle l'avait plaqué.

— Jachenko n'a jamais été marié, riposta le major Humphrey impitoyable.

Helen baissa la tête. Elle se rendait parfaitement compte à présent de la manière dont elle avait été trompée et prise au piège. C'était précisément la tragédie conjugale de Blacky qui l'avait mise en confiance... mais il n'y avait même pas de Blacky. Les cheveux teints en noir, les bouclettes artificielles... Je vais éclater en sanglots, se dit-elle... et personne ne pourra me le reprocher.

— Rappelez-vous...

— Il n'y a plus rien, dit-elle d'une voix plaintive. Absolument rien ! Il... il voulait tout oublier de son passé, il voulait repartir de zéro après le choc causé par l'abandon de sa femme... Oh ! Quel monstre !

Humphrey jeta un coup d'œil au docteur Rawlings qui secoua brièvement la tête. Elle ne sait vraiment rien, elle a vraiment été prise au piège, voulait-il dire.

— Nous présumons, poursuivit le major Humphrey en se calant confortablement sur le dossier de son siège, que la mort de Jachenko ne met pas un point final à l'affaire. Au contraire, pourrais-je dire, elle n'en est que le commencement. Son exécution alerte tous les services secrets. Maintenant tout le monde va se demander ce qui se cache derrière cette histoire de dauphin, qui est certainement un camouflage, histoire tellement brûlante qu'elle provoque la mort ! Le meurtrier ici a commis une faute grossière : au lieu d'en effacer les indices, il en a semé, il a tracé une voie qui ne peut pas passer inaperçue aux yeux des professionnels de l'espionnage et qui mène à qui ? À vous, docteur Morero, et à vous tous, messieurs ! L'Amirauté est alertée, et l'on se demande comment on va pouvoir vous protéger efficacement. Voilà la limite extrême de notre savoir et de notre pouvoir. Humphrey haussa les épaules. Personne ne nous a dit ce qui se cache derrière ce simple mot : dauphin.

— Ce n'est pas nécessaire. Le docteur Rawlings jeta sur la table le coupe-papier avec lequel il n'avait cessé de jouer depuis le début pour tromper sa nervosité. L'essentiel pour nous, c'est de savoir que toute notre équipe est maintenant entrée dans le champ visuel de la « guerre souterraine ». Il fallait que ça arrive... Mais c'est un peu trop tôt pour mon goût. Rawlings se pencha vers Humphrey. À part cela, l'Amirauté n'a rien dit ?

— Non.

— Voilà qui m'étonne. Rawlings posa à présent ses mains l'une

sur l'autre. Il n'y a pas plus de quinze officiers supérieurs, sans compter le président des États-Unis, qui soient au courant du projet intitulé « dauphin ». Il faut donc qu'il y ait une fuite quelque part. Ce serait la tâche de la CIA, il me semble, de...

— Je préférerais poser les fesses dans une fournaise, riposta le major Humphrey, plutôt que d'accepter votre idée...

— Alors, transmettez-la à votre patron.

— Il en aura aussitôt la chair de poule. Savez-vous au moins ce que vous dites là, docteur Rawlings ?

— Des milliers de vies humaines sont liées à cette opération, Major. Possible que vous ayez la trouille de vos supérieurs hiérarchiques, moi pas ! Ce ne sont pas des galons dorés qui me feront renoncer à exprimer tout haut un soupçon.

Rawlings se leva et le major Humphrey bondit lui aussi sur ses pieds. La situation s'était modifiée du tout au tout. Arrivée au centre de recherches avec une mission d'enquête, la délégation de la CIA repartait avec une grave accusation sur le dos. Humphrey ne se sentait pas du tout à son aise.

— En tout cas, je sais ce que je vais faire maintenant ! ajouta Rawlings.

— Dresser l'oreille, et ouvrir tout grands les yeux...

— Ça ne suffit pas, répondit-il en secouant la tête. Ce meurtrier inconnu me donne du souci, car la mort de Jachenko-Fisher n'avait aucune raison d'être. On ne liquide tout de même pas un de ses propres agents si près du but !

— Nous aussi, nous sommes perplexes sur ce point, avoua le major Humphrey dans un accent de sincérité.

Il quitta Biscayne Bay d'un air de mauvaise humeur évidente et reprit la route de Miami. Mais une phrase terrible lui restait en mémoire, comme une boule de plomb : seules quinze personnes sont au courant de ce projet, et l'une d'elles est traître ! Mon Dieu, si cela venait à se savoir... !

— Et maintenant ? demanda le docteur Clark après le départ des hommes de la CIA. Va-t-il falloir porter des gilets pare-balles ?

— Non, pas forcément, répondit Rawlings d'un air grave. À chacun de faire attention à soi, et nous veillerons tous ensemble sur Helen. Dans les semaines qui viennent, nous serons tranquilles, je pense, mais au bout d'un certain temps, on va recommencer à s'intéresser à nous. Nous serons à San Diego alors, et beaucoup plus vulnérables qu'ici. Helen, il faut que je te le dise : tu ne peux pas nous accompagner. Il faut absolument que tu sois hors du circuit avant que les choses ne deviennent vraiment dangereuses.

Helen éclata enfin en sanglots, et elle se cacha le visage sur la poitrine de Finley.

UNE des caractéristiques les plus remarquables de l'attaché militaire, le colonel Ichlinski, consistait à ne s'énervier hors de toute mesure que pour des raisons sans gravité. Mais que survienne un cas extrêmement sérieux qui aurait fait dresser les cheveux sur la tête de n'importe qui d'autre... et Youri Valentinovitch Ichlinski semblait peu à peu dans le calme olympien.

Il l'avait prouvé à plusieurs reprises lorsque, dans ce combat invisible contre la CIA, il avait eu le dessous et perdu quelques agents excellents de son équipe. De même, en apprenant deux ans auparavant que sa secrétaire Lydia Philipovna, cette belle fille originaire de Kasan, à qui il faisait entièrement confiance et qui était plus ou moins son bras droit, travaillait depuis plusieurs mois déjà en cachette pour les Américains, il avait fait preuve d'une maîtrise remarquable de son système nerveux. Non, Ichlinski ne s'émut pas le moins du monde. Mais au cours d'une excursion dans le Colorado, Lydia, l'imprudente, tomba du haut d'un rocher friable à plusieurs centaines de mètres de profondeur.

Au cours de l'inhumation, Ichlinski tenait un des cordons du poêle et, le cœur serré, il embrassa le père de Lydia qui avait eu l'autorisation de faire le voyage depuis la Russie jusqu'à Washington. Lequel père, du reste, succomba à une crise cardiaque durant son retour vers la mère patrie, car Ichlinski avait appris que, après les obsèques de sa fille Lydia, il avait reçu une communication téléphonique de la CIA.

En revanche, malheur à sa nouvelle secrétaire si elle faisait une faute d'orthographe ou de frappe dans un rapport ! Ichlinski pouvait se transformer instantanément en un loup perdu au milieu de l'hiver sibérien, affamé et fou furieux.

Ce jour-là, une voix laconique lui annonça dans le téléphone :

— Richard est mort.

— Je le sentais venir ! s'écria-t-il. Est-ce que je n'avais pas dit qu'il devait cesser de se soûler la gueule ! Sur quoi est-il tombé ?

— Sur une balle de 9 mm, Camarade Colonel, répondit l'interlocuteur invisible qui, apparemment, avait le sens de l'humour.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

D'un seul coup, Ichlinski retrouva son calme et sa concentration

habituels.

— Tué d'une balle de 9 mm.

— Richard ? Par qui ?

— Nous n'avons pas encore fini de nous poser cette question, Camarade Colonel...

— Comment cela, de vous poser cette question ? Pourquoi ? Bien entendu, c'est un coup de la CIA !

— Voilà justement ce qui nous donne à réfléchir... Ce n'était pas la CIA. Pour les Américains aussi, c'est une énigme. Le camouflage de Richard était parfait...

— C'est ce que je vois en effet ! commenta Ichlinski sur un ton sarcastique. Est-ce que Lucas est dans les parages ?

— À côté de moi.

L'appareil changea de main, et Lucas se présenta. Ichlinski frappa du poing sur son bureau.

— Lucas, à partir de maintenant, vous vous occuperez tout entier de la mission de Richard ! Cette histoire de dauphins, je l'ai trop négligée jusqu'ici, mais la mort de Richard prouve en tout cas qu'il doit s'agir de quelque chose de très important. Le terme dauphin n'est sans doute qu'un mot de code. Occupez-vous de ces « dauphins », et ne lésinez pas sur les moyens, compris ? Que fait Bonny ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. La voix de Lucas perdit un peu de son assurance. Nous ne le rencontrerons que par hasard, un jour ou l'autre.

— Avec sa profession rarissime ?

— C'est exactement comme si un métallographe allait en Sibérie comme mécanicien, après avoir changé de nom bien sûr... Comment voulez-vous le dénicher, Camarade Colonel ? La profession de Bonny est très répandue ; quant à changer de nom, en Amérique, c'est un jeu ! D'ailleurs je n'oserais pas affirmer qu'il exerce encore la médecine actuellement... Ça me paraît plus que problématique. Il lui suffit de vivre à New York et il sera dans l'anonymat le plus complet, au milieu de ses millions de compatriotes !

Ichlinski raccrocha. L'homme baptisé Bonny pour les besoins de la cause lui pesait très lourd sur la conscience, depuis plus de trois ans déjà. Il avait été un agent exceptionnel ; extrêmement correct, et en même temps il inspirait tellement confiance qu'il ne serait venu à l'idée de personne de le soupçonner de jouer le rôle d'espion. Ses informations étaient toujours d'un intérêt extrême et se révélaient toujours parfaitement exactes. Bref, Bonny était le numéro un de l'équipe d'Ichlinski, son poulain le plus brillant. Quelle que fût la mission qu'on lui confiait... Bonny la remplissait toujours avec zèle et conscience.

Puis vint ce « jeudi noir » dans la vie de Youri Valentinovitch. Ce

jour-là, la CIA et le FBI frappèrent dès cinq heures du matin dans tout le pays. À San Francisco et à Boston, à New York et à New Orléans, à Chicago et à Washington. Partout où étaient installés des agents secrets à la solde des Soviétiques. Malgré leurs camouflages excellents, ils furent tous arrêtés. En l'espace d'une heure, le réseau fut démantelé, Ichlinski se retrouva pratiquement seul. Il n'y en eut qu'un qui échappa à la rafle, Bonny. Lorsque la CIA sonna chez lui et força sa porte, les Américains se rendirent compte qu'il s'était enfui à toute vitesse. Quelqu'un avait dû le prévenir à temps.

Ceci aurait dû ôter toute inquiétude à Ichlinski... Mais il y avait là un détail impardonnable que Youri Valentinovitch n'avait pas encore réussi à « avaler » depuis trois ans : dans sa fuite précipitée, Bonny n'avait pas pu détruire tous les documents. Les experts de la CIA trouvèrent chez lui une liste de presque tous les agents du KGB, cachée sous une lame de parquet de sa chambre à coucher. De toute façon, la plupart d'entre eux avaient été arrêtés ce matin-là, et tous ceux qui manquaient à l'appel furent appréhendés dans les trois heures qui suivirent, où qu'ils se fussent trouvés. Ce jeudi-là, toute l'organisation d'Ichlinski se trouva anéantie en quelques heures. Chose curieuse cependant, le nom d'Ichlinski ne figura nulle part. Aussi Youri Valentinovitch Ichlinski, colonel de l'Armée Rouge, conserva-t-il son poste d'attaché militaire à l'ambassade de l'URSS à Washington, sans être déclaré *persona non grata*.

Mais depuis ce jour-là, Bonny n'avait pas refait surface. Il ne donna plus jamais de ses nouvelles. Pas le moindre signe de vie à son patron Ichlinski. Il s'en garderait bien ! se dit Youri Valentinovitch d'un air de mauvaise humeur en pensant à la fameuse liste oubliée sous le parquet. Mais quel talent exceptionnel, dommage qu'il reste inemployé...

Rien de plus compréhensible de la part d'Ichlinski que de penser encore à Bonny ce jour-là. Car l'occasion se présentait justement où il regrettait davantage encore la perte de ce précieux agent dans son équipe. En vérité, il était le seul homme à qui il aurait osé confier la mission de résoudre l'énigme qui se posait à lui : la mort de Richard.

Ichlinski alla chercher le dossier « dauphins » dans le coffre-fort et le relut une fois de plus. Ainsi donc, deux hommes et une femme en provenance de ce petit centre de recherche insignifiant sur les dauphins, installé à Biscayne Bay, avaient été reçus en audience privée par le président des États-Unis ; ils étaient arrivés à la Maison-Blanche pour ainsi dire en cachette et devaient en repartir également sans se faire remarquer. Seulement voilà : le photographe chargé de surveiller jour et nuit les allées et venues de la Maison-Blanche avait eu le bon réflexe.

Qu'est-ce qui se cache derrière ces dauphins ? se demanda une

fois encore Ichlinski, le front strié de rides. Ces animaux capables de faire des bonds prodigieux hors de l'eau ne sont qu'un camouflage, là-dessus il n'y avait aucun doute. Ce centre de recherche abrite-t-il un laboratoire secret consacré à la mise au point d'une nouvelle arme chimique ?

Les pensées du colonel se mirent à tourner en rond dans sa tête ; il s'embrouillait et finit par prendre la décision de faire part de cette histoire de dauphins à Moscou par télex chiffré.

Une fois cette tâche accomplie, il endossa un veston léger et partit au volant de sa voiture déjeuner à « l'Arcade », véritable restaurant féodal. Il prit un plaisir satanique à observer les faits et gestes de l'homme qui le suivait discrètement et qui commanda aussi un déjeuner à « l'Arcade »... un gars de la CIA, sans aucun doute.

Ichlinski mangea de bon appétit, mais au moment de quitter le restaurant, il s'arrêta une petite seconde à la table de son ombre et lui dit sur un ton amical :

— Mon meilleur souvenir au colonel Turnbill !

Puis il se mit à siffloter d'un air ravi et quitta « l'Arcade ». L'homme était fichu.

Ce n'est tout de même pas ainsi que l'on traite un Russe de la trempe de Youri Valentinovitch Ichlinski !

Sur l'île de Wake, on venait de terminer la construction du premier dock flottant pour sous-marins, dans les eaux calmes et d'un bleu vert scintillant de la lagune, à l'intérieur de la vaste baie qui s'étendait devant l'aéroport. Un dock fait de pièces détachées préfabriquées qui ressemblaient à d'énormes cubes de béton rectangulaires et avaient été apportées d'Honolulu par les immenses cargos Atlas. Un de leurs petits côtés consistait en deux portes à glissières qui s'ouvraient vers le haut ; en réalité, c'étaient deux plaques de béton épaisses et coulissantes qui fermaient hermétiquement l'intérieur et le mettaient à l'abri des balles. Des experts affirmaient même que le sol de ce dock flottant renforcé de plaques d'acier ne risquait que quelques égratignures s'il était touché par une torpille. On avait réussi à immerger cette usine monumentale en construisant dans la mer des chambres marémotrices, ce qui représentait à vrai dire une véritable révolution dans la technique. Et ce dock était à usages multiples. Les sous-marins pouvaient y recevoir leur ravitaillement, de l'eau potable, des munitions, des pièces de rechange, de nouveaux équipages et du carburant. Les réparations ne posaient absolument aucun problème car ce grand hall sous-marin abritait toute une série de pièces équipées d'oxygène et installées sur son pourtour ; en outre, elles avaient des fenêtres capables de résister à une forte pression et donnant sur le hall central illuminé par de

puissants phares. On pouvait à tout instant passer des sous-marins dans les pièces par l'intermédiaire de sas qui avaient été posés un peu partout.

Après avoir soigneusement étudié les plans, l'amiral Crown était arrivé en barcasse dans cette caverne énorme qu'était le hall central, pour l'inauguration de ce premier dock immergé. Il leva les bras en signe de salut vers les fenêtres aux vitres épaisses derrière lesquelles s'étaient placés les ingénieurs et les techniciens, pour monter la garde en quelque sorte. L'ingénieur en chef Morrison se tenait à côté de Crown dans la barcasse et lui donnait des explications techniques.

Crown s'intéressait beaucoup plus au côté tactique et stratégique de l'entreprise qu'au côté technique. Les dernières conférences qui s'étaient réunies à la base de Pearl Harbor avaient été une fois de plus fortement influencées par le traumatisme profond, et probablement incurable, des Américains : le raid meurtrier des Japonais sur la flotte du Pacifique, la destruction des navires par les avions-kamikazes. Que jamais, au grand jamais, une pareille catastrophe ne se reproduise ! Évidemment, sur l'eau, on ne pouvait jamais garantir une protection totale, et on n'avait pas d'autre solution, que de s'abîmer dans les profondeurs. Les sous-marins de l'avenir auraient une puissance offensive bien supérieure à celle des torpilleurs et des croiseurs, et ils atteindraient presque leur taille. Les sous-marins soviétiques de la classe Delta, avec leurs cent trente mètres de longueur, le pouvaient déjà : avec leurs huit mille quatre cents tonneaux en surface, ils étaient même déjà plus grands que les croiseurs russes Kresta II ou les dangereux torpilleurs de la classe Kachine. Une nouvelle guerre maritime se déroulerait en premier lieu *sous l'eau* ; c'est la raison pour laquelle ceux qui possédaient des stations immergées, réparties dans l'Atlantique et le Pacifique, autrement dit à tous les points névralgiques importants, auraient l'avantage sur les autres.

L'amiral Crown se fit conduire à travers l'énorme caverne faite de béton et d'acier, et expliqua tout ce que l'on envisageait encore d'installer avant que le dock puisse être mis en service ; et plus tard, il fit encore le tour extérieur du monstre dont les portes à glissières s'ouvraient et se fermaient comme des gueules.

— Théoriquement, tout cela est remarquable, dit-il à Morrison, l'ingénieur en chef, à la fin de la visite. Mais vous ne vous imaginez tout de même pas que toutes ces constructions souterraines resteraient invisibles et inconnues de l'ennemi, je suppose ?

— Pour les dénicher, il lui faudrait passer systématiquement au peigne fin les trois cinquièmes du globe... C'est impossible ! Où voulez-vous qu'il commence ? Si nous établissions une chaîne de bunkers sous-marins devant le Japon et le Kamtchatka, dans les Philippines et à l'entrée de la mer de Chine, nous serions à l'abri de

toutes les surprises, à l'avenir.

— Il faudrait d'abord commencer par les traîner jusque-là... et de tels transports ne passent pas inaperçus !

— À ce problème aussi, nous y avons pensé. Morrison exhiba un sourire légèrement méprisant. Toujours ces militaires à la mauvaise tête ! Ils n'ont pas la moindre imagination ! Nous allons intégrer les bunkers dans des navires. Ou pour être plus explicite : nous allons construire un navire autour de chacun d'eux. Vu d'avion ou de loin, sur la mer, ils ressembleront à des cargos-containers. Arrivés à l'endroit prévu, nous lâchons les amarres, et le monstre s'enfonce dans l'eau. Nous pouvons aller jusqu'à une profondeur de deux cents mètres. On a déjà fixé les endroits prévus pour l'installation de ces stations sous-marines, ceux qui remplissent toutes les conditions.

— On vous a déjà tout dit ? demanda Crown stupéfait.

Décidément, Crown était sans cesse confondu de la légèreté avec laquelle on traitait les grandes questions secrètes. Il avait l'impression de se trouver devant des enfants qui se cachaient derrière un arbre et faisaient un signe en criant : Hou hou ! Cherchez-moi !

— Il a bien fallu que nous procédions aux essais, Sir. Mais évidemment, je ne connais pas toutes les positions retenues, elles font partie du top-secret.

Le soir de ce jour, l'amiral Crown dîna encore avec Morrison, ce qui lui donna l'occasion d'entendre parler de nombreux projets d'avenir plus fantastiques les uns que les autres ; puis il se retira seul dans sa chambre pour regarder un film transmis par la télévision de l'île de Wake. Il était d'ailleurs beaucoup plus intéressé par les minibathyscaphes pouvant abriter jusqu'à trois hommes et bardés d'appareils électroniques que par les 7 bunkers sous-marins suspendus à des ancrs flottantes. Calibrés avec une extrême précision, ces bathyscaphes dérivait dans l'océan à une profondeur allant jusqu'à trois cents mètres. On en couvrait tout le secteur praticable aux submersibles, vers le bas et vers le haut. Il était impossible de cette manière à un sous-marin de se glisser à travers cette chaîne de guetteurs sans être repéré immédiatement.

C'est du moins ce que Crown croyait fermement. Ou plus précisément ce qu'il avait cru jadis. Aussi fut-il d'autant plus bouleversé lorsqu'il avait assisté à la présentation du film sur les dauphins à la Maison-Blanche, quelques semaines auparavant : un sous-marin avait réussi à franchir tous les barrages et à arriver à proximité de la côte. Et il avait fallu des dauphins pour le repérer ! Des dauphins qui furent les seuls à le repérer et à le localiser et qui l'avaient même fait sauter !

À l'époque, Crown avait dit à l'amiral Linkerton :

— S'il en est ainsi, nous pourrions faire l'économie de tous les

entraînements de la Navy et nous contenter de ne former que des dauphins !

Ce à quoi Linkerton avait répondu avec le plus grand sérieux :

— Cela va être nécessaire dans certains domaines. Nous autres, hommes, devant l'intelligence de ces bêtes, nous avons une réaction typiquement humaine : nous les exploitons pour détruire ! Si nous n'étions pas tous aussi endurcis, nous devrions avoir honte !

Ce jour-là, tard dans la soirée, l'amiral Linkerton justement téléphona à Crown sur l'île de Wake, comme s'il y avait eu transmission de pensées à des milliers de kilomètres de distance.

— Herbert ! s'écria Crown ravi. Où êtes-vous donc ?

— À San Diego. Chez moi, William !

— Je vous entends si bien que j'ai l'impression de vous avoir près de moi. Je me rends même compte que vous avez un rhume de cerveau. Vous parlez du nez... Est-ce que je me trompe ?

— Non, c'est exact. L'amiral Linkerton se mit à rire. William, je voulais simplement vous annoncer que les dauphins arrivent à San Diego. Je vous invite à venir souhaiter la bienvenue à nos bons vieux amis. Bouwie et Hammersmith aussi seront là. Atkins, lui, ne viendra pas, il est à l'hôpital. Coliques néphrétiques. Alors, c'est d'accord ?

— Traverser tout le Pacifique pour saluer quelques dauphins ? Vous croyez que je peux infliger des dépenses aussi exorbitantes à la Navy ?

— C'est presque un déplacement de service, William... Je dis « presque » parce que l'invitation officielle ne vous est pas encore parvenue. On tient à attendre quelque temps encore avant de les envoyer, mais moi je vous préviens à l'avance, et d'ailleurs tout ceci entre nous, vous comprenez ? William, venez donc faire connaissance avec votre nouvelle unité spéciale !

— Herbert, ce n'est pas un rhume de cerveau que vous avez, mais une trop grosse dose de whisky dans l'estomac !

Crown ferma les yeux. Si c'est vrai, se dit-il, j'arrache mes galons d'amiral et je les bouffe ! Comment ? On veut m'envoyer les dauphins ici, sur mon île ? On veut vraiment organiser ici, sur l'île de Wake, la surveillance des océans par des dauphins ? Alors pourquoi dépenser des centaines de millions de dollars pour construire ces bathyscaphes électroniques ? Où se trouve la véritable pierre de la sagesse ? La pierre philosophale ? Dans le système radar des dauphins ? Sainte Mère Simplicité ! Que Dieu la bénisse, elle, l'ancêtre de la foi...

— Non, Herbert, je ne viendrai pas ! déclara Crown dans le téléphone, en s'efforçant de parler d'une voix naturelle pour ne pas vexer son interlocuteur. Je ne viendrai que si j'en reçois l'ordre exprès ! Une chose encore : si l'unité spéciale de dauphins débarque sur l'île de Wake, je tiens absolument à ce qu'elle se présente

correctement, car je la passerai en revue ! Et une revue de parade ! Avec musique ! Quelle marche leur avez-vous appris ? « Le murmure sauvage de l'Océan » ? Ou bien « Baise-moi, Onde souveraine, ma bien-aimée vogue vers l'Afrique... » ?

— Vous serez le premier étonné, William, riposta Linkerton qui n'était pas le moins du monde vexé par l'ironie évidente de Crown. D'accord pour votre parade, et vous serez vous-même enthousiaste, vous verrez ! Au point que vous vous jetterez à l'eau pour les accompagner à la nage... *So long* !

— Je ne suis pas un dompteur, moi, mais un amiral de la Navy ! s'écria Crown dans le téléphone.

Mais Linkerton avait déjà raccroché.

Attendons les événements, se dit Crown en buvant son verre de lait quotidien avant d'aller se coucher. Il accomplissait ce rituel depuis plusieurs décennies déjà, et durant tout ce laps de temps, c'était resté son secret. Un secret que William Crown était bien décidé à emporter avec lui dans la tombe. Car qu'arriverait-il si l'on venait à apprendre que l'amiral Crown préférait du lait froid au whisky... Non, c'était impensable.

Ainsi par exemple, Bouwïe. Il se mettrait certainement à hurler :

— Dire que ça ne t'a servi à rien, William ! Tu n'en as pas grandi d'un pouce pour autant !

Quant à Atkins, il déclarerait, dans le style philosophique qui le caractérisait :

— Laissez-le donc, il sirote le lait de la pensée métaphysique !

Rien n'est officiel, se dit-il encore. Et Linkerton n'est qu'un imbécile qui essaie de me jeter des sottises à la figure dans l'unique but de me faire sortir de mes gonds. Mais je ne sortirai pas de mes gonds, voilà ! À y regarder d'un œil objectif, c'est vraiment la plus grande absurdité du siècle : des dauphins sur l'île de Wake ! Pendant que les grandes puissances font le compte de leurs têtes nucléaires respectives, nous, nous nous amuserions ici avec des dauphins ! Il y a des limites à tout, même à la sottise militaire, et il ne s'agit pas de les franchir...

Crown vida son grand verre de lait et dit à l'adresse de l'écran de télévision :

— Quelle connerie !

Puis il coupa le courant, se mit au lit et s'endormit aussitôt. Mais tout en dormant, il ne cessait de gémir, comme si on l'étranglait.

Il rêvait de dauphins... et il se trouvait dans la mer, lui, Crown, avec son uniforme d'amiral des grands jours, à califourchon sur le dos d'une de ces bestioles... et auprès de lui, dans un bateau, Linkerton rugissait. Le drapeau étoilé des États-Unis en main, il chantait l'hymne national.

Il y avait vraiment de quoi gémir...

Les préparatifs du transfert vers San Diego se déroulaient normalement, selon le programme prévu.

Pendant des semaines, Rawlings avait discuté avec l'Amirauté pour fixer les modalités du transport. Par air, avec les énormes avions Atlas jusqu'au Pacifique... C'était la méthode la plus rapide. On pouvait aménager des bassins d'eau de mer à bonne température à l'intérieur de ces avions qui possédaient un espace libre considérable : les six compagnies mobiliseraient trois « machines », comme l'on disait dans le jargon officiel, qui seraient détachées sur San Diego. Mais il y avait un grave inconvénient à ce mode de transport, les essais l'avaient prouvé : exactement comme les hommes, les dauphins étaient sujets au « mal de l'air ». Leur système nerveux est extrêmement fragile. Pour expliquer ce phénomène, Rawlings avait trouvé une comparaison percutante : ce qu'était autrefois Maria Callas parmi les hommes, le dauphin l'est parmi les habitants des océans. Ils sont sensibles jusqu'à la crise de nerfs. Il faudrait que nous passions maintenant des semaines entières à les entraîner et à les habituer au vol...

Seconde possibilité, le transport par mer. C'était le mode de transport le plus simple, mais aussi le plus long. Le navire transformé exprès pour l'occasion, équipé de grands aquariums, serait obligé, au départ de Miami, de descendre l'Atlantique vers le golfe de Mexico, de longer l'île de Cuba pour pénétrer dans la mer des Caraïbes, puis de traverser l'isthme de Panama avant de remonter la côte du Pacifique jusqu'à San Diego... Tout bien considéré, une opération qui devait durer trois semaines, à pleine vapeur ; et si la mer venait à s'agiter, la traversée durerait plus longtemps encore. En outre, en cas de tempête ou d'ouragan, les dauphins pouvaient se cogner contre les parois du bassin et se blesser.

La troisième proposition avait trait aux voitures spéciales que Rawlings avait visitées à Fort Lauderdale. C'étaient des cuves en matière plastique, mobiles et chauffées, fixées sur des ressorts de suspension construits à cet effet, capables d'amortir le moindre choc de la route, d'équilibrer les virages prononcés et de neutraliser les nids-de-poule et les dos-d'âne. On avait même pensé à conserver aux dauphins la vision du firmament en couvrant les cuves d'un toit en plexiglas transparent, tant on était soucieux de ménager au maximum leur système nerveux. L'inconvénient majeur de ce type de transport était également relatif à la durée : le voyage par terre, depuis la Floride jusqu'en Californie, à travers les États du Sud, demanderait aussi beaucoup de temps. Impossible de rouler à vive allure. Et même en établissant un système de trois équipes, c'est-à-dire en changeant

de chauffeur toutes les huit heures et donc en roulant nuit et jour, il fallait compter au moins quatre jours de voyage, y compris les arrêts divers pour les repas, pour prendre de l'essence et pour les révisions des véhicules. Et encore, on ne tenait pas compte dans ces calculs de pannes éventuelles, une crevaision ou une déficience de moteur. Or ce déplacement nécessitant la mise en service d'une trentaine de véhicules, il fallait bien s'attendre à ce que le transport sur quatre mille kilomètres ne se passât pas sans incidents. Le moindre ralentissement de l'un des véhicules retarderait l'ensemble, car le convoi ne pouvait se disloquer, les voitures devaient garder la place qui leur était assignée au départ, comme dans les escadrilles.

Après de longs débats, on finit tout de même par se décider pour le transport par terre. Même si, en fin de compte, on avait besoin de six jours, ces agencements spéciaux restaient ceux qui garantissaient au mieux la sécurité des dauphins.

— Si nous arrivons à San Diego avec nos soixante-six protégés en bonne santé, je fais le vœu d'accomplir un pèlerinage avec un cierge de trois mètres de haut, je vous le promets ! déclara Rawlings le jour où il revint de Miami avec la décision du haut commandement de la Marine en poche. Une chose tout de même pour nous consoler : à San Diego, on nous a construit en un temps record un dispositif d'entraînement unique au monde ! Toutes nos exigences ont été respectées, quelles qu'elles fussent ! Ce fut surtout l'amiral Bouwie – justement lui, ce fanfaron ! – qui s'est montré extrêmement intraitable ; il est allé mordre tous les services susceptibles de lâcher du fric ! Comme une puce orientale ! La Maison-Blanche, le président lui-même, nous a donné-le feu vert... Nous ne manquerons pas de dollars ! Seulement..., ajouta Rawlings en marquant un temps d'hésitation et en faisant des yeux le tour de ses collaborateurs, seulement... je ne sais pas si nous respecterons le délai fixé pour accomplir ce que l'on attend de nous et de nos gars. Jusqu'à présent, sur nos soixante-six recrues, la moitié à peine est mobilisable sans problème, et prête à entrer en action ! Et nous ne devons pas nous en tenir à notre compagnie de base ! Il est prévu de nous envoyer pour commencer un nouveau contingent de cent dauphins en stage de formation.

Le soir même, le docteur Clark alla trouver Rawlings.

— Steve, lui dit-il, j'ai bien réfléchi à toute cette affaire. À mon avis, il est encore plus important de former de nouveaux « moniteurs » que d'entraîner les dauphins. Jamais notre petite équipe de douze types n'y arrivera, d'autant plus qu'Helen ne vient pas avec nous, c'est sûr maintenant ?

— Il faut qu'elle reste ici, David. Personne n'osera s'attaquer à toi, mais Helen, elle, sera perpétuellement en danger. Rawlings haussa les

épaules. Que veux-tu que je fasse ? Bien sûr, nous avons besoin de nouveaux collaborateurs, j'ai déjà écrit à tous les zoos, les universités et les delphinariums de tout le pays pour faire des propositions. On m'a recommandé chaudement trois personnes, mais il est évident que nous allons passer à la loupe tous les candidats, nous tous et chacun, de nous, car ils vont entrer dans notre équipe. Et puis...

— Pourquoi tournes-tu ainsi désespérément autour du pot ? demanda Clark d'une voix dure. Helen est une perte irréparable pour le boulot, et nous n'arriverons pas de sitôt à la remplacer, si nous y arrivons jamais ! Elle est simplement imbattable avec les dauphins. Quand elle est dans l'eau avec eux... on croirait qu'elle est de leur race ! Helen est un phénomène. Est-ce que nous pouvons nous permettre de nous passer d'elle volontairement ?

— Alors, toi aussi, tu es amoureux d'elle, comme Finley ? demanda Rawlings avec un sourire grimaçant.

— Non ! Pourquoi cette question ?

— Voilà plusieurs jours que James essaie de me faire fléchir avec presque les mêmes mots que toi. À vous entendre, on pourrait croire que toute l'opération de San Diego est vouée à l'échec sans Helen.

— Ce n'est pas impossible. Rappelle-toi la « grève » de John, lorsqu'on l'a séparé d'elle. Et quand elle a commencé à le gronder, c'était encore pire ! Finley a été le seul de nous tous capable de renouer contact avec John !

Rawlings haussa les épaules d'un air embarrassé.

— David Abraham, vous êtes tous d'accord pour vouloir qu'Helen nous accompagne...

— Oui, Steve ! Et nous veillerons tous sur elle !

— Alors, il faut vous ratatiner, mes braves, et vous suspendre à son cou dans un médaillon. Soyez raisonnables, bon Dieu ! Réfléchissez un peu ! Helen est une femme, et elle tombera amoureuse d'un homme, un jour ou l'autre. Vous ne pouvez tout de même pas liquider tous les hommes qui approcheraient Helen d'un peu trop près !

Clark se raidit brusquement.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Steve ?

— Ban, ce n'est qu'une façon de parler, Abraham. Rawlings émit un petit rire rauque. Une plaisanterie stupide. Heureusement les Fisher ne courent pas les rues !

Le grand bassin était baigné par le clair de lune. Clark venait de quitter Rawlings, et au lieu de poursuivre son chemin, il obliqua pour rejoindre le tremplin d'entraînement. Il y avait aperçu Finley assis, tout seul, perdu dans ses pensées. Clark était encore à plus de dix mètres de distance lorsque John avertit immédiatement son ami de l'arrivée d'un intrus par des sifflements. L'ouïe du dauphin, son

système « échosondeur » était inconcevable... Les pas de Clark crissaient légèrement sur le gravier. Finley tourna la tête et bondit sur ses pieds, car il n'avait aperçu que la silhouette floue de son visiteur et ne l'avait pas reconnue.

— C'est moi ! dit Clark. À te voir assis là, au clair de lune, on te prendrait pour un de ces poètes romantiques attardés. Pourquoi Helen n'est pas avec toi ?

— Pourquoi le serait-elle ?

— Mon Dieu, James, toi qui es un si grand savant, comme tu peux être idiot parfois ! Pourquoi serait-elle auprès de toi ? Parce que tu l'aimes, pardi !

— Malheureusement, David Abraham, je ne suis pas payé de retour.

— Tu le lui as déjà demandé ?

— Tu voudrais que je me rende ridicule ? Helen attraperait aussitôt un fou rire inextinguible.

— Dans ce cas, tu la saisis de tes deux poignes et tu lui fais passer son envie de rire d'une façon tellement radicale qu'elle viendra te retrouver plus tard pour te demander d'un air suppliant de recommencer... Sois un homme, bon Dieu ! Tu ressembles à l'Apollon du Belvédère, tu as été le champion de boxe de ta promotion, du temps où tu étais encore étudiant, tu as une poitrine à faire pleurer Tarzan de jalousie s'il te voyait... et tu as peur qu'Helen ne se sente pas bien contre cette poitrine ? Pense un peu à Fisher. Dire qu'il a fallu qu'elle jette les yeux sur ce pot de peinture justement... !

— Justement ! Je ne suis pas un pot de peinture, moi ! Si c'est son type, que veux-tu y faire ?

— Dompte-la James ! Ce n'est qu'une question de volonté. Clark entoura de son bras les épaules de Finley. Je viens de quitter Rawlings. Il est noyé dans les problèmes, le pauvre. Et il a fait une remarque absurde...

— Comment cela ? demanda Finley.

Il était content finalement que Clark soit venu le rejoindre. Ce soir-là, en lui disant bonsoir, Helen l'avait embrassé sur la joue, et il se demandait ce que ce geste pouvait signifier. Un souffle léger pour lui prouver son amitié ? Ou un signal de son subconscient ? Sur cette alternative, le psychologue éminent qu'était James Finley restait coi. Il n'arrivait plus à se comprendre lui-même.

— Attends. Je commence par réfléchir tout haut...

Clark leva les yeux vers le ciel nocturne éclairé par la lune. Finley le regarda, et pour la première fois il se rendit compte que le visage d'un Noir illuminé par le clair de lune était un spectacle étrange et fascinant. La lumière donnait à la peau sombre une lueur argentée et modelait la moindre ride, le moindre relief du visage. Tandis que,

dans les mêmes conditions, le visage d'un Blanc resterait plat.

— Lorsque Fisher, l'ami d'Helen, a été tué, Steve Rawlings n'était pas ici, n'est-ce pas ?

— Non, confirma Finley. Il était à Fort Lauderdale.

— Et il n'en est revenu que le lendemain midi, alors que la CIA avait déjà commencé son petit jeu extravagant, hein ?

— Oui, c'est vrai... Mais où veux-tu en venir ?

— Alors, il n'est venu à l'idée de personne de se demander si, cette nuit-là, Steve était vraiment à Fort Lauderdale ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il n'a jamais été obligé de le prouver, hein ? De Fort Lauderdale à Miami Beach, ce n'est pas très loin...

— Abraham ! Tu es un con ! Un triple con ! s'écria Finley interdit.

— Est-ce que Steve possède une arme ? demanda encore Clark imperturbable.

— Nous avons tous une arme...

— Et Steve, quelle arme a-t-il ?

— Un Smith & Wesson, 9 mm.

— Il est vrai que ça peut être un hasard...

— Abraham ! Tire vite le signal d'alarme. Ton imagination me fait dérailler, moi aussi. Finley était horrifié du cheminement des pensées de son collègue. Cerveau brûlé, va ! Pourquoi pas moi alors ? Moi aussi je pourrais être le meurtrier, moi aussi j'ai un Smith & Wesson, 9 mm près de mon lit, à portée de la main. Et toi aussi, tu en as un !

— Mais moi, je ne me permets pas des remarques aussi absurdes, James, riposta Clark avec le plus grand calme. « Nous ne pouvons tout de même pas exécuter tous les hommes qui s'intéressent à Helen »... Voilà à peu près ce qu'il m'a dit. *Nous*, a-t-il dit... Ça a dû échapper à son subconscient. Ce n'est pas cela qu'il voulait dire, sans doute, et lorsque je lui ai demandé ce qu'il insinuait par là, il s'est dérobé aussitôt... Alors, qu'en penses-tu, vieux ?

— Steve ? Jamais ! Jamais ! Il ne connaissait même pas Fisher.

— C'est lui qui le dit ! Mais sait-on jamais ?

— Bon, allez, viens, on va boire un coup pour te laver le cerveau... Finley descendit de son perchoir pour rejoindre Clark. Comment veux-tu que nos gars se conduisent normalement si nous perdons la tête, nous...

Après les émotions causées par l'épisode Fisher, Biscayne Bay retrouva son calme initial, à la seule différence près que les mesures de sécurité furent renforcées. On installa tout autour du parc des caméras de télévision cachées qui trahissaient sur une bande vidéo tous ceux qui approchaient. La nuit, les appareils travaillaient aux rayons ultraviolets et envoyaient leurs images dans un petit pavillon nouvellement aménagé, qui, pour tromper son monde, était situé à

l'extérieur du terrain occupé par le centre de recherche, sur la grand-route, et était gardé par la police militaire. C'était une petite maison cubique qui passait totalement inaperçue, tellement laide que personne n'y aurait même jeté les yeux. Mais que l'un ou l'autre des appareils de guet vînt à surprendre un visiteur inconnu en train de se glisser la nuit dans l'enceinte du centre, et il suffisait d'appuyer sur un bouton pour qu'aussitôt tout le secteur soit éclairé comme en plein jour. Et en quelques minutes seulement, les quinze agents de la police militaire de ce poste perdu auraient bouclé tout le périmètre. Personne ne pourrait échapper au piège en si peu de temps.

Ce dispositif sophistiqué était l'œuvre de l'amiral Josuah Bouwie. C'est lui qui l'avait mis en place dès qu'il s'était rendu compte que les services secrets soviétiques commençaient à s'intéresser aux dauphins.

Au début, Rawlings avait jugé superflues ces mesures de surveillance.

— Que viendrait faire quelqu'un ici la nuit, auprès des dauphins ? demanda-t-il. Nous observer de la mer, pendant le jour, ça oui, ce serait utile. Mais la nuit !

— On pourrait par exemple empoisonner les animaux, avait riposté Bouwie. Aucun d'entre vous n'y a pensé, hein ? Puisqu'on ignore ce qui se trame avec ces bestioles, eh bien, qu'on les supprime ! Voilà qui est simple, non ? Avouez-le, messieurs, aucun de vous n'a jamais pensé à cette hypothèse de l'empoisonnement...

Rawlings le reconnut sans peine. Il y avait là en effet un point faible. Que quelqu'un vienne à se glisser dans l'enclos et jette du poison dans le bassin, et c'en est fini d'un coup du labeur de tant d'années. Rawlings sentit un frisson lui monter le long de l'échine jusqu'à la nuque. Et brusquement, il ne trouva plus aucune objection à voir Biscayne Bay transformée en forteresse.

Les exercices en mer se poursuivirent sans interruption. Bouwie, et même Hammersmith proposèrent à Rawlings d'envoyer au large des vedettes rapides, en guise de camouflage, avec mission de croiser devant la côte pendant l'entraînement des cétacés. Mais cette fois, Rawlings opposa son veto, de la manière la plus simple : il rappela aux deux officiers la démonstration de Key Largo où personne ne s'était rendu compte que... Bouwie en perdit soudain l'usage de la parole, et Hammersmith se retira presque honteux.

— Si quelqu'un s'approche de nous sous l'eau, mes gars le repéreront plus vite et plus sûrement que tous les instruments, déclara Rawlings, et personne cette fois n'osa le contredire. Il n'en est pas de même de l'air. Mais personne ne peut échapper à notre radar.

Les six compagnies, placées sous le commandement de Ronny, John, Harry, Bobby, Robby et Henry, poursuivirent donc l'entraînement à un rythme accéléré. Finley, Helen, Clark et deux

autres savants qui, jusque-là, avaient transmis les ordres aux dauphins par l'intermédiaire de stimulateurs fixés au sommet de leur tête, laissèrent à présent l'initiative aux « chefs de compagnie ». Eux seuls reçurent les ordres et les instructions, et il fallait voir comment Harry ou Ronny prenait la tête de son équipe et se chargeait lui-même de transmettre les ordres. Il y avait vraiment de quoi en avoir le souffle coupé ! Rawlings et trois de ses collaborateurs suivirent les activités sous-marines des dauphins sur un bateau voguant en pleine mer, truffé d'appareils électroniques et d'ordinateurs, avec imprimantes et appareils d'écoute microphoniques. Ces activités se terminaient toujours par la destruction simulée de l'« ennemi », après détection et localisation.

Une sorte de cessez-le-feu s'était établi entre John et Helen. À présent, John était passé officiellement sous le commandement de Finley... mais quand, une fois l'entraînement terminé, Helen sautait à son tour dans l'aquarium et nageait au milieu des dauphins comme si elle en était un elle-même, John se plaçait à son côté pour traverser le bassin dans tous les sens, ou même parfois nageait devant elle comme un agent de police qui lui libérerait le passage.

Le départ approchait et, pour résumer en quelque sorte l'œuvre accomplie à Biscayne Bay, il y eut une nouvelle démonstration des talents des dauphins, en présence de l'amiral Bouwie. Jamais Bouwie lui-même n'aurait pu imaginer une chose pareille : que lui – lui ! –, l'amiral Bouwie, appuyé contre le bastingage d'un petit bateau, contemple avec le plus grand sérieux la « parade » des dauphins dans l'eau... ! Les six compagnies, chacune précédée de son chef, défilèrent à la nage sous ses yeux, avec une précision et un ordre tout militaires. Arrivé à la hauteur de l'amiral, le chef sortit la tête de l'eau, la tourna vers la « tribune d'honneur » et poussa trois cris stridents... Ronny, le chef de la Première compagnie, fut le premier à exécuter ce petit numéro, et l'amiral sursauta, effrayé par ces cris.

Rawlings se mit à rire.

— C'est une présentation, Sir. Le chef vous présente son unité.

En effet, derrière Ronny et sa compagnie, John, Harry, Bobby, Robby et Henry dressèrent la tête en passant devant Bouwie et poussèrent les mêmes trois cris.

L'amiral n'en revenait pas.

— C'est sensationnel ! s'écria-t-il. Fabuleux ! Si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux et entendu de mes propres oreilles, je ne pourrais pas croire à une chose pareille. Que diable ! Est-ce que vous allez les faire défiler aussi devant Linkerton ?

— Bien sûr ! Il faut bien que nous fassions notre parade d'arrivée !

— Linkerton, je le connais ! Il va hurler « hip-hip-hip-hourra » !

Les dauphins avaient fait demi-tour, et ils revenaient à présent en

formation serrée. Bouwie porta la main au calot pour saluer, et, en passant devant lui, Ronny et John, à la tête du groupe, se dressèrent hors de l'eau et effectuèrent quelques « pas de danse » sur leur nageoire caudale, puis ils décrivirent une courbe élégante et replongèrent sous l'eau.

— C'est phénoménal ! dit encore Bouwie, et il ne mit fin à son salut militaire et ne baissa le bras que lorsque le dernier dauphin fut passé devant lui. Nom de Dieu, ça vous va droit au cœur, un numéro pareil !

Le défilé fut suivi d'un banquet au mess du centre de recherche. Bouwie avait expressément réclamé Helen comme voisine de table, mais c'était bien inutile, car Rawlings y avait pensé de son côté.

— Quel spectacle vous m'avez offert là ! Je n'en reviens pas encore ! Je suis ravi, dit-il. Quelle intelligence ! Depuis votre première démonstration à Key Largo, je me suis beaucoup renseigné sur ces bestioles... Je sais, je sais, vous n'aimez pas qu'on les traite ainsi... Mais quels que soient, les résultats que peuvent donner un entraînement intensif et des soins constants, pour moi, les cétacés restent des animaux. Et c'est là que j'ai commencé à me poser des questions. Malgré le dressage... utilisons ce terme, pour plus de facilité ; je sais bien que vous ne l'aimez pas non plus, vous appelez cela, la relation parfaite... Malgré cela donc, on ne peut pas tenir compte du fait que, de par leur nature animale, ils peuvent avoir des réactions imprévisibles. Laissez-moi vous raconter une petite histoire qui me revient en mémoire. Le directeur d'un zoo avait élevé lui-même un lionceau, depuis sa naissance. Il l'avait nourri au biberon, et l'animal vivait dans l'appartement, il dormait dans un lit, à côté du sien – l'homme était divorcé, ce qui n'avait rien d'étonnant, n'est-ce pas ?... Il le suivait partout comme un petit chien, s'asseyait à sa table pendant les repas qu'il prenait en même temps que son maître, en lampant le contenu de son assiette ; il allait se baigner avec lui dans la piscine, et regardait aussi la télévision, assis à côté de l'homme... Situation digne du paradis terrestre. Et un jour, soudain, sans que rien n'eût pu le laisser prévoir, sans la moindre raison non plus, il sauta sur son père adoptif et l'aurait déchiré à belles dents si l'homme n'avait pas eu la présence d'esprit de saisir un siège et de le lui lancer sur la gueule. Sidéré, le lion se calma pendant quelques secondes, ce qui permit à son maître de se mettre en sécurité. Au bout de deux ans, le fauve s'était réveillé en lui brutalement...

— C'était un lion, Amiral, dit Helen.

Elle connaissait déjà l'histoire. La presse jadis s'en était emparée et le cas occupa pendant des semaines les colonnes des journaux et les discussions à la télévision. Les zoopsychologues se disputèrent en public en exposant leurs théories contradictoires.

— On ne peut pas humaniser complètement un lion. Une telle entreprise est vouée à l'échec.

— Tandis qu'avec un dauphin, on le peut ? Qu'en savez-vous ?

— Le caractère du dauphin est totalement différent de celui d'un fauve.

— Sans doute, il n'empêche... qu'un animal reste un animal, et qu'il peut avoir des réactions imprévisibles...

— Tout comme l'homme d'ailleurs ! compléta Helen en regardant l'amiral d'un air grave. Peut-on se fier entièrement à un homme ? Chacun a ses faiblesses, qui limitent l'action. Vous ordonnez à un dauphin d'aller poser une mine... Il disparaît à la nage et ne revient plus... Vous ordonnez à un soldat de prendre ce bunker d'assaut... Il y court, lève les bras en l'air et se rend... Où est la différence ? On ne devrait pas placer l'homme *tellement plus haut* que l'animal, Sir. Il se montre souvent plus indiscipliné qu'une bête.

Plus tard, tout en dégustant un petit verre d'alcool, Bouwie dit à Rawlings :

— Cette Helen Morero est une femme étrange. Elle m'a tellement bien manipulé qu'à un poil près, je serais resté le bec dans l'eau ! Quelle intelligence et quelle vivacité d'esprit elle possède, cette superbe beauté blonde ! J'envie Linkerton de la voir bientôt débarquer sur son territoire. Elle va me manquer ici.

Le docteur Rawlings ne réagit point ; l'heure n'était pas venue encore de révéler à Bouwie qu'Helen n'accompagnerait pas le convoi à San Diego.

Trois semaines plus tard, trente véhicules spécialement équipés effectuèrent à vide le trajet Fort Lauderdale-Biscayne Bay. Le moment était venu de commencer le chargement. Les savants avaient bouclé leurs valises. Les instruments spéciaux que l'on devait emporter reposaient bien à l'abri et bien calés dans de grandes caisses.

Un matin, au petit jour, le long convoi de camions-containers aux « plafonds vitrés » s'ébranla sur la grand-route de Miami... Spectacle étrange qui valut au colonel Ichlinski d'être tiré du lit par la sonnerie du téléphone, malgré l'heure matinale. L'interlocuteur savait parfaitement que Youri Valentinovitch était l'homme le plus impitoyable du monde quand on le dérangeait dans son sommeil ; mais ce convoi de camions qui s'ébranlait ainsi au petit jour en Floride pour une destination inconnue justifiait la fureur la plus impétueuse.

En entendant la première phrase, Ichlinski s'assit dans son lit, raide et pensif. Il jeta un coup d'œil sur la pendule, émit un grognement, et fut bien obligé de rassurer l'homme à l'autre bout du fil : dans le cas présent, peu importait l'heure.

— Trente camions spécialement carrossés ? demanda Ichlinski. Est-ce que ça ressemble à d'énormes camions frigorifiques ? Je

comprends... Ils veulent déménager les dauphins. Au cas où ce sont vraiment des dauphins ! Peut-être tout cela n'est-il qu'un camouflage destiné à tromper l'ennemi ! Que tout le monde n'y voie que des dauphins... et en réalité, que contiennent ces camions ? Des réservoirs spéciaux destinés à la fabrication d'un nouveau poison ? Ichlinski respira profondément. Paco ! Vous ne les quittez pas des yeux ! Je lance immédiatement une opération de surveillance générale. Mais que vous ne lâchiez pas une seconde des yeux le convoi, c'est compris ? Peu importe sa direction et son but... À partir de maintenant, il faut qu'il reste à tout instant sous notre contrôle !

— Trente camions... Ils auraient du mal à nous échapper ! remarqua Paco.

Ichlinski souffla bruyamment, raccrocha d'un geste nerveux et sauta à bas de son lit. Un pressentiment étrange le poussa à agir... et ses pressentiments ne l'avaient jamais trompé jusque-là...

LES trente colosses possédaient chacun trois essieux et un train de six grandes roues couplées, autrement dit douze pneus énormes et très larges par véhicule. Ils étaient parfaitement alignés sur un rang. Les portes à glissières étaient baissées et permettaient de voir l'intérieur des bassins aux parois synthétiques accrochés à des armatures à suspension spéciale extrêmement souples. À côté des bassins, il y avait une sorte de cabine séparée par un rideau, avec deux lits, une table, deux chaises, une petite armoire étroite, un réfrigérateur et un poste de télévision, tout cela solidement encastré. Ces cabines servaient de salles de séjour aux deux surveillants affectés à chaque véhicule.

Le directeur du convoi, un ancien capitaine de l'armée américaine, avait salué le docteur Rawlings à l'entrée du centre de recherche, et lui avait présenté son matériel comme s'il avait passé une compagnie en revue.

— Voici les trente camions-containers climatisés que vous attendiez ! avait-il déclaré sur un ton officiel. Puis, sur le ton de la conversation, il ajouta : dommage que nous ne soyons pas des dauphins, Sir. Deux personnes pour s'occuper d'eux, de l'eau à température constante, aucun souci pour la nourriture, des soins attentifs... Décidément, sur cette terre, tout semble aller à l'envers maintenant.

— Et ce n'est pas tout ! renchérit Rawlings en riant, les yeux brillants de malice en contemplant les trente monstres alignés dans la grande cour intérieure du centre, devant le grand aquarium. Font aussi partie du voyage deux médecins spécialisés et neuf psychologues !

— Merde alors ! Nous avons oublié un détail dans l'élaboration de nos véhicules ! s'écria l'ancien capitaine.

— Mon Dieu ! Quoi donc ?

— Les divans des psychiatres ! Où voulez-vous que les dauphins déprimés ou névrosés s'étendent, pendant leur traitement psychiatrique ?

Après ce bref échange de plaisanteries commencèrent les préparatifs du départ. Dès l'arrivée des camions, on avait placé de longs tuyaux épais, analogues à ceux dont se servent les pompiers, entre les voitures et la plage, et l'on avait aussitôt commencé les

opérations de pompage afin de remplir les bassins intérieurs avec l'eau de mer à 23°. Les thermostats sensibles se mirent aussi au travail ; ils étaient chargés de maintenir cette température constante, jusqu'à l'arrivée à San Diego. Pendant ce temps, le docteur Finley, le docteur Clark et six autres savants, assis sur le rebord du grand bassin, réunissaient leurs compagnies respectives.

Les dauphins étaient agités. Bien qu'on les eût préparés à cet embarquement les jours précédents, et qu'on eût fait de nombreuses répétitions simulées, ils voyaient bien, entendaient et sentaient que le grand jour était venu, que les choses devenaient sérieuses. Ils allaient devoir quitter leur « home », abandonner la Bay, les récifs et les coraux, le bassin, les installations d'entraînement, tout cet environnement qui leur était devenu familier. Pour aller dans l'inconnu, et c'est cet inconnu où on les forçait à plonger qui les agitait ainsi. Leur système nerveux extrêmement sensible vibrait de toutes ses fibres. Leurs entraîneurs avaient beau essayer de les calmer, de leur distribuer des paroles apaisantes, leur nervosité ne faisait que croître, malgré le dressage des mois précédents et même des années précédentes, peut-on dire à juste titre. John surtout ne cessait de sortir la tête de l'eau, de bondir et de se retourner en l'air, en regardant partout autour de lui : il cherchait Helen.

Mais Helen n'était pas là. Réfugiée dans son pavillon, tous volets et stores baissés, elle s'était installée dans le fauteuil le plus confortable de sa salle de séjour et écoutait une symphonie de Mozart qu'elle avait eu soin de brancher au volume maximum. Fuite vaine... À quoi bon s'enfouir ainsi dans le bruit et l'obscurité... Elle ne percevait même pas la musique, car ses pensées ne cessaient de tourner autour des événements du jour. À deux reprises déjà, Finley était venu jusqu'à sa porte ; il avait sonné, tapé du poing et appelé. Mais elle s'était bien gardée d'aller ouvrir. La seconde fois, elle avait crié à travers la porte :

— Foutez-moi la paix ! Filez ! Je n'ai plus rien de commun avec vous !

Décontenancé, Finley était allé trouver Rawlings.

— Steve, il faut que tu fasses quelque chose, lui avait-il dit. Sinon Helen va perdre complètement la tête. Elle se cache derrière Mozart.

— C'est très bien, avait répondu Rawlings avec un sourire las. Mozart, c'est gai, c'est léger... Si elle avait choisi Gustav Mahler, on aurait pu se poser des questions !

— Ce que tu peux être dur, toi ! On peut dire que tu as les nerfs à toute épreuve ! s'était écrié Finley hors de lui.

— Justement. Il faut bien qu'il y en ait au moins un qui ait les nerfs solides ! Vous vous conduisez tous comme si vous aviez perdu l'esprit.

Ce jour-là, Rawlings n'était plus le Rawlings habituel ; il parlait peu, et s'il lui arrivait de prononcer une phrase complète, elle était chargée d'agressivité, voire grossière. Ce qui prouvait que son système nerveux ne supportait pas aussi bien le choc qu'il voulait le faire croire !

— Bon, bon ! grogna-t-il à l'adresse de Finley. J'irai trouver Helen un peu plus tard pour la consoler. Peut-être me suffira-t-il de lui chanter un peu de Mozart : « Dans ce temple sacré... » (Grand air de Sarastro, tiré de *la Flûte enchantée* de Mozart. NDT).

— Espèce d'idiot ! hurla Finley, et il se sauva en courant vers le bassin où John continuait à sauter en l'air et à lancer des cris perçants : il appelait toujours Helen.

Le moment vint où les pompes entrèrent en action, pour remplir d'eau de mer les cuves de transport. Pendant ce temps, les quatre-vingt-dix chauffeurs – trois par camion puisque l'on devait rouler sans interruption, jour et nuit –, réfugiés au mess, buvaient du thé, du café, du coca-cola ou des jus de fruits agrémentés de quelques gouttes de vodka, ce que personne ne releva, bien sûr, et suivaient sans entrain une conférence donnée par le docteur Pimpel, Viennois d'origine, sur les problèmes que soulevait le transport des dauphins. À leurs yeux du reste, toute l'opération était absurde. À quoi bon tous ces frais ? Pour amener des dauphins jusque sur la côte du Pacifique ? Là où justement on en trouvait tant qu'on voulait ? Pourquoi en faire venir de l'Atlantique avec un tel déploiement de forces ? Et toutes ces précautions... ? Certes, il s'agissait peut-être là d'« artistes » bien entraînés, exceptionnels... Eux-mêmes, ils avaient assisté à de nombreuses attractions présentées par des dauphins à Miami, et avaient applaudi à tout rompre, mais tout de même, il ne fallait pas exagérer ! Un animal reste un animal, et si l'on était prêt à dépenser plus d'argent pour les transporter qu'il n'en faut à une famille de trois enfants pour vivre une année entière, il fallait bien reconnaître que c'était de la folie pure !

Vers midi, l'amiral Bouwie lui-même appela le centre au téléphone.

— Alors, ça marche ? demanda-t-il d'un air soucieux. Où en êtes-vous ?

— Les cuves de transport sont pleines, et on est en train de charger la première compagnie. Les gars se conduisent bien, ils sont disciplinés, quoique très nerveux. Rawlings jeta un coup d'œil sur sa montre. Si tout va bien, nous pourrons démarrer ce soir-même. Je vous tiendrai au courant, Sir.

— Pourquoi tout n'irait-il pas bien ? voulut savoir Bouwie.

— Nous n'avons pas encore chargé la compagnie de John... Je la réserve pour la fin.

— Et s'il fait des difficultés ?

— J'y ai pensé... Nous le calmerons avec des médicaments !

— Eh bien, Rawlings, bonne chance ! conclut Bouwie inquiet. Appelez-moi quand ce sera terminé... Appelez-moi aussi si tout ne va pas comme vous l'espérez ! C'est vraiment incroyable, vous savez... Je me suis si bien habitué à ces bêtes ! J'y pense plus souvent que je n'ai jamais pensé à ma femme...

Le transbordement du grand bassin dans les voitures de transport se poursuivit, de la même façon que le transfert dans les bateaux d'entraînement. Chaque dauphin était hissé dans une cuve de plastique et transporté avec une grue spéciale jusqu'au camion ; puis on le faisait glisser dans la cuve de transport où il retrouvait son élément familier, l'eau de mer.

Malgré cela, on les sentait encore très nerveux. Car, mis à part l'eau de mer, tout ce nouvel environnement leur était inconnu : le ciel réduit à un rectangle vitré ; disparu le large et avec lui disparue l'impression de liberté et d'infini. Ils ne sentaient plus le vent, ni les fleurs dans les plates-bandes, autour du bassin. Ils ne voyaient plus les nuages qui semblaient voguer sur l'immensité bleue. La seule chose qui les consolait était la présence de leurs entraîneurs, leur voix et la caresse de leurs mains. Sans eux, ils se seraient déchaînés dans l'eau et auraient essayé désespérément de sauter hors des cuves.

Finley arriva bon dernier, avec sa compagnie, comme le prévoyait le programme. John nageait paisiblement dans le bassin presque vide à présent, et ses dix gars le suivaient en file indienne, comme ils l'avaient appris. Rawlings et Clark se trouvaient aussi sur le rebord de l'aquarium, les yeux fixés sur John, le dauphin trop calme et trop paisible.

— Il attend Helen, déclara Finley d'une voix sourde. Sans elle, ils ne partiront pas d'ici, vous verrez.

— Même s'il s'agit de John, le génie, James... Je n'ai pas du tout l'intention de me laisser tyranniser par un dauphin ! s'écria Rawlings hors de lui. Il a appris à obéir aux ordres... Qu'il se mette à faire le récalcitrant, et je me débarrasserai de lui, voilà tout !

— Ce qui signifie : de lui et de sa compagnie au grand complet, Steve !

— Ronny s'est laissé transborder sans la moindre complication...

— Ronny n'est pas amoureux d'Helen... Finley haussa les épaules. Ne démentons pas nos propres travaux ! Nous savons très bien que les dauphins sont capables d'éprouver des sentiments.

On fixa la cuve de transfert à la grue et on la laissa descendre dans l'aquarium. Finley fit un signe à John.

— Viens, dit-il. Allez, mon petit, ne fais pas ta mauvaise tête ! On ne peut rien y changer, et nous aussi, nous avons tous le cœur lourd...

Allez, viens, mon vieux, viens...

John leva la tête, poussa quelques cris, puis fit à la nage le tour extérieur de cette nouvelle prison, mais il se garda bien d'y pénétrer, car il avait compris qu'immédiatement la cuve l'emporterait dans un nouveau cachot. Sa compagnie attendait à l'écart, prête à imiter le chef.

— Va trouver Helen et dis-lui de venir, cria Rawlings à mi-voix.

— Elle ne viendra pas.

— Explique-lui ce qui se passe ici.

— Elle le sait.

— Merde alors ! s'écria Rawlings. On n'a pas besoin d'hystériques ici ! Qu'elle vienne et persuade John de faire ce que nous attendons de lui. Après cela, elle pourra bien écouter Mozart pendant une semaine si ça lui chante, je n'y vois pas d'inconvénient... Vas-y, James, essaie au moins...

Finley acquiesça d'un signe de tête, puis il fit demi-tour et s'éloigna. Au même moment, John bondit hors de l'eau et poussa un long cri perçant, presque humain, qui fit même sursauter Rawlings et Clark. Quant à Finley, il rentra la tête dans les épaules comme sous une averse violente et parcourut en courant les quelques mètres qui le séparaient du chalet d'Helen.

À peine avait-il mis le pied sur la terrasse qu'il entendit la musique. Cette fois, Beethoven avait remplacé Mozart. La Troisième symphonie, *l'Héroïque*. À plein volume. Comment pouvait-elle supporter ce tintamarre ?

Il cogna des deux poings contre la porte d'entrée. Comment faire autrement ? Helen n'aurait même pas entendu la sonnette. Malgré cela, il se passa encore de longues secondes avant qu'elle ne réagisse.

— Arrête, James ! cria-t-elle de l'intérieur ; car elle avait deviné l'identité du visiteur, sans avoir besoin de poser des questions. Sa voix frémissait, on la sentait au bord du désespoir. Foutez le camp, à la fin ! Qu'est-ce que vous attendez ?

— Justement, il y a une difficulté, John refuse. Il faut que tu viennes, Helen, je t'en prie !

— Je n'en peux plus, James.

— Une seule fois encore ! Helen, fais gaffe, Steve est fou furieux. Il finira par abandonner ici John et sa compagnie et par les expédier à Miami, au Marineland. Des dauphins de cirque, Helen, tu te rends compte ?

— Vous n'avez jamais voulu me reconnaître le droit d'être une femme, hein, et dans le travail, vous avez complètement oublié ce détail, dit-elle d'une voix brisée. Maintenant, je le redeviens ! James, vous êtes tous trop exigeants avec moi. La porte s'entrouvrit et la main d'Helen apparut, tenant le maillot de bain doré qu'elle avait l'habitude

de porter quand elle nageait dans l'aquarium en compagnie de ses gars. Tiens, prends ça, ça vous facilitera peut-être la tâche. Essayez au moins...

— Tu veux que je mette ton maillot de bain ?

— Idiot ! Il suffit de le montrer à John. C'est tout. Cela finira peut-être par le calmer.

Finley prit le maillot de bain qu'elle lui tendait, et avant même qu'il ait pu lui serrer la main, elle claqua violemment la porte et la ferma à clef de l'intérieur.

— Helen ! s'écria-t-il sur un ton désespéré. Helen ! Viens, je t'en prie !

Mais elle ne répondit même plus. Finley la connaissait bien, il savait que c'eût été perdre son temps que d'insister. Il refit en courant le chemin inverse, le maillot de bain serré sous son bras. Rawlings le considéra d'un air ébahi.

— James ! Je ne t'avais pas demandé de violer Helen, mais de l'amener jusqu'ici.

— C'est tout ce que j'ai pu obtenir d'elle. Finley déplia le maillot qu'il avait inconsciemment mis en boule. Si John réagit à la vue de ce maillot, on pourra dire qu'il est plus humain que nous ne l'avions pensé. La majorité des gens sont des fétichistes, sans le savoir. Si tu la considères d'un point de vue purement psychologique, la moindre photo que tu gardes précieusement sur toi est un fétiche. On photographie ce qu'on aime bien pour le garder à jamais sur soi.

— Je n'ai pas besoin de conférence sur la psychologie ! hurla Rawlings. Je veux voir John monter dans le camion !

Finley s'approcha du bassin et leva à deux bras le maillot d'Helen. Aussitôt John sortit la tête et fixa de ses petits yeux noyés d'eau le vêtement doré, brillant sous les rayons du soleil couchant. Il le reconnut tout de suite bien sûr, poussa quelques sifflements pleins de tendresse et s'approcha de Finley à la nage.

— Eh bien, mon vieux, tu ne te trompes pas, c'est bien ça ! lui dit Finley d'une voix tremblante. C'est bien le maillot d'Helen. Au fait, elle m'a chargé de te dire toute son affection. Elle voudrait que tu sois raisonnable, John. La vie continue...

John fit trois fois à la nage le tour de la cuve de plastique qui était immergée, les yeux fixés sur le maillot que Finley tendait toujours à bout de bras. Puis il amorça un virage et glissa lentement dans la « prison ».

— Levez-le ! cria Rawlings d'une voix tout aussi tremblante que celle de Finley. Allez, hop, la cuve ! Vous dormez, là-haut ?

La grue souleva la cuve, et John demeura immobile.

Il ne chercha plus à sauter d'un bond dans son bassin familial. Tapi au fond, il ne quittait pas Finley des yeux. N'était ce regard

vivant, on aurait pu croire qu'il avait succombé à un infarctus.

— Tiens, il est à toi, garde-le ! lui dit Finley en lui jetant le maillot doré. Je n'ai pas de mal à imaginer les sentiments qui t'agitent en ce moment, va, mon petit !

Aussitôt John saisit le maillot d'Helen entre ses dents, l'emporta au fond de la cuve et reprit sa position immobile, en protégeant de tout son corps brillant le précieux tissu d'or. Et c'est ainsi qu'on le transporta jusqu'au bassin roulant, sans plus de difficultés, et qu'on le fit glisser à l'intérieur. Mais avant de se laisser transborder, il reprit le maillot entre ses dents, et se montra ensuite plus calme et plus paisible qu'il ne l'avait jamais été dans toute sa vie.

À partir de là, le transbordement de sa compagnie s'effectua aussi très facilement. Les dix dauphins obéirent à la moindre injonction ; ils furent transportés par la grue dans leur nouveau logis où ils se mirent à nager avec placidité, malgré l'étroitesse des lieux.

Le docteur Clark essuya la transpiration qui inondait son visage noir, luisant comme de l'ébène.

— Ouf ! dit-il. Ça y est. Et j'ai appris quelque chose de nouveau aujourd'hui : les dauphins sont de vrais humains ! Vous avez vu John et le maillot d'Helen ? Comme il le protégeait de tout son corps ? Avec une tendresse touchante. Il serre contre lui une partie d'Helen, ce qui le rend heureux. Si je m'amusais à publier cette anecdote dans un article de revue spécialisée, tout le monde me prendrait pour un illuminé. Aucune revue sérieuse n'accepterait de la publier d'ailleurs. Et pourtant, nous autres, nous l'avons vu de nos propres yeux ! Les dauphins peuvent être aussi fétichistes. James, bravo, c'est une réussite sensationnelle !

— Bravo à Helen, tu veux dire ! corrigea Finley d'une voix lasse. C'est elle qui en a eu l'idée. Je vous le dis encore une fois : c'est une honte de l'empêcher de nous accompagner !

Clark s'épongea encore le visage.

— Oui, c'est une honte, répéta-t-il sur un ton plein de conviction.

Rawlings, à qui ce discours s'adressait, garda le silence ; il fit demi-tour et s'éloigna, suivi des yeux par Finley et par David Abraham. Il marchait légèrement courbé vers l'avant, comme s'il portait une lourde charge sur les épaules.

— Il n'y peut rien, reprit Finley d'une voix hésitante. Il reçoit les consignes de l'Amirauté... et c'est lui qui porte toute la responsabilité de l'opération Dauphin. Il ne peut pas toujours faire ce qu'il veut...

Une heure plus tard, le convoi des trente monstres sur roues passa la grille d'entrée du centre de Biscayne Bay. Le chef du convoi, l'ancien capitaine, avait expliqué une dernière fois à Rawlings le trajet qu'il comptait emprunter, en le suivant du doigt sur une grande carte routière.

— D'ici, nous prendrons la 41 jusqu'à Tampa. Puis nous emprunterons la *Free Limited Access Highway* 75, et nous la suivrons jusque Lake City. Au nord de Lake City, nous prendrons la *highway* 10 qui nous conduira à travers l'Alabama, le Mississippi, la Louisiane, le Texas et le Nouveau-Mexique jusqu'à ce que nous rejoignons la *highway* 8 à Eloy, dans l'Arizona, qui nous fera longer la frontière mexicaine, et nous amènera à San Diego, en Californie.

— À force de regarder ce trajet sur la carte, on en a les cheveux qui se dressent sur la tête ! dit Rawlings en guise de commentaire. Un pareil déplacement avec soixante-cinq dauphins...

— C'est vous qui en avez décidé ainsi, Sir. L'ancien capitaine replia soigneusement sa carte. Pour moi, tout ceci reste de toute façon une énigme. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi tout ce déploiement de forces et d'argent pour quelques dauphins seulement ?

— Non ! répondit sèchement Rawlings.

— Apparemment, certains départements ont trop d'argent, alors qu'on en manque tellement ailleurs !

— Sans doute...

— C'est toujours la même chose ! Le chef du convoi fit un geste du bras qui signifiait le mépris le plus total. Dans les quartiers insalubres, les gens fouillent les poubelles pour y trouver quelque chose à se mettre sous la dent. Et ici, on jette les millions à l'eau, au sens littéral du terme. Quel que soit le gouvernement – l'actuel ou un autre –, c'est toujours le même refrain. Pour qui voter, je vous le demande ?

— Pour la raison, mon cher !

— Volontiers... Mais où est-elle ? Qui la détient ? On l'a certainement bien cachée pour que personne ne la découvre, je crois.

Le docteur Rawlings fut le dernier à quitter son centre de recherche. Il y avait passé près de sept ans. Au début, le centre se réduisait à un petit bassin et deux maisonnettes, et à présent, il était devenu une véritable petite cité. Il fit un dernier tour de propriétaire, s'arrêta devant le grand aquarium vide d'un air pensif. On attendait les nouveaux pensionnaires et la nouvelle équipe d'entraîneurs pour le lendemain seulement.

Puis il se dirigea vers le pavillon d'Helen, où il fut accueilli par les accents violents de la musique de Wagner. *La Chevauchée des Walkyries*. Il frappa à la porte, trois brèves, trois longues, trois brèves, comme il en avait toujours eu l'habitude. *La Chevauchée des Walkyries* perdit un peu de son volume.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Helen de l'autre côté de la porte.

— Je suis sur le point de partir maintenant... Les autres sont déjà en route, eux... Je voudrais te dire au revoir, Helen...

— Bon voyage, Steve.

— C'est tout ?

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Je suis chargé de te transmettre les amitiés de James, de David Abraham et de tous les autres. Ils vont tous t'écrire aussitôt arrivés là-bas.

— Il sera trop tard, les lettres retourneront à leur expéditeur... Je ne serai plus ici.

— Helen ! Ne fais pas de sottises, hein ? Où veux-tu aller ? Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Ça me regarde, Steve.

— Je t'en prie, Helen, ouvre la porte !

— Non !

— Merde alors ! J'arriverai bien à la forcer !

— Attention, Steve, cela pourrait te causer des difficultés. Je tirerai... Je te jure que je tirerai aussitôt... et je serai en état de légitime défense ! C'est sérieux, Steve ! Fous le camp à la fin, et ne t'occupe plus de moi !

— Je te téléphonerai tous les jours, Helen, et je te raconterai ce que nous faisons... et ce que fait John. Tu viendras bien à l'appareil, n'est-ce pas ?

— Non ! Je ne serai plus ici, Steve, je te l'ai déjà dit !

— Où pourrai-je te joindre alors ?

— Nulle part. Tu peux me rayer de ton carnet d'adresses et de ta mémoire. Le monde est grand, et je serai quelque part...

— Helen ! Rawlings s'adossa à la porte. Est-ce une façon de nous quitter, au bout de tant d'années ? Ce n'est pas moi qui suis responsable de cette nouvelle situation, crois-moi, et ne sois pas injuste à mon égard.

— Est-ce *moi* peut-être qui en suis responsable ? cria-t-elle derrière la porte. Est-ce que je n'ai pas le droit de tomber amoureuse ? Pas le droit d'être une femme ?

— Fisher était un espion...

— Ce n'était pas inscrit sur le bout de son nez ! Je t'en prie, Steve, n'insiste pas et fous le camp ! Adieu. Je te souhaite beaucoup de succès avec nos dauphins. Ah oui, une chose encore. Dis à James que c'est un brave type ; dis-lui que, si jamais il tombe amoureux à San Diego, il fasse bien attention de ne pas échouer dans les pattes d'une femme qui l'exploite. Il est si désespéré en face d'une femme...

— Tu aurais dû en parler plus tôt à Finley, Helen !

— Ah mon Dieu, Steve, fous le camp ! C'est affreux ! Va-t'en à la fin !

Elle s'éloigna en courant de la porte, et aussitôt *la Chevauchée des Walkyries*, ou du moins ce qui en restait, remplit toute la maison de

ses grondements.

Rawlings secoua la tête ; il rejoignit sa voiture et s'empressa de se mettre au volant et de démarrer, sans même jeter un regard dans le rétroviseur ; à toute allure il franchit la grille d'entrée et se lança sur la route.

— C'est fini, se dit-il. Ne pas regarder en arrière. Surtout, ne pas tomber dans le piège de la sentimentalité. Dans la vie, on doit être capable de tirer un trait, de dire adieu, et de rompre définitivement. Même si cela vous arrache le cœur et jusqu'au plus profond de l'âme. La vie ne tient compte de rien.

Quant à toi, Helen, redresse la tête !

Derrière les stores baissés de son chalet, Helen suivit le départ de Rawlings. Dès qu'il eut quitté le centre, elle fit taire Wagner et alla s'asseoir sur son lit, les mains jointes sur les genoux. Ses bagages étaient prêts, les valises gonflées attendaient près de la porte. Voilà la raison pour laquelle elle n'avait voulu laisser entrer personne, ni James Finley, ni Steve Rawlings. Elle avait passé la journée à nettoyer sa maison, à la préparer pour la personne qui l'occuperait après elle. Les armoires et les commodes étaient vides, la vaisselle propre et soigneusement rangée, les bouteilles réunies sur le petit bar, et sur la porte du réfrigérateur, elle avait collé un papier sur lequel étaient inscrits ces mots : « Servez-vous ! Tout ce qui est là est à vous ! Bon appétit ! » Un autre papier aussi sur la table de nuit, avec l'indication suivante : « Vous recevrez encore trois revues auxquelles je suis abonnée. Lisez-les. J'ai tout fait annuler à partir du mois prochain. »

Après ce concert étourdissant, le calme qui régnait dans le bungalow n'en paraissait que plus profond. Assise toute droite sur son lit, Helen attendait. Son esprit suivait comme dans un film la colonne des trente énormes camions sur la grand-route 41 en direction de Tampa, à travers le coucher du soleil et la tombée du soir. Trente colosses et neuf autos particulières. Rawlings avait pris la tête du convoi dans sa Chrysler gris métallisé. Et le dernier était Finley, assis près du bassin du trentième camion où se trouvait John.

Roulez lentement, les gars ! Pas plus de cinquante kilomètres à l'heure, malgré les amortisseurs spéciaux et les cuves suspendues. Ça oscille facilement. On vous l'a dit certainement, et vous avez dû rigoler en douce. Des poissons qui pourraient attraper des bleus ! Ces savants, ils travaillent tous du chapeau décidément ! Si vous saviez ce que vous transportez là ! Combien de millions de dollars ça représente ! Quel secret militaire important traverse la moitié de l'Amérique, tiré par des moteurs sur des routes empruntées par n'importe qui ! Vous en auriez froid dans le dos si vous le saviez, quelle que soit la température extérieure !

Au bout de deux heures, elle se leva, alla dans la salle de bains où

elle se lava une fois encore les mains et le visage et se maquilla. Puis elle porta ses valises dans sa voiture, la fameuse Rabbit, où elle les répartit dans le coffre et sur le siège arrière, et fit exactement ce qu'avaient fait Rawlings et toute l'équipe : elle traversa à pas lents le centre silencieux à présent, alla jusqu'au bord du grand aquarium vide de ses occupants, puis descendit jusqu'au bord de la mer pour contempler une dernière fois les récifs et les bateaux servant à l'entraînement. Elle alla s'asseoir sur l'un des bancs de la cour intérieure et assista à l'immersion du jour dans l'océan ; elle suivit des yeux le déclin du soleil, le ciel d'un rouge ardent pâlit progressivement et la nuit étendit son ombre sur la terre et sur l'eau.

Helen jeta un coup d'œil sur sa montre. Trois heures s'étaient écoulées depuis le départ du convoi. Exactement l'intervalle de temps qu'elle s'était fixé pour pouvoir les suivre sans être importunée.

Elle s'installa au volant à son tour, respira profondément à plusieurs reprises et mit le contact. Lentement... Ne roulez pas à plus de cinquante à l'heure, les gars, se dit-elle de nouveau... Elle quitta le centre de recherche, traversa les contrôles sans s'arrêter, puisque son pare-brise portait la plaque de reconnaissance des usagers du centre, et elle atteignit sans encombre la route qui menait à la 41. Elle connaissait par cœur le trajet que devait suivre le convoi entre Miami et San Diego. C'était également le sien... mais toujours avec trois heures de retard.

Je vais être votre ombre pendant tout ce temps, se dit-elle. Si vous vous imaginez que vous pouvez ainsi plaquer une Helen Morero, c'est que vous la connaissez bien mal !

Quelle ne sera pas leur surprise lorsqu'ils me verront au bord de l'aquarium, à San Diego, en train de jouer, avec John ! Rien qu'à l'idée de la tête que vous allez faire, j'ai déjà envie de rire. Et toi, James, imbécile chéri, tu finiras peut-être par perdre tes complexes. Non, je ne suis pas encore émancipée au point de prendre les devants et de te sauter au cou ! Il faut bien que tu fasses un petit effort aussi, toi, ne serait-ce qu'un petit geste de la main...

Mais je suis là, et c'est l'essentiel.

Et vous, les gars, roulez lentement surtout ! Le moindre trou de la route, le moindre nid-de-poule, le moindre dos-d'âne est dangereux !

J'ai trois heures de retard sur vous, mais je vous suis... Je ne vais tout de même pas vous laisser foncer tout seuls tête baissée, dans cette nouvelle aventure...

Après avoir doublé Fort Myers, Helen brancha la radio. La musique de Broadway. Le Musical Oklahoma.

Elle rejeta la tête en arrière et chanta elle aussi. Une sorte de joie mêlée de désespoir lui dilatait le cœur ; et la fierté devant son propre courage, la fierté de suivre ses dauphins et de ne pas renoncer...

Une demi-heure après le départ du convoi de Biscayne Bay, le téléphone sonna dans le bureau du colonel Ichlinski, à l'ambassade soviétique de Washington. Youri Valentinovitch venait juste de terminer son travail, et il se réjouissait déjà à la pensée de sa soirée. Soirée qui devait débiter par un petit festin au restaurant français « Lucullus », et se terminer entre les draps fins d'un lit dressé dans une villa au bord du Potomac. Il avait rendez-vous avec une dame, une veuve très argentée qui jouait un rôle important dans la société de Washington. On la disait plutôt prude ; mais tel n'était pas l'avis de Youri Valentinovitch. Car dès le second soir, il avait réussi à persuader la belle et opulente Maureen que le veuvage n'impliquait pas forcément le renoncement aux petits et aux grands plaisirs de la vie. En outre, si Ichlinski savait être mordant dans certaines situations, il était également capable de montrer un charme fou qui, allié à la brusquerie innée des Russes, faisait de lui un séducteur irrésistible. Il semblerait d'ailleurs que les femmes y fussent particulièrement sensibles, car elles ne tardaient guère à tirer un trait sur la morale, sans la moindre hésitation, et même à déclarer que ce mot « étranger » était tout simplement incompréhensible. La belle Maureen, elle, avait été tellement bouleversée par son soupirent qu'elle n'hésita pas à lui offrir sa villa, qui du reste ressemblait plus à un château qu'à une simple maison. Dès qu'elle serait devenue l'unique objet de sa flamme dévorante, lui déclara-t-elle, il pourrait considérer le « château » comme sa propriété...

Le téléphone sonna juste au moment où Youri Valentinovitch se préparait à quitter son bureau ; il se trouvait déjà près de la porte, et force lui fut de rebrousser chemin.

— Les voilà partis, lui annonça une voix de basse impressionnante dans l'appareil. Direction Tampa. Ils se déplacent à petite allure, avec beaucoup de prudence. Le convoi est précédé d'une voiture de la police. Ils transportent effectivement des dauphins à bord.

— Avec la police en tête ! s'exclama Ichlinski. Est-ce qu'on nous prend pour des imbéciles ! Depuis quand la police accompagne-t-elle des dauphins, hein ? Je vous dis, moi, qu'on nous mène en bateau, et que ces camions contiennent autre chose que de simples cétacés.

— Que devons-nous faire ? demanda la voix grave.

— Rester aux aguets ! Ichlinski eut une pensée ; pour Maureen et son corps plantureux à la peau blanche ; il ajouta : surtout, ne pas lâcher prise, hein ? Vous leur collez aux fesses ! Il renifla bruyamment, secoua la tête et conclut d'une voix stricte : vous recevrez d'autres directives. Retéléphonez-moi demain matin...

— À quelle heure ?

— À dix heures... Non, à onze heures, rectifia-t-il ; il connaissait

Maureen. Après le café matinal, elle avait toujours une recrudescence de tendresse, et il ne serait certainement pas libéré avant dix heures. Salut !

Youri Valentinovitch fixa un point du parquet d'un regard sombre. Trente camions spécialement équipés, transportant un fret inconnu de tous, camouflé en dauphins, venaient donc de prendre la route. Pour aller où ? Que transportaient-ils réellement ? Que savait Fisher, et pourquoi est-il mort ? Pourquoi était-il condamné à mourir ? Qui l'avait exécuté, sinon la CIA ? Que signifiait toute cette affaire ?

Ichlinski exhala un long soupir, puis il ferma à clef la porte de son bureau et quitta l'ambassade par une porte dérobée. Cet appel téléphonique décidément lui avait gâché une partie de son plaisir. Même le petit festin préliminaire n'arriva pas à le dérider et, ce soir-là, la passion dévorante de Maureen lui pesa. Il la quitta avec une certaine brusquerie, abandonnant dans le grand lit Renaissance italienne une amante décontenancée, et reprit le chemin de l'ambassade soviétique.

Il se précipita aussitôt sur son répondeur téléphonique, qui lui transmettait fidèlement tous les messages parvenus à l'ambassade et destinés à lui personnellement : il y avait eu trois appels de la Floride en son absence.

Après avoir doublé Tampa, le long convoi de poids lourds prit la direction de Gainesville dans le but apparent de rejoindre la grand-route numéro 10. Le dernier appel confirma cette hypothèse : arrivée sur la 10... mais ensuite, au lieu de prendre la direction de Jacksonville, comme on l'avait présumé, les véhicules obliquèrent vers l'est, c'est-à-dire New Orléans.

— Je continue à les suivre, dit encore la voix de basse dans le téléphone. Mais je ne tiendrai plus le coup très longtemps, je m'endors déjà au volant. Ils roulent avec trois chauffeurs par véhicule qui se remplacent, tandis que moi, je suis seul. Je pense pouvoir aller encore jusqu'à Pensacola, mais ensuite, il faudra que ma voiture se débrouille toute seule. Alors, que dois-je faire ? J'attendrai un coup de fil de vous vers trois heures du matin sur le *drive-in* du lac de Tallahassee. Terminé.

Ichlinski regarda sa montre. Il lui restait une heure. Il alla chercher sur une étagère une grande carte du sud des États-Unis et suivit des yeux la longue ligne jaune de la 10. Où peuvent-ils bien aller ? se demanda-t-il. À New Orléans ? Il n'existe aucune installation militaire secrète à New Orléans. À moins qu'ils ne poursuivent leur route jusqu'au Nouveau-Mexique ? Ils devraient donc obliquer en direction de Los Alamos... Ce serait peut-être une explication. Un transport destiné au centre nucléaire de Los Alamos. C'est là qu'a été fabriquée la première bombe atomique, et il s'y passe encore des

choses que l'on observe de Moscou avec la plus grande inquiétude.

Mais alors, pourquoi font-ils ce long déplacement par terre, et non pas par air ? Ce serait beaucoup plus court, et en outre, ils échapperaient aux regards indiscrets. Et ce stupide camouflage en dauphins ? Toute cette histoire semble des plus illogiques.

Ichlinski s'installa confortablement dans un fauteuil pour réfléchir tout en fumant une cigarette. Ils vont rouler jour et nuit, en se relayant, comme vient de me l'annoncer Paco. Nous allons donc devoir les suivre aussi jour et nuit. Les suivre de loin, sans jamais les quitter des yeux.

Il alla chercher dans un coffre-fort la liste chiffrée de tous les hommes, femmes et organisations qu'il avait gagnés à la cause de la Russie au fil des années. Répartis sur tout le territoire des États-Unis, avec des centres dirigés par des chefs d'agence qui avaient subi une formation spéciale. Ichlinski avait réussi à tisser ainsi un immense filet de contacts aux mailles serrées, d'hommes de confiance travaillant pour lui, des balayeurs de rues aussi bien que des industriels, des professeurs, des ingénieurs ou des architectes, tous personnalités connues et estimées, des fonctionnaires à un niveau plus ou moins élevé, allant jusqu'aux hauts fonctionnaires du gouvernement et des officiers de police, des savants et des patrons de bars, des tenanciers de bordels, des militaires, des clubs d'aviation et des mécaniciens automobiles.

Pendant une heure entière, Ichlinski puisa dans ces listes pour en dresser une autre ; il mit en service un hélicoptère basé dans un club d'aviation et qui ne risquait pas de paraître suspect, un camion de transport qui serait chargé de bouteilles vides, un boulanger qui partirait en vacances en caravane avec quatre de ses amis et six personnes qui seraient chargées de suivre le convoi mystérieux en qualité de représentants de commerce inoffensifs.

Le colonel Ichlinski commença par préparer la liste de ses agents qui devraient opérer jusqu'au Nouveau-Mexique, puis en direction de Los Alamos, et une fois ce travail terminé, il prit le téléphone pour appeler Paco au lac de Tallahassee. Il était exactement trois heures du matin.

Sur le *drive-in*, il eut l'impression que Paco attendait près de la cabine. Deux secondes suffirent pour qu'il répondît.

— Nous sommes arrivés ici il y a une demi-heure, déclara Paco d'une voix fatiguée. La police en tête et en queue. À Drifton, une jeep de la marine américaine est venue aussi se joindre au convoi ; elle s'est glissée au milieu. Ils roulent sans arrêt, une seule pause pour prendre de l'essence. Sir, par pitié, je suis tellement épuisé que je vais tomber de ma chaise.

— Quelqu'un viendra vous remplacer à Pensacola. Un camion de

livraisons chargé de bouteilles vides. Le chauffeur s'adressera à vous pour vous demander du feu... Vous tiendrez encore jusque-là ?

— À condition d'utiliser du leucoplast pour maintenir mes paupières ouvertes, peut-être.

— Quel âge avez-vous, Paco ? demanda Ichlinski presque à contrecœur.

— Vingt-cinq ans, Sir.

— À vingt-cinq ans, nos hommes ont marché pendant cinq jours et cinq nuits ; et ils ont ensuite livré bataille aux Allemands à Koursk et les ont vaincus ! Quelle misère de voir cette génération de chiffes molles qui nous pousse maintenant !

— Je n'aurais jamais l'ambition de gagner une bataille, Sir, répondit Paco, et à l'autre bout du fil, le colonel l'entendit bâiller sans retenue. Ne parlons plus de cela, ça ne fait qu'ajouter encore à la fatigue. Je tiendrai donc jusqu'à Pensacola, et confierai ensuite les dauphins aux bouteilles vides. – Nouveau bâillement. – Vous savez ce qui est le plus épuisant dans l'histoire ? Ce convoi de poids lourds se traîne sur la grand-route à cinquante à l'heure. Et rouler derrière eux, en respectant toujours une certaine distance... Les paupières se ferment automatiquement. Vous est-il déjà arrivé de vous traîner comme un escargot sur une route pendant cinq cents kilomètres sans arrêt ? C'est mortel, Sir... Autre chose encore ?

— Oui ! dit Ichlinski avec brutalité. Couchez-vous et calmez votre système nerveux dégénéré. Vous recevrez d'autres directives demain.

Youri Valentinovitch raccrocha. Il se replongea alors dans ses listes pour organiser la suite de la surveillance du convoi. À cinq heures du matin enfin, il releva la tête. Tout était prêt. Jusqu'au Nouveau-Mexique, les trente monstres et les voitures qui les accompagnaient seraient veillés jour et nuit... Si du moins ils prenaient effectivement cette direction.

Ichlinski s'accorda un verre de jus d'orange allongé d'un grand doigt de vodka ; puis, affalé dans son fauteuil, les jambes étendues devant lui, il sourit, content de son travail. Il ne lui restait plus qu'un sujet d'irritation : ne pas savoir ce que transportaient ces camions à l'intérieur des énormes containers spécialement carrossés. Bah, se dit-il, nous finirons bien par l'apprendre. Ils roulent sans arrêt, sans perdre une minute, c'est donc qu'ils sont pressés, ou qu'ils transportent de la marchandise périssable. Mais il ne manque pas d'incidents imprévisibles sur la route. Il peut s'en passer, des choses, sur un long trajet et avec un convoi aussi important, un pneu qui éclate, une panne de moteur, voire un accident... Quelqu'un pourrait venir d'une route latérale par exemple, et accrocher l'un des véhicules. De tout temps, le hasard a toujours été complice des Russes. Comment deviner qu'un chauffeur un peu bête, qui n'a pas respecté la priorité, travaille

pour l'URSS ?

Lorsque le soleil se leva sur Washington, le colonel Ichlinski dormait profondément dans son fauteuil, un sourire de satisfaction autour des lèvres. C'est ainsi que le découvrit sa secrétaire en venant prendre son service, et elle poussa un petit cri.

Youri Valentinovitch se redressa, bondit sur ses pieds et dit d'une voix sévère :

— Je vous en prie, Anne, un peu de tenue. Pourquoi ce pialement ? Pendant que vous dormez paisiblement entre les bras de votre Frank, la politique internationale poursuit son œuvre ici. Allez, au travail ! Et commencez par me préparer un bon café bien tassé !

Après avoir tenu pendant neuf heures consécutives, derrière le volant de sa Rabbit, Helen se dit soudain : C'est de la folie, ma petite ! À peine si tu vois encore la route, tu n'entends presque plus rien, et il t'arrive même de rouler les yeux fermés. Où vas-tu aboutir ?

Elle se réfugia dans un parking pour respirer un peu et étudier la carte. Et finalement, elle décida d'obliquer sur la route secondaire, parallèle à la *highway* 10 et de rouler à la limite de vitesse autorisée pour prendre de l'avance sur le convoi, ce qui lui permettrait de dormir quelques heures dans un motel. Et elle n'aurait aucun mal ensuite à rattraper les camions et ses trois heures d'intervalle qu'elle s'était imposées.

Ce qui fut dit fut fait. Au premier carrefour, elle tourna à droite, puis appuya sur l'accélérateur et sa voiture traversa la nuit claire comme un bolide. Il lui fallut rassembler toute son énergie pour conduire encore pendant deux heures, en traversant des villages isolés et des petites villes endormies jusqu'à ce qu'elle eût l'impression, d'après ses calculs, de se trouver à peu de chose près à hauteur du convoi. Arrivée devant un petit motel, elle freina et stoppa. Seules deux voitures étaient garées sur le parking.

Assis derrière le comptoir de la réception, un Noir ensommeillé lisait une revue pornographique. À chacun sa méthode pour chasser la fatigue. Il releva la tête, sourit de toutes ses dents à Helen et attendit qu'arrive l'homme qui devait nécessairement accompagner cette voyageuse tardive. Mais comme personne ne venait, il se tourna de nouveau vers Helen d'un air étonné.

— Que puis-je faire pour vous, madame ? demanda-t-il.

— Je voudrais une chambre.

— Bien sûr. Nous en avons de trois catégories à...

— Je m'en fiche ! l'interrompt la jeune femme. Ce que je veux, c'est dormir. Peu m'importe le prix.

Bien entendu, il lui donna la chambre la plus chère, celle qui donnait sur le jardin ; il en réclama le paiement d'avance et attendit

qu'elle se fût éloignée pour se replonger dans sa littérature ambiguë. Une cliente sans aucun intérêt, parfaitement normale, se dit-il. À une heure pareille d'ailleurs, on ne pouvait plus s'attendre à quelque chose d'autre ; autant louer la chambre qui possédait un trou dans le mur, à côté de la glace, entouré d'une couronne de fleurs sèches... un trou à travers lequel ceux qui le désiraient pouvaient observer tout ce qui se passait dans le lit et autour du lit de la chambre voisine.

Helen dormit pendant cinq heures d'un sommeil profond, puis son réveil la fit sauter à bas du lit ; elle déjeuna debout d'un sandwich et de deux tasses de café fort et reprit le volant de sa voiture.

Le convoi des dauphins avait donc maintenant une avance de sept heures, mais elle n'eut aucun mal à le rattraper sur la grand-route numéro dix, ou du moins à la ramener à son point initial, trois heures.

Lorsqu'elle s'arrêta à une station-service, elle fut servie par un jeune pompiste qui béait encore d'enthousiasme en racontant les événements de la nuit.

— Vous auriez dû les voir, Miss, dit-il. Trente énormes camions, tous habités par des dauphins dans de grandes cuves en plastique. J'ai réalisé cette nuit l'affaire de ma vie. Ils ont tous fait le plein ! Une chance pareille, on ne voit ça qu'une fois. Et ils m'ont même permis de jeter un coup d'œil dans l'un des camions... Ah, ces poissons, quelles pièces !

— Les dauphins ne sont pas des poissons, dit Helen.

— Qu'est-ce que c'est alors ?

— Des cousins de la baleine.

— La baleine n'est pas un poisson non plus ?

— Non, c'est un mammifère. Comme vous.

Le pompiste jeta un coup d'œil sur sa cliente, comme si elle venait de lancer une plaisanterie des plus douteuses, mais il renonça à bavarder avec elle ; il referma le réservoir d'essence, prit l'argent qu'on lui tendait, et après le départ d'Helen, il se frappa le front de l'index, et la suivit des yeux en hochant la tête. Il faut de tout pour faire un monde, décidément. Dire qu'elle paraissait si gentille. À la voir, on n'aurait jamais pu croire qu'elle avait un grain !

À peine dix minutes plus tard, une Oldsmobile s'arrêta à son tour à la pompe et le chauffeur demanda :

— Est-ce que vous avez vu passer des camions transportant des dauphins par hasard ?

— Oui, Sir. Le pompiste exhiba un large sourire. Des mammifères comme vous.

— Fais-moi le plein et ferme ta gueule, répondit l'homme avec grossièreté.

Il alluma une cigarette, se détendit les bras et les jambes comme s'il était ankylosé, et fit marcher ses articulations. Puis il alla aux

toilettes, en ressortit et bâilla de bon cœur.

L'homme qu'Ichliniski avait appelé Paco reprit aussitôt la grand-route et, au bout de quarante minutes à peine, il dépassa la Rabbit bleu clair d'Helen sans y attacher plus d'attention qu'aux autres voitures qu'il doublait.

LE troisième jour, au début de la matinée, ce que tous craignaient sans l'avouer arriva : le convoi fut forcé de s'immobiliser. À Fort Stockton, dans le Texas, un vieux camion de lait en provenance de Monahans pénétra sur la grand-route numéro 10 et heurta sur le côté le container abritant Harry et trois de ses camarades. Le docteur Clark, qui était étendu sur un lit de camp dans sa cabine, près de l'aquarium, fut projeté sur le sol et alla donner de la tête contre la cloison du véhicule.

Incident sans gravité sans doute. Mais suffisant néanmoins pour obliger le convoi tout entier à stopper. Le choc des deux camions avait enfoncé l'aile au-dessus des roues ; un pneu était ouvert sur plusieurs centimètres et la roue bloquée.

Peu avant la collision, le chauffeur du camion laitier avait sauté à bas de son siège ; et il arriva bientôt sur le lieu de l'accident, avec deux blessures ouvertes sur le bras et tout couvert de poussière. En voyant ce qu'il restait de son véhicule, il poussa des cris hystériques.

— Les freins ! hurla-t-il d'une voix enrouée. Dès que j'ai aperçu le monstre, j'ai appuyé de toutes mes forces sur la pédale... Rien ! Absolument rien ! Ils ne répondaient plus, et mon camion continuait à rouler gaiement. Que vouliez-vous que je fasse, hein ? Va-t'en, me suis-je dit. Sors de là ! J'ai une femme et deux gosses à la maison, vous comprenez ? Je n'arrêtais pas de dire et de répéter à mon patron de mettre cette bagnole au rencart. Elle est bonne pour la casse, c'est fini, je ne roule plus avec ça... Mais que faire ? Mon job, j'en ai besoin, et des dollars aussi. Je vous le jure, les freins étaient morts. Morts, tout simplement. L'expert aura vite fait de le constater. Moi, je n'y suis pour rien, je n'avais aucune chance de m'en sortir !

Aussi justifiées que fussent ces lamentations, elles ne menaient à rien. Le docteur Rawlings revint en marche arrière jusque sur le lieu de l'accident et examina les dégâts. Et le docteur Clark avait une triste mine, avec son mouchoir trempé d'eau sur la tête en guise de compresse !

— Ça va, David ? demanda Rawlings d'un air inquiet.

— Je m'en tirerai avec une bosse, Steve. Le docteur Clark fit un geste du bras pour rassurer Rawlings. Mais Harry et les trois autres sont dans tous leurs états. Tu sais comme ils sont sensibles ! Il montra

du doigt les dégâts causés par l'accident sur les deux camions. Il est impossible de continuer à rouler...

— Il le faut pourtant ! dit Rawlings. Nous sommes déjà en retard sur l'horaire.

— Quand ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, Sir ! intervint à son tour le chauffeur qui était de service en hochant la tête, tandis que ses deux collègues lançaient des invectives au malheureux laitier qui répondait en poussant des cris perçants. Il faut que nous allions dans un garage. À moins qu'on ne puisse transborder les dauphins ?

— Non, il n'y a plus assez de place ailleurs.

Rawlings alla encore examiner les dégâts de plus près, et aussitôt le laitier le rejoignit en courant.

— Les freins, Sir, les freins ! Que vouliez-vous que je fasse ? J'ai bien essayé avec le frein à main, mais lui non plus, il ne fonctionnait plus. C'est mon patron qui est responsable, et pas moi ! De toute façon, il va me chasser et je perdrai mon job.

— Ça va, dit Rawlings en écartant l'importun d'un bras rageur. Personne ne vous enverra de facture, soyez tranquille. Allez donc à la voiture numéro douze pour vous faire panser. Il y a un médecin là-bas.

Il attendit que l'homme se fût éloigné et se tourna vers Clark :

— David, je n'ai pas le choix, il va falloir que j'agisse cette fois contre tous mes principes. Vous resterez à Fort Stockton, mais nous, nous allons repartir. Combien de temps serez-vous immobilisés, à votre avis ? demanda-t-il au chauffeur.

— Ça dépend du garage. S'ils veulent bien se donner un peu de mal, il y en aura pour quatre ou cinq heures. Tout au plus une journée... Mais à condition qu'ils travaillent comme des tortues...

— Maximum un jour... Bon, ça va, on peut le supporter. Tu nous suis, David, et vous pourrez peut-être nous rattraper avant San Diego. Mais il faudra appuyer sur le champignon... Qu'en penses-tu, David Abraham ?

— Oui, oui, nous y arriverons bien, Steve, ne t'en fais pas ! Et même si je débarque tout seul à San Diego, quelques heures après vous, ce n'est pas ça qui fera crouler le monde ! Nous avons déjà fait une bonne partie du trajet, et ce n'est pas pour ces derniers mille kilomètres qu'on va se mettre la tête à l'envers ! Partez en avant, bien tranquillement, et sans vous faire de bile. Dès que le camion est d'attaque, on vous suit !

Si les choses se réglèrent facilement entre les responsables du convoi, il n'en fut pas de même avec la police. Le shérif de Fort Stockton vint personnellement sur le lieu de l'accident ; il se présenta fort courtoisement auprès du docteur Rawlings, mais ensuite, il déclara sur un ton qui ne présageait rien de bon :

— Je regrette, Sir, mais le véhicule restera ici jusqu'à ce que les

formalités soient remplies et le procès-verbal rédigé.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Shérif ?

Clark se leva de toute sa hauteur et se pencha vers le shérif. Celui-ci l'examina en fronçant les sourcils. Un Noir ! Eh, petit ! Ferme-la, sinon il va y avoir du grabuge ! On est dans les États du Sud ici. Et moi, je suis un shérif blanc. S'il y a ici une opinion qui prédomine, c'est la mienne, compris ? Tâche de te tenir tranquille ! Ce que je veux dire ? Il va y avoir un procès-verbal et un expert va venir examiner les choses et définir les responsabilités.

— Les responsabilités ? Mais elles sont évidentes ! s'écria le docteur Clark.

Ferme-la, petit, se dit le shérif. Tant que c'est *toi* qui parles, il n'y a rien d'évident. Et c'est moi qui décide de ce qui est évident et de ce qui ne l'est pas.

— Deux voitures se sont heurtées, reprit le shérif d'une voix traînante. Les dégâts matériels sont élevés. On ne peut pas régler ça en crachant dessus !

— Nous transportons des dauphins, shérif, intervint encore Rawlings en faisant un violent effort pour rester calme.

— Et après ? Le shérif fit des yeux le tour de la compagnie. Que vous transportiez du lait, du beurre, du fromage ou du poisson... Ce sont des marchandises périssables ! Quel hasard tout de même...

— J'ai bien l'impression que vous n'avez pas eu assez à faire, ces derniers temps, Shérif ! déclara Rawlings. Vous confondez un accident et un meurtre...

— Je le saisis, votre camion ! hurla le shérif au bord de l'apoplexie. Et vous aussi, Sir, vous resterez ici. Si vous y tenez... je peux m'y prendre autrement !

— Moi aussi. Le docteur Rawlings sortit un papier de la poche intérieure de son veston, et le déplia, puis il le mit sous les yeux du shérif. Tenez, lisez-moi ça !

L'homme de la police parcourut le texte et haussa les épaules.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria-t-il ensuite comme s'il se refusait à comprendre. De la marine ? Qu'est-ce que j'ai à faire avec la marine, moi ? Nous sommes ici à Fort Stockton, et ici, *la loi, c'est moi !* La marine n'a pas d'ordres à me donner...

— C'est sans doute une bonne opinion démocratique, Shérif. N'en démordez pas, surtout, même si je téléphone à Washington et qu'on vous prie de prendre l'appareil... Le Pentagone vous dira...

— Le Pentagone, je m'en fous ! Nous sommes au Texas ici !

— Eh bien, vous expliquerez cela à la CIA !

Du coup, le shérif commença à perdre pied ; il contempla le docteur Rawlings d'un regard incertain, puis le long convoi de trente camions étranges. Il commença aussi à comprendre qu'il venait de

tomber sur une histoire scabreuse. Il s'agissait à présent de faire machine arrière sans rien perdre de sa dignité.

— Même la CIA n'a pas d'ordres à donner à un shérif libre ! Pas plus que le FBI ! Comment se fait-il que la CIA s'occupe des dauphins maintenant ?

— Le mieux que vous ayez à faire, Shérif, c'est de poser vous-même la question à Washington. On sera ravi de vous l'expliquer !

Mais le shérif n'avait pas la moindre envie de devenir la tête de turc de cet homme qui paraissait être le chef du convoi. Il planta là le docteur Rawlings et le docteur Clark et rejoignit d'un pas rapide le conducteur du camion de lait qui sortait juste de la voiture 12 où le médecin avait soigné ses blessures. Cette fois, il tenait sous la main un bonhomme qu'il avait tout loisir d'humilier par ses cris et ses insultes. Toute la colère qu'il avait été obligé de refouler se déversa sur le malheureux.

— Ah te voilà, fils de pute ! hurla-t-il avant que le pauvre homme n'ait eu le temps de parler de ses freins. Déjà ivre au petit jour, hein ? On va te faire un prélèvement, mais je te préviens, j'exigerai un seau plein de ton sang, pauvre con !

Il fallut attendre encore une demi-heure pour voir arriver une dépanneuse qui poussa sur le côté le tas de ferraille qu'était devenu le camion du laitier et dégager ainsi la grand-route. Puis on remit provisoirement en état le camion endommagé pour lui permettre de rejoindre le garage par ses propres moyens : on redressa l'aile et on remplaça le pneu éclaté par la roue de secours. À l'intérieur, Harry et ses trois compagnons se démenaient dans leur aquarium en plastique comme s'ils étaient enragés. Ils étaient tellement nerveux qu'ils sautaient les uns au-dessus des autres. Clark se faisait beaucoup de souci ; il craignait qu'ils ne finissent par se blesser mutuellement.

Il leur parla d'une voix calme et apaisante, leur distribua une portion supplémentaire de poissons, tout en se demandant s'il n'allait pas leur administrer un calmant. Finley vint lui rendre visite et s'installa à côté de lui, sur le rebord du bassin.

— Quel merdier, hein ? Tous les dauphins sont nerveux, et leur nervosité ne fait que croître. Comme s'ils étaient tous au courant de ce qui se passe, et qu'ils aient la possibilité de se refiler les indications sans que nous les entendions. Combien de temps vas-tu être immobilisé, Abraham ?

— Pas même une journée, James.

— Ah bon ! C'est consolant. Salut, vieux !

— Salut !

Peu de temps après, le convoi reprit la route et le camion de Clark se dirigea vers la ville. Le shérif fut le seul à avoir de la malchance : son bonhomme de laitier lui fila entre les doigts avant d'arriver au

commissariat ; et quand la police voulut faire l'inventaire du camion, on se rendit compte qu'il n'était même pas chargé. Pas le moindre bidon de lait... Rien que des bouteilles vides. Nouveau choc encore plus grave pour le shérif : une simple communication téléphonique avec son collègue de Monahans lui apprit que la laiterie « Sandhills corp » n'existait pas, pas plus que Percy Button... ainsi avait déclaré s'appeler le chauffeur malchanceux.

— Il y a quelque chose de louche derrière tout ça ! s'écria le shérif et d'un seul coup, il se sentit très mal à l'aise. Mais où ?

On ne peut tout de même pas en vouloir à un petit shérif du Texas de vivre en dehors des secrets de la Grande Politique.

Une heure après l'incident de la grand-route numéro 10, le téléphone sonna dans le bureau du colonel Ichlinski, à l'ambassade soviétique de Washington.

Car entre-temps, Youri Valentinovitch n'était pas resté les mains dans les poches. Pour la seconde fois, il avait envoyé un message chiffré à Moscou, et leur avait annoncé que les Américains transportaient du matériel très précieux et très fragile, selon toute vraisemblance, camouflé sous le nom de « dauphins », et que le convoi comprenant trente wagons spécialement carrossés traversait tout le pays sous la protection de la police. De plus, on avait acquis la preuve que les trois personnes qui étaient censées former le personnel d'encadrement des dauphins, le docteur Helen Morero, le docteur Rawlings et le docteur Finley, étaient celles-là même que l'on avait repérées et photographiées à leur sortie de la Maison-Blanche, après leur visite secrète. Rawlings et Finley faisaient partie du convoi, tandis que la jeune femme était restée à Biscayne Bay. Ils étaient tous trois des savants, zoologues, zoopsychologues et spécialistes des dauphins...

En guise de conclusion, Ichlinski remarqua que l'on se trouvait là en face d'un camouflage très habile pour cacher d'importants secrets militaires.

À la grande déception de Youri Valentinovitch, Moscou ne se donna pas la peine de lui envoyer une réponse. Ou plus précisément, le Kremlin écrivit directement à l'ambassadeur, le supérieur hiérarchique du colonel.

En effet, le soir du second jour, l'ambassadeur dit à Ichlinski :

— Mon cher Youri Valentinovitch, vous êtes un travailleur infatigable. Que diriez-vous de quelques semaines de repos ? À Yalta ou à Sotchin ? Ou d'un changement d'air en Géorgie... L'air y est si épilé et si reconstituant... À moins que vous ne préfériez faire de la voile ? Le lac Baïkal est l'endroit idéal pour tous les sports nautiques.

— Je me sens en parfaite santé, Camarade, répondit Ichlinski, tout en ressentant une espèce d'extrasystole dans la région du cœur. Mais si c'est un ordre...

— Non, non, mon cher, une proposition, rien de plus qu'une simple proposition. Nous nous faisons du souci pour votre santé. Puis l'ambassadeur ajouta une phrase qui alarma beaucoup le colonel : allez donc passer vos vacances à Yalta. Il y a là un superbe delphinarium, m'a-t-on dit.

Le cœur serré d'inquiétude, le colonel Ichlinski retourna dans son bureau et se laissa tomber dans son fauteuil. On ne me prend pas au sérieux à Moscou, se dit-il consterné. Ils se moquent de moi. Quand vais-je recevoir le télégramme du général Pavlewski : « Revenez immédiatement » ? Et au GRU, ils se diront : Ichlinski est foutu. Il prend de simples dauphins pour du matériel militaire ultrasophistiqué. Oui, oui ! L'air capitaliste des États-Unis ! Cela paralyse le cerveau ! Il y a trop longtemps qu'il est à Washington, le pauvre Youri Valentinovitch ; et il se laisse contaminer. Nous allons le transférer en Angola, ou à Cuba... ou encore au Japon. Pourquoi pas ? Au Japon où, tous les ans, à l'époque où les bancs de poissons se rapprochent de la côte, on tue les dauphins par milliers.

Dès que la sonnerie du téléphone se fit entendre, il souleva le récepteur.

— Oui ? fit-il simplement.

— Je voudrais parler à Alaska..., demanda un homme avec un accent texan épouvantable.

Youri Valentinovitch se pencha un peu plus. Ceux qui connaissaient ce mot de passe et l'utilisaient étaient rares, et ils avaient quelque chose d'important à révéler.

— Ici Alaska, répondit-il.

— Nous avons un navire, dit la voix en écorchant tous les mots. Il a trouvé son port.

Ichlinski sentit son sang battre jusque dans les tempes. Le navire signifiait un camion spécial, et le port indiquait qu'un des camions transportant les dauphins était immobilisé quelque part dans un garage.

— Formidable ! dit-il satisfait. Y a-t-il eu une tempête violente ?

— Il a été heurté par un autre navire. Mais il pourra reprendre la mer dès ce soir...

— Après avoir été examiné dans tous ses coins et recoins... Qui est au chantier naval ?

— Phil et Bobi.

— Vous pouvez me joindre à tout moment, déclara Ichlinski en s'efforçant de ne pas trahir son agitation. À tout moment, vous comprenez ? Mais soyez prudent. Le navire transporte à bord une marchandise périssable...

Et ce fut tout. La communication était déjà coupée. Youri Valentinovitch raccrocha avec prudence et se mit à réfléchir. Qu'allait-

il faire si l'opération lancée par lui se soldait par une véritable victoire pour la Russie ?

« Cette fois, je pars pour de vrai au Kremlin », dirait-il à son ambassadeur en lui rendant toute son ironie. « J'ai une envie irrésistible de distribuer moi-même les repas des dauphins ! » Et à Moscou, il déclarerait au quartier-général du GRU : « Camarades, les Américains présentent officiellement leurs nouvelles fusées intercontinentales pour démontrer leur puissance... Mais les armes véritablement dangereuses restent cachées sous le boisseau ! ».

Ce jour-là, Ichlinski annula deux rendez-vous et se fit apporter ses repas dans son bureau de l'ambassade ; il passa toute la journée à attendre impatiemment des nouvelles du Texas.

Les heures se traînèrent avec une lenteur désespérante, mais rien ne venait. Et plus le soleil descendait sur l'horizon, plus la nervosité de Youri Valentinovitch croissait. Finalement, ce silence lui pesa tellement sur l'estomac que, à l'encontre de tous ses principes – pas une goutte d'alcool pendant les heures de service –, il prit une bouteille cachée dans un des tiroirs de sa table de travail, et réservée à vrai dire à ses visiteurs, et but trois verres de vodka pure.

Toujours rien en provenance du Texas.

Helen arriva à Fort Stockton environ quatre heures après l'accident.

Elle avait roulé vite. Et bien qu'elle eût de temps en temps dépassé les limites de vitesse autorisées sur la *highway*, elle avait réussi à échapper à tous les contrôles de police, car elle surveillait son rétroviseur et avait toujours aperçu à temps les voitures-radio. Quant aux radars cachés, elle les avait évités grâce à la complicité des automobilistes qui venaient en sens inverse et l'avaient prévenue au moyen de quelques appels de phares.

Elle aussi fit le plein à Fort Stockton et apprit ainsi que le convoi était passé quelques heures auparavant. Bien entendu, on lui raconta également l'accident qui avait endommagé un des camions, car pour cette petite ville endormie, cela représentait un événement sensationnel. Malheureusement, le pompiste ignorait que le camion en question était immobilisé dans un garage de la localité.

Helen alla vers le centre de la ville, gara sa voiture sur la grand-place et entra dans un café pour manger un morceau de gâteau et surtout boire un bon café bien fort. À peine installée depuis un quart d'heure devant sa table, elle eut la surprise de sentir soudain une main se poser sur son épaule. Elle sursauta, mais avant même de tourner la tête, elle aperçut l'anneau d'or au doigt d'une main noire très soignée, et en reconnut aussitôt le propriétaire.

— Ça alors, c'est le comble ! entendit-elle s'exclamer une grosse

voix de basse derrière elle, qu'elle connaissait bien. Je traverse la place, et qu'est-ce que j'aperçois soudain au milieu des autres voitures ? Une Rabbit bleue, avec un numéro de Miami. Ce ne peut être qu'elle, me suis-je dit. Cette petite coquine, voyez-moi ça ! Elle n'en rate pas une ! Où faut-il que j'aille pour la retrouver ? Je vois ce café... et j'aperçois la propriétaire de la Rabbit... Helen, tu es folle !

— Assieds-toi, David Abraham. Elle releva la tête et son regard rencontra celui du docteur Clark ; il souriait. Ça y est, cette fois, vous m'avez dénichée. Je n'avais pourtant pas l'intention de me présenter avant, San Diego.

— Je t'ai dénichée, *moi* ! corrigea Clark. Tous les autres sont partis. Mon camion...

— Oui, je sais, on m'a tout raconté. On ne parle que de ça en ville. Elle se cala contre le dossier de sa chaise et posa les mains sur les genoux... Est-ce que tu ne pourrais pas oublier que tu m'as vue ici ?

— Qui aurais-je vu ici ? Clark se mit à rire de toutes ses dents. Helen Morero ? Mais non, voyons, elle est en Floride ! Je ne suis pas un visionnaire, moi !

— Merci, Abraham.

— Malgré tout, Helen, j'aimerais connaître tes intentions, ce doit être intéressant. Quel est ton objectif ?

— Faire une apparition soudaine à San Diego pour poursuivre l'entraînement de John. On verra bien ce qui se passera...

— Rawlings en attrapera une jaunisse, et Finley se mettra à chialer de joie. Et ensuite, ils te jeteront à la porte !

— Moi ? Jamais de la vie ! Jamais..., répéta-t-elle en remuant machinalement son café bien qu'il fût refroidi depuis longtemps. Je vous ai prévenus, on ne se débarrasse pas aussi facilement que ça de moi. Abraham, que veux-tu que je fasse sans vous ? Et vous, que pouvez-vous faire sans moi ? Vous avez besoin de moi, je le sais.

— Et maintenant, quels sont tes projets ?

— Je continue à rouler à trois heures d'intervalle derrière le convoi. Jusqu'à présent, tout s'est fort bien passé. J'ai réussi à rattraper dans la journée mes quelques heures de sommeil. Vous n'avancez pas à plus de cinquante à l'heure, n'est-ce pas ?

— Non, c'est le maximum. La serveuse s'approcha et Clark lui commanda aussi un fort café avec un cognac. Il desserra sa cravate papillon : il faisait très chaud. Sans le vouloir, Helen, je t'ai simplifié les choses. Mon camion ne sera réparé que dans quatre heures et ensuite, tu n'auras plus qu'à nous suivre. Mais je ne suis pas tout seul...

— David, tu ne m'as pas vue, c'est promis ?

— Est-ce que je peux empêcher une Rabbit totalement inconnue de nous suivre à la trace ?

— Et si Steve t'attend quelque part, sur la route ?

— Impossible ! Ça ne risque rien. Il attendra une fois arrivé à San Diego. Tu connais Steve, hein ? Il n'est pas homme à abandonner le convoi. Non, il n'y a aucun risque sur la route. Et à San Diego... ma foi, même un Rawlings ne bouffe pas son potage bouillant ! Et quand ledit potage sera refroidi, tu auras gagné. En outre, Finley aussi est là, lui.

— Comment James peut-il me venir en aide ?

— De la façon la plus simple... Il n'a qu'à t'épouser.

— Idiot !

— C'est tout ?

— Que veux-tu que je te dise d'autre ?

— Je pensais que tu me dirais : Abraham, arrête.

J'aime vraiment James... Mais apparemment, il n'en est rien...

— Et même si je te le dis, à quoi cela te servirait-il ?

— Oh ! Ça peut m'être fort utile au contraire ! s'écria Clark en frappant des deux mains. J'irais cueillir Finley entre le pouce et l'index, je le calerais dans un petit coin, et je lui dirais : Écoute-moi, espèce de misérable poltron ! De deux choses l'une, ou bien tu vas trouver immédiatement Helen, tu lui donnes deux baisers et tu lui dis : nous nous marions dans cinq jours... Ou bien je te cloue ici, sur le mur, comme symbole de la sottise masculine ! À toi de choisir !

— Bon, me voilà prévenue en tout cas, dit-elle, prête à se battre. J'arriverai bien à le protéger contre ton intervention brutale !

— Comment ? J'aimerais bien savoir comment tu le protégeras ?

— En le lui demandant tout simplement moi-même : alors, triple idiot, quand nous marions-nous ?

— Ah, tu vois bien ! Clark se mit de nouveau à rire de toutes ses dents. Dans ces conditions, tu n'as plus besoin de nous suivre en cachette ; tu peux te manifester ouvertement.

Ils mangèrent chacun un morceau de gâteau tout en mettant au point une stratégie pour prendre Rawlings de court à San Diego, comme deux complices ; puis Helen conduisit son compagnon en voiture jusqu'au garage.

Là, ils se heurtèrent à de nouvelles difficultés. Le chef d'atelier battit des bras dès qu'il aperçut la silhouette du géant noir s'encadrer sur le seuil de son bureau ; il avait un air soucieux.

— Impossible de terminer avant demain matin ! dit-il. C'est absolument impossible !

— Il n'en est pas question ! déclara le docteur Clark en secouant la tête. *Il faut* que je récupère mon camion aujourd'hui même !

— Les dégâts sont plus importants que nous ne l'avions cru de prime abord, Sir.

— Comment cela ? Un peu de tôle froissée...

— Bien sûr, au premier coup d'œil. Mais quand on y regarde d'un peu plus près, c'est une autre affaire ! Le laitier est rentré dans l'aile du camion comme une grenade ! Il faut que nous vérifiions l'essieu à l'électronique, et que nous le changions si jamais il a été touché, lui aussi. Je tiens à vous en prévenir tout de suite. Et comme c'est un essieu spécial, il faudra le faire venir par avion de Fort Lauderdale. Ça peut prendre jusqu'à trois jours !

— Vous êtes fou ! s'écria Clark. Nous partirons aujourd'hui même !

— Avec un essieu faussé ? Le chef d'atelier hocha la tête. Vous verrez l'état de vos pneus au bout de quelques heures ! Avec un chargement pareil !

— Et moi, dans quel état je serai si mes dauphins crèvent ?

— Pourquoi crèveraient-ils ? Puisqu'ils ont à manger et à boire...

Le docteur Clark renonça à faire un discours sur la sensibilité des dauphins devant le mécanicien. Et il aurait été encore plus difficile de lui expliquer la valeur réelle de ces animaux.

— Nous partirons aujourd'hui, déclara Clark sur un ton qui ne souffrait aucune réplique.

— Vous en prenez la responsabilité, Sir. L'homme leva encore les deux bras en l'air. Pour moi, je m'en lave les mains. Et je ferai une déclaration écrite précisant qu'à mon avis, ce camion n'est pas en état de reprendre la route. Si jamais il se passe quelque chose... Vous serez le seul responsable !

— D'accord. Quand les réparations seront-elles terminées ?

— Demain matin.

— Aujourd'hui, je vous dis, lui cria Clark en fureur.

— Au plus tard dans la nuit, si nous ne le lâchons pas une seconde. Mais ça va vous coûter quelques billets. Si mes gars doivent travailler la nuit...

— Bon bon, je paierai. Et même en plus, je vous accorderai une prime pour chaque heure gagnée sur la nuit !

— Bon, dans ce cas... Le chef d'atelier rangea quelques papiers sur son bureau. Préparez-vous pour minuit environ, Sir. Plus tôt, ce n'est vraiment pas possible, avec la meilleure volonté du monde. Nous ne sommes pas des magiciens...

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda Clark en rejoignant Helen à l'entrée du garage. Nous pourrions... aller au cinéma... ou nous gaver de glaces au chocolat... ou sommeiller sur un banc à l'ombre...

— J'ai autre chose à te proposer, Abraham. Tu vas essayer de joindre Steve par téléphone. Tu connais parfaitement leur route et tu peux calculer approximativement l'endroit où se trouve le convoi à cette heure. Quant à moi, je vais aller m'installer à côté de Harry et de

ses trois copains, pour leur parler et les occuper. Ce soir, nous irons faire un bon petit dîner tous les deux, dans un bon petit restaurant, et nous nous amuserons à imaginer ce qui va bien pouvoir se passer maintenant avec Finley.

— Formidable, Helen ! Tu es une fille super ! D'accord, j'accepte ta proposition. À l'heure actuelle, Steve doit être à proximité d'El Paso. Je vais appeler toutes les stations d'essence qui se trouvent dans le secteur, et j'arriverai bien à le dénicher quelque part.

— Mais surtout, Abraham, pas un mot de moi !

— Pourquoi veux-tu que je parle de toi ? Clark lui fit un clin d'œil. Puisque tu es restée à Biscayne Bay...

Ils se séparèrent. Clark alla au bureau du garage dans l'espoir d'y trouver une cabine téléphonique, et Helen grimpa dans le container roulant et s'assit sur le bord de l'aquarium en plastique.

Harry la reconnut immédiatement, cela va de soi ; il fit aussitôt un bond hors de l'eau, dansa sur sa nageoire caudale et lança quelques cris stridents pour exprimer sa joie. Les trois autres dauphins l'imitèrent ; leurs corps brillants et sveltes bondirent aussi hors de l'eau et ils saluèrent Helen avec des petits cris aigus.

— Oui, oui, me voilà de nouveau avec vous, leur dit-elle avec des larmes dans la voix. Oui, Harry, je suis là, et je resterai avec vous. Allons, les enfants, ne faites donc pas les fous ! Le bassin est beaucoup, trop petit pour ça ! Soyez prudents avec l'eau, car il n'y en aura pas de fraîche avant San Diego. Et nous avons encore les déserts du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et de la Californie à traverser !

Elle se pencha vers eux, mit les deux bras dans l'eau pour permettre aux dauphins de venir la toucher de leur bec ; ils lui baisèrent les mains, se couchèrent sur le côté et se laissèrent caresser par elle avec volupté.

Quant aux trois chauffeurs du camion, ils avaient fait un tour d'horizon dans la petite ville de Fort Stockton. On leur avait dit que les réparations ne seraient pas terminées ce jour-là, et quand un chef d'atelier le dit, on peut lui faire confiance ! Ça risquait éventuellement de durer plus longtemps qu'il ne pensait, mais moins longtemps, certainement pas !

Que peut faire un costaud, loin de son épouse, dans une ville inconnue ? Ils arrêtaient le premier taxi venu et bavardèrent avec le chauffeur, de collègue à collègue, en précisant toutefois qu'ils étaient de la branche des « poids lourds ».

— Salut, vieux, dis-nous franchement, lui demandèrent-ils. Où peut-on se distraire ici, en plein jour ? Tu sais, de vrais nichons bien potelés ? Allez, vas-y, donne-nous quelques adresses, tu les connais bien...

Nantis de quelques adresses... entre collègues, n'est-ce pas ?... ils

se décidèrent pour un club de massage dans lequel opéraient quelques jolies filles des Philippines, aux yeux en amande et aux mains douces. Elles connaissaient bien leur travail... Les trois hommes disparurent pour un temps de la circulation. Le docteur Clark était parti à leur recherche, croyant les trouver au garage ; mais il se douta de la vérité. À quoi bon se mettre dans tous ses états ? Cela ne servirait à rien. Les trois chauffeurs s'étaient évanouis dans la nature.

— Quand le camion sera réparé et prêt à reprendre la route, vous les verrez revenir, Sir, lui avait assuré le chef d'atelier qui était habitué à ce genre d'incidents. Et vous les chasserez une fois qu'ils auront mené leur camion à destination. À moins qu'ils ne fassent les idiots et qu'ils regardent à la dépense ! Les filles ne s'en laissent pas conter ici, croyez-moi ! Bien sûr, elles aussi, il faut bien qu'elles vivent ! Si tous leurs clients voulaient passer des heures sur la natte... Soyez tranquille, Sir, vous le verrez revenir avant qu'il ne soit trop tard.

Clark parvint à joindre Steve Rawlings dans une station-service située à Sorocco, à dix kilomètres avant El Paso. En apercevant le convoi qui arrivait à allure réduite, un des pompistes se planta au milieu de la grand-route en agitant un fanion rouge. Aussitôt Rawlings, qui précédait toujours le premier camion, ralentit, vira sur la droite et s'arrêta devant les pompes.

— On vous demande au téléphone, Sir ! cria le pompiste. De Fort Stockton. J'ai le numéro, il faut que vous appeliez immédiatement.

Rawlings eut un mauvais pressentiment. Il courut jusqu'à la cabine vitrée et composa le numéro d'une main fébrile. David Abraham Clark répondit aussitôt.

— Ici Steve ! s'écria-t-il. Abraham, que se passe-t-il chez vous ? Vous ne pouvez pas encore reprendre la route ?

— Pas avant minuit au plus tôt, Steve, dit Clark. L'essieu en a pris un coup. Mais je roulerai malgré tout sans le faire changer, on verra bien !

— Ne prends pas de risques, Abraham. Rawlings fit un rapide calcul mental. Si je comprends bien, ça vous fera un jour entier de retard...

— À condition que tout aille bien ! Je vais être obligé de rouler encore plus lentement.

— Attends, je vais faire demi-tour... Rawlings jeta un coup d'œil sur le convoi qui passait justement à hauteur de la station-service. Dès que les autres seront arrivés à San Diego, je ferai demi-tour pour t'aider.

— Ce n'est pas nécessaire, Steve. Clark pensait à Helen, et il s'efforça de parler sur un ton calme et paisible. Reste à San Diego. Il ne peut rien nous arriver ! Que tu roules devant nous ou pas... Ça ne

changera rien à rien.

Ce qui était la logique même. Rawlings approuva d'un signe de tête, invisible évidemment pour son correspondant lointain.

— C'est juste. Mais encore une fois, Abraham : sois prudent. Pas question de te lancer dans des expérimentations. Si ça ne va plus, tu arrêtes et tu appelles. J'arriverai le plus vite possible avec un autre camion, et nous effectuerons un transbordement.

Ils échangèrent encore quelques mots et raccrochèrent.

Domage que Rawlings n'ait pas fait immédiatement demi-tour... Mais qui aurait pu prévoir ce que les heures suivantes leur réserveraient encore ?

Ichlinski ne reçut plus aucune nouvelle jusque tard dans la soirée. Il était dans un triste état : affalé dans un fauteuil au milieu d'un nuage épais de fumée, sa bouteille de vodka à moitié vide à portée de la main. Afin de neutraliser les effets de l'alcool, il s'était tout de même fait un café très fort. Le mutisme de Fort Stockton lui rongait les nerfs.

Enfin, la sonnerie du téléphone.

Il bondit sur ses pieds et faillit arracher l'appareil de son socle.

— Oui ? s'écria-t-il.

— Ce sont bien des dauphins, annonça brièvement une voix de basse.

Youri Valentinovitch fut obligé de s'y reprendre à deux fois pour retrouver son souffle. Et d'un seul coup, il avait la gorge sèche comme du bouchon.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Rien. Des dauphins... rien que des dauphins...

— C'est impossible !

— Nous avons tout examiné à fond au garage. Il n'est pas une pièce du camion qui ne nous soit passée entre les mains. Les camions transportent de grands aquariums en plastique pour les dauphins. Pas de double cloison, pas de faux planchers. Il n'y a rien entre les revêtements, rien que le matériel d'isolation. Pas de caisses entre les essieux, rien, rien que la caisse à outils... absolument rien, je vous dis !

— Et c'est ça que la police escorte ? Et même l'armée ? hurla Ichlinski. C'est ridicule !

— Ce sont des dauphins dressés, Sir. Selon toute vraisemblance, des bêtes qui valent leur pesant d'or. Si vous avez eu l'occasion de voir à la télé ce dont ces bêtes-là sont capables... je vous garantis que chacune d'elles vaut plusieurs milliers de dollars !

— C'est possible, mais de là à les faire escorter par l'armée ! s'exclama Ichlinski au bord du désespoir. D'une main tremblante, il

mit entre ses lèvres la quarante-quatrième cigarette de cette journée atroce. Que voulez-vous que l'armée en fasse, de ces *dauphins* ? S'il n'y a que des dauphins... Vous êtes aveugles ! Vous êtes tous aveugles ! Trente camions spécialement équipés, qui traversent les États du Sud et de l'Ouest de l'Amérique, depuis la Floride jusqu'à... Au fait, où sont-ils actuellement ?

— Ils vont arriver à El Paso.

— Ah ah ! Et l'armée les accompagne toujours, hein ? De simples dauphins ?... Allons donc, comment voulez-vous que je croie une absurdité aussi grosse ? Si le convoi change de direction dans le Nouveau-Mexique et s'en va vers Los Alamos... tout devient clair. *Il ne peut pas ne pas* y avoir quelque chose de caché dans les camions. Vous avez examiné les aquariums aussi ?

— C'est impossible..., répondit la voix grave, mais cette fois, elle avait perdu un peu de son assurance. Comment faire ? Ils contiennent plusieurs milliers de litres d'eau... sans compter les dauphins !

— C'est là que se trouve la clef de l'énigme. Les bassins ont des cloisons doubles, et c'est dans ces espaces libres que se cache ce que je cherche.

— Et que cherchez-vous, Sir ?

— Des produits chimiques, du gaz liquide, de nouveaux agents de guerre chimiques.

— Vous voulez que nous fassions des trous dans le bassin ?

— Si au moins le degré de bêtise de l'homme était seulement moitié moins élevé, nous aurions le paradis sur terre ! s'exclama Youri Valentinovitch d'une voix rauque. Vous avez le camion sous la main et vous restez là en gémissant comme devant des chiottes occupés ! C'est à peine croyable ! Occupez-vous donc de ce bassin !

— Comment faire, Sir ?

— Comment voulez-vous que je vous le dise d'ici ? C'est votre boulot à vous ! Faudrait-il encore que je vous tienne le pantalon pour que vous puissiez pisser à l'aise ?

L'homme de Fort Stockton raccrocha sans répondre. Quand Ichlinski se mettait à parler à la manière russe, il était inutile d'insister... et tout aussi inutile de l'écouter plus longtemps.

De l'autre côté, Youri Valentinovitch raccrocha aussi d'un geste rageur ; il lança dans le vide un juron russe qui aurait fait rougir un conducteur de tracteur soviétique ; puis il se laissa choir de nouveau dans son fauteuil.

Que faire ? se dit-il. Continuer à attendre ? À quoi bon ? Ça ne servira à rien. Retéléphoneront-ils de Fort Stockton ? À moins que j'aille retrouver Maureen et passer le reste de la nuit avec elle dans son lit d'apparat ?

Ichlinski finit par décider de rester à l'ambassade. Guidé par le

sentiment du devoir, certes, mais surtout parce qu'il se doutait bien que ses excès de vodka l'empêcheraient de se montrer à la hauteur de l'idée que Maureen se faisait du « fort des halles » qu'était habituellement « son » Russe, et qu'il risquait de la décevoir. La déficience au lit, Ichlinski ne pouvait même pas en supporter l'idée.

Il alluma donc le téléviseur et regarda sans plaisir une revue de variétés dans laquelle, comble de l'ironie, des artistes déguisés en Cosaques faisaient un concours de lancer au couteau. Bande d'idiots ! Les Cosaques ne jouent pas du couteau ! Les Cosaques ont des lances et des sabres, mais surtout, ce sont des tireurs d'élite imbattables !

Ce numéro stupide eut le don de doubler la fureur d'Ichlinski.

Pendant ce temps, à Fort Stockton, on se heurtait à des problèmes autrement graves !

Comme le chef d'atelier l'avait prédit, les trois chauffeurs étaient revenus bien à l'heure. Soulagés de leurs économies et... ma foi, soulagés tout court. À l'intérieur du camion, ils aperçurent une lady blonde inconnue qui jouait avec les dauphins. Le géant noir appelé, semblait-il, docteur Clark, s'était posté en faction auprès des mécaniciens pour surveiller leur travail.

— Il y aura cent dollars pour toute heure gagnée, cent dollars à chacun de vous ! avait-il dit.

Et les gars travaillaient comme des robots.

Il était impossible de s'approcher de l'aquarium pour en percer le secret. Avait-il des doubles cloisons et un faux plancher comme le supposait Ichlinski ?

— Il faudra s'en assurer pendant le voyage, déclara l'homme à la voix grave qui avait parlé avec le patron, à Washington. Impossible de faire autrement. Il va y avoir un grabuge de tous les diables, mais au moins, nous saurons s'ils transportent vraiment un secret important.

Les cent dollars eurent un effet magique : à onze heures du soir, les réparations étaient terminées et le camion prêt à partir. Ou plus exactement, le chef d'atelier le déclara prêt à reprendre la route, sous la responsabilité pleine et entière du chef du convoi.

— Une fois de plus, déclara-t-il lorsque Clark lui régla la facture, je décline toute responsabilité ! Même en excellent état, une *highway* est toujours une route, et je vous le répète, l'essieu est faussé. Bon voyage, Sir. Envoyez-moi une carte postale pour me dire si vous êtes bien arrivé !

— D'accord ! Clark se mit à rire. Avec l'empreinte du nez des dauphins en guise de souvenir !

— Allez, on y va, déclara le chauffeur de service.

Ses deux collègues, réfugiés au fond de la cabine, ronflaient déjà comme des sonneurs.

— Verriez-vous un inconvénient à ce que nous nous remplacements toutes les quatre heures, Sir ?

— Pourquoi ? Vous vous en êtes tellement donné, en ville ?

— Les filles des Philippines, vous savez, Sir... Le chauffeur sourit de toutes ses dents. C'est comme de la porcelaine...

— Et maintenant, vous avez mal aux reins, hein ?

— Heureusement, le siège est bien rembourré !

Il mit le moteur en marche, et dans le garage, ce ronflement sonore fit l'effet d'une turbine. À l'intérieur, Helen était toujours là, elle parlait avec les dauphins, car ils donnaient de nouveau des signes de nervosité... Le voyage se poursuivait, le grondement du moteur et le bruit des roues sur la chaussée ne leur plaisaient pas du tout.

— Où montez-vous, Sir ? Derrière ?

— Non. À côté de toi. Clark grimpa dans la cabine avant. Comme ça, si tu t'endors, je pourrai te ranimer d'un bon coup de poing sur la nuque ! Vous alors, avec toutes vos maudites histoires de femmes...

Le camion quitta le garage comme un monstre hurlant et traversa la petite ville endormie, puis s'engagea sur la *highway* numéro dix. Une fois passée la dernière maison, plus rien n'était éclairé. Ils n'avaient plus devant les yeux que la route qui semblait conduire à l'infini, et l'obscurité.

À minuit, même sur une grand-route comme la 10, on a l'impression d'avancer dans un néant désespérant. Surtout en traversant la solitude immense des monts Apaches et Wylie. On pénétrait dans le relief montagneux avant Kent où la grand-route numéro vingt, en provenance d'Abilene, rejoint la 10. Plus d'habitations, plus rien d'autre que des rocs abrupts. Comme le Gomez Peak ou la Borachino Peak, de chaque côté de la route. À peine s'il y avait trace de vie dans un rayon de soixante kilomètres à la ronde. Quelques agglomérations, de petits hameaux misérables seulement perdus au milieu de montagnes âpres, de vallées crevassées, de prairies sauvages et de déserts de cailloux. Et pour comble, un ciel couvert de nuages et la lune invisible. Les phares puissants du camion étaient l'unique source de lumière qui trouait quelque peu la nuit.

Derrière, Helen dormait à côté de l'aquarium. Les dauphins s'étaient calmés ; ils se déplaçaient sans bruit dans leur prison roulante, habitués de nouveau à ses oscillations. Devant, à côté du chauffeur, Clark s'était confortablement calé contre le dossier de son siège. La radio tonitruait afin d'empêcher le conducteur de tomber en somnolence. Et derrière eux, dans la cabine, les deux autres hommes continuaient à ronfler, victimes de la beauté philippinienne.

Entre Kent et la petite ville de Plateau, une cité isolée dans les monts Apaches, il fallut encore réduire la vitesse ; impossible même de dépasser le quarante à l'heure.

Soudain, deux voitures apparurent à la lueur des phares et se placèrent en travers de la route. Les quatre portières s'ouvrirent en même temps, et quatre hommes ! se lancèrent en courant à l'assaut du camion.

Le chauffeur appuya à fond sur la pédale du frein.

— Merde alors ! hurla-t-il. Que se passe-t-il ?

Il se rendit vite compte que les quatre hommes étaient armés et se cacha aussitôt sous le tableau de bord Impossible de l'en déloger. Un chauffeur n'est pas payé pour jouer les héros !

Clark réagit avec une égale promptitude, mais d'une façon différente. Comme par un coup de baguette magique, son Smith & Wesson apparut dans sa main droite. Dès que l'homme qui avait gagné le sprint arracha la portière en criant « Haut les mains ! », Clark tira.

L'homme eut un mouvement de recul, puis il fit un demi-tour sur lui-même et alla s'écraser sur le sol. Suivi de Clark. Spectacle étonnant que celui de ce Noir dégingandé qui se laissait tomber sur la chaussée et roulait comme un parachutiste chevronné sans cesser de tirer.

Il atteignit également un autre type qui s'approchait trop près, lequel poussa un cri et tomba sur les genoux en serrant son épaule gauche, puis quitta la route en rampant et se perdit dans la nuit sombre.

Les deux derniers agresseurs ripostèrent, mais il y avait longtemps que Clark s'était mis à couvert derrière les roues avant du camion, en attendant une cible favorable. L'un des agresseurs encore valides continua à tirer sans arrêt tandis que l'autre venait prendre livraison de son compagnon blessé, tombé sur la route, pour le traîner sur le bas-côté à l'abri de l'obscurité.

Soudain, le calme revint, troublé quelques secondes plus tard par le ronflement de deux moteurs, et tous pneus grinçants, les voitures disparurent à toute allure en direction de Plateau.

Clark se releva, remit son revolver dans la ceinture de son pantalon, et s'approcha de la portière gauche.

— Allez, espèce de poltron, sors de là ! dit-il sur un ton rogue. Tu peux respirer tranquillement, le danger est écarté !

VERS le petit matin, Ichlinski fut tiré brusquement hors du sommeil. Il était cinq heures. Le téléphone...

Une voix l'appelait du Texas, une voix qu'il ne connaissait pas encore, mais il ne pouvait pas connaître les moindres petits agents de son réseau, l'organisation était trop vaste.

— Oui ? dit-il sèchement.

— Paco est grièvement blessé. Une balle dans le poumon droit. Perry aussi a reçu une balle dans l'épaule. Il a fallu interrompre la partie.

Ichlinski ferma les yeux. Il pensa immédiatement à Moscou et aux conséquences prévisibles de cet échec, comme tous les Russes ayant une fonction importante. Même quand on est un vieux soldat, il vous reste toujours une petite pointe de peur dans un coin du cœur.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

— C'est ce nègre de malheur qui a tiré tout de suite...

— Vous pouviez tirer aussi, à votre tour, non ? cria Ichlinski hors de lui, dans le téléphone.

— C'est ce que nous avons fait. Mais nous n'étions plus que deux, et nous avons cherché avant tout à sauver les deux blessés. En outre, le camion était accompagné d'une Rabbit qui lui collait aux fesses et nous ne savions pas qui elle transportait, cette voiture.

Ichlinski fixa un coin du mur où était accroché un agrandissement photographique de Gagarine, l'astronaute. Il aurait donné cher à cette minute-là pour être quelque part sur la lune. Une voiture dont il ignorait tout... Personne n'en avait parlé quand on lui avait téléphoné de Fort Stockton !

— Où êtes-vous maintenant ? demanda-t-il.

— Nous avons quitté la route 10 et nous nous trouvons dans un petit trou appelé Lobo, sur la 9, dans les Van Horn Mountains... Paco crache le sang ; il est très mal en point. Il faut absolument que nous redescendions dans la vallée et que nous cherchions un médecin. L'épaule de Perry n'est pas belle à voir non plus. Nous ne pouvons plus rien faire ici, livrés à nos propres initiatives !

— Il ne manquait plus que ça ! grinça Youri Valentinovitch d'un air venimeux. Bande d'imbéciles ! Bon, la mission est donc tombée à l'eau. Prévenez P5 que vous êtes hors circuit... Salut !

Et il raccrocha. Il avait soudain l'impression désagréable de se retrouver tout nu sur un iceberg. Qui est au courant de cet échec ? se dit-il dans un effort de raisonnement lucide. Personne. Ou du moins, moi, P5, le chef de la mission, et le petit groupe qui en était chargé. Or chacun de nous, y compris P5, a intérêt à oublier cette nuit. Attendons un peu pour voir si l'accident survenu au convoi de dauphins paraîtra dans les journaux. Si pas, cette opération n'a jamais eu lieu, et basta !

Il se recoucha sur son lit de camp, mais ne réussit pas à se rendormir. Il tournait et retournait sans cesse en esprit la même question : qu'est-ce que les Américains peuvent bien transporter ainsi, sous couvert de dauphins ? Il doit s'agir d'un secret militaire extrêmement important. Ichlinski souffrait jusqu'au plus profond de son cœur de voir défiler ce convoi sans pouvoir agir.

Au petit jour, il avertit le chef de la section V pour l'Amérique, le camarade Leonid Fedorovitch Touliaev. Il le fit à contrecœur du reste, car il détestait cordialement cet homme taciturne et avare de ses paroles, pour ne pas dire impoli. Touliaev avait son siège à New York et s'appelait officiellement Thomas Burley. C'était un philatéliste passionné, très calme, qui jouissait d'une grande considération dans la confrérie de ses pairs, car dans le domaine du timbre, il était imbattable.

— J'y suis, dit Touliaev à sa manière sèche que détestait tellement Youri Valentinovitch, parce qu'on ne pouvait jamais savoir ce que ce type avait dans le crâne, ni la nature de ses rapports avec Moscou. Qu'avez-vous fait jusqu'ici ?

— Rien que des observations, répondit Ichlinski. Résultats négatifs.

— La centrale est au courant ?

— Bien entendu !

Cette fois, Ichlinski se vexa. Encore une de ses réflexions pleines d'arrogance, se dit-il. Il sait pourtant bien qu'il ne se passe rien ici sans que Moscou en soit informé !

— La section V aussi ?

— Quelle question !

Ichlinski fit la moue. Cette section V du département principal du KGB à Moscou s'appelait officiellement « section exécutive » ; sa compétence s'étendait à tout ce que l'on appelait dans le jargon du KGB la « *mokrie dela* », ou « les affaires humides », ce qui voulait dire « sanglantes ». Cette section coiffait toutes les opérations liées à des effusions de sang. Quand la section V intervenait, il n'y avait plus ni morale, ni sentiment en jeu, pas de merci, mais uniquement « la solution du problème ». Peu importaient les moyens.

— Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de la V, Leonid

Fedorovitch.

— Je vais m'en occuper, répondit Toulaïev brièvement, comme à son habitude. À partir de maintenant, je vous décharge de cette affaire, Youri Valentinovitch.

Ichlinski rougit jusqu'au bout des oreilles, mais il réussit néanmoins à se dominer. Quel type répugnant, se dit-il. Je ne sais ce qui me retient de lui cracher au visage. Mais en même temps, il se sentit libéré. Me voilà débarrassé de toute responsabilité. Toulaïev, le spécialiste sans conscience et sans scrupules, avait d'autres moyens d'agir que lui.

— Je vous souhaite bonne chance, conclut Ichlinski avec une ironie courtoise.

En guise de réponse, Toulaïev laissa entendre un grognement, ce qui mit fin à la communication.

Il y avait longtemps déjà qu'il était au courant. La mort de Fisher avait agité la section V à Moscou, et pourtant, elle avait les nerfs solides. Quel était l'inconnu qui croisait ainsi le chemin du KGB sans prévenir ? Cette question, seul Toulaïev était capable de lui donner une réponse, avec la brutalité de la section V qui ne laissait derrière elle que des solutions définitives.

Les balles n'avaient pas causé de dégâts importants au camion. La porte de la cabine du chauffeur en avait reçu quatre, ce qui arrangeait bien celui-ci d'ailleurs, car il pouvait ainsi prouver à juste titre qu'il ne lui était resté qu'une seule solution : se mettre à l'abri !

Le docteur Clark renonça à le traiter plus longtemps de lâche et de poltron : il donna quelques coups sur la grande porte arrière du container, et il entendit la voix¹ étonnamment calme d'Helen lui répondre de l'intérieur :

— Qui est là ?

— Moi. David.

La barre de sécurité fut tirée de l'intérieur encore, et la porte s'ouvrit. Helen avait éteint toutes les lumières. On distinguait simplement les cloisons de l'aquarium et, au-dessus, la tache claire du toit en plexiglas. Mais la jeune femme restait invisible. Elle s'était réfugiée derrière la porte.

— Tout est terminé, Helen, dit Clark. C'est vraiment moi... Tu peux sortir de ta cachette.

Aussitôt elle émergea de l'obscurité, tenant un revolver en main, et elle s'empessa d'appuyer sur le bouton qui neutralisait la détente automatique. Clark la regarda, d'un air étonné.

— Tu as une arme sur toi ? demanda-t-il.

— Toujours. Je ne m'en sépare jamais.

— Je l'ignorais.

— Et qu'on ne vienne plus me dire qu'il n'y a plus de bandits de grand chemin ! dit-elle dans un rire quelque peu forcé. Imagine un peu : ils attaquent un énorme camion, et quel butin trouvent-ils ? Des dauphins ! J'entends d'ici leurs jurons...

— Ce n'étaient pas des bandits de grand chemin, Helen.

Clark s'approcha du bassin et se pencha sur l'eau. Harry et ses compagnons ne cessaient de nager en tous sens avec une certaine nervosité et sifflaient doucement par leur évent.

— Il y avait quatre hommes répartis dans deux voitures...

— Quatre ? répéta-t-elle, et Clark vit son visage grimacer d'une peur rétrospective. Et ils se sont enfuis ?

— J'en ai blessé deux.

Clark alla s'asseoir sur le lit, dans la petite cabine réservée au gardien des dauphins. Helen le remplaçait, et c'était lui qui conduisait sa voiture derrière le camion. Pour l'instant, debout devant la Rabbit, le teint blême, il fumait cigarette sur cigarette. Au moment de l'agression, il se trouvait à quelques centaines de mètres du camion. Dès qu'il vit la scène, il freina, puis roula tout doucement jusque sur les lieux et eut juste le temps encore de voir deux hommes qui en transportaient un troisième à l'écart de la route. Ils le jetèrent dans une auto et démarrèrent aussitôt en trombe.

L'homme n'avait aucun reproche à se faire. Lorsqu'on n'est pas armé, on a le devoir de rester invisible, sur un champ de bataille.

— Je trouve tout cela très étrange, poursuivit Clark. Les professionnels du banditisme qui s'attaquent à des monstres comme le nôtre jouent de la mitraillette, et tout se passe en un clin d'œil. Tandis que nos quatre agresseurs n'avaient que des pistolets ou des revolvers. Ils ne font certainement pas partie du club des pirates de grand chemin...

— Qu'est-ce qu'ils voulaient alors ?

— Pauvre Fisher ! s'exclama David Abraham. Il existe quelque part quelqu'un qui ne peut pas croire, ou ne veut pas croire, que nous ne travaillons que sur des dauphins. Et d'ailleurs, cette histoire de freins qui ont lâché au dernier moment racontée par ce laitier ne me dit rien qui vaille non plus. Tout cela a été organisé à l'avance...

— Autrement dit, on connaît le secret de la fonction que nous attribuons aux dauphins ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Non, justement. Quelqu'un se demande pourquoi des dauphins sont traités comme des secrets d'Etat. Et c'est précisément pour qu'il puisse donner une réponse à cette question qu'il nous a pris pour cible. Tout ce que j'espère, c'est que nous serons tout à fait en sécurité à San Diego. Clark revint vers la porte et jeta un coup d'œil sur le groupe des chauffeurs. Est-ce que nous pouvons reprendre la route, héros que vous êtes ?

— Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que Bill aille chercher le shérif de Plateau avec la Rabbit ? demanda l'un d'eux.

— Pourquoi ?

— Il y a eu une agression, Sir. Je n'ai pas la moindre envie, pour quelques dollars, de...

— Oubliez cet incident ! l'interrompit Clark durement. Il sauta à bas du camion et revint vers la cabine avant. Allez, en voiture, on file ! Est-ce que quelqu'un a eu une égratignure ?

— Quatre trous dans la carrosserie...

— La tôle peut-elle parler par hasard ? Non ? Bon, il ne s'est rien passé. Absolument rien ! Vous êtes amnésiques jusqu'à San Diego.

— À condition d'arriver jusque-là, Sir...

— À partir de maintenant, nous n'avons plus rien à craindre, les gars ! Je peux presque vous en donner ma parole. Personne ne viendra plus nous forcer à stopper. Allez, hop, montez, on s'en va !

Helen referma la porte du container de l'intérieur ; Bill, le gardien des dauphins affecté à ce camion, courut reprendre sa place au volant de la Rabbit, et les trois chauffeurs grimpèrent à leur tour dans la cabine avant. Clark fut le dernier à monter, et il ferma la portière derrière lui. À côté de son siège, le chauffeur de service se cramponnait des deux mains au volant.

— Il y a une grande tache de sang sur la route, Sir.

— C'est sûrement une voiture qui a chopé un lièvre...

— Un lièvre gros comme un cerf, pour sûr !

— Au Texas, tout est différent, mon vieux, répondit Clark sans se laisser impressionner, et il se cala confortablement contre les coussins de son siège. Allez, tu craches un bon coup dans tes mains et tu appuies sur le champignon.

Ils arrivèrent vers sept heures du matin à El Paso. Clark donna l'ordre au chauffeur de se rendre au quartier général du centre militaire de Fort Bliss où il exigea que l'on fît venir immédiatement le chef de la base, un certain général Fred Sheridan, qui dormait encore. Furieux d'avoir été tiré du lit sans ménagement à une heure aussi indue, le général se calma lorsque Clark lui remit une lettre du Pentagone. Et il apprit ainsi, mais un peu tard, qu'un convoi chargé de matériel précieux et secret avait traversé sa ville. On comprend alors qu'il se sentit vexé dans la conscience de sa fonction.

— Bien entendu, vous pouvez appeler l'amiral Linkerton, dit-il d'un air pincé. Mais tout cela ne serait pas arrivé si l'on ne m'avait pas tenu à l'écart. Je ne vous aurais pas laissé rouler une seconde sans escorte. Le secret, c'est très bien, mais il ne faudrait pas exagérer tout de même !

— Nous nous sommes dit qu'un convoi dépourvu d'escorte militaire passerait plus facilement inaperçu. Et surtout, nous ignorions

que nous étions tellement intéressants aux yeux de certains.

— Que transportez-vous en réalité ? demanda le général Sheridan.

Comment lui en vouloir de poser cette question ? C'était une réaction tout à fait humaine. Clark haussa les épaules d'un air navré et ne put s'empêcher de grimacer un petit sourire en répondant :

— Des dauphins, Sir.

— Vous me prenez pour un con ? grogna Fred Sheridan.

— Jamais je ne me le permettrais, Sir. Venez donc jeter un coup d'œil dans l'intérieur du camion.

Après cet échange de propos aigres-doux, le général Sheridan préféra renoncer à cette inspection, mais lorsque Clark eut enfin réussi à joindre l'amiral Linkerton, il demanda à son tour la communication. Ils se connaissaient de nom : le commandant de la base militaire importante qu'était Fort Bliss ne pouvait pas être un inconnu, pas plus que le chef de la 11^e flotte de San Diego, dans le Pacifique.

— Je n'ai qu'une question à vous poser, Amiral, commença Sheridan sur un ton assez impersonnel. Faut-il que j'assume la protection de cet aquarium ambulant pour dauphins avec une de mes unités ?

— Jusqu'à aujourd'hui, je vous aurais répondu que ce n'était pas nécessaire. Mais après ce que vient de me raconter le docteur Clark... Si cela vous est possible, Général...

— Bien entendu, c'est possible ! Il suffit que j'en demande l'autorisation au haut commandement. Est-ce qu'ils sont au courant là-bas ?

— Non.

— Non ? Mais alors, pourquoi intervenez-vous ?

— C'est une histoire qui touche de près la Navy, Général. Vous pourriez nous aider à titre amical. On ne vous en demande pas davantage. À titre amical, entre collègues...

— Êtes-vous aussi d'avis que l'attaque du camion soit du ressort des services secrets ?

— Oui.

— C'est donc vraiment quelque chose de très sérieux ?

— Ma foi, c'est selon, Général.

— Bon. Je leur donnerai trois jeeps. Sous leur propre responsabilité jusque Tucson, dans l'Arizona. Entre-temps, je préviendrai le général Tuckerman de la base de l'Arizona qui fera accompagner le convoi jusqu'à la frontière californienne. Sheridan fit une dernière tentative pour en apprendre davantage. Que dois-je dire à Tuckerman, à propos du matériel transporté ? Il va me poser des questions, bien entendu.

— Répondez quatre dauphins, dit l'amiral Linkerton sans l'ombre d'une hésitation.

Profondément ulcéré, Sheridan raccrocha. Cette Navy de malheur, se dit-il. Je veux bien parier qu'il arrivera à faire traverser tout le pays à ces dauphins comme si c'était de l'or en barres, uniquement pour remplir leurs aquariums et pour s'assurer une bonne distraction de temps en temps. Et tout cela, bien entendu, avec l'argent des contribuables. C'est tout de même un scandale !

Ce jour-là, l'amiral Linkerton réussit encore à joindre le convoi par téléphone à Casa Grande, juste avant qu'il ne se lance sur la grand-route numéro huit. Exténué, les traits tirés et le visage couleur de cendre, Rawlings l'entendit raconter les incidents survenus au transport du docteur Clark.

— À partir de maintenant, vous ne roulez plus sans protection, compris ? Vous allez être rejoints incessamment par des jeeps en provenance de Tucson. En outre, des hélicoptères surveilleront sans arrêt votre progression. À l'origine, nous avions pensé qu'il était préférable de passer le plus possible inaperçu, mais c'est terminé maintenant. L'adversaire nous tient dans son collimateur. À partir de maintenant, nous devenons un convoi militaire, escorté par la police militaire !

— Faut-il que nous attendions Clark ici, Sir ? demanda Rawlings soucieux.

— Non. Clark a au moins dix heures de retard sur vous. Je ne serai tranquille que lorsque je vous saurai tous bien arrivés, sains et saufs à San Diego. Les événements nous commandent d'aller le plus vite possible.

— Y a-t-il encore d'autres complications, Sir ?

— Pas chez nous. Linkerton hésita quelques brefs instants avant d'ajouter : Je ne peux pas vous en parler par téléphone, Rawlings. Une seule chose : le temps nous presse de plus en plus. Nous disposons de beaucoup moins de temps que nous ne l'avions prévu au début...

— Nous allons rouler aussi vite que possible, Sir ! D'après mes calculs, nous pourrions être dans huit heures environ à San Diego.

Finley attendait Rawlings dehors, devant la cabine téléphonique de la station-service. Les vingt-neuf énormes camions et les quelques autos qui les accompagnaient étaient garés un peu à l'écart de la grand-route, comme un long serpent immobile. On avait de nouveau fait le plein partout, et cette affaire en or mettait les pompistes dans tous leurs états.

— Des problèmes du côté de Clark ? demanda Finley.

— Pire que ça. Rawlings essuya son visage ridé par la fatigue et baigné de transpiration. On a essayé de les kidnapper...

— Ce n'est pas possible ! s'écria Finley.

— Clark a réagi comme un vieux loup de mer ; il a défendu son bâtiment et finalement a réussi à le sauver ! Maintenant au moins,

nous savons qu'on nous poursuit. Quelle chance que nous ayons laissé Helen à Biscayne Bay !

— C'est aussi ce que je pense maintenant, approuva Finley en agitant la tête, le regard perdu dans le lointain. Helen, se dit-il. Tu es en sécurité là-bas...

— Que se serait-il passé si elle avait été prise dans cette agression ?

Le général Prassolov avait annoncé sa visite à l'amiral Makarenkov, à Kourilsk, ce qui ne sembla guère ravir ce dernier. Jusqu'alors, le chef du commando spécial basé au Kamtchatka ne s'était guère occupé des îles Kouriles. Du reste, sur le plan militaire, il ne dépendait pas de Petropavlovsk-Kamtchatski, mais du haut commandement de la Marine, à Vladivostok.

Or, depuis quelques semaines, tout avait changé. À toutes les questions posées par Makarenkov, Vladivostok répondait avec un laconisme persistant :

— Le camarade Prassolov dirige certaines opérations. De quelles opérations s'agit-il ? Je l'ignore, on ne me l'a pas dit...

Makarenkov était bien obligé d'avalier ces non-informations, un peu comme il aurait avalé du caviar trop salé. En Russie, il n'était pas bon de poser trop de questions, la morale réprouvait la curiosité ; du reste, sous ces latitudes, on avait tout intérêt à ne pas se montrer curieux du tout si l'on voulait vivre à peu près bien. Il suffisait à Makarenkov de penser à ce capitaine de corvette Jakovlev, ce type glacial et antipathique qui croisait devant le littoral de Kasatka avec sa petite flottille personnelle, faisait des exercices préparatifs à une guerre... En fait, il semblait faire tout ce qu'il voulait, sans avoir de comptes à rendre à qui que ce soit, apparemment. La base navale d'Iturup n'avait qu'à le ravitailler. On ne pouvait même pas parler avec ce Jakovlev ; il ne quittait jamais son vaisseau-amiral, ce sous-marin géant de la classe Delta, ce monstre de seize mille tonnes et de cent trente mètres de longueur environ, qui abritait seize rampes de lancement de fusées atomiques. Pour autant que l'on connût ce sous-marin... car seuls Jakovlev et ses hommes savaient ce qui se cachait dans cette énorme carcasse d'acier. Une chose en tout cas était certaine : ces sous-marins Delta II étaient les bâtiments de guerre les plus forts qui existent au monde. Les Américains eux-mêmes n'avaient rien de semblable à leur opposer.

Dans sa détresse, Makarenkov s'adressa au chef de la base de Petropavlovsk, mais même l'amiral Jemchine ne pouvait lui donner aucune information complémentaire.

— Mikola Semionovitch et moi, nous sommes de bons amis, se contenta-t-il de répondre. Mais qu'est-ce que ça signifie ? S'il est

obligé de la boucler, il la boucle, voilà tout, même si par ailleurs il crie à tue-tête : « À ta santé, petit frère ! »... Bon, bon, il vient vous rendre visite, Vassili Borisovitch... Un peu de patience, et vous verrez bien ce qu'il aura à vous dire !

C'est exactement ce que fit Prassolov. Un Tupolev Tu-26, qui pouvait atteindre une vitesse de croisière de deux mille cent vingt-cinq kilomètres à l'heure, fit irruption sur la piste de l'aéroport de Kourilsk, tous réacteurs tournants, et s'arrêta à proximité des bâtiments dans un grondement de tonnerre. Makarenkov attendait son visiteur sur le terrain d'aviation lui-même, dans sa Volga noire ; en guise de bienvenue, il l'embrassa sur les deux joues, comme il convient entre deux amis.

Prassolov débarqua sans ordonnance ni officiers. Et ce détail à lui seul était inhabituel. Il portait lui-même une serviette en cuir noir, et Makarenkov eut la surprise de constater que la poignée de cette serviette était attachée au bras de son propriétaire par une chaîne. On n'utilisait cette méthode de sécurité extrême que pour les documents diplomatiques ultraconfidentiels.

— J'ai à vous offrir de l'esturgeon, un véritable délice, rôti avec une sauce aux câpres et accompagné de morilles à la crème fraîche, déclara Makarenkov après que Prassolov se fut installé près de lui sur la banquette arrière de la Volga. Ainsi que des blinis... Vous m'en direz des nouvelles, mon cher Mikola Semionovitch ! Mon cuisinier, Gennadi Matteievitch, qui a le grade de sous-officier, est un véritable cordon-bleu ! Que je sois pendu si vous arrivez à trouver de meilleurs blinis que chez moi, dans tout Moscou ou dans tout Leningrad !

— C'est parfait, mon cher Vassili Borisovitch, répondit Prassolov avec courtoisie, mais d'un air étrangement distrait. J'ai justement une faim d'ogre. Est-ce que l'esturgeon est déjà au four ?

— Il grésille déjà, mon ami.

— Eh bien, dépêchons-nous de le manger, et allons vite rejoindre Jakovlev ensuite.

Prassolov se renversa sur le dossier confortable du siège de la voiture. Le trajet entre l'aéroport et le quartier général de la Marine n'était pas très long, et la limousine avait droit à une route dégagée de toute circulation par la police militaire. Dans un bassin écarté du port, quatre barques de pêche japonaises se balançaient doucement ; elles avaient été surprises en train de lancer les filets dans les eaux territoriales russes et remorquées jusque-là aux fins d'enquête, leurs occupants étant tout d'abord accusés d'espionnage, selon les vieilles méthodes soviétiques, jusqu'à ce qu'elles soient rendues un jour ou l'autre à leurs propriétaires après de longues négociations avec le gouvernement nippon à Nemuro, sur l'île Hokkaïdo. Cela faisait partie de la tactique soviétique dans ce secteur : les Kouriles du Sud nous

appartiennent aussi, quelles que puissent être les protestations élevées au Japon contre cette opinion.

— Vous venez ici pour Ivan Victorovitch Jakovlev ? demanda Makarenkov, l'oreille aux aguets. Une inspection ? Entre nous soit dit, il ne me plaît pas du tout. On n'a aucun contact avec lui. Il va et vient là-bas, à Kasatka, tarabuste ses gens jusqu'à ce qu'ils boivent leurs propres larmes à la place du kvass... C'est un gars très désagréable, ce Jakovlev.

— Nous sommes tous entièrement de votre avis, mon cher Vassili Borisovitch. Prassolov descendit de voiture, car ils venaient d'arriver à leur but, non sans serrer contre sa poitrine son précieux porte-documents en cuir noir, toujours relié à son poignet par une chaîne d'acier, comme s'il s'attendait à un attentat. Mais le commandant en chef semble le considérer avec d'autres yeux. J'apporte de nouveaux ordres pour Jakovlev.

Makarenkov ne cacha pas sa surprise. Un amiral chargé d'apporter du courrier à un capitaine de corvette, comme un simple vaguemestre ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Est-ce qu'on cherchait à humilier Prassolov ? Est-ce que c'était le commencement de sa déchéance ?

— Vous ? Vous apportez les ordres à Jakovlev, comme un garçon de restaurant apporte la soupe sur la table ? demanda-t-il hors de lui.

Mais Prassolov ne donna pas le moins du monde l'impression d'en être accablé ; il approuva même du chef.

— Nous allons avoir de durs moments, confia-t-il à son ami.

— Pas plus durs en tout cas que la vie qu'il fait mener à ses gars ! C'est impossible ! s'exclama Makarenkov avec un sourire sarcastique.

Ils arrivèrent chez le maître de maison où les accueillit un délicat fumet de poisson grésillant et du genièvre. Prassolov renifla d'un air ravi. Avez-vous entendu parler de ce que fabriquent les Américains sur l'île de Wake, mon cher ami ?

— Non. Tout ce que l'on m'a annoncé, c'est une épidémie de rhume à Vladivostok... Vous voyez le genre d'informations dont on me gratifie, répondit Makarenkov d'un air vexé. Même vous, vous ne me dites rien.

— Je n'ai pas le droit, Camarade.

— Alors, qu'est-ce qu'ils fabriquent, ces Américains ? De nouveaux essais atomiques ? De nouvelles fusées ?

— On ne sait pas, justement... Tout est là ! Des photos prises d'avion montrent qu'une partie de l'île de Wake est transformée en un immense chantier de construction. On a également l'impression qu'ils creusent un large conduit à la dynamite à travers la lagune, pour permette le passage de navires de haut tonnage.

— Décidément, ils n'apprendront jamais rien, ces Américains ! dit

Makarenkov en déboutonnant sa veste d'amiral.

Une table agréablement couverte pour deux personnes les attendait. Un sous-officier d'ordonnance en veste blanche vint jeter un coup d'œil dans la pièce. L'homme se mit au garde-à-vous pour saluer l'amiral Prassolov et repartit aussitôt.

— Pourquoi remuer ainsi toute la lagune ? Pour y faire entrer de gros navires ? Quelle folie ! Autant dire qu'ils creusent leur propre tombe ! Et Pearl Harbor alors ? Ça ne leur a pas servi de leçon ? Ils les avaient exposés comme des petits pains tout chauds, bien serrés les uns contre les autres, au choix du consommateur, tous leurs navires de guerre ! Immobiles, on ne pouvait pas ne pas les toucher, les pauvres ! Je vous le dis, un véritable piège ! Et voilà qu'ils recommencent sur l'île de Wake ? Que voulez-vous faire, sinon hocher la tête...

— Ce n'est pas tout, Vassili Borisovitch. Il s'y passe autre chose encore...

Prassolov releva le nez et huma l'air. L'ordonnance apportait les blinis dans la pièce, sur un grand plat de porcelaine. Brillants, dorés comme des brioches, ils sentaient la marjolaine et étaient farcis... mais la composition de cette farce restait le secret du chef, Gennadi Matteievitch. Jamais il ne le révélerait, ce secret, avait-il clamé une fois, même sous la menace de la castration ! Il l'avait reçu en héritage de sa mère, qui était originaire de Kasatkino, minuscule petit patelin sur le bord du fleuve Amour, où les femmes vous faisaient une cuisine... comme les anges au paradis.

— Le pire, dans toute cette affaire, c'est que nous ne savons pas ce qui s'y passe ! poursuivit Prassolov. Les Américains ont déclaré zone interdite tout le secteur océanique qui environne l'île de Wake, il y a trois ans de cela.

— Quelle prétention ! s'exclama Makarenkov en se frottant les mains : on déposa les blinis tout chauds sur leurs assiettes respectives. Le Pacifique est international. S'il prenait à chacun la fantaisie de se déclarer propriétaire de la haute mer... Ah ! Ces Américains ! L'Atlantique est leur mer, le Pacifique leur appartient, et ils s'agitent dès que nous permettons à quelques-uns de nos petits cotres de traverser la Méditerranée... Quand vont-ils revendiquer aussi le lac Baïkal ? Il se pencha sur son assiette, piqua sa fourchette dans la croûte juteuse et ouvrit le blini. J'ai une idée, Mikola Semionovitch. Nous devrions faire une démonstration de force, montrer que les navires soviétiques ont aussi leur rôle à jouer dans le Pacifique. Qu'on ne s'arroge pas ainsi le droit de déclarer un secteur zone interdite, comme ça, sans crier gare ! Chacun son tour ! Nous y pénétrons, nous, dans leur zone interdite, sans en demander la permission, voilà ! C'est ce que vous promenez avec vous dans votre porte-documents enchaîné ? La flotte de l'amiral Makarenkov réagit par la force contre

l'arrogance des Américains dans le Pacifique... Quel beau titre sur la une des journaux du monde entier ! Enfin un peu de vie dans la monotonie de tous les jours !

— Ne vous excitez pas trop tôt, Vassili Borisovitch.

Prassolov mordit à belles dents dans son blini, et il poussa un soupir de ravissement. La farce en était épicée juste à point, la langue elle-même tremblait de plaisir, le tout fondait dans la bouche et on n'avait plus qu'à l'avalier, les yeux fermés, plongé dans une extase de volupté...

— Il n'y aura pas de démonstration de force, mon cher ami. Au contraire ! Nous reconnaissons la zone interdite !

— Non... Depuis quand louche-t-on dans les coins à Moscou ?

— Et si ça nous permet d'y voir davantage ? Prassolov se mit à rire tout en dégustant son blini, le cœur rempli de joie à la pensée de l'esturgeon qui continuait à grésiller doucement dans le four. Laissons-les s'amuser, les Amerloques ! Une zone interdite ? Pourquoi pas ? Quel est le résultat de leur zone interdite ? C'est une façon comme une autre de nous prévenir, hein ? Enfants naïfs, va... Nous prévenir ? Mais de quoi ? Tout simplement que l'on y cache quelque chose de très important... Ceux qui s'approchent trop risquent de se brûler les doigts... Et nous, nous allons nous en approcher !

— Jakovlev ! s'écria Makarenkov, ravi lui aussi.

— Et voilà ! C'est l'ordre de départ pour Ivan Victorovitch que je traîne à mon poignet...

— Voilà qui explique ces exercices démentiels auxquels il se livre à Kasatka ! Je me suis laissé dire qu'il descendait à des profondeurs folles dans l'océan, et qu'il restait en plongée jusqu'à faire sauter les rivets, ou presque ! Ses hommes ont réappris à prier au cri de « On coule ! ». Et il se faufille ensuite sur les fonds rocheux et tourmentés de l'océan comme s'il possédait le radar, d'une chauve-souris...

— Ivan Victorovitch va avoir besoin de beaucoup de courage et d'endurance..., commença Prassolov.

Mais à ce moment-là, l'ordonnance apportait l'esturgeon tout entier, mordoré et grésillant, sur un grand plat. L'amiral applaudit des deux mains en exhibant un large sourire. Le poisson était entouré de morilles, ce qui donnait l'impression qu'il nageait encore dans les vagues obscures de l'océan nocturne. Un véritable chef-d'œuvre ! À Kourilsk ! Qui l'eût cru ?

— Il peut même devenir un jour un héros de l'Union Soviétique !

— Jamais les Américains n'oseront couler nos sous-marins en temps de paix ! s'écria Makarenkov très excité.

— Qu'est-ce que la paix, Vassili Borisovitch ? Où est-on vraiment en paix ? fit Prassolov en reniflant au-dessus de son assiette sur laquelle l'ordonnance venait de déposer une bonne part du festin. La

paix, ce n'est qu'un mot, un mot que l'on peut appliquer à une période de transition pendant laquelle on fourbit les armes et on en met de nouvelles au point. Dès qu'elles ont acquis l'éclat nécessaire, il faut bien les remettre dans le circuit, s'en servir, n'est-ce pas ? Pour se défendre, bien sûr, rien que pour se défendre... Mais il y a toujours quelque chose qui doit être défendu. Du reste, quoi qu'il puisse se passer sur l'île de Wake et dans ses environs... On n'en entendra jamais parler. Certes on pourra faire de Jakovlev un héros de la Nation Soviétique, mais la vraie raison de cette dignité ne sera jamais publiée ; elle restera toujours entre nous, les initiés. En d'autres termes, mon cher ami : je suis ici sans y être. Tout ce que j'ai dans ma poche n'existe pas, bien que cela puisse coûter des millions de roubles. Je tiens tout de même à vous avouer ceci : je ne suis au courant de cette affaire que depuis trois jours ; auparavant, je n'avais pas la moindre idée, moi non plus, des raisons pour lesquelles on m'avait mis sur le dos Jakovlev et sa petite flotte. Cette fois, je le suis enfin ! Je ne peux m'empêcher de les admirer, les responsables de la planification, à l'état-major de Moscou... Ah, bon Dieu, ça, c'est du poisson ! Et ces morilles ! Quel goût ! Quelle finesse, quel fumet ! Vous devriez proposer votre Gennadi Matteievitch au grade de sous-lieutenant...

Deux heures plus tard, l'amiral Prassolov s'envola du petit port de Kasatka dans un hélicoptère de transport Ka-25, pour rejoindre la flottille de Jakovlev. Elle avait mouillé à quarante milles marins de la côte de l'île d'Iturup, dans un creux de cinq cent mètres de profondeur dont le sol n'était qu'un chaos de fissures et de rocs.

Prassolov atterrit sur le petit pont réservé aux hélicoptères du bâtiment de ravitaillement Ougra, où il fut accueilli par le commandant de bord et le capitaine de corvette Jakovlev. Une trompette laissa entendre une salve d'honneur. Et, une fois de plus, en contemplant Jakovlev, il eut l'impression que les héros, quels que soient les honneurs qu'on leur rende, n'étaient pas toujours les meilleurs éléments du peuple, du moins sur le plan humain. Bien entendu, on ne pouvait pas dire cela à haute voix... Si on le regardait droit dans les yeux, des yeux glacés, on ne pouvait s'empêcher de relever le col de son veston, tant la brise qui soudain soufflait de la mer pinçait !

Aussitôt après les salutations d'usage, Jakovlev coupa l'herbe sous le pied de son amiral, si l'on peut s'exprimer ainsi, en lui demandant sur un ton placide :

— Vous m'apportez le programme de la mission, Camarade amiral ?

Et Prassolov en eut ainsi la preuve flagrante : Jakovlev avait reçu des instructions sur sa mission bien avant que lui, l'amiral Prassolov, n'en eût entendu parler... et sans passer par le commandant de la

mission spéciale Océan !

— Nous allons voir ça, Ivan Victorovitch, répondit Prassolov ; ces quelques mots, et le ton supérieur qu'il adopta pour les prononcer avaient pour but de relever un peu le niveau de sa mission à lui, celle d'un vagemestre, ni plus ni moins... Préparez-vous à quelque chose de très important.

— Nous n'avons pas cessé de nous exercer et de répéter cette mission, Camarade amiral.

Ils se rendirent dans le salon des officiers du navire de ravitaillement, l'un des ateliers flottants les plus modernes et les plus perfectionnés du monde ; non seulement il était truffé de pièces détachées, mais aussi bourré d'armes, de matériel électronique, d'installations radar et d'appareils de repérage hypersensibles, que l'on appelait « Slim Net », « Strut Curve » et « Muff Cob » dans le jargon des Nations Unies. Une fois arrivé là, Prassolov ouvrit son fameux porte-documents et en retira un dossier rouge. Sur un coup d'œil de l'amiral, le commandant du navire quitta la pièce ; les sujets de discussion qui allaient être traités ne concernaient que les oreilles de Jakovlev.

— Ivan Victorovitch, vous avez pour mission de pénétrer à l'intérieur de la zone déclarée interdite récemment par les Américains autour de l'île de Wake, et de vous rendre compte de la nature des travaux et des essais qui y sont pratiqués. Les observations effectuées, par les avions de reconnaissance se limitent à de grands travaux de construction. Mais ceux-ci ne justifient en aucune façon la mise au secret absolu d'un vaste secteur océanique. Il ne peut pas s'agir non plus d'essais atomiques, sinon on aurait évacué l'île de Wake. Alors que, au contraire, elle ne cesse d'être envahie par de nouveaux contingents de l'armée. De plus, voici la liste des bâtiments qui ont quitté Pearl Harbor en direction de Wake : trois torpilleurs, deux croiseurs, trois corvettes et quatre vedettes rapides. Aucun renseignement concernant de nouveaux types de sous-marins, mais je suppose que les contingents en seront également renforcés. Pourquoi tout cela ? Uniquement dans le but de nous inquiéter ? De troubler nos systèmes nerveux ? La tactique de la goutte d'eau ? Qui pourrait y croire ? Les stratèges de l'Amirauté ne sont pas de cet avis. Ils présumant que les Américains veulent expérimenter de nouvelles armes destinées aux grands fonds océaniques.

— Aux grands fonds océaniques ? répéta Jakovlev étonné. Que signifie au juste cette expression ?

— Soyons francs, Ivan Victorovitch. Tout ce qui flotte sur l'eau, en cas de guerre, est destiné à faire de la ferraille. N'importe quelle fusée peut atteindre n'importe quel navire ordinaire ; les torpilles électroniquement autoguidées touchent toujours leur cible. Ainsi notre

Ougra ici... À quoi bon l'atelier flottant le plus perfectionné, puisqu'il est visible de partout ? Il nous faut modifier totalement notre système de raisonnement ! Prenez par exemple un lourd croiseur de combat, qui jadis semait la terreur... Quelle réaction provoque-t-il de nos jours ? Il fait sourire... Il suffit d'appuyer sur un bouton... psittt... et la fusée fonce sans que personne ne puisse s'y opposer. Les missiles en sont encore à leurs premiers pas. Si nous lançons un éventail de douze fusées, la défense a automatiquement les bras coupés. Elle n'existe plus ! Même si on arrive à en intercepter dix, il en reste encore deux qui toucheront leur cible, et cela suffit ! C'est pourquoi l'avenir de la marine se situe *sous la mer* ! Des fusées intercontinentales propulsées depuis le fond de l'océan et qui arrivent sur l'ennemi sans avoir été ni vues ni entendues, en apportant la destruction assurée depuis les profondeurs marines... voilà la seule manière de garantir à un pays la supériorité militaire. Prassolov fut obligé de reprendre son souffle. Il était tellement émerveillé des possibilités techniques, tactiques et stratégiques des armes soviétiques qu'il s'étranglait. Pendant ce temps, bien entendu, les Américains ne dorment pas sur leurs deux oreilles, et eux aussi ils ont découvert les bienfaits de la nouvelle tactique : ils font des essais en profondeur autour de Wake, croyons-nous, dans le but de construire des points stratégiques sous-marins, de même que nous lançons des satellites de surveillance et de ravitaillement dans l'espace. La voix de Prassolov se mit à vibrer d'émotion. Imaginez un peu ceci, Ivan Victorovitch : toute une chaîne de bunkers sous-marins équipés de rampes de lancement de fusées atomiques, installés à une telle profondeur dans l'océan qu'ils sont inattaquables. Pas une bombe atomique ne peut les approcher, pas un sous-marin ne peut descendre à de telles profondeurs, et ils seront entourés d'une ceinture de rayons électroniques qui empêchent également nos fusées normales d'y pénétrer. Sans compter qu'il doit être absolument impossible de repérer ces minuscules puces d'acier au fond de la mer. Vous vous rendez compte d'une menace pour nous ? Je n'ose pas y penser.

Jakovlev avait écouté ce discours passionné sans prononcer un mot ; il eût été impossible d'ailleurs d'interrompre cette cascade de paroles. Mais il profita de quelques secondes de répit, dont son interlocuteur avait besoin pour reprendre son souffle, pour déclarer avec un froid réalisme :

— À vous entendre, on pourrait croire qu'il s'agit là d'un roman-fiction. Quel est l'acier qui supportera la pression monstrueuse de quelques milliers de mètres de hauteur d'eau ? De plus, ces stations sous-marines doivent être occupées par des hommes... Comment des hommes pourraient-ils descendre à de telles profondeurs ? Comment pourrait-on les ravitailler ?

— Ivan Victorovitch, ce qui est possible là-haut, dans l'espace

dépourvu d'atmosphère, doit pouvoir être réalisé aussi sous l'eau. Voilà quelle est la conclusion logique de l'Amirauté... Or, dans ce domaine, les Américains semblent être arrivés beaucoup plus loin que nous ! Et c'est cela qui nous inquiète. L'île de Wake est le centre crucial de leur avance sur nous. Capitaine de corvette Jakovlev, telle est votre mission : nous rapporter des informations précises sur ce qui est en cours d'expérimentation dans cette zone interdite !

— J'ai compris, Camarade amiral, répondit simplement Jakovlev. Vous avez encore d'autres ordres concernant les problèmes tactiques ?

— Nous considérons votre mission comme une mission de guerre ; elle est placée dans les mêmes conditions. Il peut y avoir des victimes...

— Je comprends, Camarade. En cas d'attaque de l'ennemi ?

— Ivan Victorovitch, vous n'existez pas... Vous n'êtes pas là... Et celui qui n'existe pas ne peut pas tirer. S'il y a des victimes, ce seront des victimes anonymes. Il faut absolument que vous demeuriez dans l'ombre. Invisible. Que vous soyez repéré par l'ennemi... à vous de prendre les décisions qui s'imposent, et à vous seul ! Prassolov lui tendit le dossier rouge contenant le programme de la terrible mission de Jakovlev. Celui-ci ne fit même pas un geste pour l'ouvrir ; il se contenta de poser les mains dessus. Encore une chose, dit Prassolov d'une voix incertaine, car il n'est jamais facile de rayer d'un simple trait de crayon quelques centaines d'hommes de la planète. Encore une chose, qui pourra peut-être contribuer à vous rassurer : le pays vous protège. Le GRU a envoyé ses meilleurs éléments.

— Je suis parfaitement calme, Camarade amiral.

— Dès que nous recevrons des informations précises du continent, nous vous en ferons part immédiatement. Bonne chance, Ivan Victorovitch...

Le soir même, la flottille de Jakovlev leva l'ancre : le vaisseau-amiral U Delta II, un sous-marin de la classe Charlie, un autre de la classe Victor, le navire de ravitaillement Ougra et le navire des télécommunications Primorje III, qui, par l'intermédiaire de satellites de communications tout à fait sûrs, les mettait en liaison directe avec Moscou.

Debout sur le quai du petit port de Kasatka, Prassolov et Makarenkov assistèrent au départ de cette unité spéciale, et ils envoyèrent un dernier adieu à Jakovlev par les ondes.

— Les reverrons-nous un jour ? demanda Makarenkov après le départ.

— Là n'est pas la question ! répondit Prassolov. Il est beaucoup plus important de savoir enfin ce que nous mijotent les Américains sur leur île de Wake...

Huit heures exactement après la conversation téléphonique avec Linkerton, le convoi des dauphins atteignit les faubourgs de San Diego. Dès Youma, à la frontière entre l'Arizona et le Nouveau-Mexique, un commando de la station aéronavale de Youma avait pris le relais ; c'était lui qui accompagnait à présent le convoi : dix jeeps chargées de marines, et deux grands hélicoptères Sikorsky. Ils garantissaient le trajet à travers les Sandhills isolées et le secteur de East Mesa.

L'amiral Linkerton vint saluer le docteur Rawlings à El Cajon, à l'extérieur de San Diego ; et il lui serra les deux mains chaleureusement.

— Qu'est-ce que j'ai souffert ! s'écria-t-il sans l'ombre d'ironie dans la voix. Jamais je ne l'aurais cru ! Pendant tout ce temps, je n'ai eu qu'une pensée en tête : les dauphins ! Et cet animal de Bouwie qui m'a mis les nerfs en pelote ! À l'entendre, on avait tout un troupeau de jeunes vierges sur la route !... Il faut d'ailleurs que je le prévienne tout de suite que vous venez d'arriver sains et saufs !

Pendant que le long serpent de camions accomplissait les derniers kilomètres, Rawlings monta dans la jeep de l'amiral Linkerton et se fit expliquer la suite du programme.

Le centre réservé aux dauphins était installé sur la presqu'île de Cabrillo, une langue de terre tout en longueur, hermétiquement fermée et qui avait été déclarée « US Naval Réserve ». Il avait été terminé exactement à la date prévue, ce qui représentait un tour de force de la part des techniciens, des ingénieurs, des architectes et des entreprises de constructions publiques. On ne pouvait pénétrer dans le secteur de ce centre de recherche, situé approximativement au milieu de la presqu'île, que par un chemin étroit et surveillé de près, en provenance de Cabrillo Memorial Drive ; il s'étendait au milieu de palmiers et de buissons touffus et fleuris, et paraissait tout à fait insignifiant ; de plus, il était entièrement entouré d'une clôture électrifiée de trois mètres de hauteur truffée d'avertisseurs. Celui qui avait vraiment réussi à passer les barrages et à pénétrer sur la presqu'île, une fois arrivé devant cette clôture, était au bout de son voyage. La moindre atteinte à ce grillage électrifié déclenchait tout un système de signaux d'alarme. La nuit, on le branchait sur du courant à haute tension. Jusqu'à ce jour, ce dispositif avait déjà coûté la vie à dix-neuf lièvres, deux serpents, trois fennecs et deux orfraies.

— Il ne peut donc rien se passer, déclara Linkerton avec une fierté évidente. Ici, vous et vos dauphins, vous jouirez d'une sécurité absolue, tout comme l'or de Fort Knox...

Le soir de ce jour, Ichlinski fut dérangé une fois de plus à propos des dauphins. C'était Toulaïev qui l'appelait à Washington, de San Diego.

— Les dauphins viennent d'arriver à la base navale, Youri Valentinovitch, dit-il. Avec les mesures de sécurité les plus sophistiquées.

— Alors, vous voyez bien ! Est-ce que je n'avais pas raison ? s'exclama le colonel, ravi de son triomphe tardif. C'était un transport militaire... Dire qu'on voulait me faire prendre des vacances... Bon, et maintenant, Toulaïev, débrouillez-vous pour en apprendre davantage !

— D'accord, Camarade ! Le loup ne perd jamais une piste fraîche...

C'est fou ce que les proverbes russes concordent bien avec la réalité !

LE lendemain matin vers sept heures, Clark arriva à son tour avec son camion à San Diego, et fut reçu également à El Cajon par une délégation envoyée par l'amiral Linkerton. L'hélicoptère qui l'avait survolé durant toute la fin du trajet fit demi-tour et reprit la direction de la Station United States Naval Air, établie sur la presqu'île de Coronado qui fermait la baie de San Diego.

Clark avait conseillé à Helen de ne plus reprendre le volant de sa voiture, mais d'attendre auprès des dauphins, à l'intérieur du container, jusqu'à ce qu'il ait réussi à faire comprendre à Rawlings qu'elle était venue malgré tout, et à lui faire admettre sa présence.

De toute façon, il ne faut pas que Finley l'apprenne avant lui, avait dit Clark en exhibant un large sourire. Car il pourrait aussitôt perdre la tête ! Attends ici, dans le camion, jusqu'à ce que je vienne te chercher.

— J'ai peur maintenant, avoua Helen d'une toute petite voix. Pendant tout le voyage, je me suis sentie forte... Mais maintenant... J'ai envie de vomir !

Entre-temps, Finley avait téléphoné au centre de Biscayne Bay pour prévenir Helen que tous les dauphins étaient bien arrivés à destination, sains et saufs. Une nouvelle équipe s'était constituée à Biscayne Bay, formée de sept zoologues et océanographes, sous la direction du professeur docteur Hubert Frédéric. Dès leur arrivée, ils avaient occupé les bungalows abandonnés par leurs prédécesseurs. À cette heure-là, un certain Curtiss, technicien de son état, assurait la permanence au standard téléphonique du centre, et il fut tout heureux d'entendre la voix de Finley.

— Helen ? répéta-t-il d'une voix traînante. Non, elle n'est plus ici. Elle est partie, James.

— Comment cela, partie ? Qu'est-ce que ça veut dire, Curtiss ? cria Finley dans l'appareil. Partie où ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Quand je suis allé faire un tour d'inspection, avant l'arrivée des autres, j'ai trouvé son pavillon vide, les armoires grandes ouvertes, et elle avait collé quelques papiers ça et là à l'usage de son successeur, à qui elle a d'ailleurs fait cadeau du contenu du bar. Toute cette mise en scène signifie à coup sûr qu'elle est partie loin d'ici et ne reviendra plus.

— Mais enfin, Curtiss, elle ne peut tout de même pas s'être volatilisée dans la nature, purement et simplement ! hurla Finley épouvanté.

— Tu vois bien qu'elle peut...

— Sans avoir laissé d'adresse ?

— Sans avoir laissé d'adresse. J'ai fait le tour de son pavillon, tout est vide...

— Et personne n'a la moindre idée...

— Si je savais quelque chose, je te le dirais, James.

Finley planta là son interlocuteur et fila chez le docteur Rawlings comme un fauve en fureur. On avait déjà transbordé les dauphins dans leur nouveau domaine. Après toutes ces journées passées dans leurs étroits aquariums en plastique, certains d'entre eux retrouvaient enfin la liberté de leurs jeux et s'en donnèrent à cœur joie. D'autres, en revanche, étendus dans l'eau sans faire un mouvement, se laissaient porter par les ébats de leurs congénères, et avaient du mal à s'habituer à leur nouvel environnement. John surtout se montrait de nouveau inquiet. Le maillot de bain doré d'Helen entre les dents, il ne cessait de faire vivement l'aller et le retour d'une cloison du bassin à l'autre en lâchant quelques cris grêles ; manifestement il cherchait sa bien-aimée. Malgré tout, Rawlings était satisfait. Les dauphins avaient bien supporté le voyage interminable ; et ils étaient tous arrivés en bonne santé à destination... Quelques jours de patience encore, et ils s'adapteraient à leur nouvelle demeure... Ensuite, allait commencer le travail sérieux, au large, dans le Pacifique.

— Helen a disparu ! s'écria Finley en arrivant près de Rawlings qu'il trouva assis sur le rebord de l'aquarium protégé du soleil par une immense toile jaune ; il observait les dauphins et leurs premières réactions à leur nouvel environnement. Elle est partie pour ne plus revenir ! Elle a emporté toutes ses affaires !

— C'est peut-être la meilleure chose qu'elle pouvait faire. Rawlings offrit une cigarette à Finley, mais celui-ci, d'un geste rageur, donna un violent coup sur la main de son camarade et le paquet de cigarettes vola en l'air. C'était la première fois que Steve voyait Finley dans un tel état ; jamais au cours de leurs sept années de travail en commun il n'avait eu à se plaindre d'un tel geste de sa part.

— Et tu dis ça comme ça, tranquillement, comme si elle venait de tourner le coin de la rue ! hurla Finley hors de lui.

— Moi aussi, j'aurais fait comme elle. Chercher une nouvelle place, loin de Miami.

— Sans laisser le moindre mot à qui que ce soit ?

— À qui veux-tu qu'elle laisse un mot ? Nous étions tous partis !

— À moi, Steve, je l'aime, moi !

— Elle le sait ? Tu ne lui as jamais fait sentir ta tendresse, tu la

réservais uniquement aux dauphins...

— Et elle, alors ? Pense à John. Regarde-le nager comme un perdu avec le maillot d'Helen en bouche.

— Toi et Helen... Dire que vous êtes de véritables génies dans votre branche... et de grands enfants dans la vie. Vous avez laissé passer le coche, alors que vous auriez très bien pu l'un et l'autre mettre le feu au rouge. Rawlings se pencha, ramassa son paquet de cigarettes et le présenta une seconde fois à son ami. Qui se servit calmement. À quoi bon hurler à la lune maintenant, comme un coyote ?

— Il faut que je la retrouve, déclara Finley d'un air têtue. Et même s'il ne lui reste qu'un soupçon d'amour pour nous dans un minuscule coin du cœur, Steve, elle nous fera signe. Mais alors, plus rien ne me retiendra, crois-moi, je foncerai !

— Congé accordé d'avance ! Rawlings se mit à rire et posa la main sur l'épaule de Finley. Mais uniquement si vous reparez ici avec votre certificat de mariage !

Au moment où cette discussion avait lieu, le docteur Clark passait le portail électronique du nouveau centre comme un petit triomphateur avec son camion et ses dauphins. Rawlings et Finley coururent à sa rencontre et le serrèrent chaleureusement entre leurs bras. Il avait pris la précaution de confier la voiture d'Helen à un garagiste de San Diego, du moins momentanément, car Rawlings et Finley auraient reconnu dès le premier coup d'œil la Rabbit bleue. En outre, elle portait la plaque minéralogique de Miami.

Suivant les instructions de Clark, Helen était restée à l'intérieur du camion, auprès des dauphins, et elle avait tiré le rideau. Les trois chauffeurs inspectèrent du regard les environs, un large sourire aux lèvres. Clark avait été très clair dans ses menaces : un seul mot sur le docteur Morero, et il raconterait à tout venant que ces trois « héros » avaient « pissé dans leur froc au moment de l'agression » !

— Enfin, vous voilà ! dit Rawlings. David Abraham, tu es un as ! Linkerton est tellement content qu'il veut te proposer pour la médaille du courage. Transbordons immédiatement nos quatre retardataires, puis nous irons nous en jeter quelques-uns derrière la cravate... Jusqu'à ce que nos cheveux se dressent sur la tête... Nous l'avons tous bien mérité !

— Helen a disparu, dit Finley d'un air macabre. J'ai téléphoné, elle est partie...

— Il fallait s'y attendre, répondit Clark en haussant les épaules. Avec la manière dont on l'a traitée... Je n'aurais pas pris autant d'égards, moi. J'aurais commencé par vous balancer à chacun quelques bons coups de poing, et je serais parti ensuite.

— C'est uniquement pour son bien que nous ne l'avons pas

emmenée avec nous ! protesta Rawlings en s'adressant à la portière arrière du camion derrière laquelle Helen était accroupie dans sa cabine et n'entendait qu'un bruit confus de voix. Il y a une chose que vous ignorez tous, et que je viens seulement d'apprendre, moi aussi, de la bouche de Linkerton : il ne nous reste que très peu de temps à consacrer à l'adaptation et à l'entraînement intensif en vue des objectifs prévus. Ils veulent nous... nous envoyer en première ligne... au front, en quelque sorte... on ne peut pas l'exprimer autrement.

— Où ? demanda Clark d'une voix calme.

— Je n'en sais rien encore. Linkerton ne m'en a pas encore parlé.

Le destin sembla faire un sourire de connivence à Clark : à ce moment précis, Rawlings et Finley furent appelés au téléphone, ce qui lui permit de conduire son camion jusqu'au bassin, loin des regards indiscrets et de transborder ses quatre dauphins. Un tonnerre de cris et de claquements de mâchoires de la part des premiers arrivés accueillit Harry et ses trois compagnons de voyage ; aussitôt, ils furent entourés par toute la troupe et escortés triomphalement jusqu'au centre du bassin. En fait, ils se comportèrent exactement comme des hommes, qui célèbrent une victoire ou accueillent des amis très chers après une longue absence.

— Commence par te cacher dans le dépôt de matériel, conseilla Clark à Helen. Je vais aller jeter un coup d'œil sur mon pavillon, et reviendrai te chercher ensuite. Finley court partout comme un fou ; à le voir, on pourrait croire qu'il a perdu la tête et qu'il court à sa recherche. Il a téléphoné à Biscayne Bay, et Curtiss lui a appris ta disparition. Et maintenant, chaque fois qu'il rencontre quelqu'un, il se met à hurler : Mais je l'aime, moi ! Je l'aime... Alors, qu'en dis-tu ?

— Ne le fais pas languir trop longtemps, Abraham, je t'en prie ! supplia Helen avec un étrange sourire.

À sa grande surprise, il lui vit soudain un air rêveur. La parfaite romantique...

— Il faut tenir le coup, Helen. Et il faudra bien qu'il attende jusqu'au soir, lui ! Bon, allons nous cacher maintenant.

Protégés par un mur de clôture, ils coururent jusqu'au vaste magasin où Helen n'eut aucun, mal à se trouver une cachette introuvable au milieu des bouées et des barques à rames en fibre de verre. Même si quelqu'un pénétrait dans le hangar, elle pouvait se dissimuler sans peine derrière tout ce matériel.

— Je reviendrai plus tard et t'apporterai des biscuits et du jus d'orange. À moins que... tu ne désires autre chose ? demanda Clark.

— Va chercher ma valise dans le coffre de ma voiture et apporte-moi une glace...

— À peine est-elle en sécurité qu'elle retrouve sa coquetterie... Malgré tes cheveux humides de transpiration, tu es très belle, Helen.

— Merci, Abraham. Et avant de revenir ici, passe faire une petite visite à John pour me raconter ce qu'il devient !

Clark approuva d'un signe de tête et quitta le hangar. À longues foulées, il se dirigea vers les bungalows blancs qu'on avait construits pour les savants. Il trouva déjà son nom gravé sur une plaque de cuivre au numéro 9 : docteur A. Clark. Rien à redire sur cette organisation, elle était parfaite.

Bien entendu, la clef se trouvait dans la serrure. Clark ouvrit la porte et pénétra dans son nouveau home. C'était une maison inondée de lumière, aux vastes pièces très sobres de décoration avec leurs murs entièrement blancs. Les meubles modernes venaient d'un grand magasin. Le décorateur avait dû se dire que des savants qui consacraient leur vie aux dauphins donnaient sans doute la préférence à la couleur grise... gris-bleu... À l'intérieur des murs blancs, tout était gris : les tissus des sièges, les moquettes, les tentures, les nappes et même le siège des w-c en matière plastique. Sans compter bien entendu les carreaux céramiques, la baignoire, la douche et le lavabo.

— Comme c'est touchant ! dit tout haut le docteur Clark. Au moins, dans un cadre comme celui-ci, on peut se saouler à l'aise sans que ça se remarque !

Après avoir fait le tour du propriétaire, il s'occupa de ses valises qui étaient restées dans la cabine arrière du camion. Deux auxiliaires du centre les sortirent de leur cachette et allèrent les porter chez lui. Après quoi, il se dirigea vers l'aquarium géant pour rendre visite à John ; il le trouva en train de jouer avec le maillot de bain d'Helen.

— Viens donc ici, espèce de Don Juan ! s'exclama-t-il en descendant les quelques marches qui se perdaient ensuite dans l'eau.

Il prit la précaution de s'asseoir sur une de celles qui étaient encore sèches et fit signe à John d'approcher. Aussitôt, John obéit ; il le rejoignit à la nage, et une fois devant Clark, il leva sur lui ses yeux brillants d'intelligence.

— Je suis chargé de te transmettre le bon souvenir d'Helen, mon vieux. Mais tu gardes ça pour toi, hein ?... Elle est ici. Dès qu'il fera noir, elle viendra te rendre une petite visite.

David Abraham Clark lui-même, bien que zoopsychologue et spécialiste des dauphins, n'aurait pas su dire si John avait réellement compris le sens de ses paroles ; toujours est-il qu'il réagit d'une façon étonnante : aussitôt il lâcha le maillot d'Helen, se dressa dans l'eau et lança quelques cris qui ressemblaient à la fanfare triomphante d'une trompette. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, toute la troupe des dauphins l'entoura ; l'eau se mit à bouillonner sous l'effet de ce remue-ménage. Harry, Ronny, Bobby et Robby entamèrent une danse effrénée, tout le monde poussait des cris, on devait entendre ce tapage jusqu'au bâtiment central.

En effet, le docteur Rawlings et Finley sortirent en hâte de chez eux et coururent jusqu'au bassin, le cœur en déroute... pour découvrir Clark souriant, paisiblement assis sur sa marche d'escalier. Hors d'haleine, ils s'arrêtèrent d'un coup, les yeux écarquillés, sans comprendre.

— Je pensais qu'on était en train de les étripier ! s'écria Finley en ôtant sa chemise. Abraham, que se passe-t-il donc ?

— Mon Dieu, David, ils ont l'air dans tous leurs états... Rawlings descendit à son tour les quelques marches. C'est le voyage qui leur porte sur le cerveau ?

— Non, ils sont tout simplement contents que nous soyons de nouveau au complet, répondit Clark d'un air équivoque, tandis que les dauphins se dispersaient de nouveau. Ils comprennent notre langage ! J'en suis absolument convaincu maintenant. Et peu m'importe qu'on me prenne pour un idiot !

— Ce soir, à huit heures, l'amiral Linkerton vient nous rendre visite. Il a, paraît-il, une communication importante à nous transmettre.

Rawlings remonta les marches, suivi de Clark. Finley, quant à lui, semblait perdu dans un songe. Debout au bord du bassin, les mains derrière le dos, il contemplait le maillot doré d'Helen qui voguait entre deux eaux, au gré des mouvements des dauphins. John le poussa du bec vers les marches, puis il le lança de toutes ses forces, et après avoir décrit une courbe élégante, le maillot vint échouer sur le bord de l'aquarium.

— Gros bêta, va ! dit Finley tout bas. Maintenant tu ne peux plus l'attraper !

Mais apparemment John n'en avait plus envie. Il fit demi-tour et retourna au centre du bassin où il disparut au milieu de toute la troupe. Finley le suivit des yeux, d'un air ébahi.

— Il vient de se passer quelque chose, dit-il à Rawlings et à Clark après avoir couru pour les rattraper.

— Quoi donc ?

— John a capitulé. Il a envoyé promener le maillot de bain d'Helen.

— Non ! Ce n'est pas possible ! Rawlings revint sur ses pas. Eh oui, c'est vrai... On peut parler d'une victoire, hein ? On l'arrose ! Je vous offre une tournée de ce que vous voulez !

— Comme s'il se doutait que cette fois, c'est du définitif ! dit Finley en tournant le dos à l'aquarium ; il avait l'air effondré. Il me faudra plus de temps, à moi...

Clark le regarda un certain temps ; puis il resta en arrière et attendit que Rawlings et Finley soient assez loin pour ne plus l'entendre, et revint vers le bassin.

— John ! dit-il à mi-voix. Surtout tu ne dis rien, n'est-ce pas ? Encore quelques heures de patience seulement, et tout sera terminé !

Puis il rattrapa ses deux compagnons à hauteur du magasin. En passant, il jeta un coup d'œil discret sur la grande porte coulissante qui fermait le hangar à matériel et derrière laquelle se cachait Helen.

— Qu'allons-nous faire de ces trente monstres de camions ? demanda-t-il à Rawlings.

— Ils resteront à San Diego. On va les transformer en camions frigorifiques pour la Navy. Biscayne Bay restera un centre normal pour dauphins. Tout ce qui tourne autour de la formation spéciale que nous donnons sera centralisé ici, à San Diego. En d'autres termes : nous voilà tous devenus citoyens californiens. Rawlings regarda ses deux collègues d'un air interrogateur. Je suppose que vous restez avec moi et que vous arriverez à creuser votre trou ici ? J'ai déjà posé la question aux autres... Ils sont tous ravis. James... ?

— Bien sûr, je reste ici. Je me sens partout chez moi, répondit Finley.

— Et toi, David Abraham ?

— Quelle question !

— Est-ce que tu n'as pas laissé une jolie veuve à Miami ?

— C'est fini, Steve. Clark sourit d'un air embarrassé. J'ai essayé de lui expliquer que ma vie était entièrement consacrée aux dauphins. Mais je n'ai pas réussi. Quelle est la femme normale qui pourrait comprendre ça ? « Tu me préfères à un poisson ? » m'a-t-elle demandé. À quoi bon essayer de lui expliquer qu'il ne s'agit pas d'un poisson ? C'était tout à fait inutile... « Bon ! a-t-elle dit d'une voix grinçante, eh bien, prends ce corps visqueux avec toi au lit si ça te plaît ! »... Voilà comment ça s'est terminé. D'ailleurs j'ai toujours eu envie de venir en Californie, sur le Pacifique.

— Je suis très heureux, conclut Rawlings en posant les mains sur les épaules de Clark et de Finley. Donc rien ne change.

— Sauf qu'il manque Helen, corrigea Finley.

— Arrête un peu ton cirque, James, ce chapitre-là est clos ! Tu vois bien toi-même qu'elle a compris et qu'elle va recommencer une autre vie ailleurs. Peut-être entendrons-nous parler un jour ou l'autre d'une certaine M^{me} le docteur Morero, la célèbre zoologue, titulaire d'une chaire de zoologie à l'université de X... Helen fera son chemin, tu peux en être sûr !

— C'est aussi mon avis, intervint le docteur Clark. Eh, les gars, est-ce que quelqu'un n'a pas parlé il y a un instant de payer une tournée générale... ?

À la tombée de la nuit, Helen quitta sa cachette nichée au milieu des bouées et des balises. Tout était calme au-dehors, il n'y avait pas âme qui vive dans les parages. En revanche, dans le bâtiment

principal, toutes les fenêtres de la salle du restaurant étaient éclairées. C'est là que l'amiral Linkerton prononçait son discours devant les savants récemment arrivés sur son territoire.

Le nouvel aquarium, ressemblait à une immense piscine. À cette heure calme, il dormait au clair de lune. L'eau scintillait comme de l'argent liquide, et derrière lui, s'étendait à l'infini l'Océan Pacifique. Un étroit chenal équipé de deux écluses reliait l'aquarium à la mer. Ainsi pouvait-on envoyer les dauphins s'ébattre au large sans être obligé de les transporter avec une grue et une cuve en plastique, système compliqué, dangereux et qui faisait perdre beaucoup de temps. À trois cents mètres environ de la côte, des grillages d'acier fixés à des balises ceinturaient le territoire réservé à l'entraînement des dauphins ; ils servaient aussi à empêcher les requins de s'aventurer vers le littoral où ils trouvaient leur meilleure nourriture : la côte leur fournissait leurs festins les plus recherchés.

Avec mille précautions, Helen se glissa vers le bassin aux eaux miroitantes, en s'efforçant, du moins au début, de rester toujours à l'ombre du bâtiment. Puis elle attendit quelques instants, l'œil et l'oreille aux aguets, et finit par se décider à courir, pliée en deux, vers le large escalier qui menait à l'intérieur de l'aquarium. Elle y retrouva son maillot de bain doré, abandonné par John... Aussitôt, sous l'empire d'une brusque inspiration, elle se pencha pour le ramasser, se déshabilla et enfila le maillot. Et plus tard, lorsqu'on lui demanda ce qui l'avait poussée à agir ainsi, elle fut incapable de répondre. Elle descendit les dernières marches lentement, et ne put s'empêcher de frissonner lorsque l'eau atteignit ses cuisses.

Il y avait longtemps que les dauphins l'avaient vue, entendue et reconnue. Ils se mirent en cercle autour d'elle dans le bassin, à une distance de cinq mètres environ. Seul John rompit le cercle et s'approcha d'elle en nageant lentement. Il poussa des petits cris joyeux et des petits gémissements, comme un enfant qui pleure. C'est à peine s'il remuait : il se laissa porter par l'élan jusqu'à Helen et se coucha sur le côté lorsque son corps frôla celui de la jeune femme. Dans un moment comme celui-là, les êtres humains fermeraient les yeux en se disant qu'ils allaient mourir de bonheur... John montra aussi qu'il était capable de mourir de bonheur : il demeura immobile, couché sur le flanc.

— Nous voilà de nouveau réunis ! dit Helen d'une voix brisée par l'émotion.

Elle entoura de son bras le corps lisse de John qui scintillait au clair de lune et le serra contre elle. Le dauphin entrouvrit le bec et poussa une longue plainte.

— Il va y avoir de la bagarre, ces jours-ci, leur dit-elle. Mais personne n'arrivera à me chasser d'ici !

Elle lâcha John, se détendit et plongea dans l'eau comme un poisson doré. Elle s'amusa à nager à travers toute la piscine au milieu des dauphins et joua avec eux. John la porta fièrement sur son dos, Harry, Robby et Bobby exécutèrent une danse folle sur leur nageoire caudale, Ronny fit des bonds énormes et des pirouettes incroyables dans le clair de lune, et pour finir la représentation, Helen se coucha sur un radeau vivant constitué par les corps des dauphins et se laissa ainsi promener à travers le bassin.

Après tous ces ébats, elle revint s'asseoir sur le rebord, épuisée mais radieuse, et réfléchit à ce qu'elle allait dire à Steve Rawlings quand il découvrirait sa présence à San Diego... le lendemain matin. Le premier mot serait facile ; elle décida de s'écrier tout simplement « Hello ! », comme elle l'avait toujours fait à Biscayne Bay, de rejeter ses longs cheveux blonds vers l'arrière d'un coup de tête sec, et de sourire. Rien d'autre. Cette sobriété suffirait sans doute à désarmer le docteur Rawlings.

Le discours de Linkerton était terminé. Il avait des révélations à faire, des révélations tellement sensationnelles qu'il était inutile de les enrober dans des phrases pompeuses. En résumé, voici ce dont il s'agissait : au bout d'un mois d'entraînement spécialisé, toute la troupe de dauphins allait recevoir le statut militaire ; elle serait prise en charge par la Navy et confiée à la flotte du Pacifique. L'amiral Ronald Atkins, le nouveau chef de l'opération « Sirius », était déjà arrivé à Honolulu et avait pris possession de son quartier général dans la *Naval Réservation* de Pearl Harbor. Les groupes des dauphins recevraient alors officiellement le titre de « compagnies », les savants et les entraîneurs deviendraient des conseillers, et les compagnies seraient confiées à d'authentiques officiers. Cette nouvelle unité ainsi formée serait baptisée « Sea-Lords »... Les officiers devaient arriver le lendemain, précisa encore Linkerton, et prendre immédiatement en charge leurs « troupes ». Sa dernière phrase traduisit à merveille ce que chacun pensait à part soi :

— Cette fois, c'est du sérieux !

Après le discours, il y eut une sorte d'entracte avant le repas qui devait les réunir tous et qui était préparé par les cuisiniers du mess des officiers de la 11^e Flotte américaine. Rawlings et Clark profitèrent de ce bref répit pour demander quelques explications supplémentaires à l'amiral Linkerton, « entre six yeux ». Finley était tellement agité qu'il dut s'esquiver quelques minutes pour aller fumer une cigarette dehors.

— Une question seulement, dit aussitôt Rawlings à Linkerton. Est-ce que les dauphins vont rester à San Diego ?

— Non.

— Alors, pourquoi se transfère-t-on tous ces frais ?

— Nous n'avons pas l'intention de nous limiter à six compagnies, voyons, docteur ! Il nous en faut soixante, six cents... ! Pour l'instant, nous avons un bataillon, mais nous voulons un jour être à la tête d'une division, tout entière de dauphins !

— Et où va-t-on nous envoyer, nous ? demanda Clark.

— Vous accompagnerez vos protégés jusqu'à l'endroit prévu, mais reviendrez aussitôt ici, répondit Linkerton, comme s'il n'y avait rien de plus naturel. Au cours de ce mois qui vient, il faut que les six compagnies s'adaptent et s'habituent à leurs nouveaux chefs. La mission militaire est du ressort des officiers, et vous êtes des savants, Messieurs... Linkerton remarqua la consternation de ses deux interlocuteurs, et il ajouta avec un certain embarras : voyons, Messieurs, vous pensiez vraiment pouvoir rester indéfiniment auprès de vos dauphins ? La situation est exactement celle d'une unité de formation humaine : les soldats reçoivent leur paquetage et leur matériel... et ils sont séparés de leurs entraîneurs. Mais lorsque le bataillon « Sea-Lords » sera opérationnel, ce succès vous reviendra pleinement, Messieurs !

Pendant ce temps, Finley avait terminé sa cigarette, devant la porte, et il se demandait s'il n'allait pas en allumer une seconde aussitôt, lorsqu'il aperçut une certaine agitation au loin, dans l'aquarium. Il fit trois pas dans l'obscurité pour mieux se rendre compte de ce qui se passait là-bas, et s'arrêta soudain, frappé de stupeur. L'apparition d'un spectre – car il ne pouvait s'agir que d'un spectre ! – le cloua sur place. Il distingua très nettement sur le rebord du bassin, enveloppée dans le clair de lune, une mince silhouette aux cheveux blonds, vêtue d'un maillot de bain doré... Le fantôme se promena en dansant autour du bassin, agita les bras et sautilla sur place. Il entendait aussi très distinctement les cris des dauphins qui accompagnaient l'apparition, sur tous les registres de la gamme.

Finley se secoua comme un chien mouillé et se passa les deux mains sur le visage ; puis il jeta un dernier coup d'œil sur l'aquarium où le fantôme doré continuait à danser, du moins en avait-il l'impression, lui, Finley. Et finalement, il détala en courant, faillit arracher la porte de ses gonds et heurter Clark et Rawlings qui discutaient à proximité.

— Steve ! hurla Finley. Abraham... retenez-moi bien ! Je suis devenu fou ! Je... suis... fou...

Il faisait réellement peine à voir.

— Tu n'as pourtant rien bu encore, dit Rawlings d'une voix placide. Comment se manifeste ta démente ?

— Là-bas... sur le rebord du bassin... j'ai vu... Helen !

— En effet, c'est assez alarmant, comme symptôme. Rawlings tourna les yeux vers Clark, mais celui-ci ne paraissait guère

impressionné. Attends, James, je vais chercher des glaçons. Je reviens tout de suite.

— Elle a son maillot doré sur elle...

— James, mon petit vieux...

— Elle sautille et remue les bras et les jambes pour se sécher. Je connais ça, c'est sa manière à elle. Elle est allée nager avec les dauphins, dans la piscine... Les yeux fous de Finley ne restaient pas en place. Alors, est-ce que je suis vraiment fou ?

— Tout à fait ! Rawlings lui entoura les épaules de son bras solide. James, alors, que se passe-t-il ? Mon Dieu, je m'attendais à une crise de ce genre. Viens, je te ramène chez toi.

— Helen est là-bas, au bord de la piscine, Steve, hurla encore Finley. Je l'ai vue... Est-ce que ça existe, les spectres ?

— Non !

— Alors c'est le premier véritable spectre que j'ai vu ce soir !

— Bon. Nous allons régler ça en une minute, décida Rawlings en colère. La plaisanterie a assez duré. Allez, venez tous les deux avec moi ! Vous allez voir avec quelle rapidité le spectre va s'enfuir !

Ils sortirent du bâtiment en courant, se précipitèrent dans l'obscurité, et ne tardèrent pas à s'immobiliser brusquement, comme s'ils avaient heurté un mur de verre invisible. En effet, une silhouette aux cheveux blonds, vêtue d'un maillot de bain doré, se promenait à pas lents sur le rebord du bassin.

— Regardez..., bredouilla Finley et il se cramponna au veston de Rawlings. Regarde... à moins que je ne sois seul à la voir ? Steve... dis-moi... qu'est-ce que tu vois ?

— C'est une plaisanterie absurde et méchante. Attends un peu ! Tu vas voir le quart d'heure que je vais lui faire passer, à cette femme ! Enfiler ainsi le maillot de bain d'Helen...

D'un geste brusque, Rawlings se libéra de la poigne de Finley, assez surpris, malgré son émoi, du calme de Clark qui n'avait pas prononcé un seul mot. Il rejoignit le bord de l'aquarium à longues enjambées, suivi de ses deux acolytes.

— Hé ! Vous, là-bas ! s'écria-t-il. Venez ici, et tout de suite, s'il vous plaît ! Que signifie cette comédie ? Qui êtes-vous ?

Le « spectre » vêtu du maillot doré ne fit pas le moindre mouvement ; il attendit que Rawlings soit arrivé à sa hauteur, puis d'un geste inimitable, il rejeta ses longs cheveux blonds sur le dos et s'écria d'une voix joyeuse :

— Hello ! Quelle belle nuit, hein, Steve !

— Helen !

Finley étendit les deux bras, se précipita vers l'avant et s'il avait réussi à l'atteindre, le choc les eût à coup sûr jetés tous deux dans l'eau. Mais au dernier moment, Clark le retint par la ceinture du

pantalon.

— Helen !

— Ça alors, c'est le comble ! grommela Rawlings. De toute ma vie, je n'ai encore jamais vu ça... Plus rien ne peut m'étonner maintenant, Helen...

Elle montra du doigt l'intérieur de l'aquarium. Et Clark fut le seul à remarquer le tremblement de son bras.

— Si vous les aviez vus, les gars ! Ils étaient fous de joie !

— Helen ! Comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici ?

— Qui t'a laissé entrer dans le centre ?

— Parce que vous avez vraiment cru que quelqu'un aurait pu m'empêcher d'arriver jusqu'ici ?

— Lâche-moi, à la fin, Abraham, siffla Finley entre ses dents. Je ne suis pas fou, merde alors !... Helen, mon Dieu, si tu savais comme je suis heureux...

Il alla vers elle, la serra contre lui et l'embrassa... sur la joue.

— Quel con ! Mais quel con ! éclata Clark à haute voix. C'est à *lui* qu'il faudrait botter le cul !

Rawlings poussa Finley sur le côté, serra à son tour Helen contre lui, puis lui entoura la tête de ses deux mains.

— Alors, petite, qu'est-ce que je vais faire de toi maintenant ? demanda-t-il d'un air embarrassé.

— Oh ! C'est très simple ! Elle reste ici, décida Clark.

— Et qui est-ce qui ira expliquer ça à l'amiral Linkerton ?

— Moi ! Helen jeta un coup d'œil sur le bâtiment central entièrement illuminé de l'intérieur. Et s'il le faut, j'irai même sur-le-champ !

— Mon Dieu... non ! Rawlings secoua la tête. Et qui va le dire à Bouwie ? Que de problèmes encore qui vont nous tomber sur la tête ! Puis se tournant de nouveau vers Helen, il ajouta : où sont tes bagages ?

— Dans ma voiture... elle-même remisee dans un garage de San Diego.

— Où vas-tu coucher ?

— Chez moi, répondit Clark sans hésiter. Mon pavillon est bien assez grand pour deux !

— Vous êtes fous, tous les deux ? intervint Finley d'une voix décidée. Helen, j'ai exactement le même pavillon qu'Abraham. Tu vas coucher chez moi, bien entendu... Je veux dire... je te céderai ma chambre...

— Mettez-vous vite d'accord, car on ne va pas tarder à passer à table. Rawlings regarda de nouveau la jeune femme d'un œil sévère et secoua encore la tête comme s'il n'avait pas réalisé tout à fait qu'elle était bien là. Habille-toi, Helen. Je vais tout simplement te présenter à

l'amiral Linkerton. Je crois que c'est la meilleure solution.

Tout se passa très bien ce soir-là, beaucoup mieux que Rawlings n'aurait osé l'espérer. Le coup monté d'Helen fit tellement rire l'amiral Linkerton qu'il en pleura à chaudes larmes. Puis, le calme revenu, il déclara tout Simplement :

— Je vais régler cela, Miss Morero. Même Bouwie ne pourra pas faire autrement que de capituler devant tant d'énergie !

Mais un peu plus tard, il murmura à l'oreille de Rawlings :

— Qu'est-ce que nous allons faire d'elle quand le bataillon « Sea-Lords » sera transféré ailleurs ? Elle ne pourra pas le suivre cette fois !

— Nous avons encore un mois devant nous, Sir. C'est long, un mois ! répondit Rawlings en haussant les épaules. S'il le faut, elle l'accompagnera...

— À Wake ?

C'était la gaffe... Linkerton grimaça un sourire gêné et serra le bras de Rawlings.

— Oubliez ça tout de suite, docteur. Et pas un mot à qui que ce soit. Je vous en prie...

Wake, se dit Rawlings plus tard, lorsqu'il se retrouva seul dans sa maison vide, assis sur le divan, incapable de dormir. L'île de Wake. Ce grain de sable en plein milieu du Pacifique Nord. La base navale dont personne ne parle et que personne ne connaît. Que se passe-t-il à Wake ? Pourquoi cet atoll devient-il le « front » prévu pour les dauphins ?

Le lendemain arrivèrent les nouveaux officiers : Rick Norton, qui commandait un navire spécialement construit pour servir de centre d'entraînement aux dauphins. Le capitaine Hugh Yenkins qui allait prendre le commandement du bataillon « Sea-Lords ». Et l'amiral William Crown, le « patron » de l'île de Wake.

L'amiral Crown était fou furieux. Déjà à Honolulu, dans le bureau de l'amiral Ronald Atkins, il avait poussé des hurlements. Et en tendant la main à Linkerton, il s'écria :

— Alors, où sont-ils, ces imbéciles de « dauphinistes » ?

Les présentations eurent lieu dans cette atmosphère plutôt tendue, et elles furent vite expédiées. Puis ils se retrouvèrent tous sur le rebord de l'aquarium, les yeux fixés sur les évolutions pleines d'élégance de ces beaux corps lisses et brillants. Finley siffla son signal habituel, et aussitôt, chaque compagnie se rangea en formation serrée, chefs en tête ; tout le bataillon défila ensuite en ordre parfait, et les chefs ne manquèrent pas de saluer « la tribune d'honneur » en passant, comme ils l'avaient appris. Linkerton connaissait bien cette parade, et une fois de plus, il ne put cacher son enthousiasme.

— Alors, on va me coller des nageoires de dauphins sur ma vareuse d'uniforme et un bec à ma casquette sans doute ? grogna

Crown. Linkerton, j'ai eu plusieurs semaines pour réfléchir... On ne peut pas exiger de moi que je commande ces nymphes d'un nouveau genre.

— Souvenez-vous du film passé à la Maison-Blanche, William !

— Peut-être ! Mais à Wake, la réalité est toute différente ! Jamais je n'ai ouvert la gueule pour dire quoi que ce soit, même si bien des choses m'ont paru stupides. Ce que nous sommes en train de tenter là-bas, si nous réussissons, élèvera de cent coudées notre force de frappe navale à coup sûr ! Mais personne ne peut venir me raconter à moi que nous avons besoin pour cela de poissons dressés !

— Les dauphins, Sir, corrigea Rawlings, sont des mammifères, comme vous et moi... !

— Le voilà qui recommence ! s'écria Crown désespéré. Un coup d'œil sur le commandant Norton et le capitaine Yenkins lui révéla leur perplexité à tous deux. Alors, messieurs, que pensez-vous de nos nouveaux camarades ? Ils vous plaisent ? Vous aurez du mal à leur apprendre le bridge ou le poker...

— Ma mission consiste uniquement à les transporter et à les entretenir, Sir, répondit Norton d'une voix glaciale. C'est une mission étrange, je le reconnais, mais après tout, c'est une mission tout de même.

— Il faut s'y faire, déclara à son tour le capitaine Yenkins. Évidemment, je préférerais une compagnie de *Leathernecks*. (Les *Leathernecks* sont des soldats de l'infanterie de la marine américaine ; ils sont considérés comme une troupe d'élite, composée uniquement de volontaires. N.D.T.)

— Quoi qu'il en soit, nous ferons de notre mieux !

À ce moment-là, Ronny, le chef de la 1^{re} compagnie, sortit la tête hors de l'eau et le regarda en sifflant. Que dit-il ?

— Aïe aïe, Sir, répondit Finley.

— Bon, allons-y ! Crown fit brusquement demi-tour sur ses talons. Voilà où j'en suis, messieurs : directeur de cirque ! Gare à vous si un jour j'écris mes mémoires ! Je n'épargnerai rien, croyez-moi...

Seul un sergent demeura près de l'aquarium après le départ des officiers ; d'un air pensif, il contemplait en silence les dauphins qui reprenaient leurs ébats. Depuis longtemps déjà, Helen avait les yeux rivés sur lui ; elle n'avait cessé de l'observer, et après le départ des autres, elle s'approcha de lui.

— À quoi pensez-vous, Sergent ? demanda-t-elle.

— Je m'appelle Ted Farrow... Ce sont des animaux superbes, Miss...

— Oui, vous avez raison, Ted, ce sont des animaux superbes.

— Je suis ravi d'avoir à travailler avec eux.

— Dans ce cas, vous êtes le seul ici à penser ainsi !

— Je suis fou des bêtes, vous savez, expliqua Ted Farrow le plus sérieusement du monde. Et je sais, moi, que tous les animaux ont une âme. Mais nous autres, hommes, nous nous révoltons contre cette idée. Ces dauphins-là aussi ont une âme...

— Si vous pensez ainsi, Ted, nous allons faire du bon travail ensemble. Et ils deviendront vos amis.

— Je l'espère bien, Miss. Il paraît que je vais être chargé de veiller sur une compagnie. Personnellement, j'en suis ravi. Il y a une chose que vous devez savoir : les officiers, eux, sont un peu trop fiers, vous comprenez. Mettez-vous à leur place. Voilà qu'ils vont avoir à commander des dauphins ! S'ils ont le malheur de raconter ça n'importe où, on va se moquer d'eux, c'est sûr ! Voilà ce dont ils ont peur, en réalité ! Dans la marine, les gars sont fiers !

— Un jour viendra où ils le seront encore davantage... fiers de leurs dauphins ! déclara Helen avec une certaine solennité. Même si on n'en parle nulle part !

Un mois, ce n'est pas très long, même si on s'était demandé avant, avec une pointe d'inquiétude : qui sait tout ce qui peut se passer en un mois ! À San Diego en tout cas, ces trente jours passèrent à la vitesse d'un éclair, remplis par un programme d'entraînement intensif.

L'amiral Bouwie s'était incliné lui aussi, il donna à Helen l'autorisation de rester. Il prit même la peine de le lui faire savoir personnellement par téléphone.

— Qu'est-ce que vous feriez si j'envoyais quelqu'un vous chercher à San Diego ?

— Je mettrais tout en œuvre pour y revenir...

— Merci, ça me suffit... À la longue, je trouverais cela épuisant. Restez où vous êtes, et basta !

— Comment puis-je vous remercier, Sir ?

— En restant ce que vous êtes !

Les dauphins s'étaient familiarisés avec leur nouvel environnement. L'eau tiède du Pacifique leur plaisait. Lorsqu'ils se trouvaient en pleine mer, après avoir accompli leurs exercices, ils s'amusaient comme des fous au milieu des vagues, et chassaient les bancs de poissons toujours attirés par les eaux peu profondes du littoral de San Diego. Il y avait aussi des rencontres avec les requins... rencontres qui n'avaient rien de tragique, car les requins se sauvaient tout simplement devant les dauphins. Ceux-ci en effet restaient toujours en groupe, et quand un requin avait la mauvaise grâce de s'égarer un peu trop près, ils se précipitaient tous sur lui et le bourraient de coups de bec en poussant des cris stridents qui épouvantaient l'intrus et l'incitaient à prendre la fuite pour se consacrer à du butin plus inoffensif.

Entre-temps, le commandant Norton s'était habitué à régner sur

un « Hôtel flottant pour dauphins », comme il avait baptisé son navire. Au bout de quinze jours, il était même devenu amoureux de ses protégés.

— Que voulez-vous que je fasse d'autre, Helen ? dit-il un jour à la jeune femme. Si je veux pouvoir un jour m'approcher un peu de vous, il faut bien que je passe par les dauphins ! Je ne peux pas échapper à ce détour. J'ai déjà appris à reproduire quelques cris... J'espère que ce sont les bons ! Écoutez un peu. Il poussa en effet un petit cri indéfinissable, et Helen éclata de rire.

— Alors, qu'est-ce que ça signifie ?

— Donne-moi ce hareng ! répondit-elle.

— Bah, ce n'est pas si mal pour un début ! Norton aussi se mit à rire. Je vais continuer à m'entraîner, jusqu'à ce que je sache dire parfaitement, en langage delphinien : Je t'aime...

— Eh bien, il va vous falloir de la patience, Rick ! dit Helen, et elle planta là le commandant et ses déclarations indirectes.

Au cours de ce mois, un beau jour, Clark attira Finley au bar pour lui parler en tête à tête.

— Tu es aveugle, ou quoi ? lui demanda-t-il brusquement.

Interloqué, Finley écarquilla les yeux.

— Pourquoi ? Je suis mal rasé ?

— Imbécile ! Tu n'as pas remarqué que Norton court après Helen comme un chat au clair de lune ?

— Qui pourrait l'en empêcher ? demanda Finley en grimaçant un sourire.

— Toi !

— Tu veux que je lui casse la gueule quand il l'approche de trop près ?

— Au fait, quels sont tes rapports avec Helen ?

— Excellents.

— Qu'est-ce que ça veut dire, excellents ? Vous logez dans la même maison ? Vous couchez ensemble ?

— Ça ne te regarde pas ! répliqua Finley d'une voix sèche.

— Bon, donc il ne se passe rien. Elle dort dans ton lit, et toi, sur le divan du salon. Ce n'est pas croyable ! Comment se fait-il que tu sois un lâche de cette envergure, James ?

— Si jamais Helen me repoussait à ma première tentative, je n'aurais plus qu'à prendre mes cliques et mes claques et à partir d'ici. Après une telle honte, je ne pourrais plus rester près d'elle ! C'est de ça que j'ai peur, voilà !

— Mais au fond de ton cœur, tu l'aimes jusqu'à en perdre l'esprit ?

— Oui.

— Grands dieux, dis-le-lui alors ?

— Et si elle se moque de moi ?

— Tu attends que Rick Norton te l'enlève ?

— S'il lui plaît plus que moi... Finley considéra son whisky d'un regard triste. Abraham, si elle se laisse prendre par Norton, je saurai à quoi m'en tenir. Je saurai que je ne suis à ses yeux qu'un bon copain. Et que je n'ai jamais été plus qu'un bon copain. Sinon, suivrait-elle ce type ?

— Tu es vraiment incurable, répliqua Clark décontenancé. Tu as le physique d'une vedette sportive et un cœur de souris. Helen habite chez toi, tu ne peux pas rêver de situation plus favorable, pourtant !

Les « examens de fin de stage » commencèrent au début de la quatrième semaine. Les six compagnies, sous le commandement du capitaine Hugh Yenkins, s'en allèrent en haute mer. L'hôtel flottant de Rick Norton les transporta jusque dans les eaux situées derrière l'île San Clemente. À la China Point de l'île. Rawlings, Helen, Finley, Clark et les quatre autres savants s'installèrent avec l'amiral Linkerton dans un centre formé de quelques baraques en bois hâtivement montées. Des physiciens et des spécialistes de l'électronique étaient venus de Los Angeles, des ingénieurs totalement inconnus jusque-là, et un navire spécial apporta trois grosses sphères d'acier qui ressemblaient à d'énormes balles de football grises, exception faite de deux gros hublots en verre blindé et d'un chambranle presque invisible qui révélait la présence d'une porte.

À cette occasion, les savants, civils spécialement attachés à la recherche sur les dauphins, découvrirent pour la première fois un des nouveaux secrets de l'Amérique : une « bathystation », station de basse profondeur, équipée d'un système d'alerte ultra-sensible et entièrement électronique. Mais on pouvait aussi la transformer en une base sous-marine de lancement de fusées, inaccessible à l'adversaire.

De San Diego, une petite unité de la marine arriva à l'île San Clemente et se plaça en ligne de barrage, loin dans le Pacifique. Elle comprenait des frégates et des torpilleurs équipés eux aussi de radars et de sonars ultrasophistiqués qui enregistraient les moindres déplacements dont les fonds marins étaient le théâtre.

L'amiral Linkerton avait fait glisser au milieu de cette unité un garde-côte antédiluvien qui datait de la Seconde Guerre mondiale.

La mission dévolue aux dauphins avait un double objectif : le ravitaillement des bathysphères et le sabordage du vieux rafiot par le moyen de mines magnétiques.

— Ils n'ont pas fini d'écarquiller les yeux ! dit Finley au moment où le navire des dauphins leva l'ancre. Dans deux heures, ils cesseront de nous regarder de travers !

IL y avait assez longtemps que Ted Farrow était dans la marine pour accueillir avec calme et sang-froid les missions spéciales les plus extravagantes. Malgré cela, il ne se sentait pas tout à fait à l'aise.

Il se trouvait à trois cents mètres de profondeur, au fond de l'océan Pacifique, enfermé dans une grosse bathysphère et entouré d'un fouillis de sonars et de radars ultra-sensibles ; de l'autre côté des gros hublots en verre blindé, l'eau scintillait d'une couleur verdâtre dans la lumière des projecteurs. Ted comptait les poissons qui traversaient rapidement à la nage cette bande lumineuse ; ils avaient souvent les formes les plus bizarres. Les uns donnaient l'impression de n'être faits que d'une tête et de deux nageoires, d'autres s'étiraient en longueur et répandaient une lueur phosphorescente.

La bathysphère était reliée par un câble d'acier à une ancre qui s'était fixée quelque part dans le sol rocailleux des profondeurs de l'océan. Il suffisait à Ted Farrow d'appuyer sur un bouton pour se dégager de l'étreinte du câble d'acier. Et il ne lui restait plus alors qu'à actionner le système à air comprimé qui vidait les réservoirs d'eau pour remonter lentement vers la surface.

Autour de lui, les appareils travaillaient sans bruit ; les uns par enregistrement direct, les autres par valeurs numériques codées. Ainsi apprit-il que deux vedettes rapides se déplaçaient non loin de lui. Ils signalèrent aussi l'approche d'un sous-marin, et l'ordinateur calcula immédiatement le type de sous-marin, d'après l'analyse sonore. Ces « nombres » étaient ensuite exprimés en une série de pulsations électroniques à bord d'un torpilleur situé au-dessus du bathysphère, ce qui permettait à Farrow de transmettre ses observations sous-marines.

— Un gars de la classe M se faufilant par ici, venait d'annoncer Farrow. Position suivante...

Suivit la position exacte, calculée par l'ordinateur. Le résultat correspondit exactement à ce que l'on attendait.

Ces bathysphères n'avaient qu'un point faible : elles exigeaient la présence d'un homme. Un homme seul isolé au fond de l'océan. Certes, on travaillait fébrilement à la mise au point de bathysphères entièrement électroniques et robotisées, mais on ne pouvait pas encore espérer de sitôt pouvoir envoyer des robots parfaits au fond des océans. Sans présence humaine.

Tout comme un astronaute, Farrow était assis dans une cabine pressurisée, mais il ne vivait pas dans l'apesanteur, car on maintenait à l'intérieur de ces engins une pression atmosphérique analogue à celle qui règne à deux mille mètres d'altitude. Lorsqu'on ramenait la sphère à la surface de l'océan, il fallait attendre un certain temps avant que l'homme pût en sortir. Un autre point encore plus critique sans doute était celui du ravitaillement en profondeur. Il n'existe pas d'équipement capable de supporter la pression de l'eau par trois cents mètres de fond. Les sous-marins de ravitaillement ne résistaient pas aux profondeurs supérieures à deux cent soixante mètres. Quant aux bathysphères magnétiques, on ne pouvait pas les lester suffisamment pour qu'elles s'enfoncent elles aussi jusqu'à ces profondeurs extrêmes. Au bout de six jours maximum, il fallait donc les rappeler à la surface... ce qui représentait un risque énorme en cas d'hostilité.

La III^e compagnie, avec son chef Harry, attendait sur le navire de Rick Norton. Le docteur Finley vérifia une dernière fois tous les appareils que l'on avait fixés sur les sept dauphins. Chacun d'eux portait en plus une boîte en acier ronde sous le corps, dans laquelle se trouvait tout ce dont Ted Farrow avait besoin : des outils, des draps et du linge, du chocolat, des plats cuisinés, de l'eau potable, du jus d'orange, les amitiés de ses camarades, les journaux les plus récents et des petits pains croustillants avec du beurre enveloppé sous vide. Farrow ne devait manquer de rien dans sa prison sous-marine, et vivre le mieux possible.

Rawlings, Clarks et l'amiral Linkerton étaient restés sur l'île, près des appareils de contrôle qui enregistraient et traduisaient les moindres signaux envoyés par les dauphins. Deux haut-parleurs transmettaient tout ce qui se disait sur le navire de Norton.

— Nous allons lâcher maintenant la III^e compagnie à l'eau, entendirent-ils. C'était la voix du capitaine Yenkins. Sa première mission consiste à ravitailler Farrow dans sa bathysphère. Je cède la parole à Finley.

— La III^e compagnie est divisée en deux équipes : Harry et deux de ses compagnons assurent le ravitaillement de Farrow pendant que les autres dauphins se chargent de la surveillance du secteur environnant. Dès que Harry et son groupe en auront terminé avec Farrow, ils iront relever l'équipe de garde qui, à son tour, ira livrer la cargaison dont elle est chargée. Ici, à bord, Ronny et sa I^{re} compagnie sont prêts à intervenir immédiatement à la moindre alerte et à défendre la bathysphère contre ses éventuels agresseurs...

— C'est incroyable, murmura Linkerton.

Il jeta un coup d'œil sur Helen. Les yeux fixés sur les appareils de contrôle, la jeune femme suivait attentivement les signaux envoyés par Harry et ses gars. Jusqu'alors, ils n'annonçaient rien de spécial ; les

appareils n'enregistraient que des réactions auxquelles elle était habituée depuis toujours.

— À entendre tout ça, on a un peu l'impression de devenir inattaquables, poursuivit Linkerton.

— Disons au moins qu'il va devenir très difficile pour un homme d'échapper à l'emprise des dauphins, de les rouler... Leur radar hypersensible réagit à tout. Aussi sophistiqués que puissent être les appareils électroniques mis en service, tout est enregistré par les dauphins sans aucune difficulté. Sur la terre, il n'est rien qui ne se traduise en termes de vibrations, absolument rien. Or les dauphins interceptent les moindres vibrations... Rien ne leur échappe. Le docteur Rawlings jeta un coup d'œil sur les appareils. Regardez, Sir... Voilà Harry qui prend congé de Finley ; il va plonger dans le Pacifique...

Linkerton regarda d'un air abasourdi les aiguilles qui s'agitaient pendant que toute une série de petits cris se faisaient entendre dans les haut-parleurs.

— Vous comprenez ce langage ? demanda-t-il en hochant la tête.

— Bien sûr ! Nous comprenons les moindres signes de vie des dauphins, Sir.

— C'est vraiment incroyable ! répéta l'amiral Linkerton.

— Les voilà tous en mer, et ils nagent en direction de la sphère de Farrow, annonça Helen sans quitter des yeux ses instruments de mesure.

Linkerton regarda sa montre à la dérobée. Il avait préparé une petite surprise que tous, sauf les officiers qui y participaient, ignoraient.

La III^e compagnie fonçait comme un bolide vers son objectif. Au moment prévu, Ted Farrow, dans sa sphère, donna sa position exacte ; ce signal était réglé sur les longueurs d'ondes des dauphins, qui n'étaient plus perceptibles aux récepteurs humains. Aussitôt Harry et ses gars rétablirent le cap et continuèrent à foncer vers Farrow. Jusqu'à cette seconde précise, ils n'avaient pas eu la moindre idée de l'endroit où était posée la bathysphère ; ils n'en connaissaient que vaguement la direction.

Au bout de sept minutes exactement, Farrow reçut les signaux des dauphins qui se rapprochaient de lui. Il mit les sas à flot, puis releva la porte de fermeture et attendit.

Soudain, dans le rayon lumineux de ses projecteurs, il vit arriver Harry ; il le reconnut sur-le-champ, car en signe de son « grade » Harry portait un ruban doré autour du cou.

Après avoir fait un tour d'honneur, Harry frappa du bec contre le hublot de la sphère ; il reconnut Ted Farrow et ouvrit toutes grandes ses mâchoires. À cette minute précise, sur l'île, Helen disait à ses

compagnons :

— Harry vient de rejoindre Farrow et de le saluer. En outre, il vient aussi de déclarer que tout va bien.

— C'est vraiment incompréhensible, répéta une fois de plus l'amiral Linkerton d'une voix chevrotante. Je suis bien heureux en tout cas de n'avoir à raconter cela à personne, sinon on me prendrait pour un fou !

Harry quitta le rayon lumineux de la sphère, à la recherche du sas dans lequel il se glissa. Il détacha sa cassette de ravitaillement et l'accrocha à un piton, comme on le lui avait enseigné. Puis il sortit du sas. À sa suite, le second dauphin, puis le troisième allèrent également livrer leur marchandise, et chacune de ces opérations était traduite en paroles là-haut, par Helen.

— Voici la seconde caisse... la troisième... Harry annonce le succès de la mission...

Pendant ce temps, les quatre autres dauphins n'avaient cessé de nager autour de la bathysphère afin d'éloigner les éventuels visiteurs importuns. Après avoir donné l'ordre aux quatre surveillants de se réunir en formation et de s'approcher à leur tour de l'objectif pour y déposer aussi leur charge, Harry et ses deux collègues reprirent la direction de la surface.

Soudain, alors qu'il était en haute mer et que les quatre autres dauphins terminaient leur mission de ravitaillement, Harry perçut une rumeur inquiétante, celle d'un moteur électrique. Le bruit se rapprochait très lentement, comme si l'on cherchait à passer inaperçu... C'était un mini-sous-marin dont les appareils électroniques sondaient le fond de l'océan. Il cherchait sans doute la bathysphère de Ted Farrow.

Harry réagit aussitôt : il transmit le signal d'alarme à la centrale. Helen sursauta et fixa le docteur Rawlings d'un regard consterné.

— Steve ! s'écria-t-elle d'une voix troublée par l'émotion. Steve ! Viens voir ! Harry donne l'alerte. Il y a quelqu'un qui vient sur nous, au fond de l'océan.

L'amiral Linkerton regarda une fois de plus sa montre. C'est exact, se dit-il. Précision parfaite, dix minutes après le départ. Et ils l'ont déjà repéré ! C'est vraiment phénoménal.

— Sir ! dit Rawlings en s'approchant de Linkerton. Harry annonce...

— Je sais. Un corps étranger qui se faufile vers Farrow. C'est moi qui ai organisé cette petite attraction... Je voulais seulement savoir comment les dauphins réagissaient aux surprises.

— Eh bien, vous voilà fixé, Sir ! Rawlings exhiba un large sourire. Je ne me sens pas du tout vexé par votre manque de confiance. Il n'y a pas d'hommes qui soient capables de comprendre tout à fait les

dauphins... Que doit faire Harry maintenant ?

— Que ferait-il en cas d'alerte de ce genre ?

— Il préviendrait le groupe de combat... C'est-à-dire Ronny et John avec leur compagnie respective.

Il y eut un craquement dans les haut-parleurs, puis la voix agitée de Finley se fit entendre.

— Harry annonce la présence d'un objet inconnu. Que devons-nous faire ?

— Rien ! Linkerton fit un grand geste du bras. Le test est concluant. Le bateau va rentrer tout de suite à sa base. Mon Dieu, tout cela est vraiment incroyable. Je ne peux pas m'empêcher de le dire et de le répéter !

Dans sa sphère d'acier, Ted Farrow referma la porte, vida l'eau du sas, régla la pression normale et prit livraison des boîtes de ravitaillement. Un rapide inventaire lui permit de découvrir le pain frais, le beurre et le miel, et c'est ce qui lui fit le plus de plaisir. En revanche, un petit plaisantin avait glissé dans l'envoi une revue pornographique, ce qui permit au prisonnier de lâcher une bordée de jurons. Il s'agissait de photos très osées et très suggestives, et du coup, Ted Farrow se sentit encore plus seul au fond de l'océan.

Le capitaine Yenkins qui, avec Finley, devait diriger les opérations du bataillon « Sea-Lords » sur l'île de Wake, ordonna à Harry d'abandonner cet objet inconnu et de rentrer à la base. Et le chef de la compagnie répondit aussitôt qu'il avait bien reçu l'ordre et qu'il faisait demi-tour. Les sept dauphins reprirent leur position de déplacement et ils revinrent à la nage vers l'hôtel flottant de Norton, en formation serrée.

On pouvait maintenant commencer la seconde partie de ces épreuves de « fin de stage ». Sur le navire, on amorça les mines magnétiques et on régla le système de déclenchement à retardement. Finley bavarda avec Ronny et John comme avec des hommes, sous les yeux de Yenkins qui n'arrivait toujours pas à considérer le dauphin comme « son frère d'eau », mais voyait en lui un animal comme un autre.

L'objectif de cette seconde partie n'était autre que cette vieille vedette datant de la Deuxième Guerre mondiale, qui voguait loin sur la mer, devant l'unité navale postée en sentinelle. Elle se balançait mollement au gré de la houle. Tous les radars et sonars, ainsi que les appareils de détection par le bruit avaient été branchés ; ils formaient un cercle de rayons infranchissable autour du vieux rafirot. Les spécialistes étaient à leur poste, les yeux rivés sur tous ces appareils ; ils étaient en effet les seuls à pouvoir en déchiffrer les données.

— Vous pouvez donner le départ, Messieurs, déclara l'amiral Linkerton. Tout va bien.

— Chez nous aussi, tout va bien, annonça la voix du capitaine Yenkins depuis le navire des dauphins. Les compagnies prennent la mer...

John et Ronny, suivis de leurs gars, glissèrent dans les eaux du Pacifique. Pendant ce temps, Harry et sa III^e compagnie avaient été hissés sur le pont et déposés dans le petit bassin de transit, par les soins de Rick Norton. C'est lui qui était chargé de cette manœuvre, et une fois la tâche accomplie, il considéra les dauphins d'un air pensif, en secouant la tête. L'exploit qu'ils viennent de réaliser, se dit-il, le ravitaillement d'une bathysphère échouée au fond de l'océan, n'a plus rien à voir avec le « dressage » proprement dit. On ne peut véritablement l'expliquer que par l'intelligence. Dire qu'au Japon et dans les îles Canaries, on tue ces dauphins comme n'importe quel vulgaire poisson ! Il faut pourtant bien s'y habituer : ce n'est plus de la pêche, c'est de l'assassinat pur et simple ! Nos frères d'eau... L'homme sera-t-il capable de comprendre cela un jour ?

— Terminé ! déclara Yenkins. Je donne l'ordre de passer à l'attaque.

À partir de cette seconde, tous les chronomètres se mirent à cliqueter : sur le navire central, sur les bâtiments de l'unité de surveillance et sur l'île San Clemente.

Au début de leur parcours, John et Ronny nagèrent en formation serrée avec leur compagnie, puis ils se dispersèrent et se déployèrent en un large éventail. Les sonars les plus sensibles dont étaient équipés les bateaux de guerre n'indiquaient que la présence de gros poissons dans l'eau, ce qui n'avait rien d'extraordinaire. Pas le moindre bruit de moteur. D'où pourrait-il bien provenir d'ailleurs ?

Dans les profondeurs, seuls Ronny et John approchaient de l'objectif ; ils transmirent leurs signaux sur l'île. Ils avaient traversé le barrage de la flotte de guerre chargée de la surveillance et arrivaient lentement vers le moteur suspect. Ils étaient seuls. Pendant ce temps, les douze dauphins toujours déployés en éventail derrière eux, montaient la garde et observaient les profondeurs.

Le capitaine Yenkins tenait ses jumelles braquées sur le vieux rafiôt. Sur l'île, Helen leva la tête et regarda l'amiral Linkerton.

— Voilà... Ils attaquent, dit-elle. Ronny vient de fixer sa mine... puis John... ils reviennent... Quel délai leur avez-vous accordé, Sir ?

— Sept minutes, répondit Linkerton d'une voix rauque, et soudain, il se mit à transpirer d'abondance. Est-ce que ce sera suffisant... ?

— D'ici là, il y a longtemps que les deux compagnies seront en sécurité !

Le docteur Rawlings se sentit brusquement la gorge sèche, il aurait donné cher pour avoir un cognac. L'épreuve de ce jour

couronnait le travail de trois années. Ce que jadis on avait considéré avec un sourire ironique comme une utopie, se révélait ce jour-là un des secrets les plus précieux de l'Amérique.

Les aiguilles du chronomètre avançaient inexorablement en faisant entendre leur tic-tac éprouvant. Les bateaux de guerre annoncèrent que les dauphins venaient de franchir le barrage et qu'ils se trouvaient en sécurité.

— Encore une minute ! dit Linkerton d'une voix enrouée par la tension de tout son être.

On revivait exactement les mêmes minutes d'angoisse qu'autrefois, à Biscayne Bay, lorsque Rawlings avait procédé à ses premières expériences en public. Soudain, deux véritables geysers surgirent de l'océan, deux immenses colonnes d'eau écumante, puis une double détonation fit trembler l'air ambiant ; le vieux rafiot se souleva légèrement au-dessus de la surface de l'océan, puis se disloqua comme un pantin désarticulé, et tous ses débris se dispersèrent dans la nature. En cas de guerre, il n'y aurait pas un seul survivant... Personne n'aurait eu une chance, aussi minime fût-elle, d'échapper à cette mort imprévisible et invisible. Destruction totale, corps et biens.

— Quand on pense que l'on pourrait tout aussi bien leur faire déposer des têtes nucléaires, dit Linkerton d'une voix sans timbre. Des têtes nucléaires qui surgiraient ainsi partout, sans qu'on s'en aperçoive... Mon Dieu, quelles perspectives s'ouvrent là devant nous...

L'énorme nuage provoqué par la double détonation se dispersa, les fontaines s'effondrèrent sur elles-mêmes, et les débris du rafiot dansèrent sur les vagues. Dans les haut-parleurs, la voix posée du capitaine Yenkins se fit entendre à nouveau, en provenance du navire central.

— Les deux compagnies sont rentrées à bord. Ordre exécuté. Et, pour lui-même, il ne put s'empêcher d'ajouter : tant que j'aurai un souffle de vie, jamais je n'oublierai cela !

— Pourvu qu'une guerre ne nous force jamais à recourir à de telles méthodes ! déclara à son tour l'amiral Linkerton, une fois que tous les appareils eurent été débranchés. Je puis maintenant vous donner la date du départ : le bataillon « Sea-Lords » sera transféré sur l'île de Wake dans dix jours. Et comme l'amiral Crown va fêter son anniversaire cette semaine, nous lui offrirons à l'arrivée de ses nouveaux pensionnaires un nouvel uniforme portant des nageoires de dauphins à la place des galons ; quant à la casquette, elle aura un rostre de dauphin en guise de visière !

Tout en disant ces mots, Linkerton grimaçait un large sourire.

La petite flottille d'Ivan Victorovitch Jakovlev parcourut en surface et sans escorte la distance qui séparait Kourilsk de l'île Marcus,

celle que les Japonais appelaient Minami Tori Shima. Les océans appartiennent à tout le monde, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils soient fréquentés par des bâtiments de guerre battant pavillon soviétique. Malgré cela, les Japonais suivaient d'un œil critique le déplacement de l'unité navale de Jakovlev. Des avions en provenance de porte-avions japonais la survolèrent à plusieurs reprises ; ils tournèrent autour des navires soviétiques et les photographièrent.

Une fois développées, les photos révélèrent la présence de deux de ces sous-marins considérés par l'Ouest comme une abomination. Sous-marins dont on ignorait les moyens d'attaque et de défense, la puissance de leurs « armes » et les « nouveautés » qui étaient soigneusement cachées dans leurs flancs d'acier, carcasses minces et élancées. En particulier, celui de la classe Charlie, qui jetait l'émoi chez n'importe quel soldat de l'Ouest, parce que personne ne connaissait la puissance de son feu. On se contentait d'indiquer qu'ils étaient la « fine fleur » des sous-marins soviétiques. Et l'on disait qu'ils étaient capables de filer à trente-trois nœuds en plongée, ce qui représentait un record.

Jakovlev ne se laissait pas impressionner par les avions de reconnaissance japonais. Il suivait de toute façon un cap erroné, destiné à tromper tous les observateurs, en direction de l'archipel des Mariannes du Nord, et ne disparaîtrait en plongée que lorsqu'il aurait atteint le Banc de Magellan.

Une fois arrivée là, la flotte se séparerait : le Primorje, navire des transmissions, ferait une large courbe vers le Seuil Marcus Nadker. Par contre, le bâtiment de ravitaillement, l'Ougra, prendrait la direction des îles Marshall, et mettrait le cap directement sur les malheureux atolls Bikini et Eniwetok, les îlots que les premiers essais nucléaires des Américains avaient tués à tout jamais. Quant à Jakovlev, il mettrait le cap sur l'île de Wake, en plongée. Il avait refait le plein du ravitaillement nécessaire, y compris l'eau potable, et tout ce dont on avait besoin pour résister à une plongée prolongée. Il avait d'ailleurs réalisé une sortie de répétition générale avec Delta II et Charlie : cent vingt et un jours de plongée et toute une série d'exercices pour apprendre à ravitailler, sous l'eau également, le petit sous-marin de la classe Victor, souple et virulent comme un fox-terrier. Ces trois bâtiments étaient dotés de propulseurs nucléaires et possédaient des appareils de conversion d'oxygène récemment mis au point et qui étaient encore inconnus à l'Ouest.

À deux cent cinquante mètres de profondeur, les sous-marins glissaient comme des poissons géants à travers le Pacifique, et se rapprochaient insensiblement de l'île de Wake.

Jakovlev jeta l'ancre à l'extérieur de la zone déclarée interdite par les Américains avec ses trois sous-marins et attendit quelques jours au

repos complet. À l'intérieur du Delta II et du Charlie, on mit cette halte à profit pour préparer les minuscules sous-marins espions, avec leurs équipages de deux hommes, qui remplaçaient à bord de leurs grands frères les torpilles habituelles. Seul le Victor avait reçu sa charge normale de torpilles, les armes les plus modernes et les plus mortelles qui surclassaient, et de loin, celles des Américains. Même le Tigerfish, la torpille dont s'enorgueillissaient tellement les États-Unis, était anachronique aux yeux des Soviétiques.

Neuf jours s'étaient écoulés depuis que Jakovlev avait eu son dernier contact avec le monde extérieur. Il avait déployé sa volumineuse antenne-radio dans la nuit, et toujours en plongée, avait parlé avec la base de Petropavlovsk sur l'île de Kamtchatka. Selon toute vraisemblance, le transfert des troupes américaines sur Wake était terminé, mais les grands travaux de construction se poursuivaient. Aux yeux des Russes, ils donnaient l'impression de préparer Wake à devenir une importante base navale américaine, comme Pearl Harbor ou Midway. Mais à quoi allaient servir ces énormes cubes de béton. Que dévoilaient les photos prises par les satellites ?

— Si ce sont des abris pour sous-marins, dit Prassolov, je ne vois pas pourquoi ils font tant de mystère ! Les Allemands en avaient déjà sur la côte de Normandie, à la fin de la guerre. Tout cela me paraît étrange. On n'arrive pas à saisir le but de cette opération gigantesque.

— Nous verrons bien, répondit Jakovlev à sa manière, faite de sécheresse et d'arrogance. Nos « brochets », eux en tout cas, sont prêts...

C'est ainsi qu'il avait baptisé les mini-sous-marins.

Prassolov mit fin à la conversation. L'antenne, épaisse comme un bras d'homme, replongea dans les bas-fonds. Jakovlev retrouva sa solitude.

Pendant six jours, toujours sous l'eau, cela va de soi, il s'exerça et exerça ses hommes au débarquement et au rembarquement de ses « brochets », jusqu'à ce que les membres de l'équipage soient au bord de l'épuisement !

— Il faut que nous soyons les meilleurs, camarades, dit-il à ses hommes dont les yeux se fermaient malgré eux. Il n'y a que les meilleurs qui survivent, parce qu'ils sont capables de compter avec des parcelles de seconde ! Exactement comme dans un championnat sportif, une course de cent mètres, par exemple : ce n'est pas celui qui fera dix secondes qui gagnera, mais celui qui fera neuf secondes quatre-vingt-dix-neuf centièmes ! Il nous faut toujours dépasser les Américains d'un iota !

Pendant ce temps, la base navale de l'atoll de Kwajalein avait annoncé à Wake la présence d'un navire soviétique de ravitaillement

dans les eaux situées au nord d'Eniwetok. On leur avait rappelé le danger des radiations atomiques, conformément aux ordres reçus, mais les Russes avaient répondu sèchement qu'ils étaient au courant de ce détail depuis 1946, et surtout depuis le 1^{er} novembre 1952, date à laquelle explosa la première bombe atomique thermonucléaire.

Le navire de ravitaillement se promena pratiquement tout autour de l'atoll ; il traçait des cercles, comme si des sous-marins soviétiques avaient choisi ce secteur pour s'exercer à quelque manœuvre, non loin de l'île de Wake.

L'amiral Crown ne se faisait pas de soucis ; malgré tout, il donna l'ordre de protéger l'île de Wake par tout un réseau de sonars et de radars, et il répartit ses navires tout autour de la zone déclarée interdite par les Américains. En outre, des hélicoptères de surveillance survolèrent tout le secteur, et six sous-marins allèrent explorer et sonder les profondeurs de l'océan.

Ainsi la manœuvre de diversion de Jakovlev eut un certain succès : les Américains soupçonnèrent la présence de sous-marins soviétiques dans les îles Marshall. De plus, le Primorje, navire de transmission truffé d'appareils électroniques, apparut à la limite de la zone interdite de Wake, ce qui pouvait passer pour une véritable provocation. Les hélicoptères et les chasseurs de Crown les survolèrent, les examinèrent, les regardèrent même à la loupe, et une frégate s'approcha d'eux et en fit le tour. Mais il ne vint à l'idée de personne que cette manifestation un peu trop voyante et un peu trop provocante pût en réalité cacher des objectifs tout différents.

La présence du Primorje fut également enregistrée à Pearl Harbor. On ne pouvait rien faire contre lui, car l'océan appartient à tous, mais Crown n'apprécia pas du tout de voir ces bâtiments « ennemis » évoluer pour ainsi dire sous son nez.

Le petit amiral n'avait donc pas le moral au beau fixe, c'était le moins que l'on pût dire. Et voilà que, pour comble, il reçut un message de San Diego : Le bataillon « Sea-Lords » venait de prendre la mer ; il se trouvait actuellement en route vers le Pacifique Nord et mettait le cap direct sur Wake, via Honolulu et les îles Johnston.

— Il va falloir que nous nous recyclions, Tom, dit Crown d'une voix aigre au colonel Thomas Hall, le chef de l'unité spéciale S II-A de l'infanterie de marine.

Thomas Hall était le seul ami de Crown dans cette solitude désolée. Il était doué d'une qualité rare : il savait écouter, et ne se vexait jamais des explosions et des écarts de langage de Crown.

— Voilà les dauphins qui arrivent et ils vont vous reléguer, vous et vos hommes, au rang de clowns sous-marins. Vous connaissez Ronny ?

— Non.

— En face de l'intelligence de Ronny, vous n'êtes qu'un pauvre imbécile, mon vieux Tom ! Et quand John, le chef de la VI^e compagnie, lance son « pip-pip », vous auriez beau citer Shakespeare dans le texte, vous n'en seriez pas moins un pauvre débile. Voilà où nous en sommes, nous, les Américains !

— Attendons pour voir, Sir, répondit le colonel Hall sans se départir de son habituelle courtoisie. Un dauphin n'a encore jamais réussi un atterrissage sur la lune, n'est-ce pas ?

— Parfait, Tom ! Crown applaudit des deux mains et jeta sur son ami un regard admiratif. Je n'oublierai pas ça, car c'est un argument contre lequel même Linkerton n'aura rien à objecter.

Un dimanche, dix énormes avions-cargos Transall atterrirent sur l'aéroport de Wake. Il va de soi que le Primorje soviétique enregistra aussitôt ce débarquement important. Mais il ne réussit pas à établir la nature du matériel transporté, lequel du reste fut déchargé de nuit. Chaque avion contenait une curieuse sphère d'acier trouée de petites fenêtres.

— Voilà la phase critique qui commence, déclara l'amiral Crown.

Le transport des soixante-six dauphins à travers le Pacifique, depuis San Diego jusqu'à l'île de Wake, ressembla à un voyage d'agrément.

Malgré toutes les objections de l'amiral Linkerton et de Rick Norton, le docteur Rawlings avait fini par imposer sa volonté : les six compagnies accompliraient la majeure partie du trajet en nage libre, dans l'océan.

Même l'amiral Bouwie s'était incliné après avoir entendu la voix ferme de Rawlings.

— Je me charge de toute la responsabilité, Sir. Il n'y en a pas un seul qui risque de s'échapper et de disparaître, car les chefs sont là pour maintenir la discipline dans leur compagnie. Les dauphins ressentent beaucoup plus que les hommes le besoin d'appartenir à une communauté, et ils ont beaucoup plus que nous le sens de la société. Pour eux, la « famille », c'est sacré, c'est toute leur vie. Si je me trompe, Sir, et s'il se passe quelque chose pendant la traversée, je vous autorise à me faire couper la tête.

— Et après, Steve, qu'est-ce que ça m'apportera ? répondit Bouwie sur le ton venimeux qui lui était habituel. Que voulez-vous que j'en fasse, de votre tête ? Elle n'est pas tellement décorative ! En attendant, n'oubliez pas que nous avons investi cent mille dollars dans la formation de chacun de ces dauphins !

Avant le départ de la flotte, il y eut encore une cérémonie au cours de laquelle l'administration militaire révéla la perfection de sa bureaucratie. Non seulement Rawlings et toute son équipe de savants

furent enregistrés officiellement sur les tablettes de la Navy, mais aussi tous les dauphins. Chacun d'eux reçut un numéro d'enregistrement et une place sur les listes de l'intendance, de l'équipement et même des traitements. Ce n'est qu'une fois ces formalités accomplies que le convoi eut droit au feu vert : il s'agissait alors d'une unité militaire.

Rawlings ne s'était pas trompé : les dauphins nageaient à proximité du navire, devant, derrière ou à côté selon les cas ; ils firent mille tours dans l'océan ; se laissèrent entraîner par les vagues quand ils voulaient prendre un instant de repos puis revenaient à toute allure pour se laisser porter par les lames d'étrave. Le navire de Rick Norton avançait à une vitesse de vingt-deux nœuds, ce qui représentait pour les dauphins une allure d'escargot. Les six compagnies ne s'éloignaient jamais de leurs guides, et ils ne ressentaient pas la moindre fatigue ; ils restaient toujours en contact radar avec Finley, Clark, Rawlings, Helen et les autres membres de l'équipe. Mais Yenkins aussi parlait avec eux, ainsi que Ted Farrow et Rick Norton. À la tombée du jour, les six compagnies revenaient, en formation serrée, devant le sas d'écoulement et passaient la nuit dans l'immense aquarium dont le navire était équipé.

Il était vraiment étonnant de voir les dauphins réagir au moindre appel, au moindre signal, qui pour eux était un ordre.

Malgré tout, John était de nouveau le seul à se montrer encore nerveux. Mais cette nervosité n'était pas le fait du hasard.

À San Diego, Clark avait déjà parlé à Finley de ses soupçons concernant l'attitude de Rick Norton vis-à-vis d'Helen, et il l'avait déjà mis en garde. Cette interminable traversée du Pacifique Nord dans la moitié de sa largeur lui donna l'occasion de redoubler ses avances. Ainsi il leur arrivait souvent de rester étendus longtemps côte à côte sur le pont, dans des chaises longues. Ils riaient, ils buvaient des cocktails et ils se laissaient bronzer par le soleil. Ou bien ils nageaient ensemble dans la piscine, jouaient au Shuffle Board ou au ping-pong. Le soir, on les voyait souvent aussi accoudés au bastingage, le regard perdu sur l'infini, en contemplation devant les fastes du coucher de soleil sur l'océan, comme seul le Pacifique en connaît.

Clark avait renoncé à intervenir davantage auprès de Finley à ce propos. Après tout, Norton était un conteur passionné et passionnant, il connaissait une foule de bonnes petites histoires, avait cinq ans de moins que Finley et une silhouette à faire pâlir d'envie les Tarzan d'Hollywood. Avec sa timidité maladive, Finley ne faisait pas le poids bien sûr. Il se contentait de jeter sur David Abraham un regard triste de caniche battu, et allait chercher consolation auprès de ses dauphins.

Néanmoins, Clark décida un jour qu'il était de son devoir d'en parler à Rick Norton. Au bout d'une semaine de traversée, alors qu'ils

se trouvaient en vue des îles Hawaï, il eut l'occasion de rencontrer le commandant seul à la proue du navire. Mais Norton le rabroua durement.

— Écoutez un peu, Abraham, lui dit Rick Norton d'une voix glacée. C'est mon affaire et celle d'Helen, et personne n'a à mettre son nez là-dedans. Aussi je vous préviens, bas les pattes ! Si Finley a des prétentions de ce côté, qu'il vienne m'en parler, à moi ! Mais que personne ne cherche à marcher sur mes plates-bandes, sinon il aura à faire à moi ! C'est clair ?

— Vous avez l'intention d'épouser Helen ?

— Ça ne vous regarde pas !

— Ce n'est pas aussi simple, Rick. Helen est une adulte, bien sûr... mais elle a de nombreux tuteurs. Nous tous de l'équipe ! Et celui qui la prend par la main doit passer devant nous une sorte de test...

Norton plissa les yeux et répliqua :

— Maintenant, négro, tu vas m'écouter, hein ? Si tu ne fais pas immédiatement demi-tour et ne disparais pas de ma vue, tu passes par-dessus bord pour servir de repas aux requins ! Ils adorent tout particulièrement les culs noirs !

Le docteur Clark garda le silence. Pendant plusieurs secondes, il fixa d'un regard pénétrant les yeux de Norton, dans lesquels il lisait une certaine inquiétude, puis il tourna les talons et s'éloigna. Avec beaucoup de dignité et de fierté.

— Sale nègre ! grogna Norton dans son dos.

Mais il n'est pas certain que Clark l'ait entendu.

Ce soir-là, Clark alla passer un moment dans le grand bassin avec les dauphins, et il bavarda avec John.

— Fais bien attention à Helen, lui murmura-t-il à l'oreille tout en lui caressant le cou. Elle est de nouveau en train de faire une sottise. Tu m'entends, John ? Finley prétend que tu comprends les mots dont nous nous servons. Si c'est vrai, occupe-toi d'elle...

À partir de ce soir-là, John se montra inquiet et plus nerveux encore que d'habitude. Le lendemain matin, il hésita même à aller s'amuser librement dans l'océan, et bien entendu, sa compagnie l'imita. Ce ne fut qu'à contrecœur qu'il se laissa glisser dans l'eau par le sas, et une fois libre, il s'arrangea pour rester toujours à proximité du navire pendant que les autres s'ébattaient et jouaient avec leur exubérance coutumière.

— Qu'est-ce qui lui arrive, à John ? demanda plusieurs fois Helen à Finley.

Mais celui-ci se contentait de hausser les épaules.

— Il est peut-être hystérique ? Ça arrive aussi aux hommes...

Norton évita de se retrouver seul avec Clark ; mais lorsque ce dernier était dans les parages, il se montrait particulièrement familier

avec Helen. Une fois même, il lui caressa les fesses d'un air provocant, en exhibant un large sourire, le sourire du triomphateur, ou du moins de celui qui est sûr de sa victoire. Finley remarqua aussi le manège ; mais sans dire un mot, il alla se réfugier auprès de ses dauphins, triste et désarmé.

Quant à Rawlings, il se tenait le plus loin possible de toutes ces histoires, tout en suivant néanmoins l'évolution d'un œil attentif. Il s'était promis de n'intervenir que s'il voyait Norton se faufiler de nuit vers la cabine d'Helen, ou vice versa. Mais rien ne laissait prévoir une telle issue, du moins à brève échéance.

Selon toute apparence, l'arrivée du navire des dauphins à Honolulu passa totalement inaperçu, sauf des services concernés. Il pénétra dans le port de Pearl Harbor et alla jeter l'ancre à proximité de la Naval Réservation, où personne ne pouvait s'en approcher. Pour rejoindre la terre ferme, il fallait emprunter une barcasse.

L'amiral Ronald Atkins souhaita la bienvenue à Rawlings et à son équipe, comme s'ils étaient des enfants prodiges revenus à la maison paternelle après une longue absence ; puis il s'approcha du bassin et salua les dauphins avec tous les honneurs dus à leur grade militaire. Ce qui n'eut pas l'heur de plaire à Rick Norton. Il considérait cette exhibition comme le comble de l'exagération, mais après tout, même les amiraux pouvaient avoir leurs lubies, pourquoi pas ? Puis il y eut un grand festin au mess des officiers, un festin bien arrosé, pendant lequel toutefois l'ivresse générale ne dépassa pas les bornes de la décence.

Le programme prévoyait une escale de trois jours à Honolulu. Pendant qu'on nettoyait le navire de la poupe à la proue, qu'on faisait le plein de carburant et de ravitaillement et que l'on vérifiait les moteurs, Norton emmena Helen faire le tour des bars de la ville ; il lui acheta un ravissant *boubou*, une robe longue et ample, coupée dans un tissu imprimé aux couleurs vives, comme les portaient autrefois les femmes indigènes après que les missionnaires leur eurent fait comprendre que la nudité était un péché.

Tout cela faisait beaucoup souffrir Finley, mais il ne fit rien pour y mettre obstacle. Lorsque les trois jours d'escale prévus dans le port de Pearl Harbor furent écoulés et que l'on reprit la mer, il poussa un soupir de soulagement qui n'échappa à personne. L'amiral Atkins ne résista pas au plaisir de saluer le départ des « Sea-Lords » avec les honneurs militaires : une fanfare de la Navy joua la marche « When the saints go marchin'in... ». Même si on ne voulait pas se l'avouer, ce qui était justement le cas de Rawlings, l'émotion vous serrait la gorge.

Ce jour-là, un certain M^r Herald Rittman attendait dans une chambre de l'Hôtel Hawaïan Regent, avec vue sur le Waikiki. Le téléphone sonna, et il reçut des nouvelles de Pearl Harbor.

— Ils viennent de lever l'ancre...

M^r Rittman, qui en réalité s'appelait Leonid Fedorovitch Touliaïev et venait de New York, se frotta les mains. Il se trouvait depuis quatre jours à Hawaï, sur la superbe plage de Waikiki, et à le voir, on aurait pu le prendre pour un touriste en vacances, comme des milliers d'autres. Sa boisson préférée était le mai-tai, un cocktail à base de rhum ; il avait visité le monument érigé en l'honneur de l'« Arizona », un des navires coulés à proximité de Pearl Harbor par les Japonais en 1941, et avait assisté à la projection du film de l'attaque nippone sur Pearl Harbor, dans la salle de cinéma réservée à cet effet, tout en souriant à part lui de la naïveté dont avaient fait preuve à l'époque les Américains en se laissant prendre au dépourvu de la sorte. Aujourd'hui, on ne risque plus rien, se dit Touliaïev, et surtout pas chez nous. Comment une chose pareille avait bien pu arriver à une puissance mondiale comme l'Amérique ?

Il y avait pourtant encore une chose que Touliaïev ne parvenait pas à comprendre : pourquoi les Américains ne transportaient que des dauphins sur leur énorme navire, et rien d'autre. Car c'était un fait certain.

En vérité, il y a des choses qui ne se passent qu'en Amérique.

En revanche, la réception que leur offrit Wake ne fut pas aussi solennelle. L'amiral Crown oublia de faire donner les fanfares. Il se contenta d'envoyer une vedette rapide à la frontière de la zone interdite, avec l'ordre d'accompagner l'« Hôtel flottant des dauphins » à travers la lagune, jusqu'au débarcadère dans la crique de Heel Point.

À l'arrivée du navire, Crown s'était montré sur la passerelle de débarquement en compagnie du colonel Hall et de trois autres officiers de son état-major. Rick Norton avait fait hisser tous les pavillons, fanions et drapeaux, comme pour une véritable parade militaire ; l'équipage au grand complet et au garde-à-vous s'était massé sur le pont supérieur, la bannière étoilée des États-Unis claquait au vent. Un coup de corne donna le signal.

— À voir tout ce déploiement de fastes, grogna Crown, on pourrait croire que nous recevons la visite d'une troupe d'élite. Or, que nous amène-t-on en réalité ? Des poissons dressés ! Il grimaça un sourire mauvais. Ah mon Dieu ! Si jamais le docteur Rawlings entend ce que je viens de dire, il va fulminer ! N'oubliez pas ceci, Tom : si vous voulez vous amuser à mettre Steve Rawlings hors de ses gonds, vous n'avez qu'à traiter ses dauphins de poissons ; l'effet est aussi rapide que celui de l'huile de ricin !

— Soyez les bienvenus dans votre nouvelle patrie ! s'écria Crown plus tard, en montant à bord et en serrant la main à chacun. Je parie qu'en voyant Wake et en traversant la lagune, vous vous êtes

exclamé : C'est le paradis ! Moi aussi, c'est ce que j'ai fait lorsque j'ai débarqué ici pour la première fois ; mais je me suis vite habitué à l'idée que les hommes ne peuvent pas supporter le paradis ; ils ne peuvent s'empêcher de le transformer au plus vite en bases stratégiques... Oui, vous débarquez sur une île merveilleuse qui est en train de faire l'histoire dans le silence le plus complet. Et vous, Messieurs, vous êtes chargés de l'aider à réaliser ces objectifs... Il jeta un bref coup d'œil au docteur Rawlings.... avec vos poissons dressés !

Mais Rawlings ne réagit point. Il se contenta de faire un petit signe de la main par-dessus son épaule, et deux matelots surgirent de la tourelle, chargés d'un volumineux portemanteau. Un uniforme d'amiral flambant neuf était suspendu à un cintre... avec des nageoires de dauphin sur les manches, à la place des galons dorés habituels. Et la casquette qui se balançait doucement sur le portechapeau arborait sur le devant un insigne sur lequel on ne pouvait pas se méprendre : il figurait le rostre typique du dauphin, sa bouche en forme de bec.

— L'amiral Linkerton et nous tous, nous vous présentons avec un peu de retard nos meilleurs vœux à l'occasion de votre anniversaire, Sir ! déclara Rawlings d'une voix vibrante de malin plaisir. Nous sommes chargés de vous transmettre le cadeau de l'amiral, que voici, avec son amical souvenir. Et nous le faisons, en y joignant également l'expression de notre joie profonde. D'après l'amiral Linkerton, ce nouvel uniforme correspond tout à fait au désir que vous avez exprimé une fois en sa présence.

Il faut reconnaître une chose à l'actif de Crown : ce vieux loup de mer réussit à garder bonne contenance. Il fit quelques pas en direction de Rawlings, lui tendit la main et grogna entre ses dents :

— Je savais que je pouvais faire confiance à mon ami Linkerton.

Puis il ordonna de descendre le portemanteau et l'uniforme sous le pont, et se tourna vers Rick Norton qui souriait discrètement.

— Commandant, dit-il sèchement, je vous charge de trouver un mannequin sur lequel cet uniforme fera le meilleur effet, et de placer le tout dans la cour intérieure de la caserne des « Sea-Lords ». Toutefois, il est inutile de prendre la peine de saluer en passant, comme on devait le faire devant le chapeau de Gessler, dans *Guillaume Tell* !

Ce jour-là même, Crown envoya un télégramme à Linkerton : « Uniforme taillé sur mesure – me va très bien – ai seulement fait ôter l'insigne et coudre à la place en galon doré : LINKERTON – Salut – William. »

Tout comme à San Diego, ils trouvèrent là aussi, à Wake, les meilleures conditions de travail. Des bungalows de bois pour les savants, un grand aquarium pour les dauphins ; une sorte de vaste

bunker, à moitié creusé dans la terre, était encore vide ; il attendait l'équipement électronique extrêmement sophistiqué que le navire avait apporté aussi de San Diego. Le capitaine Yenkins, Ted Farrow et la petite équipe des services d'écoute logeaient également à terre, tandis que Rick Norton et son équipage restaient à bord du navire. Mais ce détail n'empêcha pas le capitaine Norton de passer plus de temps à terre qu'à bord, et de suivre Helen à la trace.

— Quelle existence nous allons mener ! s'écria-t-il dès le troisième jour, une fois les bungalows installés, en faisant le tour du propriétaire sur l'île. Deux bars, un dancing, un cinéma, un théâtre en plein air... Nous allons nous briser la mâchoire à force de bâiller d'ennui dans ce trou. Il va falloir nous distraire plus souvent tous les deux ensemble, Helen !

Durant les premiers jours, ils n'eurent pas un instant de liberté, car il fallait aider les dauphins à s'habituer à leur nouvel environnement. Les pauvres bêtes fondaient dans tous les sens à travers la lagune, et accompagnés de leur navire de base, ils finirent par passer le défilé de l'île de Wilkes pour quitter le continent et sillonner le Pacifique.

C'est alors qu'un incident terrible troubla la paix relative de l'équipe, une catastrophe qui marqua d'une page tragique l'histoire des « Sea-Lords » ; aucun de ceux qui y participèrent de près ou de loin ne put de sa vie l'oublier.

Par une belle matinée ensoleillée, Norton croisait dans l'océan ; à un endroit précis, il jeta au fond de la mer une sphère d'acier renfermant un moteur à peine audible. Puis il s'en éloigna notablement, pendant que Finley et Helen préparaient la II^e et la VI^e compagnie à une mission de routine : partir à la recherche de cette sphère muette.

Helen était entrée dans l'aquarium du navire, au milieu des dauphins, vêtue de son éternel maillot doré ; et John ne cessait de monter la garde en tournant autour d'elle à la nage. Il l'observait ; lorsqu'il vit Rick Norton vêtue d'un slip de bain sauter dans le bassin, il commença à s'agiter d'un air inquiet.

— Helen ! s'écria le capitaine sur un ton exubérant. Helen chérie... Je saute dans tes bras !

Il nagea vers elle et la rejoignit en quelques brasses vigoureuses ; puis arrivé près d'elle, il la serra contre lui et lui donna un long baiser.

Au même moment, John bondit hors de l'eau en poussant un long cri strident et retomba dans le bassin en éclaboussant tout son entourage. Norton, effrayé, regarda autour de lui ; il lâcha Helen et repartit à la nage vers l'escalier. Mais avec la violence et la rapidité d'une torpille, John se précipita sur lui, la tête à l'horizontale dans

l'eau, le bec fermé, les yeux plissés.

— John ! hurla Helen. John ! Viens ici ! Ici...

Mais John, l'amoureux trompé, John au cœur lourd n'écoutait plus la voix de sa bien-aimée. Il se jeta sur Norton de toute la force de ses deux cents kilos et le sortit à moitié de l'eau. Norton poussa un cri, mais un second choc plus violent encore que le premier le plaqua contre le bord du bassin. Finley saisit une barre pour assommer John, mais le dauphin ne semblait rien sentir. Il frappait sans arrêt Norton de toute la force de ses mâchoires puissantes et l'écrasa littéralement contre la paroi du bassin, comme l'aurait fait une énorme presse. Le ventre de Norton finit par éclater, le sang se répandit dans l'eau ainsi que les intestins... Alors John le lâcha et recula à la nage ; il fit encore une ou deux fois le tour d'Helen ; qui ne pouvait s'empêcher de pousser des cris hystériques à la vue du pauvre Norton déchiqueté, et se prépara à un nouveau voyage : il exhala un long cri d'amour, puis, à une allure démentielle, il alla se jeter tête première sur le bord du bassin ; sa tête explosa littéralement sous la violence du choc.

Finley vint tirer Helen hors de l'eau rougie par le sang, tandis que trois matelots repêchaient le corps déchiré de Norton. Mais personne ne put approcher de John, car sa compagnie l'entourait. Ses gars l'avaient placé au milieu d'eux et soulevé au-dessus de l'eau. Il gisait sur un radeau fait de corps vivants, le ventre argenté tourné vers le haut. Même dans la mort, il triomphait comme un vainqueur.

— Il est devenu fou, bredouilla Helen lorsque Finley la raccompagna chez elle. Il y a longtemps qu'il est fou, et nous ne nous en sommes pas aperçus.

— Non, il n'était pas fou, riposta Finley d'une voix tendue.

— Il a tué Rick...

— Par jalousie. Et tu le sais parfaitement ! Finley déposa Helen sur son lit et la couvrit. Elle tremblait de tout son corps. Celui qui t'aime devrait le comprendre. Moi, en tout cas, je le comprends.

Puis il serra la tête de la jeune femme contre sa poitrine parce qu'elle s'était mise à pleurer comme un petit enfant.

ON classa la mort de Rick Norton parmi les accidents tragiques inhérents à toute entreprise. Trois jours plus tard, son père, un *farmer* originaire de Comstock, dans le Nebraska, vieillard aux cheveux blancs comme neige, débarqua sur l'île de Wake dans un avion de la Navy. Il monta sur le navire de son fils et demeura plusieurs minutes en contemplation devant l'aquarium. L'amiral Crown, debout à ses côtés, n'osait prononcer un mot ; le cœur serré, il respectait la douleur de ce père malheureux.

— C'est le destin, Sir, finit par dire le vieux Norton en faisant brusquement demi-tour sur les talons. J'avais trois fils. L'aîné est mort, piqué par un serpent venimeux au Vietnam ; impossible de le sauver. Le second a été attaqué par un taureau, chez nous, au ranch, et déchiqueté par ses cornes ; son agonie a duré deux jours. Et maintenant Rick, le dernier, qui est tué par un dauphin... Est-ce que vous croyez que je peux encore aimer les bêtes ?

— Non, certainement pas, M^r Norton, répondit Crown bouleversé. Et tout le monde le comprendra...

— Eh bien, pourtant... Je les aime. Malgré tout ! Depuis quatre générations, les Norton ne vivent qu'avec des animaux... Mais maintenant c'est terminé. Car ils ont exterminé la race ; ils ont anéanti la quatrième génération. C'est peut-être ainsi que s'exprime la vengeance des animaux sur les hommes. Nous aussi, au Nebraska, nous avons décimé les buffles... Où puis-je me recueillir et prier un instant, Sir ?

Le vieux Norton passa une demi-heure tout seul, sous le pont, au mess des officiers, à genoux, les mains croisées et les yeux clos, le front appuyé contre la cloison. Puis il remonta sur le pont et déclara d'une voix forte :

— Voilà. Et maintenant, on peut enterrer Rick.

Helen avait été hospitalisée à l'hôpital militaire de Wake, loin du bruit, de l'émotion et du vieux Norton. Elle avait subi un choc nerveux terrible, au point que le docteur Shade déclara en hochant la tête :

— Je crains fort qu'il ne lui en reste des traces : pendant longtemps... Qui sait même si elle s'en remettra jamais... Il faudrait l'emporter dans une clinique spécialisée. Elle ne peut chasser de son esprit le spectacle de Norton au ventre déchiré par les coups du

dauphin. Pour l'instant, je l'ai plongée dans une cure de sommeil...

Le docteur Finley provoqua encore une scène violente, car il s'opposa à ce que le cadavre de John soit purement et simplement jeté par-dessus bord et livré en pâture aux requins ; il était d'ailleurs soutenu par le docteur Clark.

— Alors quoi, vous voulez l'embaumer peut-être, ce dauphin ! hurla le capitaine Yenkins hors de lui. Voulez-vous l'encadrer et le suspendre au-dessus de votre lit ?

— Il ne sera pas jeté aux requins, déclara Finley d'un air têtue. Non, certainement pas !

— On pourrait peut-être l'enterrer sur l'île ? proposa David Abraham Clark.

— Avec salve d'honneur et appel aux morts sans doute ? Yenkins se prit la tête entre les mains. Un poisson... Mon Dieu, oui, c'est vrai... un mammifère ! Autrefois, quand on me le disait, je ne voulais pas le croire, mais maintenant, j'en ai la preuve : tous les savants ont un grain ! Bon, alors, qu'est-ce que j'en fais, moi, de votre John ?

On finit par se mettre d'accord pour enterrer John à la pointe extrême de l'île, à l'endroit où la terre pénétrait comme une énorme épine dans la lagune de Wake, endroit que l'on avait baptisé Flipper Point. Autrefois, des familles entières de dauphins venaient jouer là, jusqu'à ce que les hommes, en l'occurrence l'armée, vinssent détruire ce petit univers paradisiaque et les forcer à s'exiler sur les bancs de coraux de Toki Point. Après avoir enveloppé le corps pesant de John dans une voile, Finley et Clark le transportèrent en jeep à Flipper Point et l'inhumèrent dans le sable blanc.

Après le retour de Finley sur la base, l'amiral Crown ne put se retenir de dire sur un ton malicieux :

— Alors, vous ne portez pas le deuil, James ? Pas même une cravate noire ?

Finley s'éloigna sans répondre.

L'« accident », comme l'on baptisa discrètement ce drame de la jalousie entre un dauphin et un homme, bouleversa le programme de travail. Il fallut dissoudre la compagnie de John et en répartir les membres entre les autres groupes. Pendant des jours et des jours, les dauphins demeurèrent nerveux et inquiets ; certes ils faisaient leur travail, ils exécutaient les ordres et accomplissaient sans faute les missions d'entraînement qu'on leur confiait, mais il restait « une certaine distance entre l'homme et la bête » selon les paroles de Rawlings, qui d'ailleurs ne manquèrent pas de faire sourire l'amiral Crown, et cette situation cachait une menace.

— Vous voyez bien qu'il vaut mieux avoir à faire à des machines, dit Crown. Un robot électronique ignore les sentiments.

— C'est certain, Sir. Mais c'est justement leur sensibilité extrême

qui rend ces animaux irremplaçables. La technique ne leur vient pas à la cheville.

Au bout de cinq jours de repos, Helen fut suffisamment remise pour pouvoir espérer demeurer à Wake et reprendre ses activités. Elle avait déjà surmonté en partie le choc affreux et allait même se promener sur la plage, au bras de Finley ou de Clark, à l'ombre des palmiers courbés par le vent du large. Elle nageait aussi dans la lagune, se reposait sur le sable, protégée du soleil par les arbres au feuillage touffu, ou se grisait d'air marin dans le petit bateau à moteur piloté par Clark, autour de la lagune. Elle observait longuement les immenses bancs de poissons aux couleurs scintillantes et bariolées ou le vol léger des albatros.

Personne ne mentionnait la fin tragique de Rick Norton en sa présence. Et finalement, ce fut elle-même qui en parla la première.

— Je voudrais partir d'ici, dit-elle un jour.

Sans transition, sans préambule, sans que rien n'ait pu le laisser prévoir. Cela se passait aux environs de Kuku Point, dans la lagune, alors que Clark laissait la barque voguer à son gré.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? riposta-t-il en la regardant d'un air sidéré.

— Je voudrais retourner sur le continent. N'importe où. Il y a du travail partout. Je ne vous apporte que du malheur.

— Tu n'es pas encore tout à fait remise, Helen...

— Si, Abraham... Je me sens forte maintenant. Réfléchis un peu : tout d'abord, l'histoire de Fisher... qui a été tué d'une balle dans la nuque. Et maintenant, Rick... lui aussi a été tué. Lorsque je tenterai pour la troisième fois de faire mon bonheur avec un homme, je préfère être seule. Qui sait ce qui arrivera encore...

— C'est parce que tu es mal tombée, Helen.

— Où est le bon numéro, Abraham ? Tu peux me le dire, toi ?

Clark garda le silence. Comment faire pour jeter Helen dans les bras de Finley, se demanda-t-il. On ne peut tout de même pas les ficeler l'un contre l'autre avec une corde, que diable ! Comment deux personnalités aussi exceptionnelles, aussi géniales, peuvent-elles faire preuve d'une telle stupidité ?

— Reste à Wake, finit par répondre Clark. Ici, tu es tranquille, tu as la paix ! Et c'est ici que se trouvent tes dauphins !

— Oui, mais c'est ici également que se trouve la tombe de Rick.

— Tu t'y habitueras aussi. John n'a cherché qu'à te protéger !

— Je le sais bien. Quand Rick m'a embrassée, je voulais le repousser loin de moi... Mais quand on a été embrassée une fois par lui... C'était une puissance de la nature, cet homme !

Elle s'interrompt, et son regard se perdit dans la contemplation des récifs de coraux et des crêtes d'écume blanche au sommet des

vagues, loin sur l'océan, là où les navires en patrouille de l'amiral Crown ceinturaient la zone interdite, petits points noirs minuscules sur le ciel bleu.

Le Primorje, le navire soviétique des télécommunications, avait stoppé un peu plus loin encore. On ne pouvait pas le voir de l'île de Wake ; il n'était visible que sur les écrans du radar. Les hélicoptères de la marine américaine qui le survolaient ne distinguaient pas le moindre mouvement sur le pont ; on ne voyait pas même un matelot soviétique. Ce n'est que vers le soir, lorsque le Primorje commençait à allumer ses lumières qu'il perdait son aspect de vaisseau-fantôme.

— Quand pourrai-je reprendre mon travail ? demanda Helen.

— C'est le docteur Shade qui en décidera. Veux-tu que je lui pose la question ?

— Oui, Abraham, je t'en prie... Merci beaucoup.

Une semaine plus tard, Helen revint prendre sa place sur le rebord de l'aquarium. Ses protégés l'accueillirent par un concert de claquements et de sifflements ; la joie des retrouvailles leur faisait perdre la tête ; ils se comportaient comme des fous. À la fenêtre du laboratoire de recherche, le docteur Rawlings et l'amiral Crown contemplaient la scène. Rawlings haussa les épaules.

— Vous le voyez vous-même, Sir, dit-il avec un accent de résignation. Jamais les dauphins ne nous aimeront comme ils aiment Helen... Vous savez pourquoi ? Ce sont tous des hommes, voilà !

Les sphères destinées à annoncer plus tôt l'approche de l'ennemi, sur terre, dans les airs ou dans l'eau, et donc équipées du *Early Warning System* (système de préalarme), furent immergées dans la nuit tout autour de l'île de Wake. C'était le point de départ de la grande expérience. En même temps, on transporta le premier bunker submersible destiné à abriter les sous-marins jusqu'à l'endroit prévu pour son ancrage, le secteur du Banc de l'Empereur, un énorme creux au fond du Pacifique, face aux îles Kouriles d'obédience soviétique.

À cet endroit également, on immergea trois sphères-espionnes afin d'annoncer toute approche de sous-marins étrangers dans un rayon étendu, et d'alerter l'« atelier sous-marin ». À vrai dire, il aurait fallu une chance extraordinaire pour arriver à découvrir ce petit grain de sable minuscule que représentait le bunker au milieu de l'immensité de l'océan.

Toute l'opération s'était déroulée à la perfection. Une petite unité sortit également de la seconde grande base navale du Pacifique, l'île de Midway, et prit la direction des îles Marshall, tandis que trois navires quittaient Wake pour se diriger aussi vers le sud.

Il va de soi que le radar fixé sur le Primorje soviétique intercepta sur son écran tous ces bâtiments en déplacement, et l'on arriva-même

à saisir la conversation entre le commandant et l'amiral Crown, conversation tout à fait naturelle d'ailleurs, du moins en apparence. À les en croire, il semblerait que les Américains projetaient quelque chose de mystérieux dans le secteur des Marshall.

Dès qu'il reçut cette nouvelle, l'amiral Prassolov s'empressa de la transmettre à Vladivostok, où l'on ne cacha pas sa surprise.

— Quelque chose de tout nouveau, Mikola Semionovitch ? répondit le haut commandement de la flotte soviétique du Pacifique. De quoi voulez-vous qu'il s'agisse ? De nouvelles expériences atomiques ? Impossible, il y a longtemps que nous le saurions. Continuez à observer les déplacements des Américains !

Quant à Jakovlev, il attendait toujours en plongée avec ses trois sous-marins et ses « brochets » ; immobile, il était également invisible ; et il ne jugea pas nécessaire de quitter sa position pour suivre cette flottille. Prassolov n'avait pas d'ordre à lui donner ; il devait se contenter de le ravitailler... Aussi demeura-t-il aux aguets, mettant en pratique le grand art des Russes : la patience.

La tactique des Américains fut couronnée de succès. Le Primorje se concentra sur les navires qui quittaient Wake et de ce fait, il rata l'immersion des sphères-espionnes. De même, ils négligèrent totalement les deux vieux torpilleurs qui avaient mis le cap sur le Banc de Mihoki ; ces deux torpilleurs inoffensifs en effet donnaient l'impression de vouloir aller à la rencontre de l'unité qui descendait de Midway... Comment les Soviétiques auraient-ils pu se douter qu'ils tiraient derrière eux le bunker sous-marin, solidement arrimé par d'énormes câbles d'acier. Jakovlev lui-même se laissa induire en erreur ; il envoya sa vedette rapide, Victor, qui revint bientôt en annonçant que ces deux vieux bateaux se promenaient tranquillement sûr l'océan et devaient sans doute attendre le convoi de Midway quelque part sur le trajet.

L'immersion des sphères d'acier sonnait également le signal de l'entrée en action des compagnies de dauphins.

Jour et nuit, ils sillonnèrent la zone interdite, équipés de leurs appareils de transmission, pour assurer le ravitaillement en vivres et en bouteilles d'oxygène des équipages. Sans la moindre difficulté et le moindre problème, et en un temps record, ils portèrent dans les profondeurs de l'océan tout ce dont avaient besoin les hommes solitaires, prisonniers de l'acier et de l'eau. Lorsqu'un sous-marin américain s'approcha d'une des sphères, à titre d'expérience, les dauphins l'interceptèrent beaucoup plus tôt que ne le fit la sphère elle-même avec tous ses instruments d'écoute sophistiqués, et signalèrent aussitôt l'approche d'un bâtiment ennemi. Ils entourèrent le sous-marin suspect, et là-haut, dans la salle de contrôle établie sur l'île de Wake, on ne tarda pas à voir l'ordinateur annoncer en clair la position

dans laquelle se trouvait l'« ennemi », sa taille et le type de bâtiment dont il s'agissait.

Malgré cela, l'amiral Crown aurait préféré se mordre la langue plutôt que d'exprimer une louange. Il se contenta de donner un ordre bref :

— Rentrez ! Vous êtes grillés !

Ce qui déclencha une bordée de jurons de la part du commandant du sous-marin expérimental.

Au début, Finley, Helen, Clark et Rawlings continuèrent à s'occuper des dauphins. Tout comme des soldats exubérants qui, le service terminé, profitaient de leur temps libre pour s'en donner à cœur joie, les dauphins s'amusaient dans l'aquarium ou dans la lagune après le retour de la haute mer et la fin des exercices ; ils faisaient des bonds prodigieux en l'air en poussant des cris, jouaient au ballon dans l'eau ou sautaient à travers des cerceaux. Mais ce qu'ils aimaient par-dessus tout, c'était la présence d'Helen : Helen dans la lagune au milieu d'eux, qui les caressait et les « grattouillait » dans le cou. Ces jours-là, on peut dire qu'ils faisaient littéralement la queue devant elle ; lorsque leur tour était arrivé, ils se couchaient sur le flanc, la peau lisse et brillante comme de l'argent, en attendant qu'elle leur gratte le ventre. C'était pour eux le comble de la volupté, qu'ils exprimaient par de petits cris perçants ou des sifflements, les yeux plissés, l'air concentré. Ce qui fit dire une fois au capitaine Yenkins :

— À les voir, on pourrait les prendre pour des gaillards lubriques ! Même dans les salons de massage de Manille, nous nous montrons plus réservés...

Au bout de trois semaines d'attente, Jakovlev décida de s'approcher un peu plus de l'île de Wake avec ses sous-marins soviétiques, et de chercher une position favorable pour la mission de ses « brochets ». Il choisit un endroit situé en face de l'île de Wilkes où se trouvait aussi l'entrée de la lagune et le chenal nouvellement creusé. Certes, c'était l'endroit où les mesures de sécurité prises par les Américains étaient les plus serrées, mais aussi où l'on pouvait le mieux se rendre compte de ce qui se passait sur l'île de Wake. Tout ce qui arrivait sur la base de la Navy ou qui en sortait devait nécessairement passer par là. Il n'y avait pas d'autre voie libre. Car, partout ailleurs, l'île était entourée de larges récifs et de bancs de coraux. La plage de ce paradis ombragé par une immense palmeraie était entourée d'une couronne de vagues écumantes qui venaient mourir au pied des arbres. En revanche, toute la partie sud de l'île qui, avec son Peacock Point, s'enfonçait vigoureusement dans l'océan, abritait uniquement la station aéronavale. Il y avait deux pistes d'envol, dont chacune était prévue pour certains types précis d'avions, ce qui permettait l'atterrissage de tous les avions, quelle que fût leur dimension. Depuis

des semaines déjà, l'aérodrome connaissait une activité intense : de lourds appareils de transport arrivaient et décollaient, des escadrilles entières d'hélicoptères étaient perpétuellement sur la brèche. Des chasseurs-bombardiers rapides et souples qui pouvaient également faire office de porteurs de fusées, les « Mouettes », comme les appelait Crown, décollaient aussi de là pour contrôler de vastes étendues du Pacifique.

Ce n'était plus un secret pour personne, tout le monde était au courant. Mais une question encore se posait à Jakovlev et à l'Amirauté soviétique, une question qui les intriguait fort : pourquoi avoir fait tout d'un coup de l'île de Wake une zone interdite ? Et que signifiaient les vagues informations des agents qui pouvaient se résumer en une phrase : une nouvelle ère s'ouvrait sur l'île de Wake pour la défense américaine ?

Ainsi donc, au bout de trois semaines, Jakovlev se rapprocha de la zone interdite très lentement, en cachette, presque sans bruit, furtivement comme un voleur.

Les trois sous-marins avançaient de front à près de trois cents mètres de profondeur, comme d'énormes poissons, invisibles pour toute l'aviation de reconnaissance. Au milieu, Jakovlev avec son Delta II long de cent trente mètres et propulsé par un moteur nucléaire de vingt-quatre mille chevaux-vapeur. À bâbord se trouvait le Charlie, et à tribord le Victor. Tous trois se déplaçaient à la même allure lente, à travers l'obscurité totale des profondeurs. Et dans les carcasses puissantes de Delta II et de Charlie attendaient les mini-sous-marins d'espionnage avec leur équipage de deux hommes, bleu marine pour ne pas dire noirs et faits d'un acier spécial dont les réflexions troublaient les données des sonars. Recouverts aussi d'un « manteau » lumineux, invention très récente capable de détourner les fusées sous-marines. Ces « brochets » étaient pour ainsi dire inattaquables et imbattables !

Jakovlev avait un sentiment de sécurité presque absolu. Il s'installa à la limite de la zone interdite et donna l'ordre aux quatre premiers « brochets » de se tenir prêts. Les huit spécialistes qui devaient les occuper vérifièrent une dernière fois tous les appareils et les instruments. Puis ils rejoignirent tous ensemble Jakovlev au mess des officiers.

— Camarades ! s'écria Ivan Victorovitch de sa voix glacée et totalement impersonnelle, sur un ton qui ne se voulait ni ému ni solennel. Camarades ! Notre pays peut être fier de vous, vous le savez... ce qui signifie que, au cas où les Américains viendraient à vous découvrir, pas un sous-marin ne peut ni ne doit tomber entre leurs mains !

Les huit « brochets », tous de jeunes lieutenants, approuvèrent

d'un signe de tête sans dire un mot. Point n'était besoin de leur faire un dessin pour qu'ils comprennent le sens caché de ces quelques phrases : en cas de nécessité, il leur fallait « déchiqueter » leur mini embarcation en mille morceaux pour rendre impossible toute inspection et toute reconstitution. On annoncerait alors à leurs familles respectives qu'« un accident leur avait enlevé leur fils », qu'« il avait eu droit à des obsèques dignes de son rang » et que « son corps avait été rendu à la mer, comme il sied à un marin ». Qui oserait poser une question indiscrete en Russie... ?

À minuit juste, les flancs de Delta II s'ouvrirent et les quatre mini-sous-marins s'échappèrent en glissant des entrailles d'acier. Les profanes auraient pu croire qu'il s'agissait d'un requin géant mettant bas ses petits.

Propulsés par des moteurs électriques pratiquement silencieux, ils s'infiltrèrent à l'intérieur de la zone interdite et mirent le cap sur l'île de Wake.

Les appareils des navires américains de surveillance ne réagirent point ; du côté des sonars, mutisme complet. Ni les bâtiments de protection à la surface de l'océan, ni les sous-marins ne détectèrent la présence des petits « brochets » soviétiques. Certes la mer était animée ; on enregistrait des bancs de poissons, de toutes tailles, quelques bandes de requins, quelques familles étrangères de dauphins ; la présence des bâtiments américains aussi était signalée sur les écrans et celle des vedettes rapides qui sillonnaient la zone interdite ; mais personne ne remarqua la progression lente et silencieuse des minuscules sous-marins soviétiques.

Cette nuit-là, les compagnies de Harry, Henry et Robby étaient de service. Elles avaient ravitaillé cinq sphères d'alarme. Du reste, même celles-ci, malgré la sensibilité extrême de leurs appareils, d'enregistrèrent pas davantage l'arrivée de Soviétiques dans leur secteur, ce que Crown qualifia plus tard de « coup de pied au cul ».

Le premier qui perçut la présence de l'un des minuscules sous-marins ennemis fut un des membres de la compagnie de Henry. Sa sensibilité indicible lui permit d'enregistrer les vibrations du moteur électrique, bien qu'il fût silencieux. Aussitôt, il changea de direction, s'enfonça à toute allure dans l'océan à la rencontre de ce bruit insolite. Il lui fallut quelques minutes seulement pour rejoindre le petit sous-marin, qu'il contourna à plusieurs reprises à la nage avant de signaler sa présence.

Henry, le chef de la compagnie, rassembla ses hommes. En même temps, il envoya les signaux qui là-haut, sur l'île de Wake, déclenchèrent l'alarme dans la station d'écoute. Personne ne s'y attendait, surtout pas le quartier-maître de garde auprès des appareils de contrôle, à telle enseigne que, dans son trouble, il commença par

appeler le docteur Rawlings qu'il tira d'un profond sommeil.

— Sir..., bredouilla-t-il entre ses dents. Sir... Henry a donné l'alarme. Que dois-je faire ? Que s'est-il donc passé là-bas ?

— L'alarme, c'est l'alarme ! cria Rawlings dans le téléphone. Mon Dieu... transmettez-la immédiatement à l'équipe de réserve.

Il raccrocha brutalement et appela aussitôt l'amiral Crown.

Lequel, tiré aussi des bras de Morphée, murmura d'une voix pâteuse :

— Tu t'es trompé de numéro, crétin...

— Harry donne l'alarme ! s'écria Rawlings. Il est dehors, dans la zone interdite. Quelqu'un a pénétré chez nous en cachette !

— Impossible ! riposta Crown en sautant à bas de son lit comme si un serpent lui avait piqué le talon.

À ce moment précis, toutes les sirènes se mirent à hurler et tous les bataillons de service traversèrent en courant le champ d'aviation en direction des hélicoptères et des chasseurs-bombardiers. Sur les navires de surveillance mouillés tout autour de Wake, les cloches tintèrent afin de réveiller tout le monde.

Alerte !

Crown enfila son uniforme à la hâte, et dix minutes plus tard, il fit son entrée dans la salle de contrôle, où il trouva déjà Finley, Helen, Clark et tous les autres « dompteurs de dauphins » comme les appelait le petit amiral ; tous ils avaient les yeux rivés sur les appareils et observaient les signaux envoyés par la compagnie de Harry. Au-dehors, l'île était armée pour se défendre, les canons et les lance-fusées prêts à entrer en action.

— Une chose est certaine en tout cas ! s'écria Crown en mettant le pied dans la salle de contrôle. S'il y a erreur, si ces dauphins de malheur font les imbéciles et nous dérangent pour rien, pour la première fois de ma vie, je refuserai d'obéir à un ordre de la Navy.

— Venez donc voir par vous-même, Sir, riposta Rawlings avec le plus grand calme. Robby et ses gars viennent à leur tour d'arriver sur les lieux, et eux aussi, ils envoient des signaux identiques à ceux de Harry. Quant à Henry, il est encore trop loin, mais il va rejoindre les autres aussi au plus vite. Vous voyez... C'est l'évidence même ! Il y a là quelque chose qui arrive sur nous au fond de l'océan.

Crown regarda à son tour l'ordinateur relié au poste de commandement et attira à lui un téléphone. Un certain capitaine Hiller lui répondit.

— L'engin en question, que nous n'avons pas encore réussi à identifier, se trouve dans le secteur 4, Sir, s'empressa-t-il d'annoncer. Les vedettes rapides P 23 et P 65 sont déjà parties dans cette direction, et U 159 vient de démarrer. À présent, l'objet pénètre dans le secteur 5, Sir...

— Je le vois bien, bon Dieu ! grogna Crown, les yeux fixés sur l'écran de l'ordinateur chargé de transcrire les signaux envoyés par les dauphins. Les autres navires ont-ils transmis des résultats ?

— Non, Sir, aucun. Le capitaine Hiller était parfaitement conscient de ce qu'il allait déclencher par ses paroles, aussi hésita-t-il une parcelle de seconde avant d'ajouter : cet engin a traversé notre ceinture de radars sans se faire remarquer.

— Quelle saloperie ! hurla Crown. Comment est-ce possible ?

— Il faut faire une enquête, Sir...

— Vraiment ? Merci de le préciser. C'est bien mon intention ! Dire qu'ils ont à bord les appareils électroniques les plus perfectionnés et qu'ils n'entendent rien !

Puis il se tourna vers Helen.

— Comment faire pour rappeler les dauphins, Helen ? Sinon ils vont se faire trouer par les grenades et les fusées sous-marines.

— Nous allons leur donner l'ordre de rentrer, Sir.

Le docteur Finley appuya sur quelques touches, qui déclenchèrent chez les dauphins des pulsions électriques, leur ordonnant de faire demi-tour.

Sur les nombreux tableaux indicateurs et appareils de contrôle, les aiguilles se lancèrent dans une course agitée. Crown se mordait la lèvre inférieure, il ne comprenait strictement rien au langage électronique.

— Alors ? finit-il par dire. Où en sommes-nous ?

— Les compagnies s'éloignent de l'engin et reviennent vers nous à la nage, déclara Finley. Seul Harry s'est attardé... Le voilà qui donne des précisions... Profondeur d'immersion soixante-dix-huit mètres... À présent, Harry s'éloigne à son tour... L'engin s'approche du secteur 7... Finley releva les yeux. La mission des « Sea-Lords » est terminée, Sir. Le reste relève de la marine...

Les vedettes rapides fonçaient à toute vitesse vers l'objectif localisé avec précision grâce à Harry. Dans les mini-sous-marins soviétiques, le bruit de leurs moteurs faisaient vibrer les appareils d'écoute hyper-sensibles. Les jeunes officiers qui servaient d'équipages aux « brochets » se rendirent compte du danger mortel qui s'approchait d'eux. Ils s'enfoncèrent encore un peu plus dans les profondeurs de l'océan, puis firent demi-tour et s'enfuirent vers la limite de la zone interdite.

Tout d'un coup, la nuit se remplit de détonations tonitruantes. Les grenades sous-marines entrèrent en jeu ; elles provoquèrent de véritables jets d'eau dans les secteurs 6, 7 et 8. Quant aux fusées sous-marines autoguidées grâce à leurs têtes nucléaires, elles percèrent l'océan à la recherche de l'objectif, et finirent par se perdre au loin, dans le grand vide du Pacifique. Il y avait longtemps que les

« brochets » avaient quitté la zone mortelle ; ils exécutèrent un large détour pour déjouer les recherches avant de mettre le cap sur le Delta II qui les attendait à presque trois cents mètres de profondeur.

Enfermé dans son sous-marin gigantesque, Jakovlev s'était installé dans le poste de commandement, en liaison avec la salle des sonars. Les détonations furent enregistrées, malgré la distance. Les lèvres serrées et les yeux presque clos, il prit note des rapports qui maintenant se succédaient rapidement.

— Comment est-il possible qu'ils aient déniché nos « brochets » ? dit Jakovlev en se renversant sur le dossier de son fauteuil. Pas un de tous les appareils américains que nous connaissons n'était capable de les repérer ! Ils ont dû mettre au point un truc nouveau... Mais d'où partent les ordres ? Où se trouve leur base ? Sur terre ? Sûrement pas, la distance est trop grande. Des navires de surveillance ? Ils n'ont pas donné l'alarme, eux, donc leurs nouveaux appareils de détection ne peuvent pas se trouver à bord. Alors, où sont-ils donc ?

Au bout de plus de trois heures, les « brochets » finirent par rejoindre sans bruit le Delta II et se réfugier dans les entrailles du sous-marin, après s'être glissés sans difficulté dans le sas. Avant cette ultime manœuvre, ils étaient restés un bon moment immobiles, tous moteurs éteints, afin de déjouer les éventuelles recherches de l'ennemi. Les Américains avaient encore tiré quelques grenades sous-marines pendant un certain temps, puis le calme était revenu, et ils se contentèrent d'observer et de sonder les profondeurs avec leurs appareils d'écoute, dans l'attente d'une quelconque réaction.

Les compagnies de dauphins étaient rentrées dans la lagune de Wake au grand complet, et avaient réintégré l'aquarium de leur « hôtel flottant ». C'est là qu'arrivèrent, deux heures plus tard, l'amiral Crown, Rawlings, Helen, Finley et Clark. Helen et Finley s'occupèrent aussitôt des trois chefs de compagnie. Les dauphins en : effet semblaient très agités ; ils « parlaient » avec véhémence : toute une série de cris aux timbres variés et aux sonorités diverses, allant du sifflement au grognement. Finley et Helen enregistrèrent ces « discours. » sur leur magnétophone pour déchiffrer plus tard toutes ces informations en laboratoire, avec l'aide des ordinateurs. Quant à Crown, il observait ces grandes discussions en fronçant les sourcils.

— Dites-moi un peu, Steve, vous n'allez pas me faire croire que Finley comprend ce langage de piailllements ? dit-il à Rawlings.

— Si, presque tout, Sir.

— Jamais je n'arriverai à le croire !

— Vous êtes catholique ? demanda Rawlings sans avoir l'air d'y toucher.

L'amiral Crown le regarda en écarquillant les yeux, tant il était éberlué.

— Oui. Pourquoi, c'est important ? Est-ce que par hasard les dauphins refuseraient d'adresser la parole aux protestants ?

Rawlings ne put s'empêcher de sourire ; il arrivait parfois que l'ironie de Crown soit pleine d'esprit.

— En tant que catholique, Sir, vous devez connaître saint François d'Assise ? Il avait, dit-on, le don de bavarder avec les animaux.

— Il ne me viendrait pas à l'idée de considérer le docteur Finley comme un second saint François d'Assise, répliqua Crown sur un ton moqueur.

Finley revenait juste de son « entretien » avec les dauphins.

— Il y a au moins un sous-marin qui a forcé la zone interdite, cela ne fait aucun doute, dit-il d'une voix grave.

— Ce qui signifie tout simplement que les Soviétiques sont ici, aux aguets, à proximité de Wake... Ou les Japonais.

Crown songea soudain aux deux vieux torpilleurs qui tractaient l'énorme bunker submersible en direction des îles Kouriles, et malgré la fraîcheur de la nuit sur le pont, il se sentit envahi d'une désagréable bouffée de chaleur.

— Quelle étrange sensation que de dépendre des réactions d'un animal, dit-il durement. Qu'un homme doive se fier entièrement à une bête dans de telles circonstances... Avouez que ce n'est pas facile à digérer !

— Pensez un peu à Rome, Sir. Les oies du Capitole...

— Je suis un soldat, et non un troubadour, grogna Crown. Malgré les légendes romaines et les facultés de saint François d'Assise, des navires soviétiques sont venus nous espionner jusque chez nous, oui ou non ? C'est cela que je veux savoir.

— Oui, ils sont venus jusqu'ici et ils ne doivent pas encore être très loin, bien que dans les eaux internationales à présent.

— Nous arriverons à le savoir bientôt. Je vais donner à ma flotte l'ordre de se déployer en éventail.

— Il serait plus simple de confier cette mission aux Sea-Lords, Sir, déclara Rawlings. Si quelque chose se cache quelque part autour de l'île, les dauphins le dénicheront certainement.

— Autrement dit... il faut que je me tourne les pouces ?

— Pour être franc, Sir... Votre flotte ne servirait qu'à nous gêner dans notre opération.

— Voilà bien la phrase la plus ignoble que j'aie entendue de toute ma vie, conclut l'amiral Crown furieux. Comment notre Navy peut-elle être gênante... ? Où est mon uniforme d'amiral « dauphinesque » ? Il va falloir que je l'enfile, en fin de compte !

Les « brochets » soviétiques avaient rejoint Delta II. Les jeunes lieutenants russes se trouvaient réunis dans le mess des officiers, autour d'un Jakovlev au regard sombre. Tous les rapports étaient

unanimes, dans les moindres détails : certes, ils avaient réussi à forcer sans aucune difficulté la ceinture de surveillance électronique des Américains et à s'approcher très près de l'île de Wake, à quelques milles seulement de l'objectif, mais tout d'un coup, sans que rien n'eût pu le laisser prévoir, les vedettes rapides américaines se mirent à sillonner la lagune en tous sens ; là-haut, à la surface de l'océan, ce fut le déchaînement complet ! Comment est-il possible que les « brochets » aient pu être repérés ?

— Il ne peut s'agir que de nouveaux appareils d'écoute ancrés sur le fond de la mer, et dont nous n'avons jamais entendu parler, déclara Jakovlev d'un air pensif, lorsque chacun en eut terminé avec son rapport. Des appareils équipés de microprocesseurs que nous ne connaissons pas encore... Eh bien ! Voilà une nouvelle mission en perspective pour les camarades des services d'information ! Même si notre premier pas n'a pas réussi, il nous apporte en tout cas un résultat positif : nous savons à présent que les Américains ont choisi l'île de Wake pour tester de nouvelles techniques électroniques. Jakovlev sembla esquisser un pâle petit sourire. Il va de soi que nous resterons ici.

L'amiral Crown fit survoler presque sans arrêt le Primorje, le navire soviétique des transmissions, mais en échange, les Russes n'accordèrent pas la moindre attention aux hélicoptères et aux chasseurs américains. Le Primorje continua à voguer paisiblement sur le Pacifique, bien loin des limites de la zone interdite. Par l'intermédiaire d'un satellite, il annonça à Moscou et à Vladivostok que les Américains avaient commencé à s'agiter. Les échanges radio entre Wake et Honolulu ou l'île de Midway étaient ininterrompus ; on avait changé le code et les experts du déchiffrement n'étaient pas encore parvenus à décoder le nouveau langage secret.

Un jour, vers midi, l'espion soviétique Touliaiev déguisé en joyeux vacancier reçut la visite d'un homme à la peau fortement bronzée et vêtu d'une chemise horrible, constellée de palmiers et de couchers de soleil ; ils déjeunèrent ensemble au restaurant de l'hôtel Hawaïan Regent ; l'un et l'autre choisirent du mérrou en papillote, grillé au feu de bois.

— Il faut nous occuper davantage des militaires stationnés sur l'île de Wake, Leonid Fedorovitch, déclara le visiteur à la chemise bariolée. Toutes les six semaines, des équipes sont envoyées à tour de rôle en congé à Honolulu ou à Lahaina, sur l'île de Maui, où ils restent une semaine... pour faire tourner les bordels. L'homme exhiba un large sourire. Pour nous, le moindre renseignement est d'une extrême importance. Mais à quoi bon vous dire cela, Camarade ? Vous le savez aussi bien que moi. Il n'y a même personne qui ne connaisse mieux que vous l'art et l'efficacité du travail de mosaïque. La semaine

prochaine, quatre-vingt-quatre hommes vont quitter Wake pour un congé d'une semaine. Et bien entendu, ils débarqueront à la *Naval Réserve* de Pearl Harbor. Alors, Leonid Fedorovitch, vous y serez aussi ?

— Quelle question ! répondit Touliaïev d'un air presque vexé. Ce qu'il nous faut, ce sont des résultats positifs. À moi de m'y employer. Ça suffit, n'est-ce pas ?

Le visiteur changea aussitôt de sujet de conversation. À quoi bon fâcher Touliaïev ? Ça ne mènerait à rien.

— Et les dauphins, que deviennent-ils ? reprit Touliaïev un peu plus tard, en buvant une longue gorgée de son fameux mai-tai.

— Ils vivent dans un immense aquarium sur l'île de Wake et se livrent à tous leurs exercices favoris, en s'amusant comme des petits fous.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Allons donc ! Vous ne me ferez jamais croire ça ! Organiser un convoi de trente camions spécialement carrossés et équipés pour transporter près de cent dauphins sous protection militaire depuis Miami jusqu'à San Diego ; puis de là, les embarquer sur un immense paquebot qui leur fait faire la moitié du tour du monde avant de les larguer sur une île du Pacifique... ? Et tout cela uniquement pour servir de distraction à des soldats ? Voyons... Et pourtant, Leonid Fedorovitch, c'est la réalité !

— Je n'y crois pas.

— Le colonel Ichlinski non plus n'y croit pas. Mais à Moscou, on commence déjà à rire de lui. Faites attention, vous aussi, ne pas vous rendre ridicule !

Touliaïev garda le silence. Il haussa les épaules d'un air résigné, vida son assiette et son verre de mai-tai. Puis il se leva de table en disant :

— Je vais m'occuper des soldats en congé...

Et il s'éloigna en abandonnant son visiteur sans ménagement.

Allons donc, le voici furieux tout de même, se dit le messager du KGB d'un air triste. Et pourtant, je ne peux rien lui dire d'autre que ce que l'on pense à Moscou...

Les jours suivants furent particulièrement éprouvants pour Jakovlev. Au bout de quarante-neuf heures de recherches intensives effectuées par toutes les compagnies de dauphins autour de l'île de Wake, celle de Ronny finit par repérer le sous-marin de la classe Charlie à deux cent soixante-quatorze mètres de profondeur. Ils le contournèrent à la nage, et malgré le silence apparent dans lequel il semblait plongé, l'ouïe ultrasensible des dauphins perçut les mille

rumeurs d'une carcasse d'acier habitée par des hommes : les bruits de pas, le ronronnement des batteries, le cliquetis de la vaisselle dans la cambuse et même le chant langoureux des balalaïkas dans les mess et les salles réservées à l'équipage, pourtant soigneusement insonorisées ; ils entendirent même le matelot Ilia Nikolaïevitch tousser comme un malheureux, après avoir attrapé un mauvais rhume et malgré trois gargarismes quotidiens.

Les appareils du sous-marin n'enregistrèrent qu'un banc de poissons, et l'équipage ne remarqua pas le manège des dauphins qui purent tout à leur aise tourner autour de l'engin ennemi et envoyer leurs signaux à terre, là où l'amiral Crown attendait assis près d'Helen et de Finley, les oreilles écarlates ; il se grattait sans arrêt le nez d'un geste nerveux.

— Quatre-vingt-dix mètres de longueur, dit-il d'une voix rauque, dix mètres de largeur, un sous-marin fuselé aux parois épaisses, la tour de commande ramassée sur elle-même... Voilà qui ressemble bien à un Charlie... Mon Dieu !... Il tourna la tête vers Rawlings. Charlie est pour nous le bâtiment le plus mystérieux des Soviétiques. Nous n'avons pas la moindre idée de la nature de son armement. De même ses systèmes d'orientation et de conduite du tir nous sont tout aussi inconnus. Charlie est l'arme sous-marine la plus puissante des Russes. Si vraiment c'est lui qui nous guette là-bas, au fond de l'océan...

— Vérifiez vous-même, Sir, dit Helen en lui montrant les chiffres transcrits en clair. Impossible de se tromper, tout concorde, les mesures sont bien celles qui ont été transmises par l'intermédiaire de Ronny. De toute façon, il ne peut s'agir d'une épave, car les dauphins ont enregistré des rumeurs à l'intérieur de l'engin.

Cette fois-ci, l'amiral Crown accepta sans protestation les explications d'Helen-Au moment de quitter la salle de contrôle, il se contenta de dire à Rawlings :

— Je commence à avoir des complexes, Steve. J'ai l'impression d'être bête comme mes pieds, en ma qualité d'homme.

— On s'y habitue, Sir, répondit Rawlings gentiment. Moi aussi, les premiers temps, je me surprenais à hocher la tête d'un air critique en me regardant dans la glace.

Trois jours après la découverte des « brochets », alors que les Américains ignoraient encore qu'il s'agissait de mini-sous-marins habités par un équipage de deux hommes, un torpilleur de la flotte de Crown traversa le secteur où devait se trouver le Charlie, mais comme il était dans les eaux internationales, on dut se contenter de faire savoir aux camarades prisonniers de l'eau et de l'acier qu'on les avait repérés.

Les Américains envoyèrent dans les profondeurs un courant d'écho d'une puissance extrême qui devait résonner dans les appareils

d'écoute du sous-marin soviétique comme une détonation. En même temps, sous couvert d'exercice, ils firent exploser des munitions dans l'eau, de façon à ce que les ondes sonores sèment le chaos dans les appareils sensibles dont ils se servaient là-dessous.

Le lieutenant de vaisseau, Igor Stepanovitch Denisenkov ne réagit point. Il décida d'attendre la nuit suivante pour prendre le large.

Dès les premières heures de la nuit, il fit pousser les moteurs et le sous-marin bondit à toute allure, à trente-trois nœuds au fond de l'eau. Là-haut, sur le pont du torpilleur et de deux autres navires venus à la rescousse, les hommes jetèrent leur casquette en l'air en hurlant des « hip-hip-hip-hourra » sonores. On célébra cet événement comme une véritable victoire : un sous-marin soviétique mis en fuite ! Une fois de plus, on alla tirer l'amiral Crown de son lit, lequel eut une inspiration complètement démente : il fut tenté de récompenser les Sea-Lords par une médaille et une citation. Mais finalement, il repoussa la tentation. Après tout, ce ne sont que des poissons ! se dit-il.

Jakovlev blêmit lorsque Denisenkov lui annonça la déroute du Charlie. Cette fois encore, les navires américains étaient arrivés tout d'un coup sur les lieux mêmes, sans que rien ne pût le laisser prévoir, après avoir défini la position exacte du sous-marin soviétique. Et ils s'étaient littéralement moqués des Russes avec leur vacarme assourdissant et inutile. Ce fut aussi la réaction de Jakovlev. Il appela également le Victor, et le pria de reprendre sa place à tribord, contre le flanc du Delta II.

— Il y a là quelque chose qui cloche ! dit-il de sa voix glaciale. Comment peut-on nous dénicher quand nous sommes en plein océan, hors d'atteinte ? Qui peut m'expliquer cela ?

Mais il n'obtint aucune réponse.

Le visiteur de Toulaiév à Waikiki ne s'était pas trompé dans ses conjectures : au début du week-end suivant, quatre-vingt-quatre officiers et matelots s'envolèrent de Wake vers Honolulu, pour un congé d'une semaine.

Chose curieuse, Finley faisait aussi partie du convoi. Il commença par refuser de partir, mais Rawlings insista et le força finalement à aller à Waikiki pour se changer les idées et s'occuper de quelque chose d'autre que des dauphins. En disant cela, il songeait à un stage de surfing ou de planche à voile dans la baie de Waimea. Mais en accompagnant son collègue à l'aéroport, Clark lui donna un tout autre conseil.

— Les meilleures, ce sont les métisses. Et si tu as la chance de tomber sur une fille qui a un peu de sang chinois dans les veines... tu auras le paradis sur terre.

— Je resterai tout simplement allongé sur le sable et je penserai à

vous, répliqua Finley de mauvaise humeur. Vous, avec vos éternelles histoires de bonnes femmes ! Mon Dieu, la semaine va me paraître interminable, je le sens d'ici.

Le vol en lui-même se passa en un éclair. Cet avion chargé de quatre-vingt-quatre hommes en permission, avec la perspective de sept jours de *farniente* dans les îles Hawaï, n'engendrait pas la mélancolie ; il y régnait une atmosphère de carnaval. On chanta beaucoup, chacun rappela ses prouesses nocturnes des précédents congés à Honolulu ; un quartier-maître raconta l'histoire de la petite Tuhuamai aux seins tellement pointus que tous ses clients sortaient de sa chambre avec un œil au beurre noir. Au milieu d'un hurlement général, il donna l'adresse de Tuhuamai aux amateurs, en leur conseillant de porter un bandeau sur un de leurs yeux afin de se protéger la vue pour les jours suivants.

Après l'atterrissage à Pearl Harbor, Finley passa la nuit dans le *Naval Réservation*. Le lendemain, il loua une voiture et prit la route de Waikiki où il avait retenu une chambre à l'hôtel Holiday Inn.

Dans le hall d'entrée immense du Holiday Inn, fait de glaces, de vitres et de marbre, une femme d'une beauté saisissante attendait, assise dans un fauteuil. Elle avait une peau bronzée de Polynésienne et des yeux d'Asiatique en amande, et portait une robe de soie jaune, très moulée, qui était fendue du bas jusqu'à mi-cuisses.

Dès l'arrivée de Finley, Nuki-na-mu se leva de son siège comme une chatte qui s'éveille. Elle passa les deux mains sur son corps mince pour défroisser sa robe, et en voyant braqué sur elle le regard admiratif de Finley, elle sourit d'un air rêveur. Elle connaissait bien l'effet que faisaient sur les hommes son corps et son visage, et même lorsque Finley fit un rapide demi-tour pour s'engouffrer dans l'ascenseur, elle garda son sourire. Elle savait qu'il logeait au 169.

LE plafond de l'immense cour intérieure de l'hôtel n'était autre que le ciel parsemé d'étoiles. Une brise tiède et douce soufflait du Pacifique tout proche. Malgré la perfection de tout ce qui était américain, Finley, pas plus que les autres, ne resta insensible à la magie de l'exotisme. Il s'assit au bar, derrière lequel les plus jolies filles d'Hawaï préparaient les cocktails dans des shakers étincelants – c'est du moins ce que prétendaient les brochures publicitaires de l'hôtel –, et examina attentivement la carte où il eut la surprise de découvrir des noms fleuris issus du langage polynésien. Il ne manqua pas de contempler aussi quelques reproductions suggestives (on servait même un des cocktails avec un long grattoir à dos en bois sculpté en guise de quirl), et finit par se décider à commander une de ces boissons mystérieuses au hasard.

— Si vous aimez le rhum blanc et les jus de fruits exotiques, prenez un mai-tai, fit soudain une voix claire derrière lui. C'est ce que prennent la plupart des étrangers pour commencer, et cela leur permet de goûter ainsi dès le début de leur séjour aux puissances magiques de notre monde.

Finley n'avait pas besoin de se retourner pour savoir qui était là, près de lui. Il se replongea un instant dans la carte, puis releva les yeux sur la barmaid au sourire enjôleur, aux yeux noirs brillants comme des pierres précieuses et aux longs cheveux parsemés de fleurs rouges de frangipanier.

— Deux mai-tai ! commanda-t-il. Et seulement après, il se tourna à demi vers la jeune fille en ajoutant : vous me permettrez de vous inviter à trinquer avec moi pour vous remercier de ce bon conseil ?

Nuki-na-mu acquiesça de la tête, puis s'installa sur le tabouret de bar voisin de celui de Finley, non sans dégager au maximum ses longues jambes minces et brunes. La partie supérieure de cette robe séduisante en diable cachait à peine des courbes qui se terminaient en pointes, sur lesquelles le regard masculin aime particulièrement à s'attarder. Malgré sa timidité maladive, Finley ne réagit pas autrement que ses semblables. Son regard à lui aussi caressa le corps de Nuki-na-mu avec une admiration non déguisée.

— C'est la première fois que vous venez à Waikiki ? demanda-t-elle.

Sa voix claire et chantante lui rappela un film qu'il avait vu plusieurs années auparavant et dans lequel le personnage principal avait baptisé la jeune beauté « rossignolet ».

— Oui et non ! répondit Finley. Oui, parce que je me suis déjà trouvé à Honolulu en transit. Non, parce que c'est mon premier véritable séjour ici.

— Waikiki vous plaît !

— Je n'en sais rien encore, car je viens juste d'arriver.

La jeune fille du bar leur apporta deux verres de mai-tai garnis de frangipanes. La première chose qui frappa Finley lorsqu'il leva le sien et y porta les lèvres, ce fut le doux parfum enchanteur des fleurs de frangipanier.

— Si tout est aussi merveilleux ici que cette fleur...

— Waikiki est devenue une industrie, répondit Nuki-na-mu en buvant quelques gouttes de son cocktail. Par-dessus le bord du verre, elle leva les yeux vers Finley.

— Je ne sais pas combien de centaines de milliers de personnes passent chaque année dans les nombreuses chambres de ces immenses palaces que sont les hôtels ici, et s'étendent sur le sable de la plage, qui n'est pourtant pas particulièrement propre. Mais ce n'est pas ça, Hawaï.

— Ah bon ? Où se trouve alors le vrai Hawaï ?

— Hawaï a encore des rivages solitaires, des criques cachées entre les rochers, des plages de sable vides de toute présence humaine, comme elles l'étaient il y a des centaines d'années... mais les cars de tourisme n'y vont pas, les taxis et les jeeps non plus. Il faut les connaître, ces derniers coins de paradis.

— Vous les connaissez, vous ?

— Oui, j'en connais quelques-uns. La Nanakuli Beach. Une petite plage près de Kawaïloa. Une crique rocheuse à Ohiki-Lolo...

— Tous ces noms ont la sonorité d'une musique mystérieuse, dit Finley. Ohiki-Lolo... Kawaïloa... Quand on porte un nom pareil, on ne peut pas ne pas être beau...

— Je m'appelle Nuki-na-mu...

— Oh ! Quel nom merveilleux, plein de poésie ! Comme le mien paraît plat et vulgaire, en comparaison. James Finley...

— Ce sont deux mondes, James. Mais chacun a ses caractéristiques et son intérêt...

— Le vôtre, sûrement. Comment vous appelle-t-on habituellement ?

— Vous pouvez dire tout simplement Nuki.

Elle lui envoya un sourire qui provoqua en lui une étrange bouffée de chaleur intérieure. Nuki-na-mu, se dit-il. Comment aurait-elle pu porter un autre nom ? C'est un mot magique, aussi poétique, aussi

beau, aussi irréel que la jeune fille elle-même. Nuki... le parfum tendre de la frangipane.

— Pendant combien de temps êtes-vous en permission ici, James ?

— Une semaine.

— Oh ! Ce n'est pas possible...

— Que voulez-vous dire ?

— Comment peut-on vous envoyer à Hawaï pendant une semaine seulement, alors que toute une existence ne suffit même pas à saisir ne serait-ce qu'une fraction de sa beauté. Une semaine... Mais c'est du sadisme ! Une véritable torture ! Avant même que vous en ayez une petite idée, il va vous falloir repartir. Que voulez-vous faire à Oahu en une semaine ?

— Je pensais en profiter pour me baigner, nager, flâner, paresser, manger, boire et réfléchir.

— Réfléchir... à quoi, James ?

— O mon Dieu, Nuki... Finley but une nouvelle gorgée de mai-tai qu'il savoura avec volupté. Il ne manque pas de sujets de réflexion, dans une vie, d'homme. De sujets sur lesquels l'on peut et l'on devrait réfléchir...

— Vous êtes philosophe, James ?

Sa petite voix de rossignolet riait en prononçant ces quelques mots.

— Pitié ! Tout ce que vous voulez, mais pas ça ! protesta Finley en riant lui aussi. Mais quand on est seul, on ne peut pas s'empêcher de réfléchir... ou plutôt de méditer...

— Vous n'êtes pas seul pourtant...

— Si, je suis absolument seul.

— Et moi alors, je ne compte pas pour vous ?

Finley exhala un long soupir. Il sentit brusquement son cœur battre plus fort ; le sang circulait plus vite dans ses artères et une nouvelle bouffée de chaleur lui empourpra le visage.

— Ma foi, Nuki, votre question me prend au dépourvu... Il la regarda droit dans les yeux. Vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous aussi, vous êtes seule dans la vie ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que ce ne serait pas croyable. À moins que les poules aient des dents et que le Niagara remonte les rochers qui l'entourent... Une femme comme vous ne peut pas être seule.

— C'est vrai, répondit-elle avec un sourire lumineux. Je suis en compagnie d'un certain James Finley. Profession : philosophe...

— Erreur ! s'écria Finley. Profession : zoologue. Ou plus précisément, océanographe et zoopsychologue.

— Non ! Cette fois, elle écarquilla ses yeux taillés en amandes d'un air incrédule. Vous dressez des lions et des tigres ?

— Non, je ne suis pas amateur de ces animaux à crocs terribles. Je travaille avec les dauphins.

— Ah oui ! J'ai déjà vu cela ! s'écria Nuki-na-mu ravie, et d'un geste enfantin, elle battit des mains. À la télévision et ici, au delphinarium. C'était très drôle. Puis elle reprit son air grave et jeta sur Finley un regard pénétrant. Vous êtes entraîneur alors, James ? Moniteur de dauphins ?

— Oui, si l'on veut.

— C'est-à-dire... ?

— On ne peut pas expliquer tout cela aussi facilement, autour d'un mai-tai, Nuki, répondit Finley en éludant la question. Si nous en reprenions un second ?

— Ici, au bar de l'hôtel ?

— Vous connaissez un endroit meilleur ?

— Est-ce que vous avez une voiture ?

— Oui, j'en ai loué une en arrivant à Pearl Harbor.

— Je connais une petite boîte merveilleuse, sur les récifs de Kupikipikio Point...

— Mon Dieu, quel nom ! Comment s'appelle-t-elle, cette petite boîte ?

— Kumikimikio..., répéta-t-elle en éclatant de rire, et son rire clair pénétra jusqu'au plus profond du cœur de Finley.

Pour se défendre contre la séduction irrésistible de Nuki-na-mu, Finley s'efforça de penser le plus possible à Helen, mais il n'y réussit qu'à demi. La présence de la jeune fille l'emportait sur l'absence d'Helen.

— Répétez-le après moi, James.

— Je n'y arriverai jamais. Mais qu'importe... Bon, au diable tout le reste ! Nous y allons... Partons tout de suite, Nuki !

— Pourquoi « au diable tout le reste » ?

— Je voulais passer toute la semaine à réfléchir et à méditer. Mais foin de ce programme... Ce que je veux maintenant, c'est faire provision de beauté pendant une semaine. Voulez-vous m'aider ?

— Uniquement à cause de votre regard plein de tristesse, James.

— À Kupikikinupi... Merde alors, quel mot ! Mes yeux vont se mettre à rire, vous verrez.

Il descendit de son tabouret, signa l'addition de son nom et du numéro de sa chambre et suivit des yeux les mouvements gracieux de Nuki qui se laissait glisser à son tour de son tabouret. Un serpent plein de volupté.

— On y va ?

— On y va.

Aussitôt, avec le plus grand naturel du monde, Nuki-na-mu s'agrippa au bras de Finley et traversa ainsi en se balançant sur les

hanches la cour intérieure de l'hôtel jusqu'à un escalier baigné d'un torrent artificiel qui menait à une sortie dérobée et aux parkings. Un portier, à l'embonpoint avancé et vêtu d'un uniforme blanc les salua respectueusement lorsqu'ils passèrent devant lui bras dessus bras dessous et quittèrent le complexe hôtelier.

Dès que Nuki-na-mu eut abandonné le bar en compagnie de Finley, un homme assis à une table à moitié cachée par des buissons fleuris, dans la cour intérieure, se leva. C'était Toulaiiev, l'espion soviétique. Il s'étira discrètement et se passa les deux mains sur le visage d'un air satisfait. Le reste n'était plus qu'une question de temps, et il n'allait pas tarder à apprendre enfin la véritable raison de ce convoi de trente camions spéciaux et de la présence des dauphins sur l'île de Wake, et leur mission. On pouvait se fier entièrement à Nuki-na-mu. Au lit, elle rivalisait avec les nouvelles têtes nucléaires américaines pour fusées sol-air.

La petite chambre de l'auberge de Kupikipikio, sur les récifs de corail en plein Pacifique, était baignée du bruissement de la houle. Complètement grisé par le charme du corps de Nuki et de ses murmures mélodieux, Finley se laissa aller à l'ivresse érotique qui l'emporta aux antipodes de son univers coutumier. Mais surtout, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi lui, lui justement, avait droit à une chance pareille... Cette passion, cette extase... Et pour éviter un retour trop rapide à la vie de tous les jours, il enlaça de ses bras et de ses jambes cette femme qui était certainement la plus belle du monde, avec le désir ancré au cœur de ne plus jamais la voir s'éloigner de lui.

Cette nuit-là, il ne fut pas question de dauphins...

Le sergent Ted Farrow, l'homme solitaire, prisonnier de sa sphère d'acier par deux cent cinquante mètres de fond, il n'y avait pas très longtemps encore, recevait uniquement la visite des dauphins venus pour le ravitailler ; et lorsqu'il n'était pas de service au fond de l'océan, il avait à s'occuper de deux compagnies de « Sea-Lords ». Lui aussi était en permission à Hawaï pour une semaine, et malgré la détente et le plaisir, il n'avait pas, comme le docteur Finley, jeté sa raison et sa perspicacité par-dessus les moulins. Il faut dire qu'il en était déjà à sa seconde permission à Honolulu depuis son arrivée à Wake. Il est normal que l'homme qui passe des journées entières au fond de l'eau, l'oreille tendue vers les appareils d'écoute et de sondage, ait droit à un supplément de congé par rapport aux autres.

Dès son premier séjour à Waimea Bay, là où viennent se briser, dit-on, les vagues les plus hautes de Hawaï, sur lesquelles on peut surfer à hauteur d'immeuble, Ted avait eu une chance inouïe : il avait rencontré Yumahana dans le parc de Pupukea Beach.

Yumahana, âgée de vingt ans, était la fille d'un pauvre pêcheur de

Mahuka. Elle vendait quatre sortes de glaces dans le parc, stockées dans une charrette frigorifique. Mais elle devait haler elle-même avec les bras cette lourde charrette. Ce jour-là, elle portait un uniforme blanc ; ses longs cheveux noirs étaient relevés en chignon sur le sommet de sa tête, et elle y avait piqué une orchidée sur l'oreille gauche. Malgré ses lèvres peintes en rouge, lorsqu'elle regardait ses semblables, ses grands yeux noirs lui donnaient l'air d'une enfant. Ted Farrow éprouva immédiatement le besoin de la défendre contre les entreprises hardies de certains de ses camarades de la marine et de l'armée, des hommes sans cœur et dépourvus de toute sensibilité.

Pendant que Yumahana tirait péniblement sa charrette à travers les petits groupes de baigneurs, sur le sable de la plage et le sol caillouteux, afin de vendre sa marchandise, Ted ne la quittait pas des yeux. Il vit les garçons entourer la petite et devina les propositions malhonnêtes qu'ils lui faisaient, leurs remarques ordurières et même leurs gestes impudiques. Aussi se décida-t-il à se lever de sa chaise longue et à rejoindre la voiture à glace. Il arriva près de Yumahana juste au moment où un gars de la marine fermait le chemin à la jeune fille et la narguait en brandissant un billet de cent dollars et en l'agitant devant ses yeux.

— Je t'achète toute ta merde, déclara le gars avec effronterie non sans exhiber un large sourire. Tout ! À condition que tu viennes passer un petit moment avec moi derrière les buissons...

Ted Farrow s'approcha ; il attrapa au vol le billet de cent dollars, cracha dessus et le colla d'un bon coup de poing sur la joue du matelot. Le gars riposta immédiatement, mais ceux qui connaissaient Farrow savaient qu'il avait passé un certain temps à Kung Fu, entre autres, et appris à se défendre de n'importe quelle attaque. Aussi la riposte du matelot tomba-t-elle dans le vide ; en revanche, le coup de pied qu'il reçut en pleine poitrine l'envoya à plusieurs mètres de là et lui coupa la respiration pour un temps.

— Ne bouge pas, vieux, dit Farrow de sa voix calme en voyant l'homme faire mine de se relever. Le second coup fera faire un tour complet à ta sale gueule, et au troisième, si tu vas jusque-là, tu te mordras toi-même les fesses. Alors, réfléchis !

Le matelot préféra renoncer à ce genre d'expériences ; il prit ses jambes à son cou et se sauva en vitesse pour aller se mêler à un autre groupe de marins.

— Vous n'auriez pas dû faire cela, Sir, dit la petite marchande de glaces en bredouillant sur les mots. Il n'en restera pas là, et ça va vous coûter cher. Vous feriez mieux de disparaître le plus vite possible.

— Premièrement, je ne suis pas un « Sir », mais Ted. Deuxièmement, je n'ai pas peur, et troisièmement, je trouve formidable que tu te fasses ainsi du souci pour moi. Comment

t'appelles-tu ?

— Yumahana, Sir... Ted... Il faut que tu te sauves ! Ils reviennent !

Farrow fit demi-tour. Cinq gaillards costauds arrivaient de la plage, au milieu d'eux se trouvait le matelot qui avait nargué la petite avec son billet de cent dollars.

Il suffisait de voir leurs épaules larges, leurs cous de taureaux et leurs crânes rasés pour deviner tout de suite ce qui allait se passer.

— Du calme, Yumahana, du calme surtout, dit Ted. Farrow gentiment. Au pire, nous aurons besoin de ta glace après, non pas pour nous désaltérer, mais pour rafraîchir les endroits tuméfiés. Il lui sourit. Est-ce que tu as déjà eu l'occasion de voir comment on fait un gros nœud de marin avec cinq hommes ? Il suffit d'en faire une grosse tresse.

Les cinq gars se séparèrent et formèrent un demi cercle en se rapprochant insensiblement de Farrow.

— À présent, c'est nous qui allons te ratiboiser, p'tit'tête, dit l'adversaire de Ted. Tu as déjà vu un ver de terre dans le sable du désert ? Tu seras exactement comme lui dans quelques minutes !

Ted Farrow acquiesça de la tête, puis il fit brusquement un bond en l'air et fonça à l'horizontale vers le gars le plus proche qu'il frappa de toutes ses forces. Il avait tellement bien visé que le premier entraîna le second, et qu'ils roulèrent tous les deux ensemble dans le sable. Et avant que les autres n'aient eu le temps de se remettre de leur effroi, deux coups de poing secs comme des coups de trique s'abattirent sur deux crânes dont les propriétaires s'effondrèrent à leur tour, privés de conscience pour un bon bout de temps. Il ne resta plus sur le ring que le porte-parole de la bande ; les yeux commençaient à lui sortir des orbites d'ailleurs.

— Mamma mia ! Comme tu as l'air bête, mon pauvre gars ! dit Farrow d'un air joyeux. Il te faut absolument une nouvelle gueule, tu ne peux pas rester comme ça !

Du plat des deux mains, il frappa le marin de toutes ses forces sur les deux joues, ce qui le fit reculer de plusieurs pas. Cinq doubles gifles encore, auxquelles Farrow ajouta un bon direct sur le menton de son adversaire, après quoi il eut la paix.

— Viens, Yumahana, dit-il sur un ton paisible. Nous allons changer de coin. Ici, la clientèle ne vaut rien, elle est fauchée.

Il s'attela à la charrette et la tira le long de la plage, suivi de la petite marchande de glaces qui ne cessait de regarder autour d'elle d'un air inquiet ; mais aucun des matelots bagarreurs n'était en vue. Au bout de plusieurs centaines de mètres seulement, Farrow posa son chargement auprès d'un club de surfers.

— Et maintenant, une bonne portion de glace à deux dollars, dit-il

en riant. Pour moi ! Chocolat, pistache et mangue... Ah, mon petit, quelle belle journée !

C'est ainsi que Ted Farrow avait fait la connaissance de Yumahana. Le soir même, il alla rendre visite aux parents de la jeune fille, dans la vieille cabane de pêcheurs au toit couvert de chaume de palmier ; il dîna avec toute la famille, de poisson grillé et arrosé de bière. Après le repas, les vieux se retirèrent discrètement, Ted les vit se glisser furtivement dehors pour aller chez les voisins. Ils abandonnaient ainsi la maison à leur fille, parfaitement conscients de ce qui devait suivre nécessairement.

Pour la première fois depuis fort longtemps, Ted se trouva dans l'embarras. Il vit les grands yeux de Yumahana fixés sur lui, et y lut la peur. Une peur impuissante. Il hocha la tête.

— Non, mon petit, ne crains rien, ce n'est pas mon genre ! dit-il d'une voix rauque. Avec moi, tu n'as pas besoin de payer ainsi en nature. Nom de Dieu, j'ai envie de toi, je le reconnais ; mais je ne veux pas te forcer, le cœur rempli d'effroi comme maintenant. Écoute-moi, si tu n'as pas envie de me voir rester auprès de toi, ouvre la porte. Je comprendrai, et je partirai tout de suite.

Yumahana acquiesça de la tête comme si elle était d'accord. Elle se leva de son tabouret et alla à la porte... qu'elle ferma à double tour. Puis elle revint près de Ted Farrow, s'agenouilla à ses pieds et posa la tête sur ses genoux.

À partir de cet instant, la vie du sergent Ted Farrow s'était métamorphosée.

Il savait exactement maintenant comment allait se dérouler la suite de son existence. Une fois terminées les expériences et les essais sur l'île de Wake, avant de reprendre un service normal, il irait trouver les parents de Yumahana et leur dirait ceci :

— Écoutez-moi bien, je voudrais épouser Yuma. Je voudrais qu'elle soit ma femme... Non, ce n'est pas une plaisanterie. Je l'aime. Je ne veux pas qu'elle passe toute sa vie à vendre des glaces et à se laisser tripoter par des gars lubriques. Sans doute n'êtes-vous que de pauvres pêcheurs, mais vous n'y pouvez rien. Vous avez mis au monde un ange... et je vous en serai éternellement reconnaissant. Je ne sais pas encore où je serai envoyé... Si je dois retourner à San Diego ou si l'on va m'expédier sur une autre île ou dans la vieille Europe... Qui peut le savoir ? Peu m'importe où, mais j'emmènerai Yumahana partout avec moi... Elle sera ma femme et je serai son mari !

Tel était l'objectif de Ted, son but, son rêve, et il ne cessait d'y rêver entre les bras tendres de Yumahana. Les parents de la jeune fille lui apportaient des poissons et des crabes frais, lui préparaient de succulentes « bouillabaisse », faisaient pour lui des gâteaux pleins de surprises, grillaient des escalopes de porc sur des pierres brûlantes et

riaient en contemplant le bonheur de leur jolie fille.

Un sergent de la Navy ! Un vrai don du ciel ! Si vraiment il l'épousait, les parents n'auraient plus de soucis à se faire pour elle !

C'est ainsi que Ted Farrow ne parut pas sur la liste de Leonid Fedorovitch Touliaiev ; il n'occupait pas, comme les autres, une chambre dans un des hôtels de Waikiki, mais passa sa semaine de permission dans la cabane de pêcheurs de Mahuka. Le matin, de très bonne heure, il partait à la pêche avec le vieux, ou bien, le soir, il allait chercher les homards sur les rochers, à la lueur d'un phare puissant.

Un jour que Ted Farrow avait voulu offrir à Yumahana une soirée dansante à Waikiki, et l'avait donc emmenée au Sheraton, il aperçut par hasard le docteur Finley. Finley en compagnie d'une femme d'une beauté à vous couper le souffle, comme Farrow le constata lui-même en expert. Une demi-Asiatique à la silhouette de rêve. En revanche, ce qui plut beaucoup moins à Ted Farrow, ce fut l'étrange métamorphose de Finley.

Le savant, pourtant connu pour sa réserve, sa circonspection, voire sa timidité, commanda ce soir-là le champagne français le plus cher, et essaya de singer Fred Astaire en dansant ; il donnait l'impression d'avoir complètement perdu la tête. L'amour, ou le corps de cette femme, l'avait rendu comme fou.

Farrow occupait alors une table placée dans un coin de la salle avec Yumahana. Et tout d'un coup, son visage se figea dans une profonde réflexion.

— Qu'as-tu donc ? demanda la jeune fille inquiète.

— Je suis étonné, grogna Farrow.

— De quoi ? De moi ?

— Non, pas du tout... Tu vois le grand diable là-bas, en compagnie de cette belle femme vêtue d'une robe fendue jusqu'aux cuisses ?

— Oui, Ted.

— Je le connais. En général, ce type-là ne pense qu'aux vibrations et aux variations de timbres qu'ont les dauphins en parlant...

— Quoi ? À quoi pensent-ils ? Farrow fit un geste du bras, signifiant que cela n'avait pas d'importance.

— Tu ne peux pas comprendre, mon chou. En tout cas, le voilà qui sautille tout d'un coup comme un crapaud qui vient d'être vacciné.

— Il est amoureux... C'est une femme merveilleuse. Yumahana contempla un instant Nuki-na-mu, puis se blottit contre son compagnon. Elle est bien plus belle que moi !

— Petite sotte ! Tu es la plus belle, toi ! Il suffit que je te regarde droit dans les yeux pour savoir ce que tu penses. Je vois en toi, jusqu'au plus profond de ton cœur. Ce qui serait impossible avec

l'autre. C'est un danger pour Finley, cette fille, que diable...

— Qui est Finley ?

— C'est lui, l'homme que je connais. Celui qui est fou d'amour. Cet homme-là, c'est un génie, Yuma. Mais quand il rencontre une femme, il perd tous ses moyens.

— Farrow se gratta le crâne et but une gorgée de vin. S'il reste collé avec cette chatte asiatique... O mon Dieu !

— Il n'a plus que deux jours. Comme toi, Ted.

— Je reviendrai. Est-ce que je ne suis pas revenu ?

— Oui, Ted.

— Et toi, tu es toujours là. Tandis que Finley, quand il reviendra à sa prochaine permission, l'objet de sa flamme aura disparu dans les bras d'un autre... à moins qu'elle ne le rende fou au point qu'il y laisse définitivement la raison.

— Est-ce que ça te regarde, toi ?

Sidéré, Ted Farrow planta ses yeux dans ceux de : Yumahana ; mais force lui fut d'admettre qu'elle n'avait pas tort. Et il secoua la tête.

— À vrai dire, non.

— Alors, laisse-le faire ce qu'il veut, s'il est heureux...

Au petit jour, ils revinrent chez les parents de Yumahana, dans la cabane de pêcheurs au bord de la plage, et oublièrent Finley et sa merveilleuse compagne.

Trois jours plus tard, les permissionnaires reprirent l'avion pour rentrer à Wake. Ils se retrouvèrent tous à l'aéroport de l'île-Ford, située dans la vaste baie de Pearl Harbor, un secteur de la Navy strictement interdit à toute personne étrangère, et ils se saluèrent en riant. La plupart d'entre eux avaient une mine de papier mâché ; leur uniforme semblait trop grand pour eux ; ils flottaient dans leur veste tant ils avaient l'air affaibli et fatigué. En fait, ils avaient à peine fermé l'œil durant ces sept jours de liberté, et auraient encore eu davantage besoin de congé qu'avant de partir. Une semaine à Honolulu, ça vous démolit jusqu'à la moelle des os. Nom de Dieu, que les filles étaient belles à Honolulu...

Ted Farrow observa le docteur Finley de loin. Il n'avait pas l'air aussi « lessivé » que les autres, mais son regard qui errait dans le vague comme s'il cherchait partout sa belle Asiatique, dans les nuages, sur l'océan, et dans les airs, trahissait aussi ses activités nocturnes : lui aussi était victime des nuits fabuleuses de Waikiki.

— Alors, Ted, ça s'est bien passé ? lui demanda Finley un peu plus tard, lorsqu'ils se retrouvèrent assis côte à côte dans l'avion, non pas par hasard, mais grâce à l'intervention de Farrow.

— Oui, Sir, très bien, comme toujours, répondit Ted en souriant. À ma prochaine permission, je vais me fiancer.

— Bravo, mon vieux ! Toutes mes félicitations !

— Et pour vous, Sir, la semaine s'est bien passée aussi ?

— Bah ! Je n'ai pas fait grand-chose, répondit Finley en exhibant un petit sourire plein de mystère. Je me suis beaucoup reposé et j'ai longtemps réfléchi à tous nos problèmes. Quand aurez-vous votre prochaine permission, Ted ?

— Dans huit semaines, Sir... Nous autres, les habitués des profondeurs, nous avons certains privilèges, vous comprenez ?

— J'espère que nous ferons le voyage ensemble. Je serais ravi de faire la connaissance de votre future femme.

— Je l'espère aussi, Sir.

Espèce de cachottier, va ! se dit Ted Farrow très satisfait de sa petite tactique. Je me demande bien pourquoi Yumahana t'intéresserait... Tu n'as qu'une envie, c'est de retrouver ta petite chatte, hein ? Il suffit de te regarder pour se rendre compte que tu en es presque malade d'avoir dû te séparer d'elle ! Est-ce qu'elle t'aurait appris ce qu'est la passion par hasard ? Car tu l'ignorais avant, n'est-ce pas ? Ah oui, ces métisses aux yeux en amande, elles ont poussé sur un sol volcanique, ça se voit tout de suite. Tu ne leur arriveras jamais plus haut que la cheville, va, même si tu bouffes six œufs chaque matin et que tu croques des pastilles de glucose en plus !

Durant le voyage de retour, les hommes échangèrent leurs expériences, avec force détails et les yeux rêveurs. Finley poussa un soupir de soulagement lorsque l'avion amorça enfin sa descente et se posa sur la piste. Il se réfugia aussitôt dans son bungalow, heureux de se retrouver seul et de pouvoir vider tranquillement sa valise. Helen manquait à l'appel ; elle était sortie sur le Pacifique avec trois compagnies de dauphins et, tous ensemble, ils s'ébattaient dans le grand aquarium du navire, aux frontières de la zone interdite.

Finley finit par s'étendre sur son lit, les yeux perdus en contemplation sur le plafond bleuté. Dans son portefeuille, il y avait un petit billet plié en quatre que lui avait remis Nuki-na-mu au moment des adieux. « Reviens vite. Je t'attendrai toujours. Je t'aime. »

Il avait l'impression que ces quelques mots pénétraient jusqu'à son cœur comme un rayon brûlant, à travers le cuir du portefeuille, le tissu de son veston, sa peau et ses muscles.

Le capitaine de corvette Jakovlev apprit les nouveaux événements par la liaison radio avec le navire soviétique de transmission qui croisait loin de Wake, sur l'océan. Pendant plus de deux semaines, il avait imposé le calme complet à sa flottille ; les trois sous-marins et les « brochets » gisaient immobiles et introuvables par deux cents mètres de fond, et attendaient.

Comme il fallait s'y attendre, au bout d'une semaine, les

Américains se calmèrent et cessèrent d'explorer l'extérieur de la zone interdite avec leurs radars et leurs sonars. Il leur arrivait encore parfois de survoler l'océan en hélicoptère ou en chasseur-bombardier, pour effectuer quelques contrôles, en particulier autour du Primorje.

Jakovlev apprit aussi que le KGB avait réussi à prendre dans ses filets un des savants éminents qui travaillaient sur l'île de Wake et qu'il en attendait des rapports très précis, à la suite desquels le camarade Jakovlev se verrait sans doute attribuer une nouvelle mission ou un nouveau programme. L'amiral Prassolov aussi donna de ses nouvelles ; il demanda à Ivan Victorovitch, non sans ironie, s'il allait bien, et Jakovlev jugea qu'il serait indigne de lui de répondre à une telle question. Il se contenta de déclarer : « L'ambiance à bord est excellente ! Amitiés à la mère-patrie ! ».

Entre-temps, Toulaiiev avait eu un entretien avec Nuki-na-mu au Hawaïan Regent. Installés l'un en face de l'autre dans la cafétéria de l'immense cour intérieure de l'hôtel, ils buvaient un café arrosé de rhum avec de la crème Chantilly. Toulaiiev, qui avait toujours été un gourmet, s'octroya aussi un gâteau au chocolat, une spécialité de l'endroit.

— C'est l'enfance de l'art d'attirer dans son lit un homme comme Finley, déclara Leonid Fedorovitch tout en jouant avec un grain de café qui avait servi à décorer son gâteau. Alors, Nuki, qu'as-tu à me raconter ? Jusqu'ici, tu as toujours réussi à obtenir tout ce que tu voulais.

— Cette fois-ci encore ! répondit-elle en plissant encore davantage ses yeux en amande. Il s'occupe de l'entraînement des dauphins.

— Je n'ai pas eu besoin de toi pour l'apprendre...

— Il fait des recherches sur le langage des dauphins.

— Sur l'île de Wake ! Dans un secteur militaire déclaré zone interdite ! Et c'est avec les mesures de sécurité les plus rigoureuses que l'on a amené ces dauphins sur l'île de Wake ! Tout cela uniquement pour qu'un groupe de savants puisse s'amuser à traduire quelques « pip-pip-hui » par « Donne-moi encore des harengs »... Allons, Nuki, cela ne serait jamais venu à l'idée même de vos conteurs de fables, malgré leur imagination débordante !

— Et pourtant, c'est la vérité, Leonid... Il n'y a là-bas que des dauphins...

— Et les énormes bétonnières qui ornent la lagune ? Pourquoi la creusent-ils ainsi, la lagune ? Pourquoi avoir déclaré Wake zone interdite ? Que se passe-t-il dans cette zone interdite ?

— Tout se trouve dans mon rapport.

— Pas du tout ! Il n'y a rien de tout cela dans ton rapport !

Toulaiiev dégusta un morceau de gâteau tout en jetant sur la belle Asiatique un regard furieux.

— Finley n'a rien à voir avec le reste.

— Bien sûr qu'il n'a rien à voir avec ça ! Mais il sait parfaitement ce que l'armée est en train de manigancer, voyons !

— Il prétend que non.

— Il ment ! Toulaïev lécha avec délices sa fourchette sur laquelle restaient collées des parcelles de chocolat. Finley est un gars bien plus dur à la détente que je ne l'aurais cru de prime abord. Il s'est bien amusé avec toi pendant une semaine. Mais il a tout de même réussi à la boucler. Nuki, on ne peut pas dire que tu aies réussi, toi, une véritable prouesse. Quand doit-il revenir ?

— Dans deux mois environ.

— Deux mois, c'est long. Toulaïev tourna les yeux vers la vaste cour intérieure décorée d'arbres et d'arbustes fleuris, puis plus loin, vers le coin qui abritait le bar, légèrement surélevé par une estrade, avec son comptoir en arc de cercle, ses petites tables et ses chaises entourées de bacs contenant des fleurs multicolores et formant des niches intimes. Dimanche prochain, il va nous arriver un nouveau contingent de permissionnaires en provenance de Wake. Avec un certain docteur David Abraham Clark, qui fait partie lui aussi de l'équipe des chercheurs attachée aux dauphins. Il risque de se montrer plus bavard, lui...

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un nègre. Et quand une femme comme toi se jette sur un Noir... Ah, Seigneur, ça doit jaillir comme un geyser !

— Bon, dit Nuki-na-mu froidement. Je m'occuperai de lui. Où loge-t-il ?

— Il y a une chambre réservée à son nom à l'hôtel Surfrider. Tu auras le numéro 376, et lui, le 392. Le mieux, je pense, c'est que vous fassiez connaissance en surfant. Si tu perds le contrôle de ta planche, il viendra sûrement te repêcher et t'aider à retrouver ton équilibre. Tu mettras ton bikini rouge à galons dorés et dès qu'il viendra te secourir, tu perdras le soutien-gorge. Toulaïev mangea un nouveau morceau de gâteau au chocolat. Faut-il encore une fois tout répéter ?

— Non ! D'ailleurs, vous n'avez à présenter que les trucs les plus usés. On voit bien que vous n'avez jamais été séduit par moi, Leonid, voilà le drame !

Toulaïev haussa les épaules, lécha une fois encore sa fourchette à gâteau et but une gorgée de café au rhum. Ses relations avec Nuki-na-mu se limitaient réellement aux « affaires ». Il l'avait héritée pour ainsi dire de son collègue Toumarov qui était reparti à Odessa au moment de sa retraite, après avoir vécu pendant dix-neuf ans à Honolulu.

— C'est la meilleure recrue de tout le secteur du Pacifique, avait dit Toumarov à Toulaïev lorsque ce dernier avait pris sa succession. La fille du diable, je ne te dis que ça ! Belle comme un astre, mais aussi

inaccessible et aussi froide, aussi lointaine qu'une étoile. Pourquoi travaille-t-elle pour nous, contre les Américains ? Toujours la même histoire, le destin, Leonid Fedorovitch. Elle a été plaquée par un officier de la Navy avec un gosse, puis l'enfant est mort par-dessus le marché, écrasé par un Américain totalement ivre pendant qu'elle faisait des achats dans un magasin. Si vous saviez le potentiel de haine que peuvent avoir ces femmes-là en réserve... Bon, Camarade, soyez tranquille, Nuki-na-mu ne vous décevra jamais ! Elle obtient tous les renseignements qu'elle veut...

— Faisons encore une fois le tour de toutes les questions, reprit Toulaiév. Même les détails les plus infimes en apparence sont peut-être des petites pierres de première importance dans la mosaïque que forme l'ensemble...

Durant les premiers jours qui suivirent son retour de Honolulu, Finley eut beaucoup de difficultés avec Helen. Ou plutôt, étant donné qu'elle demeura toute la semaine encore sur le Pacifique, il profita de ce répit pour réfléchir à sa situation et faire le point sur ses sentiments. Il avait aimé Helen par-dessus tout. Mais voilà que Nuki-na-mu était entrée dans sa vie, et le charme de cette Asiatique lui ouvrit de nouveaux horizons. Elle s'était donnée à lui avec toute son âme et tout son corps, et ce don total agissait encore malgré l'éloignement. Pendant plusieurs jours, il continua à « sentir » la présence brûlante de Nuki, et il eut beau s'ébattre dans la lagune avec Ronny et Harry et leur compagnie, recommencer inlassablement les exercices de pose et d'allumage de mines magnétiques, ou passer des heures auprès d'eux à enregistrer leur langage, rien n'y fit. Quelles que fussent ses occupations, la présence réelle de Nuki-na-mu ne le quittait pas. Et quand une petite brise fraîche venait lui caresser la nuque, il s'étirait voluptueusement comme si les lèvres de Nuki lui effleuraient le dos.

En songeant au retour d'Helen, Finley avait peur. Une peur viscérale. Lorsqu'il la vit revenir de loin, enfin, avec ses longs cheveux blonds flottant au vent, son short étroit et son corsage quasi transparent sous lequel elle ne portait manifestement pas de soutien-gorge, il n'eut plus le courage de lui avouer qu'il aimait une femme à Honolulu. Dès qu'elle l'aperçut, elle courut à sa rencontre et l'embrassa sur les deux joues en riant, comme un grand frère.

Plus tard, se dit-il. Plus tard... J'en trouverai bien l'occasion. Elle paraît si heureuse de me revoir, je ne peux tout de même pas l'accueillir avec une gifle...

Le docteur Clark était rentré lui aussi avec l'hôtel flottant, en même temps qu'Helen. Le soir même, il allait rejoindre Finley sur la terrasse du club des officiers de la marine, et lui offrit un *drink*. Un *Blue Lady*. Helen était encore auprès des dauphins, dans l'aquarium ;

elle s'occupait plus particulièrement de Jimmy et de Harry. Les deux « chefs » avaient des prouesses remarquables à leur actif : ils avaient passé deux jours et deux nuits tout seuls dans le Pacifique, à explorer et sonder un vaste secteur sous-marin. Le second jour, le capitaine Yenkins avait dit :

— Nous ne les reverrons plus, Helen. Ils se sont enfuis. Si jamais ils ont trouvé l'âme sœur...

— C'est justement là une des grandes différences entre l'homme et le dauphin, Hugh, lui avait répondu Helen. Vous autres, les hommes, il vous suffit de voir une femme pour perdre la tête... Tandis que Harry et Jimmy reviendront, eux, vous verrez !

En effet, ils revinrent. Lorsque Helen et Clark eurent transcrit en clair les informations enregistrées par les appareils électroniques qu'ils portaient sur le cou, ils furent d'accord pour téléphoner immédiatement à l'amiral Crown. En langage chiffré, bien entendu, à cause de la présence relativement proche du Primorje.

— À environ cent milles des limites de la zone interdite sont ancrés des sous-marins soviétiques, annonça Clark d'une voix vibrante d'émotion. Jimmy et Harry ont enregistré les bruits qui en trahissent la présence. Il n'y a aucun doute là-dessus, Sir. Et ceci prouve une fois de plus que la surveillance exercée par les dauphins est beaucoup plus sûre et beaucoup plus précise que n'importe quel appareil électronique.

— À condition que leurs informations se révèlent justes, docteur Clark, grogna Crown.

— Vous vous en convaincrez vous-même demain, Sir.

— Où sont ancrés ces sous-marins ?

— Nous ne le savons pas encore exactement ; une seule chose est certaine : à cent milles maximum des limites de la zone interdite. Il nous reste encore à préciser l'endroit exact.

— Ah ah ! fit Crown, ravi de trouver une faille dans le roc de Clark.

— Que voulez-vous dire ? Vos services de sécurité et de renseignements n'ont même pas trouvé ce détail-là ! Tandis que nous, nous savons maintenant que des convives indésirables sont à la porte de chez nous.

— Où cela ?

— En direction sud-est.

— Ah ! Il n'y a vraiment qu'un terrien pour donner une réponse aussi stupide ! Le sud-est du Pacifique... Ce n'est guère plus qu'un sixième du globe !

— Nous allons envoyer de nouveau Harry et Jimmy avec un calculateur de position, répliqua sèchement Clark, car il n'avait nulle envie de discuter avec Crown. La semaine prochaine. D'ici là, la Navy

a tout son temps pour faire montre de ses capacités, Sir !

Ce soir-là donc, Finley et Clark dégustaient avec délice leur *Blue Lady* sur la terrasse du club des officiers.

— Dimanche prochain, c'est mon tour de partir en permission à Waikiki, déclara Clark. Je vais faire du surf pendant une semaine, jusqu'à m'en décrocher les vertèbres ! Et toi, James, comment ça s'est passé de ton côté ?

— Calme plat, répondit Finley sans se compromettre.

— Pas de drôlesse aux fesses provocantes ?

— Ah, vous autres, vous ne pensez qu'à ça, hein ?

— J'ai déjà fait deux séjours à Honolulu, en congé bien sûr. La première fois, j'ai parcouru l'île dans toute sa circonférence, puis en long, en large et en travers, depuis les chutes de Waimea jusqu'aux immenses champs d'ananas de Dole. La seconde fois, je n'ai rien vu d'autre que le bar de l'Imperial Hawaï et la chambre 645... Celle de Leslie Austin, une rousse qui avait cent deux centimètres de tour de poitrine... Des cheveux rouge feu sur ma peau noire... Si tu avais vu ça !

— Alors, tu en as bientôt terminé avec tes performances ? demanda Finley d'une voix aigre. Va donc à Waikiki pour jouer les taureaux noirs en rut ! Vous me donnez tous envie de vomir avec vos histoires de coucheries !

Il fit mine de se lever, mais Clark le retint par le bras.

— D'accord, j'arrête, James. Parlons plutôt affaires. Jimmy et Harry ont déniché des sous-marins soviétiques là-bas. Immobilisés par deux cents mètres de fond. Il ne nous manque plus que leur position exacte. Ce sera ton boulot à toi. Vous prenez de nouveau la mer lundi prochain. Je penserai à vous, même quand je m'étirerai entre des bras tendres.

— Et Helen ? Elle part aussi avec toi ? Il y a longtemps qu'elle a droit à des congés !

— Elle ne veut pas. En outre, de l'avis de Rawlings, il vaut mieux qu'elle ne sorte pas d'ici.

— Toujours la « spionnite » ? Finley exhiba un large sourire en voyant la mine grave de Clark. C'est devenu un vrai traumatisme chez vous, hein ?

— Cette île de Wake se trouve en plein dans le collimateur des Soviétiques, les sous-marins là-bas, le navire des transmissions... Je suis prêt à parier n'importe quoi qu'ils ont la liste complète de nos noms et qu'ils guettent la moindre faiblesse de notre part. Pense un peu à l'attaque dont a été victime mon camion. Les dauphins leur posent des énigmes... qu'ils n'ont sans doute pas réussi à résoudre. Clark jeta un coup d'œil pénétrant sur son camarade. James, qu'as-tu fait durant toute cette semaine de congé à Waikiki ?

— J'ai flâné et j'ai bu. Tout en rêvant d'Helen. Ça ne suffit pas ?

— Tu n'as pas fait de rencontre... apparemment due au hasard ?

— De rencontre apparemment due au hasard ? Non ! Le regard de Finley s'évada loin de Clark et du club des officiers et alla se perdre sur la lagune inondée du soleil couchant et d'une beauté à vous couper le souffle. Nuki-na-mu n'est pas une rencontre de hasard, se dit-il. Elle m'a été envoyée par le destin. Elle est *mon* destin... Mais ça ne te regarde pas, David Abraham. Et tout haut, il reprit : tu sais bien que je suis un ermite invétéré !

Le déchiffrement des appareils dans la salle des ordinateurs révéla en effet que Harry et Jimmy avaient localisé de vrais sous-marins. Les rumeurs enregistrées étaient claires ; on entendait même des bruits de marteau, attestant que l'on procédait quelque part à des réparations. Puis il y eut un cliquetis qui se prolongea pendant quelques secondes... Le cuisinier du « Charlie » avait fait un faux pas, et le plateau plein de vaisselle qu'il transportait était tombé par terre ; pas une pièce ne fut épargnée. Jakovlev avait poussé des hurlements : en cas de conflit grave, cela pouvait signifier la mort pour tout le sous-marin. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi, malgré ses interventions réitérées, à Moscou, on refusait obstinément d'équiper tous les sous-marins de vaisselle en plastique qui avaient au moins le mérite de ne pas faire de bruit. Même dans les mess des officiers !

L'amiral Crown se sentit soudain électrisé.

— Eh, les gars ! Ils vont nous tomber dessus ! s'écria-t-il en serrant les poings. Certes, ils se trouvent actuellement dans les eaux internationales, mais nous allons bien leur montrer que nous ne sommes pas des cons aveugles et sourds. Laissons-les mijoter un certain temps...

— Attendez qu'ils soient juste devant nous ! déclara Clark à haute voix, et toutes les têtes se tournèrent vers lui. S'ils sont ancrés là, à quelques milles de nous, ce n'est sûrement pas pour roupiller. Ils vont s'approcher. Ils ne se doutent pas que nous les avons dénichés. Et dès qu'ils seront ici, nous pourrons les anéantir de notre plein droit. Il regarda Crown d'un air pénétrant. Sir, ce serait une erreur de leur montrer déjà maintenant que nous les avons repérés ! Imitons donc les Russes pour une fois, prenons notre temps ! Attendons ! Et tout d'un coup, on fonce sur eux !

Ainsi en fut-il décidé, et le lundi suivant, deux nouvelles compagnies de dauphins furent envoyées dans le Pacifique avec mission de déterminer la position exacte de l'ennemi. Helen, Finley et Rawlings les accompagnèrent sur l'hôtel flottant.

Le dimanche, le docteur Clark s'envola à son tour avec quatre-vingt-un autres permissionnaires en Boeing pour Oahu, Pearl Harbor, Honolulu et Waikiki.

À l'hôtel Surfrider, situé en bordure de la plage, Nuki-na-mu avait pris possession de la chambre 376. Toulaïev, de son côté, avait retrouvé son camouflage de touriste inoffensif. Assis dans un coin du hall d'entrée, vêtu d'un pantalon à larges rayures et d'une chemise bariolée comme un bon Américain moyen, il lisait les « Honolulu News ».

Lorsque Clark pénétra dans l'hôtel et jeta au portier la clef de contact de sa voiture de location, Toulaïev se leva d'un mouvement nonchalant et s'enferma dans une des cabines téléphoniques.

— Il est arrivé ! dit-il à Nuki-na-mu. La taille d'un joueur de basket-ball. Et il marche comme toi... je veux dire, comme un renard.

Avant que Nuki-na-mu ait pu réagir, Toulaïev raccrocha.

Une fois dans sa chambre, Clark jeta son sac de voyage sur le lit et alla directement au téléphone. Il composa un numéro très long, et pendant qu'il attendait la communication, il ôta sa chemise et se massa tout le corps. Un corps d'ébène, brillant et musclé. Jusqu'à ce qu'enfin, son correspondant arrive à l'appareil.

— Tu prends ton temps ! dit Clark sur un ton de reproche. Grand-père à l'appareil.

— Tu as regardé l'heure, espèce de chef de tribu à la noix ! répliqua la voix. Ici, il est...

— La ferme ! Il y a du nouveau chez moi. Dans le hall de l'hôtel, un gars déguisé en Américain, chemise bariolée, pantalon à rayures et chewing-gum dans la bouche... Devine qui... Leonid Fedorovitch Toulaïev !

— Non !

— Bon, maintenant tu peux regarder l'heure. Est-ce que tu crois que je t'aurais appelé pour rien à une heure pareille !

— Toulaïev à Waikiki ! Il doit en recevoir, de la galette, de Moscou, pour pouvoir se payer des vacances comme celles-là ! Qu'est-ce que tu vas faire, Grand-Papa ?

— Je vais passer une semaine à m'amuser pour de bon ! répondit David Abraham.

Et il raccrocha.

TOUT se passa comme prévu. Nuki-na-mu juchée sur sa planche fit un plongeon juste au moment où Clark passait en trombe devant elle, fouetté par le vent. Elle poussa un cri aigu et disparut dans l'eau en agitant les bras d'un air désespéré. Clark aussitôt lâcha sa propre planche et plongea en direction de la jeune fille afin de la secourir. Et lorsqu'il l'eut rattrapée, elle perdit malencontreusement son soutien-gorge, de sorte que, sans le vouloir, les mains de Clark s'égarèrent sur de douces courbes.

Il fallut encore un certain temps pour qu'il réussisse à repêcher la planche de Nuki-na-mu, puis à la réinstaller d'aplomb. La partie supérieure du bikini voguait quelque part entre deux eaux, mais étant donné la perfection de la silhouette qui s'offrait à son regard, Clark n'en eut aucun regret. Il s'occupa ensuite de sa propre planche, et s'arrangea pour revenir au côté de cette femme merveilleuse et lui crier par-dessus le tumulte des vagues :

— Ce soir à neuf heures au bar ! Je n'ai pas l'intention de renoncer à la récompense à laquelle j'ai droit en ma qualité de sauveteur !

Nuki-na-mu éclata d'un rire clair, fit un grand geste du bras et s'éloigna sur sa frêle embarcation : Clark ignorait la signification de ce geste. Était-ce une approbation, ou un refus ? Une chose était certaine en tout cas, il avait rarement rencontré une femme aussi fascinante. Le mélange de chinois et de polynésien avait donné un produit d'une beauté exceptionnelle. Clark sentait encore au creux de ses mains les courbes gracieuses et fermes de ses seins.

À neuf heures du soir, elle arriva effectivement au bar. Vêtue d'une robe de soie moulée à l'extrême qui tombait sur elle comme une pluie de pétales. Spectacle à vous couper le souffle. Si Finley voyait cela, se dit Clark l'espace d'un éclair, il cesserait lui aussi de parler de ses dauphins.

Il baisa la main tendue de Nuki-na-mu et commanda du champagne pour célébrer dignement cette rencontre. Ravi quant à lui de constater que la couleur de sa peau ne semblait pas du tout gêner la jeune beauté. Elle paraissait ignorer les préjugés. Après tout, elle aussi était une femme « de couleur », pour adopter le jargon plein d'arrogance des Blancs.

Jusque-là, tout se passait donc exactement comme l'avait imaginé Toulaiév. Mais ensuite, Clark raconta qu'il était ingénieur à Memphis, ingénieur des Travaux publics, qu'il avait été envoyé à Honolulu par son entreprise pour y tracer une nouvelle route vers le mont Puu Kapu. Un travail énorme, expliqua-t-il, car il fallait enjamber un nombre incalculable de ravins, ce qui entraînait la construction de nombreux ponts. À lui revenait la tâche de faire tous les calculs préliminaires.

À première vue, il en avait certainement encore pour plus d'une année de travail à Oahu, mais son séjour pouvait également se prolonger, car il avait aussi dans ses cartons un projet concernant Pearl Harbor, au profit de l'armée américaine, un projet de construction dans le district de Fort Kamahameha, à proximité du terrain de golf de l'armée précisément... Mais cette affaire-là n'avait pas encore reçu son feu vert définitif.

Étant donné ce luxe d'explications, Nuki-na-mu commença par ramer dans le vide. Elle s'était attendue à diverses réactions, s'y était préparée du reste, comme il convenait à un agent de l'espionnage, mais jamais elle n'aurait imaginé que Clark paverait son entourage de mensonges. Or elle ne devait surtout pas lui laisser entrevoir qu'elle avait percé à jour son petit manège ; au contraire, il lui fallait, pour commencer, prendre pour argent comptant tout ce que Clark lui servait et faire comme si elle y croyait ferme.

— Vous voyez donc, reprit Clark plein d'entrain, que je resterai fidèle un bon moment à Honolulu. En revanche, vos vacances à vous ne s'éterniseront pas sans doute, Miss...

— Je m'appelle Nona Kaloa, dit-elle, ce qui n'était pas tout à fait faux, car Nona Kaloa était en effet un de ses nombreux « pseudonymes ». Mon père qui était chinois m'appelait aussi Li Yaou.

— Lequel préférez-vous ?

— Comme il vous plaira, Mister...

— Clark ! Et attendez la suite : David Abraham ! s'exclama-t-il avec un large sourire. Jusqu'à mes vingt-cinq ans, j'en ai beaucoup voulu à mon père de m'avoir affublé d'un nom pareil. Il faut vous dire qu'il occupait la fonction de sacristain dans notre paroisse à Memphis et qu'il chantait aussi dans la chorale... seconde basse... Il a passé sa vie à faire la quête au profit d'un village d'enfants et à rêver d'aller au ciel. D'où mon prénom, David Abraham, qui devait l'aider à réaliser son vœu.

— Est-il allé au ciel ?

— Certainement. Bien entendu, de là-haut, il ne lui est pas possible de nous donner de ses nouvelles, mais nous, dans la famille, nous en sommes convaincus. À sa mort, j'avais vingt-cinq ans, et c'est alors que je me suis rendu compte qu'il ne fallait plus lui en tenir

rigueur.

— Abraham... j'aime beaucoup ce prénom, je le trouve merveilleux, déclara Nuki-na-mu en lui décochant un de ces regards auquel Clark réussit à survivre uniquement parce qu'il se tenait au bar. Alors, comment allons-nous nous appeler ?

— Moi, je vous appellerai Nona.

— Et moi, Abi, d'accord ?

— De votre part, Nona, tous les noms seront empreints d'un charme irrésistible. Bon, et maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Quelque chose de complètement fou, Abi !

— Ah ! pour ça, je suis toujours d'accord ! Si nous montions à Chinatown, nous pourrions dîner à la « Maison aux Mille Parfums »...

— À cette heure-ci ?

— Bah, la nuit ne fait que commencer, Nona !

— À Chinatown, il faudra que vous m'appeliez Li Yaou !

— D'accord. Mais il est possible que dans l'intervalle, je vous aie baptisée d'un nouveau nom encore, un nom qui pourrait bien commencer par Darling...

Il était dès lors évident que Clark ne verrait pas les premières lueurs du jour dans sa chambre, la 392, mais dans la 376.

Ce fut un réveil comme il n'en avait jamais eu encore. Nona Kaloa abandonnée dans sa nudité triomphante à son côté, comme au paradis. Et Clark, lui aussi, eut l'impression de se trouver au paradis. S'il n'y avait pas eu son crâne lourd, sa bouche pâteuse et le sentiment déprimant que son cerveau était irrigué par une sorte de sirop...

Il se rappela qu'il s'était précipité dans les bras de Nona comme dans un volcan... Mais sa mémoire n'allait pas plus loin. Il faut absolument que j'arrête de boire tant, se dit-il. Ce maudit schnaps chinois, c'est un véritable poison ! Avoir près de soi la plus belle femme du monde et dormir, ivre mort ! C'est une honte !

La défaite de Nuki-na-mu n'en était pas moins totale. Lorsque le breuvage additionné de narcotique fit son effet et que Clark s'endormit dans ses bras, elle ne put glaner aucun renseignement susceptible de servir sa mission. Les poches du veston et du pantalon de Clark ne révélèrent pas le moindre secret, et son sac de voyage ne contenait que des bagages de vacances. Elle eut beau tout contrôler avec une extrême minutie, elle ne trouva rien d'intéressant à communiquer à Toulaiev.

Encore six jours et six nuits, se dit-elle en contemplant le corps noir et brillant de Clark. Plus nerveux que Finley, plus grand, plus sec... Mais Finley était plus musclé et plus fort. Encore six jours... Il devait bien y avoir un moyen de dompter Clark !

Elle prit une douche chaude, puis froide, et se recoucha près du grand Noir. Quelle vie de misère, se dit-elle. Toujours la même

chose... On devrait pouvoir leur trancher la gorge après, à tous ces hommes...

Les jours et les nuits s'écoulèrent, et Clark s'en tint résolument à la version de l'ingénieur des travaux publics originaire de Memphis, envoyé à Oahu pour y tracer une route de montagne. Malgré de véritables interrogatoires qui allèrent même jusqu'à friser la contradiction, elle n'arriva pas à obtenir autre chose de lui. Autrement dit, l'échec total.

Quant à lui, lorsqu'il reprit l'avion pour Wake, le dimanche soir, il avait la tête et le cœur pleins de souvenirs enchanteurs de Nona Kaloa. Il lui laissa une lettre dans laquelle il disait que des affaires urgentes nécessitaient sa présence à San Francisco, et qu'on l'avait rappelé dans la nuit.

« Dépose un petit mot à la réception, écrivait Clark, pour me dire où je pourrai te joindre. Je t'aime. Notre séparation n'est qu'une brève interruption, rien d'autre. J'espère bien trouver à mon retour une adresse, une photo de toi, un petit mot... »

Nuki-na-mu, alias Nona Kaloa, alla trouver Toulaïev avec cette lettre, au Hawaïan Regent. Il l'attendait, assis sur un banc, dans la cour intérieure fleurie de l'hôtel et oublia totalement ses manières de gentleman lorsque soudain elle apparut à ses yeux. Non seulement il ne se leva pas de son banc, mais il ne lui tendit même pas la main.

— Tenez ! dit-elle sèchement en lui présentant la lettre que Toulaïev saisit et enfouit dans la poche de son veston, sans même la lire.

— Décidément, je t'ai surestimée, dit-il d'un air mauvais.

Nuki-na-mu se contenta de rejeter la tête en arrière dans un geste de défi.

— Même au lit, il y a des limites, riposta-t-elle avec une grimace. D'ailleurs tout cela me donne la nausée. Rien qu'à y penser, j'ai envie de vomir.

— Tiens, tiens ! Comme ça, tout d'un coup ?

— Oh non ! Depuis toujours ! souffla-t-elle comme une chatte en fureur.

— Notre travail ne tient compte ni des scrupules, ni de la conscience, pas davantage de la nausée et des sentiments, répliqua Toulaïev avec un calme plein de menace. Tu n'avais à investir que ton corps dans nos affaires communes, et nous avons accepté le marché ! Alors, qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires ?

— Je me retire. J'en ai assez de ce boulot !

— Seule la mort permet de rompre le contrat avec nous !

Elle fixa Toulaïev droit dans les yeux et recula d'un pas.

— Est-ce une menace ?

— Mais non, voyons, répondit Toulaïev avec douceur. Tout au

plus un tuyau pour t'aider à survivre.

— Je ne veux plus jouer ce jeu.

— Supposons que nous acceptions ta démission... De quoi vivras-tu ?

— Oh ! Il y a mille manières de manger à sa faim !

— Tu pourrais devenir une putain de luxe...

— Par exemple !

— Quelle différence entre une putain de luxe et ce que tu fais maintenant ? Que tu sois payée au forfait par mon intermédiaire, ou que tu touches ton salaire tous les soirs de chacun de tes clients occasionnels... Où est la différence ?

Toulaïev se cala contre le dossier du banc et leva les yeux vers le ciel étoilé. Les autres filles qui travaillaient pour lui à Honolulu et s'étaient occupées des permissionnaires de Wake lui avaient appris que les énormes blocs de béton révélés par les photos prises par satellites étaient de modernes abris fortifiés qu'on pouvait immerger. Ce qui permettait aux Américains d'édifier partout des stations invisibles et à leurs sous-marins d'opérer sur de vastes secteurs sans rencontrer de problèmes de ravitaillement et de réparations. Il s'agissait pour ainsi dire d'îlots submersibles... Ces informations précieuses avaient été transmises à Moscou qui, en retour, n'avait pas ménagé ses éloges à Toulaïev pour ce succès d'envergure. La centrale du KGB avait même laissé entendre que l'on proposait de le nommer lieutenant-colonel.

Mais il restait encore de nombreux points à éclaircir.

— Le docteur Finley revient ici dans quelques semaines, je suppose, reprit-il à l'adresse de l'agent Nuki-na-mu.

— Oui, dans sept semaines sans doute, répondit la jeune fille à contrecœur.

— La seconde fois, il se montrera sûrement plus malléable. Tous les hommes que tu as serrés dans tes bras sont comme empoisonnés. Tout comme les autres, pendant ces deux mois d'absence, Finley aura eu le temps d'être rongé par le poison inoculé par ton corps. Et quand il reviendra, il répondra à toutes les questions, et nous apprendra tout ce que nous voulons savoir. Attendons jusque-là, Nuki. Il te faut une grande victoire maintenant pour pouvoir monter au grade supérieur...

Au bout de six semaines d'attente et de patience, Jakovlev estima le moment venu de tenter une nouvelle sortie de ses « brochets » soviétiques.

L'amiral Prassolov lui avait annoncé que les Américains étaient en train, disait-on, de monter sur l'île de Wake des bunkers submersibles de conception toute nouvelle pour abriter les sous-marins. On les soupçonnait également de vouloir expérimenter ces stations sous-

marines dans la zone interdite qui entourait Wake.

— Si elles sont équipées d'appareils d'écoute électroniques, déclara Prassolov par voie de radio, ces bunkers pourraient nous donner bien du fil à retordre. Nous ne savons pas encore comment on peut les ravitailler, c'est probablement ce qu'ils veulent expérimenter là-bas maintenant. Il faut absolument que vous participiez à ces essais, Ivan Victorovitch.

— Je vais m'en occuper, Camarade Amiral, répondit Jakovlev avec son flegme habituel.

Au cours de la nuit qui suivit cette conversation, les trois sous-marins soviétiques firent surface pour la première fois ; on rechargea les batteries, on aéra les carcasses d'acier. Les équipages furent même autorisés à se remplir les poumons d'air frais pendant quelques heures, et Jakovlev réunit tous les officiers dans son maxi-sous-marin Delta II pour une ultime conférence au sommet.

— Il est inutile, dit-il, de nous en tenir à des observations à distance. Ça ne sert à rien. Ce qu'il nous faut, c'est une base sur les lieux mêmes, autrement dit sur l'île. Voici votre heure, Constantin Petrovitch Loginov.

Le lieutenant Loginov avait reçu une formation spéciale à Leningrad pour cette mission. Se voyant ainsi interpellé, il se redressa sur son siège, comme s'il voulait se mettre au garde-à-vous tout en restant assis. Il avait des cheveux blonds, un visage d'adolescent et parlait un anglais américain. Quand il prétendait avoir vu le jour à Hutchinson, dans le Minnesota, on le croyait sans peine. Il possédait également une combinaison de combat de la marine américaine et des papiers tout à fait en règle attestant sa qualité de soldat américain.

— Nous allons vous déposer avec un « brochet » le plus près possible de l'île. Étudiez à fond la carte, Constantin Petrovitch. Jakovlev lui tendit une carte spéciale de l'île de Wake qui avait été tracée par les services de reconnaissance aérienne de Moscou. Vous voyez qu'elle n'est pas si petite qu'on le dit. Elle comprend quatre parties, nichées entre des récifs de coraux. En revanche, il n'existe qu'une voie d'accès, entre l'île de Wake proprement dite et l'île de Wilkes. C'est le seul passage qui permette de pénétrer dans la vaste lagune. De l'autre côté de la lagune se trouve Peal Island, protégée de l'océan par un large récif. Le Toki Point, lui, est tout à fait isolé et vide. Une palmeraie, une plage, des buissons enchevêtrés c'est tout. Ce serait le meilleur endroit pour aborder l'île, lieutenant Loginov. Jakovlev releva les yeux de la carte. Il faudra que vous traversiez le récif.

— Ce sera possible, Camarade Commandant, répliqua Loginov sans la moindre hésitation.

— Les Américains se sentent en parfaite sécurité sur leur île, reprit

Jakovlev en esquissant un sourire moqueur. Comme tout ce qui atterrit sur Wake, par air ou par mer, subit un contrôle sévère à l'arrivée, tout ce qui *est* sur Wake, qui a réussi à passer ces contrôles, circule ensuite librement. Autrement dit, si vous êtes sur l'île, vous êtes considéré comme okay. C'est la raison pour laquelle vous n'aurez aucun mal à vous implanter là-bas, Constantin Petrovitch. Car vous comprenez bien qu'on ne peut pas connaître tout le monde. Il y a la marine, les forces aériennes, les *leathernecks*, ainsi que la foule des techniciens, des ingénieurs et des savants... Au milieu de tout ce monde, vous ne risquez rien, vous passerez totalement inaperçu. Jakovlev regarda sa montre. Dans quatre heures, nous mettrons le cap sur Wake. À vos postes, Camarades !

À la pointe du jour, les trois sous-marins soviétiques repartirent en plongée et gagnèrent les profondeurs, où ils se séparèrent. Jakovlev et son énorme Delta II demeurèrent au milieu, tandis que le lieutenant Loginov et neuf autres jeunes officiers appareillaient leurs « brochets » dans les entrailles du « Charlie ». À une certaine distance de là, pas trop loin cependant, le « Victor » évolua autour de ses collègues avec pour seule mission d'assurer leur protection et leur sécurité. Tous ses lance-torpilles étaient prêts à entrer en action et chargés de ces nouvelles torpilles autoguidées, encore inconnues à l'Ouest.

Ainsi parée, la flottille avança furtivement en direction de Wake, et au bout de deux heures, elle atteignit les limites de la zone interdite. Les sonars enregistrèrent la présence des bâtiments américains de surveillance : deux destroyers, deux frégates et trois vedettes rapides qui croisaient à cet endroit, en plein Pacifique.

Mais le capitaine Yenkins aussi était là, et avec lui le docteur Finley, Ted Farrow et deux autres zoologues. Trois compagnies de dauphins nageaient dans l'océan, très éloignées les unes des autres, sous le commandement de Harry, Ronny et Bobby. Le grand navire abritant l'aquarium oscillait sur place, tous moteurs éteints, retenu par une lourde ancre flottante.

Dans la salle qui leur était réservée, les ordinateurs enregistraient et déchiffraient les signaux émis par les dauphins. Pour l'instant, on ne signalait partout que « le grand calme ». Les courbes d'impulsions électroniques affichaient la régularité et la monotonie d'un cardiogramme sans problème.

Tout cela changea en début de matinée. Les membres de la compagnie de Harry décelèrent un « objet » de grande taille. Puis Harry lui-même donna les mesures exactes : il en fit le tour à la nage, comme on le lui avait enseigné depuis si longtemps, très près de la carcasse d'acier, afin d'en communiquer les mesures avec précision. Là-haut, sur l'écran de l'ordinateur, commença à se dessiner la silhouette ramassée d'un sous-marin.

— Merde ! Un Charlie ! s'écria l'officier préposé à l'ordinateur, les yeux rivés sur l'image tremblotante. Si nous arrivons à le faire sauter, celui-là, nous sommes tous bons pour une sacrée promotion !

L'appel fut transmis aux bâtiments de surveillance, ainsi qu'à l'amiral Crown qui, à cette heure-là, se trouvait encore au lit.

— Les voilà qui arrivent !

Tous ceux qui étaient disponibles se rassemblèrent dans la salle des ordinateurs.

La précision avec laquelle les dauphins travaillaient tenait du prodige. C'était un vrai plaisir que de les suivre. À plus de deux cents mètres de profondeur, ils tournaient autour du sous-marin qui ne se doutait de rien, alors que lui-même se glissait furtivement dans les eaux sans faire de bruit. Ou plutôt *presque* sans faire de bruit, car la moindre vibration de cette énorme carcasse d'acier, le bruissement de l'eau dans les ouvertures entre les couches de revêtement, le murmure du moteur, tout cela faisait aux dauphins l'effet d'un tonnerre grondant. De même les appareils ultra-sensibles qu'ils portaient autour du cou enregistreraient toutes ces rumeurs et les transmettaient à l'hôtel flottant, à la surface de l'océan.

— Laissons-les approcher ! ordonna l'amiral Crown par voie de radio. Faisons comme si nous ne nous doutions de rien !

L'ordre de ne pas réagir et de se contenter de boucler le chemin de retour fut diffusé dans tous les bâtiments de la flotte de surveillance. Devant l'entrée de la lagune, trois sous-marins de la Navy étaient prêts à intervenir et à intercepter les Soviétiques. Sur la piste de la base aérienne, dix hélicoptères de combat en état d'alerte équipés de fusées air-eau, n'attendaient aussi qu'un signe pour passer à l'attaque.

— Il a du cran, le gars, dit l'amiral Crown à ses officiers, dans la salle de commande. Personne ne viendra plus le secourir à l'intérieur de la zone interdite, même si, à l'extérieur, se tenait rassemblée toute la flotte russe de l'Extrême-Orient. Allons, mon petit, entre... Mais entre donc !

Le Charlie se sentait en parfaite sécurité ; il se fiait à son sonar et à son radar qui se contentaient d'annoncer la présence de bancs de poissons... En réalité, il s'agissait déjà des compagnies de Harry et de Ronny ; sans se douter de quoi que ce soit, le Charlie poursuivait sa course furtive en direction de l'île de Wake ; il décrivit une large courbe et s'engagea vers le grand récif et Toki Point. Les officiers américains, qui suivaient ses évolutions d'un air attentif sur le petit écran, échangèrent un coup d'œil sidéré.

— Mais... Que vient-il faire là ? demanda aussi l'amiral Crown furieux.

En effet ils s'étaient tous imaginé que le Charlie mettait le cap sur

Wilkes Island afin d'explorer le fond de la lagune et le chenal.

— Est-ce qu'ils ont l'intention de ramasser des coraux ? Il n'y a strictement rien à Toki Point !

La compagnie de Ronny se détacha et reprit le chemin du retour. Seul Harry et ses sept dauphins continuèrent à tourner à la nage autour du sous-marin soviétique ; ils traçaient ainsi pour les observateurs figés devant l'écran de l'ordinateur le chemin parcouru par le bâtiment ennemi.

Brusquement le sous-marin stoppa ses machines, et sur les écrans, les aiguilles électroniques entamèrent une course endiablée. Cela correspondait aux ultimes préparatifs de sortie des trois « brochets ». Dans le troisième, le lieutenant Loginov était prêt à entrer en action, vêtu de sa combinaison de marin américain.

— Que se passe-t-il donc maintenant ? demanda Crown d'un air inquiet. S'ils se sont arrêtés là, ce n'est pas pour rien. Ce serait le moment d'engager la conversation avec les dauphins...

— C'est ce que font justement Finley et Harry. Encore un peu de patience, Sir.

Sur l'île, dans la salle de commande, le docteur Rawlings tenait compagnie à Crown ; lui aussi, il attendait les messages de Finley. Un peu plus tard, de nouveaux signes apparurent sur l'écran de l'ordinateur.

— Ah ! Nous y voilà ! s'écria Rawlings en indiquant du doigt quelques vagues images tremblotantes.

— Le gros requin qui met bas ses petits... Bravo, Harry ! Voilà maintenant trois mini-sous-marins qui prennent la direction du récif de corail.

— Les Russes sont tombés sur la tête ! s'écria à son tour Crown éberlué. Cette partie de l'île est pour ainsi dire fortifiée... Elle est aussi sûre que si elle se trouvait sur la lune !

L'ordre suivant était destiné au colonel Thomas Hall. Il était prêt à intervenir, lui aussi, avec son bataillon spécial SII-A, un des bataillons d'élite de l'infanterie de marine, quelques jeeps et le petit lance-roquettes facile à manœuvrer.

— Ils sont fous ! s'exclama à son tour le colonel Hall en entendant Crown diffuser ses ordres. À Toki Point ? En provenance du large ? Allons donc, il y a quelque chose qui cloche là-dedans...

Et le bataillon d'élite démarra en trombe.

Sur les écrans des ordinateurs, on vit les dauphins se séparer de nouveau. Quatre d'entre eux continuèrent à tourner en rond autour du sous-marin à l'arrêt, et les trois autres se mêlèrent aux mini-sous-marins. Et brusquement, on vit Harry poursuivre sa route tout seul en émettant des signaux d'alarme.

À ce moment-là précisément, le lieutenant Loginov sortit de son

repaire et se dirigea à la nage vers les flots écumants du récif ; ses palmes heureusement lui permettaient de forcer le courant.

Mais l'image rendue par l'ordinateur n'était pas aussi nette ; on y voyait Harry suivre quelque chose à la nage, un objet indéfinissable qui paraissait extrêmement petit.

— Comment est-ce possible ? dit Rawlings d'une voix contenue dans la salle de contrôle. On croirait presque qu'un homme est en train d'essayer de gagner l'île à la nage...

Au même moment, une voix pleine d'excitation s'éleva dans le haut-parleur relié au micro de Finley.

— Harry annonce qu'il poursuit un nageur ! Attention, attention ! Vous m'avez bien entendu ? Un nageur essaie de forcer la barrière de corail pour rejoindre l'île !

— Eh oui, vous ne vous trompez pas, dit l'amiral Crown à Rawlings, après avoir aspiré une longue bouffée d'air. Il ne manque pas de cran, le mec. Il saisit l'appareil radio et s'adressa encore au colonel Hall. Tom, il y a un type qui va débarquer sur l'île à Toki Point. Eh oui, parfaitement ! Laisse-le faire surtout ! Laisse-le grimper à son aise. J'aimerais bien lui parler, à ce Russe !

— D'accord, Sir ! Le colonel Hall jeta sans doute il un coup d'œil sur sa montre, car il ajouta : est-ce que nous arriverons à temps ?

— Combien de temps vous faut-il pour arriver jusque-là ?

— Vingt minutes au moins.

— Appuyez sur le champignon, les gars !

— Ce n'est pas cela qui améliorera l'état de la route, Sir !

— L'homme mettra sûrement au moins vingt minutes lui aussi pour traverser la barrière de corail, intervint Rawlings. Bon... Allons, que se passe-t-il maintenant ?

— Eh ! Qu'est-ce qu'il y a ? tonna Crown hors de lui.

— Harry... Regardez-le... Harry...

— Qu'est-ce qui lui arrive, à Harry, bon Dieu ? Je ne vois que des points brillants qui dansent sur l'écran, hurla l'amiral.

— Eh, justement ! Il y a quelque chose qui cloche du côté de Harry !

Du navire, la voix de Finley leur parvint de nouveau par le haut-parleur.

— Contact interrompu avec Harry. Il semblerait que ses appareils se soient détachés de son cou.

— Merde ! s'écria Crown en essuyant d'un geste rageur la sueur qui lui inondait le visage. C'est exactement comme pour une course de chevaux : il faut justement que le premier ait envie de pisser à quelques mètres du but ! Alors, Finley, que se passe-t-il avec Harry ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Sir, répondit Finley d'une voix que l'on entendait trembler dans le micro. Pas encore du moins...

En fait, Harry n'avait pas perdu ses appareils. La réalité était beaucoup plus grave.

Avec la conscience professionnelle, si l'on peut dire, dont il avait toujours fait preuve au cours des séances d'entraînement, le dauphin continua à nager autour du lieutenant Loginov, après que celui-ci eut quitté le « brochet ». Son intelligence, son expérience et sa sympathie pour les hommes lui avaient sans doute soufflé que le malheureux n'arriverait jamais à forcer le ressac et à aborder sur le récif. Autrement dit, l'homme court à sa perte. Il faut absolument le retenir, il faut le sauver ! Pour Harry, cet homme n'était pas un ennemi, mais un objectif qu'il était chargé d'observer et qui allait se jeter dans un traquenard sans s'en rendre compte. Son cerveau de cétaqué lui souffla donc d'empêcher l'homme de poursuivre son chemin et de le secourir.

Il passa en trombe près de Loginov, obliqua et lui barra le passage en se mettant en travers, en levant la tête et en poussant des cris perçants.

Mais Loginov interpréta les choses d'une façon totalement différente. Il ne vit qu'un énorme poisson qui l'empêchait d'avancer, et qui faisait même demi-tour pour se précipiter sur lui. Le rostre armé des deux cents petites dents de Harry siffla en passant près de lui comme une torpille.

Ce fut le dernier assaut de Harry, sa dernière tentative désespérée. Avant que l'homme ne soit lancé contre les coraux, il voulut nager sous lui pour le porter sur son dos et le tirer ainsi du mauvais pas.

Mais le lieutenant Loginov, de son côté, réagit comme on le lui avait enseigné à l'école de la marine, sur les bords de la mer Noire. Il tira de sa ceinture son harpon à air comprimé qui ressemblait à un fusil mitrailleur, et lorsque Harry fit mine de nager au-dessous de lui, il lâcha la détente. La flèche d'acier munie d'un crochet de retour frappa Harry à la base de la nuque, et le tua sur le coup. Il eut encore quatre soubresauts violents, et la dernière secousse l'envoya bondir au-dessus de l'eau, sous l'effet d'une ultime contraction musculaire ; puis il retomba dans les vagues avec un bruit mat et se laissa balloter par le ressac.

Quant à Loginov, il poursuivit son chemin à la nage. Les cartes spéciales du récif tracées par les services de reconnaissance aériennes de Moscou étaient excellentes ; il y avait un seul passage, extrêmement étroit, praticable par un poisson ou par un homme spécialement entraîné. Malgré tout, il fallut plus de vingt minutes au lieutenant Loginov pour franchir ce barrage et parvenir enfin dans les eaux calmes et sûres de la lagune. Une fois là, il demeura immobile pendant plusieurs minutes afin de reprendre son souffle et de rassembler ses forces.

« Pendant ce temps, le bataillon d'élite du colonel Hall s'était

caché dans la palmeraie et observait les faits et gestes du nageur solitaire.

— Personne n'y croyait, murmura Hall au sergent-chef allongé près de lui sur le ventre. Et une fois de plus, on s'est trompé : tout est possible. On peut tout braver ! Il faudra que le gars m'explique comment il s'y est pris !

Au bout de quelques minutes, Loginov se sentit de nouveau prêt à affronter la suite des périls. Il traversa la lagune à la nage en un temps record, et ne se redressa que lorsqu'il eut pied ; l'eau lui venait alors à la poitrine ; à pas tranquilles, sûr de lui, il émergea lentement, sans se soucier des regards indiscrets braqués sur lui.

— Tu parles d'un culot ! murmura encore Hall en grinçant des dents. Il porte une de nos combinaisons... Allez, petit, approche... Approche... Attends un peu... Encore dix pas et tu nous appartiens...

Le lieutenant Loginov se dressa sur l'île de Wake et s'empressa de se débarrasser de ses palmes et de son casque de caoutchouc. Ses cheveux blonds brillèrent dans le soleil matinal.

Le colonel Hall lança le coup de sifflet de rassemblement. Les fantassins de la marine surgirent de derrière les arbres et les buissons, et le sergent-chef hurla d'une voix de stentor :

— Haut les mains !

Loginov eut l'air complètement ahuri ; il demeura figé sur place pendant quelques secondes, incapable de saisir le sens de cette scène absurde. Comment arriver à comprendre en effet que l'on connaissait l'endroit et l'heure exacts de son débarquement sur l'île de Wake ? Comment avaient-ils appris son arrivée d'ailleurs ? De toute façon, il ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait : il lui était impossible de retraverser la lagune et le récif...

Le colonel Hall s'avança vers lui à pas lents, entouré de quatre hommes armés, le fusil mitrailleur pointé sur l'ennemi. Loginov esquissa un sourire, mit la main à la ceinture pour prendre son « ravitaillement de détresse », comme disait Jakovlev : une petite gélule transparente qu'il s'empressa de mettre en bouche.

En trois bonds, Hall le rejoignit ; il l'attira contre lui et, de ses deux mains, le força à desserrer les mâchoires... Mais il était déjà trop tard. Une odeur d'amandes amères lui sauta au nez. Entre ses bras, le lieutenant eut encore trois petites secousses, mais sa langue était déjà bleue et il avait le regard vitreux.

— Merde alors ! s'écria Hall en se redressant. Qui aurait pu penser qu'ils se baladent avec du cyanure de potassium dans la poche ? Si au moins on l'avait visé aux bras... ! Mon Dieu, que va dire Crown maintenant ?

Il sursauta à son tour. Des bruits d'explosion leur parvenaient du large. Les hélicoptères de chasse se dressèrent soudain dans le ciel et

s'éloignèrent à vive allure comme d'énormes bourdons. L'amiral Crown venait de lancer l'ordre aux appareils de chasse d'intervenir à leur tour, lorsque les ordinateurs annoncèrent que les sous-marins faisaient marche arrière, ainsi que les « brochets », et que le grand navire fonçait vers les limites de la zone interdite...

— Allez, tout le monde dessus ! avait hurlé Crown. Si jamais les Russes s'en tirent, nous sommes bons pour la retraite anticipée !

Avec ses trente-trois nœuds, le Charlie, l'énorme sous-marin soviétique, réussit à sortir du secteur dangereux, à près de trois cents mètres de profondeur, ce qui représentait sa limite extrême de tolérance à la pression, et échappa ainsi à la première salve de grenades sous-marines. Les bâtiments de surveillance se déployèrent en étoile pour foncer à leur tour vers lui, mais avant même qu'ils aient pu l'attaquer en position concentrée, le sous-marin avait quitté la zone interdite. À présent, une attaque dans les eaux internationales aurait pu déclencher un grave conflit. Le commandant de la petite flotte demanda à parler à Crown.

— Il est passé, Sir... Que faut-il faire ?

— Ne le lâchez pas ! hurla Crown hors de lui, le visage écarlate. Surtout ne le lâchez pas ! Est-ce qu'un chat abandonne la partie quand la souris court se réfugier dans la pièce voisine ?

Puis il finit par annuler cet ordre dément d'un geste fataliste du bras.

Les hélicoptères prêts à lâcher leurs fusées air-eau sillonnèrent l'espace aérien extérieur à la zone interdite et enregistrèrent les positions relevées par les radars. Mais il était trop tard, on ne pouvait plus échapper à la réalité : les Soviétiques étaient à l'abri dans le Pacifique ouvert au monde entier. Ils auraient même pu se payer le luxe et l'audace de reparaitre en surface et de hisser leur pavillon détesté... On n'aurait eu que le droit de prendre quelques photos, non sans grincer des dents.

— Qui assume la responsabilité de cet échec, Sir ? demanda le commandant de la flotte d'un air flegmatique.

Mais l'amiral Crown s'abstint de répondre. Les dauphins, plus rapides que n'importe quel sous-marin, tournaient autour du Charlie, ce qui mettait encore davantage l'accent sur l'impuissance des Américains.

— Je suis bon pour la panade, murmura Crown d'une voix enrouée. Nous sommes tous bons pour la panade !

— En cas de conflit grave, Ronny ferait sauter le sous-marin maintenant. Le docteur Rawlings ne quittait pas des yeux l'écran de l'ordinateur qui transcrivait les signaux des dauphins. Trois membres au moins de chaque compagnie seraient équipés de mines magnétiques que l'on pourrait leur fixer maintenant. Nous avons

repoussé glorieusement cette attaque soviétique, Sir.

— Ah ! Pauvre civil minable ! Vous osez dire « glorieusement » ? gémit Crown.

— Nous ne sommes pas en guerre, que je sache !

— Pas officiellement...

— Espérons que nous n'y serons plus jamais ! Le docteur Rawlings appuya sur le bouton de contact avec l'hôtel flottant. Bravo, James ! Vous avez fait là un travail remarquable ! Vos gars sont vraiment super ! Je vous félicite !

— Merci, Steve. La voix de Finley avait un accent de désespoir. Harry est mort...

Rawlings sursauta. Et Crown lui-même retint son souffle. Les images brouillées du monitor... probablement les derniers signes de vie de Harry...

— Revenez tout de suite ! lança Rawlings d'une voix rauque.

— Oui, d'accord. Mais auparavant, nous allons hisser le cadavre de Harry à bord. Nous partons pour Toki Point immédiatement.

Cinq heures plus tard, ils avaient enfin réussi à sortir Harry du violent ressac du récif, au prix de difficultés énormes. Le harpon d'acier était resté fixé dans son corps.

Lorsqu'on le ramena sur le pont, dans le filet, le docteur Finley détourna la tête, et il alla se cacher dans un coin pour pleurer. Aucun des hommes n'osait regarder dans sa direction, pour ne pas éclater en sanglots à son tour. Ce grand gaillard adossé à une cloison et dont les joues étaient inondées de larmes brûlantes...

Même Helen n'osa pas le secourir. Ces minutes-là étaient de celles où un homme veut être seul, et où les mots sont inutiles. Lorsque le cadavre de Harry fut hissé de la vedette dans le grand paquebot, elle resta immobile, adossée au bastingage. Tout l'équipage, avec à sa tête le capitaine Yenkins, se mit au garde-à-vous.

Et lorsque l'hôtel flottant accosta sur la rive de l'île, Finley eut la surprise d'assister à une scène qu'il n'aurait jamais osé espérer : l'amiral Crown avec son état-major et tous les officiers attendaient sur le débarcadère, une compagnie d'honneur de la Marine au garde-à-vous, le drapeau étoilé des États-Unis porté par un marin, était baissé, en berne, et la fanfare militaire entonna l'hymne national américain. Six matelots portèrent le corps du dauphin à terre, et Crown s'approcha de lui, fixa d'un œil égaré le harpon qui se dressait vers le ciel et fit le salut militaire, les lèvres serrées.

— Tu vois, il a quand même du cœur, murmura Rawlings à l'adresse de Clark, son voisin. Qui aurait pu le penser ? Il semblerait que la mort de Harry le touche vraiment...

Le lendemain matin, le destroyer P 67 ramena Harry sur la mer. Comme il sied à un vieux « Sea-Lord », on l'avait enveloppé dans une

voile et lesté de plomb. Le paquebot s'arrêta juste à la limite de la zone interdite, les machines se turent, plus rien ne bougea pendant quelques secondes.

Sur le pont, les matelots étaient rangés comme pour une parade militaire. Une formation spéciale se préparait à lancer une salve d'honneur en guise d'adieu. L'amiral Crown s'approcha du cadavre, la poitrine constellée de toutes les décorations qu'il avait glanées au cours de quarante ans de service dans la Navy.

— Nous vivons une heure unique dans l'histoire de notre marine, déclara-t-il d'une voix forte. Nous disons adieu à un camarade vaillant qui a donné sa vie pour protéger notre sécurité. Il ne nous ressemble pas, sans doute, et nombreux seront ceux qui diront : ce n'était qu'un animal ! Nous savons, nous, qu'il était beaucoup plus qu'un animal ordinaire. Nous savons, nous, qu'il était pour nous comme un frère. Notre frère d'eau. Un élément de notre univers. Notre ami qui a donné sa vie pour nous. Harry, nous te disons adieu et te rendons à l'élément qui constitue ta patrie et que tu as tant aimé. Adieu, Sergent Harry ! Et comme tu es aussi une créature de Dieu, nous te disons encore : que Dieu soit avec toi. Et merci !

Puis l'amiral Crown baissa la tête et recula d'un pas.

Les hommes de la formation spéciale levèrent leur fusil et tirèrent. La fanfare du paquebot joua une ancienne marche de la marine. Et Harry glissa dans le Pacifique, décoré de la médaille du mérite de la Navy, aux accents mélangés de la musique et du tir à blanc. Il s'enfonça rapidement dans les profondeurs. La main au képi, l'amiral Crown demeura au garde-à-vous jusqu'à ce que le cadavre enveloppé dans la voile eût totalement disparu dans les eaux. Puis, d'un mouvement saccadé, il fit demi-tour sur place et s'éloigna. Il voulait se réfugier dans une cabine, sous le pont. En passant devant le docteur Rawlings, il s'arrêta un instant.

— Et maintenant, vous me prenez pour un fou, n'est-ce pas, Steve ? dit-il.

— Non, répondit Rawlings ému. Je suis obligé de me retenir pour ne pas vous serrer dans mes bras...

— Retenez-vous surtout ! Car je pourrais mordre sinon ! grogna l'amiral en s'éloignant.

Du paquebot même, Crown demanda la communication radio avec l'amiral Bouwie.

— Qu'y a-t-il, William ? s'exclama la vieille tête de mule de la marine. Est-ce que ton nouvel uniforme te va bien ?

— J'ai une déclaration officielle à faire, Josuah, répondit Crown d'une voix rauque.

Bouwie retint son souffle, les nerfs tendus. Quand Crown ne réagissait pas comme une soupe au lait à une petite remarque ironique

comme celle-là, il devait y avoir quelque chose de grave.

— Pour la première fois dans l'histoire de la Navy, j'ai accordé le grade de sergent à un dauphin et je lui ai donné la médaille du mérite. J'enverrai dans les jours qui viennent la demande de promotion avec les motifs afin d'obtenir selon l'usage l'autorisation et la signature... Bon, et maintenant, tu peux penser ce que tu veux.

— Lequel est-ce ? demanda Bouwie.

— Harry.

— Un gars sensationnel... Bouwie connaissait chacun des dauphins personnellement. Qu'a-t-il fait ?

— Il est tombé au champ d'honneur pour nous. Harponné par un espion soviétique qui se préparait à aborder sur l'île de Wake. Harry a repéré et localisé le mini-sous-marin qui l'a débarqué, ainsi que lui-même, et il l'a poursuivi.

Bouwie garda quelques instants de silence. Puis il reprit d'une voix rauque :

— William, je suis tout à fait de ton côté. Harry sera enregistré sur la liste des membres de la Navy morts pour la patrie avec le grade de sergent et la médaille du mérite, je te le promets. L'avez-vous enterré avec tous les honneurs dus à sa valeur au moins ?

— Oui, nous l'avons rendu à son élément d'origine... l'océan, comme il se devait. Avec tous les honneurs militaires...

— Quelle a été la réaction d'Helen ?

— Très bonne. Étonnamment pondérée. Cette fille, c'est vraiment un roc. En revanche, Finley s'est effondré ; il a perdu tout contrôle sur lui-même. De ma vie, je n'ai encore jamais vu un homme pleurer comme il l'a fait.

— Et le Russe, que devient-il ? demanda encore Bouwie.

— Lorsqu'il a aperçu le colonel Hall et qu'il s'est vu perdu, il a croqué une capsule de cyanure. Nous ne savons pas qui il est, d'où il vient et en quoi consistait sa mission. En outre, les sous-marins soviétiques ont filé à une telle allure qu'ils se sont retrouvés dans les eaux internationales avant que nous n'ayons pu nous en saisir. De toute façon, cette première attaque des Soviétiques est pour nous un enseignement précieux ; on peut se fier entièrement aux dauphins. Leur système d'avertissement est supérieur à tous les appareils électroniques, et leur flair inégalable. C'est un succès complet pour le docteur Rawlings, Josuah.

— Voilà quelque chose qui va susciter à Washington des réactions mitigées. L'amiral Bouwie se mit à rire en chevrotant légèrement. Ils auront bien du mal là-bas à s'habituer au fait que, à côté de l'homme, il existe sur la planète un autre être doué d'intelligence. Je parle en connaissance de cause, car je ne m'y suis pas fait très facilement. Quant à toi, inutile d'en parler...

— Ce qu'il faut, je crois, c'est cesser une fois pour toutes de s'étonner de quoi que ce soit, grommela Crown. Et tout accepter, même l'inexplicable.

Dans le mess des officiers du Delta II, le capitaine de corvette Jakovlev faisait face à ses hommes sous le portrait de Lénine.

— Notre camarade Constantin Petrovitch Loginov ne reviendra plus, dit-il d'une voix dure. Il a sacrifié sa vie à la mère-patrie. Il fut un héros et un exemple pour nous tous. Puis il éleva le ton de sa voix. Camarades ! Loginov nous a été enlevé par les Américains. Loin de moi l'idée de considérer cet homme comme une victime inutile ! Notre combat contre l'impérialisme se poursuit, notre objectif est de montrer à tous la supériorité de l'Union Soviétique. Nous devons rassembler tous nos efforts pour découvrir le secret de l'île de Wake, et rien ne nous paraîtra trop difficile, tant que nous n'y serons pas parvenus. Nous sommes les loups de la mer. Par son sacrifice, Loginov nous intime de nous serrer les coudes pour agir ensemble. En avant !

Les officiers claquèrent des talons. Personne ne pouvait rester insensible au discours de Jakovlev. Il faut dire aussi qu'il sortait de la meilleure école de l'Union Soviétique, l'administration centrale du KGB. C'est là que l'officier de marine Jakovlev avait appris que rien ne pouvait retenir le bolchevisme.

Ce jour-là, par deux cent quarante mètres de fond, on suspendit solennellement la photo du lieutenant Loginov dans le mess des officiers du Delta II et on l'orna d'un pavillon miniature de la marine soviétique. Mais on avait beau rendre les honneurs au héros tombé pour la cause de la patrie, rien ne pouvait apporter une réponse à la grande question : comment avait-on appris à Wake que Loginov devait aborder sur l'île ? Et comment avait-on eu connaissance de l'heure et de l'endroit précis ?

Normalement Finley n'avait pas encore droit à un nouveau congé, mais dès que le docteur Rawlings vint plaider auprès de lui la cause de son poulain, Crown n'hésita pas à lui accorder une semaine supplémentaire de repos.

— Vous avez raison, Steve, dit-il. Si j'en juge par moi-même et par mon propre chagrin à la mort de Harry... Que dire de Finley ! Il sera du prochain convoi de permissionnaires.

Les relations entre Helen et Finley étaient devenues tout à fait stériles, ce qui ne manquait pas d'en étonner beaucoup. À plusieurs reprises, Finley avait été tenté de parler de Nuki-na-mu à Helen, mais finalement des scrupules l'avaient retenu au dernier moment, ou tout simplement une certaine peur, et il s'était tu. Il se torturait à force de comparer Helen et Nuki, et était obligé de s'avouer à lui-même, à sa grande terreur, qu'il les aimait toutes les deux. En d'autres termes, et pour rester dans l'atmosphère de la marine : Helen était le havre

paisible dont on avait la nostalgie et où l'on se sentait chez soi, tandis que Nuki était la folle aventure, l'ouragan, les vagues hautes comme des maisons, avec des creux terrifiants, le côté élémentaire de la vie. Deux univers merveilleux et totalement différents. Deux femmes qui, ensemble, englobaient tout ce qui pouvait être le destin d'un homme. Mais comment expliquer cela ? Et à Helen, qui plus est... Était-ce possible ? Comprendrait-elle et serait-elle capable de pardonner et même d'accepter ?

Pendant que les dauphins s'ébattaient et s'amusaient dans la lagune, Helen et Finley se baignaient, puis ils s'étendaient au soleil, à Flipper Point. Ils allèrent aussi danser au bar de la Navy. À Wake, tout le monde était convaincu que ces deux êtres formaient un couple solide. En fait, formaient-ils un couple ?

Lorsque Rawlings annonça que Finley pourrait s'envoler avec le prochain convoi de permissionnaires pour passer une semaine à Honolulu, le docteur Clark vint trouver son ami.

— Où vas-tu loger, James ? demanda-t-il.

— À Waikiki, au Hawaïan Regent. Pourquoi ?

— J'aimerais que tu me rendes un petit service. À l'hôtel Surfrider.

— Volontiers, mon vieux.

— Il s'agit d'une femme.

— Je m'en doutais, riposta Finley en exhibant un large sourire. Jamais tu n'as parlé de ta semaine de congé à Honolulu... Ce qui est très suspect, hein ? Qui est-ce ? Une fille du bar ? Ou ton prof de surfing ?

— Non, ce n'était pas une indigène. Elle ne faisait que passer. Une créature de rêve...

— Alors, il y a longtemps qu'elle a disparu... À moins qu'elle n'ait pris une location de longue durée ?

— Elle a dû laisser une lettre pour moi à la réception de l'hôtel. Du moins, c'est ce que je lui avais demandé. Je veux absolument savoir d'où elle est !

— Ah ah ! Abraham ! Cette fois, c'est toi qui es bien pincé, hein ?

— Possible. Je ne le saurai que lorsque je la reverrai. Tu feras ça pour moi, James ? L'hôtel Surfrider se trouve juste en bordure de plage.

— Bien sûr, mon vieux ! Je t'aiderai à retrouver ta bien-aimée ! Finley se mit à rire. Comment s'appelle-t-elle ?

— Nona Kaloa.

— Elles ont de ces noms..., commença-t-il d'un air rêveur. Des noms qui sont à eux seuls toute une mélodie.

— Tu lui transmettras mon meilleur souvenir, et puis, tâche de t'occuper un peu d'elle... Mais attention, hein ! C'est ma plate-bande à

moi ! Dis-lui qu'il faut absolument qu'elle m'attende !

Le sergent Farrow aussi était de nouveau du voyage. Il avait passé deux semaines solitaires dans sa sphère à trois cents mètres de profondeur, et la pensée d'Honolulu et de Yumahana le remplissait de joie. Yumahana, le grand amour de sa vie. Il lui avait envoyé un télégramme, après en avoir demandé l'autorisation à son chef hiérarchique, le capitaine Yenkins. Car tout comme Finley, Farrow passait aussi pour le top-secret de son groupe. Il lui fallait une autorisation spéciale pour tout ce qui était extérieur au service. En ce qui concernait Yumahana, Yenkins n'avait aucune inquiétude : on avait contrôlé sa famille sur place, dès que Ted avait parlé de mariage. L'enquête menée discrètement par la CIA avait donné des résultats satisfaisants. Il s'agissait de braves gens, honnêtes et sans détours.

Pendant que le Boeing transportant les joyeux lurons promis à une semaine de plaisir déchaîné fonçait en direction d'Honolulu, Leonid Fedorovitch Toulaiév, l'espion russe, appelait Nuki-na-mu au téléphone.

— Notre ami de Pearl Harbor vient de me faire parvenir la liste des nouveaux arrivants, dit-il. Prends un bon bain, Nuki, et ne lésine pas sur le parfum... Ton Finley revient. Il logera comme la fois dernière au Hawaïan Regent. Tu es contente ?

— Oui, répondit-elle sèchement. Dès qu'il arrivera, il me fera signe. C'est tout, Sir ?

Toulaiév serra les lèvres. Sir !... Elle devient hystérique, cette femelle, se dit-il.

— Nous venons d'enregistrer notre première victime à Wake... Finley est certainement au courant des détails. Fais bien attention à tout ce qu'il raconte. La moindre remarque, même la plus anodine, peut avoir son importance. Accroche-toi une ceinture de chasteté là où je pense et ne l'enlève que lorsqu'il aura parlé.

— Tu me fais chier ! répondit Nuki-na-mu.

Et elle raccrocha.

Les narines de Toulaiév frémissaient, et ses yeux se perdirent dans la contemplation de l'avenue Kalakana et de la plage de Waikiki. On ne dit pas une chose pareille à un Toulaiév sans avoir à le payer cher par la suite...

Finley appela Nuki-na-mu au téléphone avant même d'avoir quitté la base aéronavale, interdite à tous civils. Elle lui avait indiqué l'adresse d'une petite pension dans la Kalaimoki Street, où logeait une de ses amies qui savait toujours où l'on pouvait la joindre. Car en tant que créatrice de mode, elle était souvent par monts et par vaux. Nuki ne parla de sa profession que cette fois-là, mais Finley ne mit pas une seconde son affirmation en doute. Quand ils oublièrent le temps, blottis l'un contre l'autre, elle pouvait dire tout ce qu'elle voulait, il la

croyait sur parole.

— Oh ? Vous avez de la chance, Sir ! lui répondit une voix grave à l'accent polynésien. Nuki-na-mu est ici, à Honolulu. Il y a deux jours seulement qu'elle est rentrée de Los Angeles. Comme toujours, elle loge au Hawaïan Regent, et elle sera sûrement ravie d'apprendre que vous êtes de nouveau chez nous. Elle m'a si souvent parlé de vous...

Le cœur de Finley se mit à battre à tout rompre dans sa poitrine, et il raccrocha le combiné d'une main tremblante.

Dans la petite pension de la Kalaimoki Street, Nuki fit un signe de tête approbateur à l'adresse, de la jeune indigène.

— C'est bien, Ona, bravo. Ça vaut bien dix dollars !

— O merci, Miss...

Elle prit le billet et s'éclipsa en sautillant.

Après avoir passé tous les contrôles de sécurité et quitté Pearl Harbor, Finley alla louer une voiture, et deux heures après l'atterrissage de l'avion, il pénétrait dans la cour du Hawaïan Regent. Il confia sa clef au même portier noir que la fois précédente. L'homme, vêtu de son uniforme blanc et célèbre pour la rondeur de son ventre rebondi et son perpétuel sourire, lui promit de lui trouver une bonne place dans le parking.

Finley traversa en courant le vaste jardin intérieur de l'hôtel, comme un adolescent qui va à son premier rendez-vous. Il vit de loin Nuki-na-mu assise à une table solitaire de la cafétéria.

— Nuki ! s'écria-t-il, sans se soucier des regards étonnés des autres consommateurs. Nuki !

Elle le reconnut, bondit sur ses jambes et courut elle aussi à sa rencontre, les bras largement ouverts... Un ange volait vers lui. Elle était si belle, si merveilleuse que Finley en eut le souffle coupé et qu'il fut obligé de s'arrêter sur place.

— James !

Ils se mirent à rire, à danser et à s'embrasser, sous les yeux compréhensifs cette fois des spectateurs qui souriaient gentiment. La plupart d'entre eux étaient des Japonais accompagnés de leur épouse et de leur inévitable appareil de photos.

Toulaïev était assis au bar, en train de déguster son cher mai-tai ; il se frotta les mains intérieurement, satisfait du déroulement des opérations. Comment résister à une femme pareille ? Qui en serait capable ? Il pressentait que Finley cette fois tomberait dans le piège.

Une heure plus tard, Ted Farrow se retrouvait lui aussi dans la petite maison de pêcheurs sur la côte de Mahuka. Toute la famille était réunie et la mère de Yumahana avait préparé un petit festin pour fêter ces retrouvailles. Un jeune espadon grillé avec une salade d'ananas et de feuilles de menthe. Blotti contre lui, Yumahana suivait chacun de ses gestes, les yeux noyés de bonheur.

— Maintenant tu es notre fils, dit son père, le vieux pêcheur en jetant un coup d'œil plein d'amour sur sa fille. Tu es le bonheur de Yumahana, que le ciel te bénisse ! Mais il faut que tu saches quelque chose. J'ai un cousin qui connaît un homme, lequel gagne son argent, et même beaucoup d'argent, en faisant un travail étrange. Il est chargé de vous surveiller, vous les Américains. Il y a quelque temps, cet homme a déclaré : L'île de Wake cache un secret. Des savants y vivent, et ces hommes nous intéressent. La plus jolie femme que nous ayons ici, à Honolulu, va se charger d'eux et essayer de leur soutirer leur secret. Le vieux pêcheur regarda Farrow d'un air interrogateur. Tu viens bien de Wake, mon fils ? C'est exact ?

— Oui.

Du coup, la voix de Farrow perdit toute allégresse et toute clarté. Finley, se dit-il immédiatement. Cette créature de rêve à son bras... Un Finley totalement différent de celui que nous fréquentons à Wake. Oh, Seigneur, si ce que vient de dire le vieux est vrai...

— Sois prudent, reprit le pêcheur. Il y a beaucoup de types dangereux ici.

Cette nuit-là, Ted ne dormit pas entre les bras chauds et tendres de Yumahana ; il reprit le chemin de la base aéronavale et se suspendit au téléphone. Après mûre réflexion, il avait pris la décision d'appeler tout d'abord le docteur Rawlings, et seulement après de faire un rapport aux autorités militaires.

Dès les premières phrases de Farrow, Rawlings sentit une sueur froide lui glacer le dos.

— C'est formidable de votre part, Ted, d'avoir flairé le danger et de m'avoir appelé aussitôt, dit-il. Même si l'affaire doit s'avérer inoffensive, car il y a une foule de jolies filles à Waikiki, on ne saurait être trop prudent. Ted, puis-je vous demander de rester à proximité de Finley ? Et je vais tout mettre en œuvre ici pour agir le plus rapidement possible.

— Très bien, Sir ! Farrow poussa un soupir de soulagement ; il se sentait débarrassé d'un énorme poids qui lui comprimait la poitrine l'instant précédent. Il n'est pas nécessaire que je me mette en rapport avec la CIA d'Honolulu ?

— Non. Si vraiment il y a de l'eau dans le gaz, il faudra régler la chose autrement.

Pendant cette communication téléphonique, le docteur Clark fit irruption dans le bureau de Rawlings.

— Des problèmes avec James ? demanda-t-il dès que l'autre eut raccroché.

— Pourquoi ?

— Tu viens de dire : Restez à proximité de Finley... Il n'en faut pas plus pour dresser l'oreille, quand on entend ça. Alors, Steve, que

se passe-t-il ?

— Il semblerait que Finley soit tombé dans les filets du KGB.

— O mon Dieu ! À Honolulu ?

— Plus précisément à Waikiki : De l'avis de Farrow, on lui aurait collé une espionne dans les pattes, et Finley serait sur le point de perdre la raison, dans un lit, entre les bras de cette femme.

— Je file à Honolulu et je vais m'occuper de ça.

— Ce n'est pas aussi facile... Il n'y a plus d'avion pour Hawaï aujourd'hui.

— Je vais aller aux nouvelles.

Et le docteur Clark en effet obtint immédiatement un appareil militaire qui, à peine une demi-heure plus tard, décollait de la piste et prenait la direction de Pearl Harbor, emportant David Abraham. À plusieurs reprises déjà, Clark, même dans le cadre du service, était arrivé à soulever des montagnes, là où c'était apparemment impossible... Ce n'était pas la première fois que Rawlings s'en faisait la remarque. Il essaya d'interroger le commandant de la base aéronavale, mais n'obtint qu'une réponse évasive.

— Ordre personnel du vieux !

Le vieux, en l'occurrence, était l'amiral Crown. Et celui-ci, interrogé à son tour, répondit en grognant :

— Inutile de me demander quoi que ce soit. J'ai moi-même l'impression de vivre sur une île où tout le monde a la tête en bas et les pieds en l'air.

Ted Farrow attendait l'avion spécial sur la piste d'atterrissage.

— Où est-il ? lui demanda Clark sans préambule.

— Ils se trouvent actuellement dans un petit hôtel de la Hanauama Bay, répondit Farrow, le visage inondé de transpiration tant il était agité. Un véritable nid d'amour. Cette femme lui a complètement tourné la tête, au docteur Finley, Sir.

LE chef de la représentation locale de la CIA pour l'Etat de Hawaï commença par accueillir le docteur Clark avec réserve et froideur. En fait, il ne voulait même pas le recevoir, mais Clark déclara à l'un de ses collaborateurs que l'affaire était d'une importance capitale, plus importante que n'importe quelle autre.

— Je suppose que vous avez appris que la Maison-Blanche devait sauter lundi prochain à 13 h 56 ? lui dit le général. Si ce n'est pas le cas, je vous prie de faire immédiatement demi-tour et de mettre les voiles !

Clark acquiesça du chef avec un sourire, attrapa une chaise par son dossier, et vint s'installer en face du patron de la CIA de Hawaï. Ils n'étaient séparés l'un de l'autre que par le bureau.

— Ne parlons pas, Sir, répondit-il avec flegme, du fait que, pour la CIA de Honolulu, la tâche principale consiste manifestement à empêcher les G.I's de se brûler la peau au soleil et d'attraper la chaude-pisse à Waikiki...

— Dehors ! hurla le général d'une voix sifflante. Un mot encore et...

— Oh ! Il y en aurait encore beaucoup, de mots, Sir, coupa le docteur Clark en se penchant légèrement sur la table. Le KGB des Soviétiques déploie une sacrée activité dans ce secteur !

— Je ne vous ai pas précisément attendu, vous, pour le savoir !

Le général fronça les sourcils, qu'il avait volumineux.

Le KGB... Voilà un mot qu'on ne pouvait effacer tout simplement d'un geste nonchalant du bras !

— Et que faites-vous pour contrer leurs actions ?

— J'aimerais savoir en quoi cela vous regarde ?

— Je vous propose d'appeler tout de suite l'amiral Atkins. Vous connaissez Atkins, le nouveau commandant en chef des troupes spéciales.

— Bien sûr que je le connais. Mais avant tout, je voudrais savoir qui vous êtes et ce que vous voulez !

Le docteur Clark mit la main dans la poche intérieure de son veston léger et en tira un papier qu'il déplia avant de le tendre au général. Après en avoir lu quelques lignes, celui-ci releva la tête, et son attitude se modifia instantanément.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit en arrivant ici ? grommela-t-il. Ça ne se sent pas de loin, ces choses-là. Je ne pouvais pas deviner...

— Heureusement, Sir ! Est-ce que vous pouvez demander à l'amiral Atkins de venir jusqu'ici ?

— Si j'arrive à le joindre... bien entendu...

Une demi-heure plus tard, Atkins arriva à son tour dans les locaux de la CIA. Rien qu'à le voir, on devinait qu'il s'était hâté. Il avait sauté dans la première jeep venue, et son uniforme était couvert de poussière.

— Clark ! s'écria-t-il en lui serrant les deux mains. Savez-vous ce que le général Layfield m'a annoncé au téléphone ? Que vous étiez ici pour sauver l'Amérique.

— Le général exagère. Clark sourit à Layfield. Il me suffit d'arriver à temps pour sauver Wake et notre projet.

— Que s'est-il passé, Docteur ?

— Le KGB a lancé ses filets, et avec quelle force ! Helen Morero à Miami, moi-même, j'ai été leur victime durant le transport des dauphins depuis la Floride jusqu'à San Diego, et voilà maintenant qu'ils ont pris le docteur Finley dans leur collimateur. Un superbe collimateur du reste. De longs cheveux noirs, des yeux de braise, un corps de Vénus.

— Toujours le même merdier, grogna Atkins sans élégance. Et Finley est tombé dans le panneau ? Il a parlé ?

— Nous n'en savons rien encore. Le général Layfield regarda l'heure à la pendule murale. Un commando est parti pour la Hanauama Bay, afin de le soustraire aux charmes mortels de la fille. Ils ont transformé un petit hôtel tout simple en nid d'amour. Il est possible qu'ils soient eux aussi en pleine activité. Sinon, nous les attendrons au Hawaiian Regent. Comme ils ne se doutent absolument de rien, nous allons pouvoir les cueillir comme de jeunes chiots aveugles.

— Finley ? C'est presque incroyable ! Atkins s'assit lourdement sur une chaise. Êtes-vous certain de ce que vous avancez, Docteur ?

— Les informations viennent d'une source sûre, Sir. Cela n'exclut pas évidemment que la bien-aimée de Finley puisse être innocente, je veux dire, innocente du soupçon que nous faisons peser sur elle... Clark exhiba un large sourire. Nous allons bien voir.

— Et si Finley a déjà bavardé ?

— Dans ce cas, il ne nous restera plus qu'à espérer que nous avons été assez rapides pour empêcher la fille en question de transmettre ses renseignements à son patron !

— Mais au cas où nous arriverions trop tard ? insista le général Layfield d'une voix rauque.

— Eh bien, nous aurons été battus par les Soviétiques. Du moins,

nous aurons perdu un round. Mais tous les combats de boxe se composent de plusieurs rounds, comme vous le savez. L'essentiel, c'est la situation telle qu'elle se présente au moment où sonne le gong.

Finley et Nuki-na-mu étaient étendus dans la petite crique située sous l'hôtel et ils se reposaient de leurs excès de la nuit précédente à l'ombre des immenses buissons de lauriers-roses. Aussi ne remarquèrent-ils pas l'arrivée d'une jeep et d'une conduite intérieure dans la cour de l'hôtel. Quatre soldats et un officier de la police militaire, tous d'une taille impressionnante, sautèrent en chœur à bas des véhicules.

Finley baignait dans une ivresse de bonheur qui éclipsait tout le reste du monde. Il ne voyait plus rien que Niki-na-mu ; et l'océan devant lui, les palmiers qui les entouraient, les rochers derrière eux, le sable qui leur servait à présent de couche, plus rien ne comptait, tout cela ne formait qu'un cadre à leur amour, un supplément offert par la nature à cette femme merveilleuse, une parure digne de Nuki-na-mu. Jamais il n'aurait cru que l'amour pouvait représenter quelque chose d'aussi supra-humain, d'aussi inexplicable, d'aussi indéfinissable, capable de métamorphoser l'existence. Il était à présent fermement décidé à aller trouver Helen et à lui dire qu'il avait enfin découvert la femme de sa vie, une femme dont il n'aurait même jamais osé rêver.

S'il y avait un seul être au monde capable de le comprendre, c'était bien elle.

— Qu'allons-nous faire aujourd'hui, mon chou ? questionna Niki-na-mu en s'étirant. Elle ne portait qu'un tanga, un minuscule petit slip triangulaire.

— Rêver... Rêver, te regarder... Te sentir... Il ferma les yeux et soupira. Où sommes-nous ? Sommes-nous encore sur la terre ? Dans le monde ? Est-ce que nous vivons encore d'ailleurs ? Tout est si irréel...

Malheureusement, la réalité descendait en courant les marches qui menaient de l'hôtel à la plage, une réalité portant des bottes de cuir, des casques blancs et armée de fusils mitrailleurs en bandoulière. Nuki-na-mu fut la première à voir arriver le péril. Mais elle ne bougea pas. Ou du moins elle se contenta de tourner le dos aux apparitions menaçantes, de se pencher sur Finley et de lui baiser tendrement les paupières closes.

— Je t'aime, dit-elle à voix basse. Je t'aime... Ne l'oublie jamais... Quoi qu'il arrive... Crois au moins une parole de Nuki-na-mu... Celle-ci... Je t'aime...

— Nuki, est-ce que tu consens à m'épouser ?

— Non.

— Non ? Finley se redressa sur le coude et la regarda d'un air effrayé. Je pensais... Tu viens juste de me dire...

— Il est trop tard, Chéri... Nous ne pouvons plus nous marier...

Elle lui enserra la tête de ses deux mains ; ses yeux en amande avaient perdu toute gaieté, ils n'étaient plus que tristesse, désespoir, chagrin. Puis elle l'embrassa et éclata en sanglots... Il est trop tard. Nous nous sommes rencontrés trop tard...

Finley perçut à son tour les bruits de pas qui se rapprochaient et il s'assit en tournant les yeux de tous côtés pour apercevoir les intrus. Son brusque mouvement rejeta Nuki-na-mu sur le côté, et elle se retrouva étendue sur le dos. Les quatre membres de la police militaire, aux lourdes bottes et aux fusils mitrailleurs menaçants, entourèrent les deux amants ; leurs regards durs et sévères leur donnait à tous des airs de gorilles. L'officier fit un pas en direction de Finley.

— C'est bien vous le docteur James Finley ? demanda-t-il.

— Oui ! répondit l'interpellé en se relevant. Puis-je vous demander ce qui me vaut cette intrusion ?

— Lieutenant Halsey... L'officier salua en se présentant. Je suis chargé de vous arrêter, Sir, ainsi que la dame qui vous accompagne. N'essayez pas de nous opposer de résistance, je vous en prie.

— Comment le pourrais-je ? riposta Finley en se dressant de toute sa hauteur. Je ne fais pas partie de l'armée, moi, je suis un citoyen libre dans un pays libre. Et j'ai le droit de savoir ici même, avant de faire un mouvement, la raison de cette scène ridicule !

— La CIA, Sir..., répondit le lieutenant Halsey en montrant sa carte. Je regrette infiniment. On vous expliquera tout cela au quartier général. Voulez-vous me suivre tous les deux ?

La CIA ! Finley fit la moue et fronça les sourcils. Il pensa à Wake, à Helen, à tout leur travail de recherche, et soudain, un frisson glacial lui secoua l'échine, comme si une brusque rafale de vent venait de la mer.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il d'une voix anxieuse.

— Nous n'en savons rien. Nous avons seulement l'ordre de vous amener au quartier général, vous et Madame...

— Cette dame n'a rien à voir avec tout ceci...

— Attendons d'être au quartier général pour en décider.

— Arrêtez cet interrogatoire et partons, intervint Nuki-na-mu avec un flegme qui ne manqua pas de frapper Finley d'admiration. Si je dois t'accompagner... Allons-y ! Elle se pencha, remit le complément de son tanga, puis se tourna vers Halsey. Est-ce que je peux enfiler une robe, Lieutenant ?

— À condition que quelqu'un vous accompagne !

— C'est inouï ! explosa Finley. Est-ce que cela vous suffira si je monte la garde, moi ?

— Bien entendu, Sir.

Les préparatifs de Nuki-na-mu ne lui prirent guère de temps. Elle

saisit la première robe venue dans l'armoire de leur petite chambre, l'enfila, puis se suspendit au cou de Finley.

— Ne l'oublie jamais... Je t'aime... Je t'aime de tout mon cœur ! s'écria-t-elle soudain au paroxysme du désespoir. On va beaucoup parler, tu sais, on va en dire, des choses ! Mais pour toi, une seule doit compter : je t'aime ! Quoi qu'il arrive...

Avant même qu'il ait pu répondre, elle s'arracha de ses bras, descendit en courant dans le hall d'entrée de l'hôtel qu'elle quitta entre deux policiers.

Ils ne firent pas le chemin du retour ensemble. Finley monta dans la jeep, à côté du lieutenant Halsey, et Nuki-na-mu les suivit dans la conduite intérieure dûment fermée à clef. Dans la jeep, Finley n'arrêtait pas de poser des questions à son voisin, mais ne recevait en réponse que des phrases brèves et laconiques.

— Vous n'allez pas tarder à être au courant, finit par lui dire le lieutenant. Moi, je ne sais rien. Ma mission consiste uniquement à vous amener là-bas en chair et en os. Inutile de me questionner davantage, Sir, vous n'en tirerez rien.

Aussi Finley consentit-il à se taire, et il se plongea dans de tristes réflexions. Qué s'était-il passé à Wake ? Pourquoi cette intervention brutale de la CIA ? Est-ce que les sous-marins soviétiques auraient attaqué l'hôtel flottant des dauphins ? L'île de Wake serait-elle devenue par hasard le nouvel abcès de fixation de l'histoire mondiale ?

Lorsque la jeep stoppa devant le portail du quartier général de la CIA à Pearl Harbor, il poussa un soupir de soulagement. Un major s'approcha de lui et lui dit :

— Vous seul d'abord, Sir... La dame vous attendra ici !

Sans même jeter un dernier coup d'œil ou un dernier adieu à Nuki-na-mu, Finley fut introduit dans les bureaux et le portail se referma derrière lui.

Il se passa encore six bonnes heures avant que le général Layfield ne revînt dans son bureau. Il semblait totalement épuisé. Installés dans de profonds fauteuils en face l'un de l'autre, l'amiral Atkins et le docteur Clark buvaient force whiskies arrosés de glaçons. Une ordonnance leur avait apporté quelque chose à manger : une grande assiette pleine de sandwiches au jambon.

— Vous avez de la chance, vous ! s'exclama Layfield d'une voix chargée d'amertume, et d'un geste vif, il s'empara d'un sandwich qu'il dévora comme un gros ours. Ah ! C'est plutôt dur, je vous assure !

— Le pain n'est certainement pas d'aujourd'hui, en effet, répondit Clark.

— Comment, le pain ! C'est de la femme que je parle ! Elle est dure à la détente, croyez-moi ! hurla Layfield. Assise sur sa chaise, elle

sourit. Mais pas un mot ! Nous n'avons pas fait le moindre pas en avant !

— Voulez-vous que je poursuive l'interrogatoire ? demanda Clark sur un ton placide.

— Abraham... L'amiral Atkins hocha la tête. Je suis contre certaines méthodes de persuasion. Nous autres, Américains, qui affirmons toujours haut et fort que nous défendons les droits de l'homme...

— C'est tout ce que je veux, Sir, rien de plus...

Clark se leva de son siège, suivi par les regards soucieux de Layfield et d'Atkins.

— Il y a une chose que je tiens à préciser, haut et fort justement, déclara Layfield, le général de la CIA. Que vous alliez poursuivre l'interrogatoire vous-même, d'accord. Mais contre ma volonté ! Je suis forcé de m'incliner devant vos pouvoirs spéciaux. Je ne veux rien avoir à faire avec les méthodes qu'emploient généralement votre groupe !

— Bien entendu, Sir ! Clark alla à la porte. Dans quelle salle est-elle enfermée ?

— Au 19.

— Une salle insonorisée, j'espère ?

— Oui, répondit Layfield à contrecœur. Clark, n'oubliez pas que c'est une femme ! Et une femme merveilleuse ! Ne perdez pas vos bonnes manières de gentleman en cours de route...

Clark approuva d'un signe de tête et quitta la pièce. L'amiral Atkins s'empara pour la énième fois de la bouteille de whisky.

— Quand je vois ces gars-là, j'ai toujours froid dans le dos, dit-il d'une voix contenue. Mais ils réussissent, il faut le reconnaître. Et c'est la seule chose qui compte... Quelle horreur !

Dans la salle 19, Nuki-na-mu était assise sur une chaise d'osier, éclairée par deux projecteurs puissants. Il y avait plus de six heures qu'elle était là, dans une canicule à peine soutenable, sans boire ni manger, et inondée de transpiration... Mais elle n'avait pas ouvert la bouche. Les deux officiers de la CIA chargés de l'interroger étaient près de la crise de nerfs, sensiblement dans le même état que le général Layfield. Ils ne cessaient de poser les mêmes questions, mais n'obtenaient pas même un embryon de réponse.

Avant de pénétrer dans la pièce, Clark rappela les deux enquêteurs dans le couloir en les faisant chercher par le planton. Les deux officiers arrivèrent aussitôt, les yeux rouges et le souffle court, comme si on venait de les arracher à une noyade certaine.

— Elle se laisserait plutôt hacher en menus morceaux que de prononcer le moindre mot, déclara l'un d'eux en soupirant d'un air totalement épuisé. Quelle sacrée bonne femme !

— Si j'ai besoin de quelqu'un, je vous ferai signe. Clark ôta son nœud papillon et ouvrit le bouton de sa chemise. Pour l'instant, je m'en sortirai bien tout seul.

D'un geste brusque, il ouvrit la porte, fit un pas dans la partie sombre de la pièce et la referma bruyamment derrière lui.

Sous les projecteurs, Nuki-na-mu était assise bien droite sur sa chaise ; elle avait l'air pétrifiée sur place.

Le docteur Clark eut aussitôt l'impression qu'un glaive lui transperçait le corps et le cœur. Pour la première fois de sa vie sans doute, il perdit le souffle. Il fut obligé de reculer jusqu'à la cloison et de s'y adosser pour retrouver sa respiration et son équilibre. Aux yeux de Nuki aveuglée par la lumière violente des projecteurs, il restait heureusement invisible dans cette obscurité profonde. Une brûlure douloureuse lui déchira les entrailles, se répandit dans tout son corps et ne laissa derrière elle que le vide. Un vide affreux. La bouche sèche, il avait le sentiment que ses lèvres éclataient.

Nuki-na-mu avait entendu le bruit de la porte qui se refermait ; elle savait que quelqu'un venait d'entrer dans la pièce mais le fait que le nouveau venu restât caché dans l'ombre au lieu de s'approcher de la table, de s'asseoir derrière le magnétophone et de recommencer à lui poser des questions la troubla ; elle perdit un peu de son calme en pressentant une menace indéfinissable. Son instinct lui soufflait que l'interrogatoire allait entrer maintenant dans une nouvelle phase. Les paroles de Toulaïev lui revinrent en mémoire...

— Le KGB n'a jamais fait preuve d'une sensibilité extrême dans ses méthodes, certes. Il a mis au point des moyens qui arrivent même à faire parler un gars muet de naissance. Mais les types de la CIA ne sont pas non plus des enfants de chœur. Ils ont un service spécial, un groupe spécial, un bureau spécial pour les missions spéciales, qui considèrent les lois comme des livres de contes pour enfants. Si jamais tu tombes entre leurs pattes, tu peux dire adieu à tout.

Le nouveau venu faisait-il partie de ce groupe spécial ?

Elle leva la tête, l'avança un peu et essaya de distinguer ne serait-ce qu'une vague silhouette à travers le rideau de lumière. Comme s'il avait deviné le tourment de Nuki, Clark avança la main pour éteindre les projecteurs ; il ne laissa allumée que la lampe du bureau, dont la lumière était tamisée par un abat-jour. Pendant quelques instants, Nuki-na-mu eut l'impression d'être aveugle à tout jamais, et l'obscurité soudain lui parut encore plus insondable que la lumière vive des projecteurs. Mais ensuite, ses yeux s'habituerent progressivement à cet éclairage parcimonieux.

À trois pas d'elle, derrière le bureau, elle vit soudain Clark, debout, immobile, grave.

Le choc l'ébranla jusqu'au plus profond de son être, tout comme il

avait bouleversé David Abraham Clark. Celui-ci n'eût jamais soupçonné que des yeux bridés d'Asiatique pussent s'agrandir à ce point. Sa bouche s'ouvrit comme une plaie béante, et un seul mot sortit du fond de sa gorge, un mot péniblement issu d'un sanglot contenu.

— Abraham...

— Nona Kaloa... ou Li Yaou... Ou Nuki-na-mu... Ah, je me sens capable de détruire le monde entier...

— Qui es-tu, Abi ?

— Je suis zoologue, zoopsychologue et spécialiste de la recherche sur les dauphins... Mais tout cela, tu le sais déjà...

— Et encore ?

— Membre de la CIA, et plus précisément du bureau spécial K...

— Un de ces hommes au cœur d'acier ?

— Oui.

Clark s'appuya contre le bord du bureau. L'incendie s'était éteint en lui, ne laissant que vide, chagrin et tristesse, souvenirs bouleversants et fatalisme.

— Et toi, quel est ton vrai nom ?

— Nuki-na-mu.

— Ainsi tu as été sincère au moins une fois dans ta vie ! Vis-à-vis de ce pauvre James. Que t'a-t-il raconté ?

— Rien.

— Ah non, pas avec moi... Avec moi, tu ne devrais pas parler de la sorte, protesta Clark sur un ton presque tendre. Même si ton amour était financé par le KGB... je ne l'oublierai jamais. Ce furent des moments fantastiques. Tu as réussi à éclipser toutes les autres femmes, passées et à venir.

Elle comprit aussitôt qu'il parlait au passé de leur brève liaison, qu'il en parlait comme si elle était déjà morte. Un frisson glacé lui secoua la moelle épinière, et elle sentit monter en elle la peur... Une peur immonde devant cette fin inéluctable.

— Abi..., commença-t-elle d'une voix vibrante d'émotion. Abi... Est-ce que... est-ce qu'il y a un moyen de revenir en arrière ?

— Non.

— J'aime vraiment James. Si je raconte tout... tout ce que je sais... Tu crois que je pourrai espérer...

— Peut-être, oui, peut-être une existence clandestine à travers les cavernes sombres et les galeries souterraines... Mais jamais sous le soleil ! Non, plus jamais. Le KGB te cherchera partout, et il finira par te trouver. Malgré tout, tu pourrais aider James en parlant. Et même lui être très utile. Car il se trouve dans une situation difficile.

— Il ne m'a dit qu'une chose : qu'on travaillait à Wake à de nouvelles techniques électroniques et à de nouveaux systèmes de pré-

alarmes sous-marines.

— C'était déjà trop. Clark haussa les épaules. Je ne sais pas encore comment James pourra s'en sortir.

— Il n'y a que deux personnes au monde qui le savent, Abi... Toi et moi...

— Et ton patron ? riposta Clark en retrouvant son sourire rêveur. Il ne brille pas par la patience en général, le cher camarade Leonid Fedorovitch Touliaiev.

— Tu le connais ? Tu sais déjà tout alors ? Elle bondit sur ses pieds. Oh, Abi, viens à mon secours... Viens à notre secours, à James et à moi...

— J'ai vu Touliaiev dans l'hôtel. Il a beau porter des chemises bariolées et des lunettes de soleil, je le reconnâtrai toujours et partout, lui ! Mais moi aussi, j'ai un échec à mon actif. Jamais il ne me serait venu à l'idée de rapprocher la merveilleuse Nona Kaloa de cette ordure !

— Bien sûr, Abi, toi aussi, tu n'es qu'un homme...

— Et j'étais si heureux de pouvoir passer ces six jours avec toi...

Soudain il appuya sur le bouton du magnétophone.

Un léger ronronnement annonça à Nuki que le rêve avait pris fin, la cruelle réalité reprenait ses droits. Il n'y avait plus place à présent pour les sentiments personnels.

— Parle ! ordonna Clark d'une voix glaciale.

Nuki-na-mu acquiesça d'un signe de tête. Et elle se mit à parler sans hâte, sans hésitation, d'une voix claire. Elle parla de Touliaiev, de sa mission à elle, de ses précédentes missions aussi et de ses succès. Elle ne garda sous silence que la semaine passée au côté de Clark. Il attendit encore, lui fit signe d'aller jusqu'au bout, mais d'un geste de la main, elle lui signifia qu'elle n'avait plus rien à dire.

— C'est tout, Sir !

— Merci. Clark coupa le contact. Tu es fair-play, je le serai aussi. À Miami, j'ai été obligé de tuer un agent soviétique qui se faisait appeler Fisher. Dans les w.-c., et plus précisément devant l'urinoir. Je n'avais pas le choix. Il m'avait reconnu. Il faisait partie de l'équipe du colonel Ichlinski, et au moment de l'arrestation des membres de ce groupe et de la dislocation de l'équipe, je n'ai pas réussi à le retrouver... Parce que je m'étais glissé moi aussi dans l'équipe d'Ichlinski... Mais il y a toujours un point faible quelque part... Nuki, ou Nona, ou Li, pourquoi as-tu fait ça ? Une femme comme toi ! Songe un peu à la vie que tu aurais pu avoir ! Pourquoi as-tu vendu à si vil prix ton capital... Ta beauté ?

— Ah, Abi, c'est une longue histoire, répondit-elle en allant se rasseoir sur sa chaise d'osier. Tu n'as pas idée de la haine dont je suis capable ! Et je vous hais tous, vous autres, les hommes. Je vous

déteste ! En particulier les Américains ! J'ai appris ça au Vietnam... J'avais quinze ans à l'époque... Ils se sont jetés sur moi à cinq... Voilà comment tout a commencé !

— Et maintenant, nous voilà arrivés à la fin, soupira Clark d'une voix rauque.

— La fin ?

— Tu as aimé James, et je sais que tu l'as ensorcelé. Je t'ai aimée, moi aussi, bien que je sache maintenant que le moindre de tes gestes d'amour, la moindre de tes caresses était calculée et facturée... Qu'y faire ? James a été heureux, moi, j'ai été heureux, et toi aussi, tu as été heureuse... Mais de tout cela, il ne restera qu'un tas de ruines. Toi qui as toujours été si fière de toi... Reste-le encore maintenant !

Il s'approcha d'elle, se pencha sur elle, et elle leva la tête. Clark l'embrassa longuement, tendrement, tout en lui caressant les cheveux. Puis d'un geste brusque, il se redressa. Il prit dans sa poche un petit revolver qu'il laissa tomber sur les genoux de Nuki-na-mu. Elle ne réagit point, ne fit pas un mouvement ; de nouveau elle était là, sur sa chaise, pétrifiée. Figée.

Clark revint vers le bureau ; il emporta le magnétophone et quitta la pièce sans ajouter un mot. Il sentit un regard lourd peser derrière son dos et, l'espace d'un instant, se dit qu'elle pourrait bien tirer sur lui... Impossible de revenir en arrière... Il arriva dans le couloir, aperçut le gardien de faction et poussa un soupir de soulagement.

— Tout va bien ? lui demanda l'agent en se mettant au garde-à-vous.

— Pas encore...

Clark baissa la tête. On entendit soudain le bruit assourdi d'une détonation. Un seul coup de feu en provenance de la salle 19. Clark ne put s'empêcher de porter la main à la gorge.

— Bon, maintenant, c'est okay. Appelez les officiers, je vous prie !

Il revint dans le bureau du général Layfield et posa le magnétophone sur la table de travail. Mais il donnait l'impression d'avoir vieilli de dix ans.

— Mon Dieu, qu'est-ce que vous avez fait ? bredouilla Atkins épouvanté.

— Rien, Sir. Clark se laissa tomber lourdement dans un fauteuil et enfouit son visage dans ses mains. Je commence à me détester moi-même.

Au début, Finley ne comprit rien à la réalité des choses.

Assis devant Clark qui essayait de lui expliquer ce qui s'était passé, il fixait son ami de ses yeux écarquillés et méfiants. Et finalement, il ne lui resta plus qu'un mot pour décrire cette horrible réalité, un mot qu'il prononça enfin et qui le déchira.

— Morte ? demanda-t-il. Elle est... morte ?

— Oui, James.

— Espèce de salauds ! Vous l'aurez sur la conscience pendant toute votre vie !

— Non. Elle s'est tuée elle-même.

— Elle s'est tuée elle-même ? Qu'est-ce que vous lui avez donc fait ? Sales chiens puants, vous l'avez soupçonnée, vous l'avez accusée de quelque chose, vous l'avez acculée, et vous l'avez poussée au désespoir...

— James... Elle a tout avoué. Et elle n'a pas dit un mot sur toi. Uniquement que tu ne lui avais rien raconté du tout... ce qui était un mensonge. Tu as bavardé... Oui, elle t'a vraiment aimé, toi, mais ça ne change rien au fait qu'elle était l'agent numéro un du KGB à Hawaï. Un agent hors du commun.

— Salauds ! Salauds ! Nous voulions nous marier...

— Vous n'auriez jamais réussi à vous marier. Elle était beaucoup trop compromise. Il lui était devenu impossible de revenir en arrière, dans ce qu'on appelle une petite existence bourgeoise. James, je sais, c'est affreux... Je... Je suis même capable de sentir aussi ce que tu ressens...

— Non, tu n'en es pas capable ! hurla Finley. Tu ne l'as jamais tenue dans tes bras, toi !

— Oui, c'est vrai, je ne l'ai jamais tenue dans mes bras...

Clark alla à la fenêtre et regarda au loin les vastes baies de Pearl Harbor. Vais-je lui dire la vérité ? se demanda-t-il. Est-ce que ça pourrait le guérir ? J'en doute... Au contraire, il en perdrait ce qui lui reste de raison et de sens commun. Il faut qu'il reprenne ses esprits, tout seul, comme il pourra.

— J'ai discuté avec Atkins et Bouwie. Tu peux prolonger ton congé aussi longtemps qu'il te plaira.

— Où veux-tu que j'aille maintenant ? Ses paupières tremblaient pendant qu'il parlait. Je n'avais rien dans la vie, à part les dauphins... jusqu'à l'arrivée de Nuki.

— Tu pourrais aller faire un voyage dans les Rockies avec Helen, par exemple...

— Parler d'Helen à un moment pareil... c'est vraiment le comble du sadisme ! Finley regarda Clark droit dans les yeux ; la douleur et le désespoir transformaient son visage en un masque grimaçant. Pourquoi ne me donne-t-on pas un pistolet ?

— Parce qu'il risquerait de se déclencher tout seul si tu joues avec la gâchette. Et parce que ce serait absurde. Nous avons tous besoin de toi, James ! Les dauphins, la recherche, Rawlings, et, tonnerre de Dieu, Helen aussi ! Le monde de l'amour n'est tout de même pas peuplé que d'une seule et unique femme !

— Si ! Mon monde à moi s'était rétréci aux dimensions de Nuki.

— Eh bien, dépose ton monde dans l'eau pour qu'il se transforme en source... James, voyons, tu n'as que trente-six ans !

— Trois cent soixante, tu veux dire ! Abraham ! Je ne suis même plus là... Il laissa tomber la tête. Et je ne veux plus rien...

Il fallut se rendre à l'évidence et confier Finley à deux médecins militaires dont l'un était psychiatre. Finley esquissa un sourire mauvais en apprenant cela.

— À chaque Américain son psychiatre ! déclara-t-il. Dans le temps, ça me faisait rigoler. Et voilà que maintenant, je ne fais plus exception à la règle, moi non plus.

Deux jours plus tard, un avion le ramena à Wake. Clark l'accompagnait, mais Finley ne lui adressa plus la parole.

Toulaïev aussi fit ses bagages ; il régla sa note d'hôtel avec une carte de crédit et s'en alla après avoir mis son successeur au courant des affaires. Et il avait conclu par ces mots :

— Le premier qui me parle encore de dauphins, je lui casse la gueule sans préavis !

Il tourna le dos à Hawaï avec la peur au ventre, la peur de l'espion vaincu, car il s'attendait à recevoir très rapidement à New York l'ordre de rejoindre au plus vite Moscou.

En effet, au Kamtchatka l'amiral Prassolov, et sur les îles Kouriles l'amiral Makarenkov furent mis très rapidement au courant des tentatives de Toulaïev et de l'échec de l'opération lancée par lui. De même le capitaine de corvette Jakovlev, toujours enfoui dans son énorme sous-marin Delta II, apprit la défaite de Toulaïev par l'intermédiaire du Primorje, le navire soviétique des transmissions.

— L'opération « dauphin » est à l'eau ! lui dit Prassolov. Je ne sais pas s'il est utile que vous continuiez à rester là aux aguets, Ivan Victorovitch.

— Tant que je n'ai pas reçu d'ordre précis en provenance de Vladivostok, Camarade amiral, répondit Jakovlev, je reste où je suis. Je continue à suivre des ordres spéciaux. Il n'empêche que nous sommes maintenant à peu près sûrs que les Américains font des recherches et des essais sur des stations d'alerte en forme de sphères, capables d'opérer à une grande profondeur.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? s'exclama Prassolov. Je ne suis pas au courant de cela !

— Ça ne date que d'hier. C'est hier seulement que le camarade lieutenant Darenski a réussi à prendre quelques clichés d'une de ces sphères. Des photos plutôt floues, Camarade amiral. Il n'a pas pu s'en approcher suffisamment avec son « brochet », mais on distingue vraiment une silhouette sphérique. Nous aurons de meilleures images dans tes jours qui vont venir.

— Jakovlev, soyez prudent ! dit Prassolov. N'oubliez jamais que le Delta II vaut cher ! Plusieurs millions de roubles !

— La supériorité des Américains, Camarade amiral, peut nous coûter notre pays tout entier ! De toute façon, nous allons essayer d'attirer une de ces sphères dans les eaux internationales. Celle qu'a vue le lieutenant Darenski se trouvait à proximité de la limite de la zone interdite.

— Ne prenez pas les Américains pour des idiots, Ivan Victorovitch ! s'écria Prassolov sur un ton qui ne pouvait laisser indifférent.

— Nous allons les distraire, Camarade amiral. Voici mon idée ; nous allons leur jeter entre les pattes un sous-marin abritant cinq « brochets » pour qu'ils puissent le localiser et concentrer leur flotte sur lui, ce qui libérera le secteur où se trouve la sphère en question, et nous pourrons aller la cueillir sans difficulté. Après une légère hésitation, Jakovlev poursuivit sur le ton glacial qui le caractérisait : Il est possible que cette opération nous coûte quelques victimes... Mais nous y sommes prêts.

Le dossier contenant la transcription des résultats obtenus par les différents appareils électroniques américains, dimensions, force, pourcentage, que Crown avait posé sur la table, ne prêtait à aucun doute ; ce qui en découlait était l'évidence même. À cela s'ajoutait les bandes magnétiques qui avaient enregistré tous les renseignements émis par les dauphins. Sans oublier les images transmises par les ordinateurs, images également « décodées » à partir des signaux envoyés par les dauphins.

L'amiral Crown avait rassemblé autour de lui tous les officiers stationnés, sur l'île de Wake. Auparavant, il avait déjà eu une longue communication téléphonique avec Atkins à Pearl Harbor, lequel s'était mis sur-le-champ en liaison avec Washington, avec le Pentagone, avec Bouwie et avec l'équipe chargée d'assurer la sécurité du président. Le commandant de la 11^e flotte du Pacifique à San Diego, l'amiral Linkerton, avait été également prévenu. L'île de Wake était devenu un foyer de crise.

Des unités navales rapides quittèrent Pearl Harbor et l'île de Midway en direction de Wake, et surtout, des sous-marins et des destroyers rapides.

— Messieurs ! dit Crown, tandis que, sur l'écran derrière lui, apparaissait la première diapositive. Je suis malheureusement obligé de vous avouer que, selon toute probabilité, les Soviétiques ont réussi à intercepter la présence d'une de nos sphères électroniques et de la localiser. Alors qu'aucun des instruments pourtant ultra-sensibles dont est truffée notre sphère n'a réagi – ceci est un point que nous

tâcherons d'élucider plus tard – les dauphins chargés du ravitaillement, Paddy, Jimmy et Conny, ont découvert un de leurs mini-sous-marins à faible distance de notre « boule », ce qui représente une grave menace pour nous, il n'y a aucun doute là-dessus. Avant que nous n'ayons eu le temps de réagir, ce petit pou de la mer, si je puis m'exprimer ainsi, avait déjà disparu avec la vivacité d'un écureuil. Les rumeurs causées par son départ ultra-rapide, il est vrai, ont bien été enregistrées par notre sphère. Derrière Crown, les images se succédaient assez rapidement. Il est à craindre qu'à partir de maintenant, les Soviétiques ne redoubtent d'activité dans notre secteur. Il y a une heure, j'ai reçu du haut commandement les pleins pouvoirs et toute liberté d'action compte tenu des nécessités. Pour parler net : à partir de maintenant, nous devons nous considérer en état de guerre officielle... Car il ne faut pas que le monde l'apprenne, et personne n'en parlera ! Je voudrais discuter avec vous les dispositions tactiques que nous devons prendre...

Pendant que l'on analysait la situation dans le poste de commandement, Finley était assis sous les palmiers, à Flipper Point, les yeux fixés sur la lagune. Deux compagnies de dauphins, celles de Ronny et d'Henry, s'ébattaient joyeusement dans l'eau aux reflets gris et bleus.

Il avait surmonté le choc causé par la mort de Nuki-na-mu, mais n'arrivait toujours pas à retrouver son équilibre psychique ; il restait décontenancé, déconcerté devant ce coup du sort, et ce sentiment s'apparentait d'une sorte de vide intérieur. Personne ne pouvait l'aider, il fallait qu'il sorte tout seul de cette impasse. Clark lui avait fait écouter la bande enregistrée contenant la confession de Nuki, sans aucun commentaire. Et à la fin, Finley effondré avait murmuré :

— C'est inconcevable ! Il n'empêche que moi, elle m'aimait vraiment !

— Oui, elle t'aimait. Et il est vrai aussi qu'elle t'a rencontré trop tard. Malheureusement... Un an plus tôt... et peut-être que votre vie à tous les deux en eût été transformée. Mais sans le KGB, vos chemins ne se seraient jamais croisés, et c'est là que se situe l'affreuse dialectique de l'existence.

Pendant un certain temps, Finley avait songé à imiter Nuki en mettant fin lui aussi à sa vie, comme beaucoup de ses semblables, victimes d'un amour malheureux. Mais Clark avait deviné ses intentions, et il était allé subrepticement ôter le Smith & Wesson 9 mm du tiroir de sa table de chevet.

Non pas pour cacher l'arme, mais au contraire, pour la mettre entre les mains de son ami en disant :

— Tiens ! Regarde un peu s'il fonctionne bien. Il n'y a rien de plus frustrant que d'appuyer sur la gâchette et de n'entendre qu'un petit

« plopp » ridicule...

— Autrement dit, que je me supprime ou pas, tu t'en fous ? demanda Finley d'une voix sourde.

— Non. Un idiot de moins... Le monde ne s'en apercevra même pas. Se tuer à cause d'une femme... C'est vraiment l'acte le plus débile que je puisse imaginer !

— Il n'y a que ceux qui n'ont jamais aimé pour de vrai qui peuvent dire une chose pareille !

— O James ! Si tu savais ! Les yeux de Clark se tournèrent vers le large ; il pensait à Nona Kaloa : jamais il ne retrouverait une femme comme elle. Et à voix haute, il reprit : Réfléchis un peu pour savoir si, dans la vie, il y a une raison suffisamment forte pour justifier le suicide... Et si personne ne peut te répondre de façon satisfaisante, regarde tes dauphins...

Ce furent en effet les dauphins qui arrivèrent à consoler Finley. Tous ensemble, lui et eux, s'ébattaient dans la lagune, et du nez, les dauphins s'amusaient à le pousser dans tous les sens ; ils l'emportaient sur leur dos au-dessus de l'eau et dansaient autour de lui des danses effrénées, comme dans un ballet bien réglé.

Helen vint le rejoindre sous les palmiers, et Finley releva la tête. Elle portait de nouveau son maillot de bain doré ; à la voir, on avait l'impression qu'elle était une émanation directe du soleil. Elle parcourut en courant les derniers mètres qui la séparaient de lui, puis s'assit à son côté dans le sable blanc.

— Voilà trois heures que je te cherche partout, James ! dit-elle hors d'haleine. Personne ne savait où tu te cachais. Jusqu'à ce que Clark me passe le tuyau : va voir à Flipper Point... Ronny, Henry et leurs gars aussi sont absents... Et tu es vraiment là !

— Oui... Finley tourna de nouveau les yeux vers la lagune. Puis il ajouta : il n'y a qu'ici que le monde jouisse encore d'une certaine paix.

— Erreur, mon cher ! Crown a décrété l'état d'alerte permanent ! On s'attend à un redoublement massif d'activité de la part des Soviétiques. Exactement ce que nous craignons depuis des mois !

— Es-tu chargée de me rentrer au bercail ? demanda-t-il.

— Non.

Helen s'étendit à côté de lui sur la serviette de bain et se croisa les mains sous la tête. Les yeux de Finley revinrent vers elle ; il la caressa du regard et, comme toujours, la trouva très belle. Certes elle n'avait pas la sauvagerie élémentaire de Nuki-na-mu qui l'avait tellement ensorcelé ; chez Helen, il s'agissait plutôt d'une tendresse paisible et silencieuse qui donnait un sentiment merveilleux de sécurité.

— Non, je voulais simplement rester près de toi et regarder la mer.

— C'est un plaisir bien solitaire, Helen.

— Toi et moi, James, nous devrions nous comprendre. Notre vie à tous les deux a été métamorphosée par les dauphins. Tu as perdu Nuki, et moi, John m'a tué Rick. À l'époque, tu es resté pendant cinq jours à mon chevet, et tu m'as raconté combien l'existence pouvait malgré tout être encore belle et précieuse, et digne d'être vécue. Je ne voulais pas te croire, tu t'en souviens ? Et puis le temps passe, la vie continue et reprend ses droits, et, c'est vrai, tu ne te trompais pas. Tout est encore merveilleux. Les choses se sont déroulées exactement comme tu l'avais prédit. À présent, c'est moi qui devrais te répéter les mêmes phrases...

— Ce n'est plus la peine, Helen, j'ai déjà passé le cap. Mais c'est tout de même très gentil de ta part. Merci. Tu es vraiment une chic fille !

— Oui... Une chic fille... C'est *mon* destin, ça... Elle tourna la tête et contempla un instant le jeu des dauphins dans la lagune. Et ce n'est pas facile à accepter, crois-moi... pas facile du tout...

Un peu plus tard, ils rejoignirent leurs élèves, s'amusèrent avec eux, nagèrent et s'éclaboussèrent comme des enfants ; ils organisèrent une « chasse à l'homme » et se taquinèrent. Finley, une fois de plus, fit le mort et se laissa transporter au-dessus de l'eau, sur le dos des dauphins ; une fois même, il tomba de son perchoir et vint se cramponner dans les bras d'Helen. Leurs corps se collèrent l'un contre l'autre...

— Embrasse-moi, dit Helen à voix basse. Embrasse-moi, mon Dieu, mais pas comme un frère...

Depuis deux ans que Finley attendait ce baiser, qu'il en rêvait... Et pourtant, il se demanda par la suite si Helen ne l'avait pas forcé par pitié.

Dans son poste de commandement, l'amiral Crown avait terminé son discours. Chacun sentait dans toutes les fibres de son corps la gravité de la situation, une situation absurde qui forçait à se défendre comme en temps de guerre, mais à huis clos pour ainsi dire.

L'orateur suivant, le docteur Rawlings, se leva à son tour et prit la place de Crown sur le podium. Derrière lui, sur l'écran, apparurent des images représentant Ronny, Henry, Robby et Bobby. On y voyait les dauphins nager sous l'eau en portant un caisson de métal noué autour du cou.

Rawlings toussota pour s'éclaircir la voix. Puis il prit la parole :

— L'évolution des choses est telle que nous nous voyons forcés à partir de maintenant de faire entrer en fonction les dauphins de combat, en plus de ceux qui sont chargés du ravitaillement et de ceux à qui revient la surveillance. La plupart d'entre vous, messieurs, ne savent pas exactement ce que cela signifie. Loin de moi la pensée de

vous assommer ou de vous ennuyer avec une cascade de détails scientifiques, pour vous expliquer comment il nous est possible d'utiliser les dauphins comme de véritables soldats, comment nous arrivons à exploiter leur intelligence et leur langage, et les performances que nous pouvons attendre d'eux. Nombreux sont ceux qui nous accuseront plus tard de perversité à l'égard de ces cétacés ou à l'égard de la science, à l'égard de l'amitié entre l'homme et la bête... Vous avez raison, messieurs. Mais n'est-ce pas aussi une perversité à l'égard de la science que de mettre au point des têtes nucléaires capables, de par leur force explosive extrême, de rayer d'un seul coup de la carte du monde un continent entier et des millions d'êtres humains ? Nous vivons dans un monde malheureux pour qui la paix n'est qu'un mot et qui, au moment même où il le prononce, s'arme pour la destruction avec une ardeur quasi extatique. Il n'y a pas de perversité pire que celle-là. Dans cette perspective, le dauphin qui a été entraîné à transporter des mines magnétiques et à les coller sur la carcasse des sous-marins fait l'effet de n'être rien de plus qu'un personnage de Walt Disney. Avant de continuer son discours, Rawlings reprit son souffle pendant quelques secondes. Ce préambule vous a donné, je pense, une petite idée de ce qui va suivre : après un entraînement qui a duré de nombreux mois, nous avons enfin réussi à former des dauphins de combat capables de déposer des mines magnétiques sur les sous-marins ennemis ; ils sont guidés par nous, par des impulsions dont je vous passe les détails techniques, impulsions venues soit du continent, soit d'un navire. Ces mines magnétiques, équipées d'un système de déclenchement à retardement pour permettre aux dauphins de se mettre à l'abri, explosent au bout de quelques minutes et détruisent à *coup sûr* l'objectif. Vous avez été témoins de certaines missions confiées aux Sea-Lords, et vous savez donc déjà qu'un dauphin est plus rapide que le plus rapide des sous-marins, et qu'il est capable d'intercepter les signes précurseurs d'un péril avant que nous ne soyons, nous, véritablement en danger. Nos dauphins nous annoncent l'arrivée de l'ennemi bien longtemps avant qu'il ne se trouve dans notre secteur. Ce que nous faisons ici, à Wake, c'est plus qu'une expérience, plus que de simples essais. Nous voulons apporter la preuve que dans certains domaines et dans certaines situations, l'action des dauphins est très supérieure à celle des hommes. Rawlings baissa les yeux vers l'amiral Crown assis au milieu de ses officiers, au premier rang. Prions Dieu, dit-il d'un air solennel en guise de conclusion, que nous ne soyons pas obligés d'engager dans la lutte nos dauphins de combat. Néanmoins... Nous sommes prêts !

Un film suivit le discours de Rawlings, un film bref sur une mission réalisée par Ronny et Henry, et tourné sur la côte de San Diego, à proximité de l'île San Clemente. Au moment où l'objectif

fictif, le sous-marin, explose dans un énorme geyser, tous les officiers se mirent à applaudir en chœur. Et une fois le silence rétabli, Crown se permit un bref commentaire :

— Si nous étions en guerre, il y aurait à présent cent soixante-sept morts... Messieurs, dans ce cas, on n'applaudit pas...

Dès le lendemain matin, la flottille de Wake croisa sur les frontières de la zone interdite, dans les mêmes conditions qu'en temps de guerre. L'hôtel flottant des dauphins, impossible à différencier extérieurement d'un navire de guerre normal, traversa la houle d'une allure nonchalante, sous le commandement du capitaine Yenkins, jusqu'à l'endroit où l'on soupçonnait la présence des sous-marins soviétiques, dans les eaux internationales.

On avait engagé toutes les compagnies de dauphins dans l'opération. Seuls restaient à bord, dans le grand bassin, les chefs, Ronny, Henry, Robby et Bobby. Finley était auprès d'eux, assis sur le bord de l'aquarium ; une fois de plus, il avait répété tous les détails de la mission : la pose de la mine et le déclenchement de l'amorce. Pour cette ultime répétition simulée, une plaque de métal flottait dans le bassin entre deux eaux. Les quatre dauphins de combat surgirent des profondeurs, collèrent leur mine sur la plaque, et du bout de leur nez ils appuyèrent sur l'amorce d'allumage ; puis ils s'éloignèrent à toute allure. Au cours de toutes les « manœuvres » d'entraînement précédentes, en vrai ou en simulation, il n'y avait jamais eu jusqu'alors un seul, échec.

À cinq milles à l'extérieur de la zone interdite, Ted Farrow, prisonnier dans sa sphère électronique, se trouvait à une profondeur de trois cents mètres dans le Pacifique. Ses instruments ultra-sensibles n'avaient rien à signaler que le menu habituel : des bancs de poissons, les trois dauphins qui devaient le ravitailler et ceux qui assuraient sa sécurité en surveillant un vaste secteur autour de lui ; par deux fois, il enregistra aussi un gros requin qui s'empressa de prendre le large en voyant les dauphins foncer sur lui en formation serrée.

Ted avait tout le temps de songer à sa jolie Yumahana et à l'histoire extravagante de Nuki-na-mu dont il avait été à l'origine, ce qui lui avait valu des éloges de la part du haut commandement et l'annonce de sa future promotion de sergent-chef. À cette pensée, Ted sourit : cela viendrait bien à point, car son union avec Yumahana ne souffrirait pas de quelques dollars supplémentaires.

Dans six mois peut-être, se dit-il d'un air rêveur. D'ici six mois, toutes les expériences et les essais de Wake devraient être terminés. Les « sphères » seraient alors à l'ancre et les abris souterrains montés. Trois compagnies de dauphins resteraient sur l'île. Quant au nouveau secteur d'exploitation, il était encore top-secret. On voulait commencer par s'assurer que les sphères de préalarme avaient bien

fait leurs preuves. Néanmoins, une chose était désormais certaine : on allait se lancer dans l'entraînement intensif de nouvelles compagnies de dauphins, à San Diego, à Biscayne Bay et à quatre autres endroits encore. Après les expériences réussies de l'équipe de recherche de Rawlings, ce serait à présent, plus facile et plus rapide.

Encore six mois... Plus que six mois, Yumahana ? Et ensuite, nous nous marierons... Toi dans une longue robe blanche, et moi dans l'uniforme de gala de sergent-chef. Nous dresserons des rangées de tables autour du grand bassin pour accueillir tous nos amis, l'équipe des Sea-Lords, et tous ensemble, nous trinquerons à notre bonheur, à toi et à moi.

Pensées qui reconfortaient le solitaire perdu à trois cents mètres au fond du Pacifique et qui le faisaient rêver...

Jusqu'à ce que, soudain, tous les instruments se déclenchent ; le terminal des stimulateurs des dauphins se réveilla, et là-haut, sur l'hôtel flottant, l'amiral Crown déclara d'une voix grave :

— Ça y est, les voilà qui arrivent !

Il était exactement deux heures et quinze minutes sur toutes les pendules et toutes les montres. En pleine nuit.

Que s'était-il passé du côté soviétique ? Jakovlev avait clôturé de ces mots sa dernière conférence avant le lancement de la grande opération :

— Les Américains se sont moqués de tous... et à présent, ils font de nous des clowns !

Delta II et Charlie reçurent l'ordre de refaire, tous moteurs ronflants, le trajet parcouru naguère, le jour où le malheureux Loginov avait essayé de débarquer sur l'île. Ainsi tous les sonars des Américains enregistreraient le déplacement des sous-marins soviétiques, et les bâtiments de surveillance des États-Unis accourraient, aussitôt dans ce secteur à toute allure. Pendant ce temps, le sous-marin soviétique le plus rapide, le petit Victor, avec ses trois brochets dans le corps, aurait tout loisir de se glisser furtivement vers la mystérieuse « boule » américaine sans se faire remarquer, et de la prendre en remorque. Avant que les Américains aient eu le temps de s'en rendre compte et de faire demi-tour, il y a longtemps que les Soviétiques seraient loin, eux ! Ils ne pourraient jamais rattraper le Victor ! À cent milles de la frontière de la zone interdite, Victor remonterait à la surface, prêt à braquer ses nouvelles torpilles, et lancerait par radio un avertissement aux Américains lancés à sa poursuite : « Ceux qui nous attaquent dans les eaux internationales seront détruits ! »

Les Américains seraient totalement impuissants devant cette stratégie audacieuse des Soviétiques. Ils ne pourraient jamais réclamer la reddition de leur sphère, puisque cette sphère n'avait pas

d'existence officielle ! Ils ne pourraient pas davantage passer à l'assaut, car avec leurs fusées et leur puissance inouïe, les Soviétiques seraient capables d'envoyer au fond toute la flotte de Wake. Et l'amiral Crown le savait pertinemment.

Les Russes espéraient bien que les Américains se rendraient parfaitement ridicules dans leurs tentatives de riposte. Et ils s'en réjouissaient d'avance.

Rien qu'à la pensée de la « victoire » inéluctable, Jakovlev se sentait pénétré d'un sentiment de triomphe qui le grisait presque.

Tandis que, selon le plan tactique, le Victor attendait, muet, dans l'océan, Charlie et Delta II filaient comme des flèches à une profondeur accessible aux grenades sous-marines, vers le nord-ouest, proies faciles pour tous les systèmes d'alarme américain.

L'amiral Crown ne cacha pas sa stupéfaction à l'arrivée des messages qui s'accumulaient sur son bureau. Et sa réaction fut tout aussi stupéfiante. La flotte prête à entrer en action attendait, les sous-marins attendaient aussi, devant l'entrée du chenal de Wake, et sur la piste d'envol de l'aéroport, les hélicoptères de combat et les chasseurs attendaient également. L'amiral Creek, l'adjoint de Crown, qui commandait directement la flotte, et le capitaine de vaisseau Dustin, le commandant des unités sous-marines, tracèrent la route poursuivie par les Soviétiques sur la carte de l'océan.

— Ils sont complètement fous ! grogna Crown. Il n'y a pas de boule dans ce coin-là ! Qu'est-ce qu'ils vont y fabriquer ?

— Il n'y a aucune équivoque sur les localisations, Sir ! annonça le spécialiste du sonar, en provenance de la salle de contrôle. La flottille se compose de deux sous-marins, un du type Charlie, et l'autre du type Delta II.

— À la tienne, Betty ! cria Crown sans élégance. Les Russes s'amuse à jeter le fric par la fenêtre ! J'aimerais pourtant bien savoir ce qu'ils cherchent dans ce secteur du Pacifique !

— Faut-il leur poser la question, Sir ? demanda Creek en saisissant l'émetteur radio.

— Envoyez-leur une frégate et deux vedettes rapides, ce sera amplement suffisant pour cette opération stupide ! Et que tous les autres bâtiments restent là où ils se trouvent... Dustin ?

— Oui, Sir ?

— Faites partir deux bâtiments vers B III...

BIII, telle était la désignation de la sphère de Farrow. Lequel d'ailleurs ouvrit de grands yeux sidérés en constatant que les activités sous-marines semblaient s'éloigner de lui. En revanche, sur l'hôtel flottant des dauphins, tous les moniteurs étaient en effervescence. Deux compagnies de Sea-Lords accompagnaient les deux sous-marins soviétiques.

Quant à Ronny, Henry, Robby et Bobby, ils nageaient paisiblement dans leur grand aquarium, relié à l'océan par une sorte de corridor en plan incliné. Ils portaient tous les quatre les courroies de cuir qui serviraient plus tard à maintenir les mines magnétiques. Pour l'heure, celles-ci reposaient tout simplement sur le rebord du bassin, quatre boîtes de métal qui ressemblaient à des caisses à outils inoffensives. Mais elles contenaient un produit explosif spécial pour les opérations sous-marines et capable de réduire en miettes un navire tout entier, sans espoir de salut.

À trois heures dix, au moment où l'amiral Crown déclarait que les Soviétiques devaient « travailler du chapeau » pour s'amuser à de telles escapades, le dauphin Jimmy, du commando de surveillance de B III, intercepta la présence du sous-marin soviétique Victor, qui avait reçu entre-temps l'ordre de se mettre en route, dans le plus grand calme possible. Dès que Jimmy eut émis ses signaux d'alarme, trois dauphins vinrent le rejoindre et tous les quatre, ils se mirent à nager en rond autour du sous-marin ennemi. Il n'y avait plus personne aux alentours pour les en empêcher. Comme leurs impulsions ne pouvaient pas être interceptées par les « instruments humains » et que leur fréquence n'était pas mesurable, le commandant du « Victor », le lieutenant de vaisseau Kossalapanan, poursuivit sa route le cœur en paix. Pour lui, il n'y avait rien à signaler dans l'univers sous-marin.

— Ah ah ! Qu'est-ce que je disais ? s'écria Crown en recevant le premier message en provenance de Jimmy. Il ne faudrait tout de même pas nous prendre pour des débiles, mon cher Ivan ! Je savais bien qu'il manquait le numéro trois, mais toi, tu ne sais pas que nous le savons ! Il jeta un coup d'œil à Creek et à Dustin et acquiesça d'un signe de tête. Alerte ! Mais dans le calme le plus absolu ! Je veux d'abord connaître les intentions de ce promeneur solitaire.

Sur l'hôtel flottant, les soldats de la marine descendirent dans le bassin pour fixer les mines magnétiques aux courroies ; sous les yeux de Finley, d'Helen et du docteur Clark, Ronny, Henry, Robby et Bobby reçurent leur charge mortelle, puis on ouvrit le corridor de liaison et les quatre dauphins de combat glissèrent dans l'océan... mais ils restèrent à proximité du navire dont ils firent inlassablement le tour à la nage.

— Le commando est à la mer ! annonça le docteur Rawlings à l'adresse de l'amiral Crown.

La vitesse du Victor diminua progressivement, puis il resta totalement immobile. Trois portes s'ouvrirent sur ses flancs ; les « brochets » en sortirent, prêts à fonctionner, et s'éloignèrent de leur « mère » à toute allure et presque sans bruit. Presque seulement... car les dauphins les prirent immédiatement en chasse. Seul Jimmy continua à monter la garde auprès du Victor.

— Le voilà qui accouche de nouveau de trois petits, annonça Crown sur le ton de la plaisanterie. Qui est-ce qui occupe aujourd'hui B III ?

— Le sergent Ted Farrow, Sir.

— Conseillez-lui de se boucher les oreilles avec du coton et de bien maintenir son pantalon ! Il ne va pas tarder à entrer en danse !

— Sir, vous voulez... L'amiral Creek fronça les sourcils. Ils sont en zone libre...

— À la limite de la zone interdite.

— Oui, mais en zone libre tout de même.

— Si les Soviétiques s'approchent de notre sphère, ça va barder, c'est moi qui vous le dis !

— Si...

— Attendons pour voir la suite des événements, Creek !

Mais, dans la demi-heure qui suivit, les événements, comme disait Crown, se précipitèrent.

Au nord-ouest de Wake, la frégate et les deux vedettes rapides poursuivaient les bâtiments de Jakovlev et de Denisenkov. Les sous-marins de Dustin se formèrent en étoile à l'intérieur de la zone interdite. Et la majeure partie de la flotte était sur le qui-vive, prête à bondir. Sur le champ d'aviation, les pales des hélicoptères entrèrent en rotation. À l'intérieur des chasseurs, les pilotes étaient à leur poste, ils n'avaient plus qu'à rabattre la cloche vitrée de leur cockpit. Et autour de leur hôtel flottant, les quatre dauphins de combat continuaient à nager paisiblement en rond.

Dans sa sphère de verre et d'acier, Ted Farrow assista à un spectacle unique, à travers ses hublots épais. En voyant tous ses instruments entrer en ébullition, il alluma tous ses projecteurs. Et à sa grande frayeur, il vit un mini-sous-marin passer près de lui, poursuivi par un dauphin. Aussitôt il y eut des grincements, et sa sphère se mit à vibrer ; après quoi, Farrow eut l'impression d'être entraîné à la dérive. Les instruments étaient comme fous. Dans la salle de contrôle, les ordinateurs devaient implorer à coup sûr !

— Quelle audace ! Quel culot ! grogna Crown en tapant du poing sur la table. Regardez-les ! Ils essaient de nous faucher notre boule ! Ils ont pris Farrow en remorque ! Voilà où ils voulaient en venir ! Nom de Dieu, ici William Crown ! À nous tous, nous n'en avons pas eu le moindre pressentiment !

L'ordre de mobilisation totale arriva sur l'hôtel flottant où il fit l'effet d'une bombe explosive. Écarlate, le capitaine Yenkins jeta les yeux sur le docteur Rawlings lequel en eut le souffle coupé, ce qui était extrêmement rare chez lui.

Ce fut Finley qui donna le signal. Chaque dauphin avait une fréquence à lui. Ronny fila le premier, suivi de Bobby, puis d'Henry, et

Robby ferma la marche. Ils s'enfoncèrent comme des bolides dans les profondeurs de l'eau et se dirigèrent en fonction des indications émises par Jimmy. Lui-même s'était immobilisé sur le pont du Victor, près de la tourelle, et attendait.

— Commando parti en direction des vibrations perçues par Jimmy, annonça Rawlings.

Pendant ce temps, deux « brochets » tractaient la sphère B III en l'éloignant évidemment de plus en plus des limites de la zone américaine. Kossalapanan était très fier. Il transmet à Jakovlev les messages de ses « brochets » dès qu'il les reçut. La prise en remorque de la sphère avait parfaitement réussi, ils ne se trouvaient plus qu'à quatre milles marins du Victor.

Jakovlev se dit que le moment était venu de mettre fin à la manœuvre de diversion et de faire demi-tour. Delta II et Charlie aussitôt changèrent de cap et foncèrent à toute allure vers leur point de départ.

— Ah non ! Ce n'est pas à moi que l'on fait ça ! gronda Crown dans la salle de contrôle, et il envoya un clin d'œil à Creek, lequel faisait d'ailleurs une tête de croque-mort. Creek, j'ai le devoir de sauver un citoyen américain ! Est-ce aussi votre avis ?

— Oui, Sir, c'est également mon avis, répondit Creek sans hésitation, en suivant des yeux les images données par l'ordinateur. Est-ce que nous ne risquons pas de le mettre au contraire en plus grand danger ?

— L'explosion le secouera bien un peu, c'est sûr. Il s'en tirera avec quelques bosses et quelques hématomes, mais mon Dieu, il n'en mourra pas ! C'est peu de chose pour le salut de la mère-patrie... Rawlings ?

— Oui, Sir ?

— Quand pouvons-nous intervenir ?

— Encore dix minutes environ et les dauphins auront rattrapé le sous-marin soviétique.

— Quelle est la distance entre la boule et les dauphins ?

— D'après nos calculs, elle se trouvera à environ un demi-mille marin quand les dauphins auront rejoint l'objectif.

— Parfait ! Crown jeta les yeux au plafond, comme s'il voulait implorer l'aide d'En-haut. Farrow n'a absolument rien à craindre. Qui envoyez-vous... ?

— Ronny.

— Votre vedette... Votre meilleur élève...

— C'est aussi le plus sûr.

Les minutes traînaient en longueur. Jusqu'à cette nuit-là, Crown ne s'était jamais rendu compte à quel point dix minutes étaient longues ! Cela lui rappela un vieux dicton qui avait cours parmi les

boxeurs : « L'homme le plus solitaire du monde, c'est le boxeur sur le ring. Trois minutes pour un round, ce sont trois éternités... » Que dire alors de dix minutes ? Dix éternités !

— Les voilà ! dit soudain Rawlings d'une voix tremblante. Sir, pour vous, c'est l'heure H... Pour vous tout seul...

Crown ferma les yeux. Le petit homme adossé au mur avait joint les mains. Effectivement, se dit Rawlings bouleversé, il prie. Il prie, que diable !... Qui aurait pu penser ça de lui ?

— La situation ? demanda l'amiral d'une voix sans timbre.

— Charlie et Delta II reviennent à fond de train vers le Victor. Il leur reste encore sept milles à parcourir. B III est toujours remorqué en direction du Victor également. Le groupe II de la flotte poursuit les sous-marins, le groupe I reste ferme sur sa position, nos sous-marins sont prêts à foncer. La base aérienne annonce également que tout est prêt à décoller... Le Victor se trouve actuellement à quatre milles marins de la limite de la zone interdite...

— Sir..., risqua encore Creek d'une voix rauque. Ce sont quatre milles de trop...

— C'est la vie de Farrow qui est en jeu, Creek, et il s'agit aussi de sauver un secret qui doit protéger notre pays d'une attaque subite. En fait, c'est la sécurité des États-Unis qui est en cause, la sécurité du monde libre de l'Occident. Que feraient les Soviétiques si nous leur volions leurs secrets sous leurs propres yeux ?

— Bien sûr, chacun le sait...

— Nous vivons à une époque maudite... Allons, Rawlings... À vous !

Du haut de l'hôtel flottant, Rawlings fit passer l'ordre à Ronny. Finley, Clark, Helen et l'équipage au grand complet, dressés sur le pont du navire, scrutaient la nuit avec des yeux agrandis de terreur. Une nuit superbe, claire, étoilée, une de ces nuits tièdes comme en connaît le Pacifique, sans un souffle de vent, avec une mer endormie. Finley avait posé son bras sur les épaules d'Helen, et elle blottit la tête contre sa poitrine ; il la sentait trembler de tout son corps.

Rawlings suivait le déroulement des opérations sur le monitor. Debout derrière lui, Crown laissait entendre une respiration sifflante.

— Ronny est arrivé près du sous-marin, dit Rawlings à voix basse. Il vient de coller la mine. Il va maintenant se détacher et filer... tout de suite...

Mais il s'interrompit brusquement ; ses épaules s'affaissèrent.

— Que se passe-t-il, Steve ? bredouilla Crown. Mon Dieu, que se passe-t-il ?

— Ronny n'arrive pas à se détacher de la mine... Il y a sûrement un défaut dans le mécanisme, car il ne fonctionne pas. La mine colle bien à la carcasse du bateau, mais elle colle aussi à Ronny... Mon

Dieu, Ronny est collé à la mine...

— Stoppez l'opération ! hurla Crown. Steve, rappelez Ronny !

— C'est impossible !

— Pourquoi ?

— Parce que la force magnétique est si puissante qu'elle résiste même à Ronny. Le seul moyen pour lui de s'en libérer est de tirer sur le crochet... mais il y a là quelque chose qui le retient.

— Alors ? bredouilla encore Crown. Alors, que va-t-il se passer ?

— Oui, que va-t-il se passer ? Rawlings se plia en deux au-dessus de la table. Le dispositif retard continue à courir.

— Où sont les autres dauphins ? hurla Crown.

— Nous n'avons plus le temps d'aller rechercher Ronny. Inutile même d'essayer. Il ne reste que quarante secondes, Sir...

— Ronny, mon Dieu... ! Ah, et puis, imbéciles que nous sommes ! Pourquoi nous conduisons-nous comme des femmes hystériques ! Après tout, ce n'est qu'un poisson...

Sa voix se brisa. Crown se tourna vers le mur et il sembla se rapetisser encore à vue d'œil.

Là-bas, dans l'océan, la détonation déchira la paix nocturne et se répercuta dans toutes les directions. Le Victor fut déchiqueté et avec lui, Kossalapanan et son équipage de jeunes marins soviétiques. La déflagration atteignit aussi les trois « brochets » qui s'éparpillèrent comme fétus de paille. Les haussières qui maintenaient le B III furent arrachées brutalement et Ted Farrow alla se taper la tête contre la paroi d'acier.

— O Yumahana..., murmura-t-il encore avant de perdre conscience.

À cet instant-là, Jakovlev se trouvait encore à cinq milles marins du Victor, mais il comprit sans peine la signification de ce bouleversement des éléments. Il laissa tomber la tête vers l'avant et ferma les yeux pendant un instant. Totalement immobile, il semblait pétrifié sur place. Ses officiers le regardaient d'un air épouvanté.

— Bon, on remonte... dit soudain Jakovlev d'une voix sourde. Tout de suite...

— Vous voulez vraiment refaire surface maintenant, Camarade ? questionna le premier officier en se redressant d'un air outragé.

— Oui !

— Devant les Américains ?

— Nous devons bien cela à Manuil Dimitrievitch Kossalapanan, le héros de la patrie ! Jakovlev se redressa à son tour et saisit sa casquette. On refait surface, toutes lumières allumées ! Passez l'ordre à Denisenkov aussi !

Il sortit en courant de la salle de commandement, et alla grimper jusqu'à la tourelle où il se prépara à monter sur le pont dès que ce

serait possible. Les puissants appareils à air comprimé fonctionnaient déjà, laissant entendre un sifflement lugubre ; ils avaient commencé à évacuer l'eau des réservoirs servant de lest. Le Delta II, le sous-marin pilote de la flotte soviétique par la taille et la puissance, émergea bientôt, entièrement illuminé. On aurait pu le prendre pour un paquebot de luxe. Peu de temps après, le Charlie de Denisenkov refit également surface, toutes lumières allumées, lui aussi.

Les bâtiments de guerre américains répondirent à cette invitation. Les sous-marins apparurent eux aussi à la surface de l'océan, et les navires s'illuminèrent. Les escadrilles d'hélicoptères en provenance de Wake arrivèrent sur les lieux, tournoyèrent autour des deux sous-marins soviétiques qu'ils éclairèrent encore par le haut.

Debout sur le pont, Jakovlev fit avancer lentement son bâtiment vers l'endroit où les débris du Victor surnageaient au milieu d'une énorme flaque de fuel. Denisenkov le suivit, puis obéissant à l'ordre de Jakovlev, il vint se placer le long du Delta II. Sur les deux ponts, officiers et équipages au grand complet se mirent au garde-à-vous ; les deux trompettes lancèrent l'appel aux morts, et tous les poings se dressèrent pour saluer les victimes du Victor.

Sur le pont de l'hôtel flottant des dauphins, Crown aussi fit le salut militaire.

— On peut dire ce qu'on veut, grogna-t-il. Les Russes ont le sens de l'héroïsme ; ils savent d'instinct rendre hommage à leurs héros, même si les malheureux qui ne reverront plus le soleil, là-dessous, n'avaient pas du tout envie d'être des héros. Quel merdier du diable, cette satanée politique !

Lorsque projecteurs et phares s'éteignirent et que tous les hommes retournèrent à leur poste, Jakovlev demeura seul sur le pont. Les yeux fixés sur la grosse flaque de fuel qui ne faisait que s'étendre, il se mordit les poings d'un geste de désespoir. Il éprouvait une haine indicible à l'égard de ce monde occidental ; sa fureur, sa rage n'étaient tempérées que par l'espoir qu'un jour viendrait où on pourrait l'anéantir d'un seul coup.

Mais Kossalapanan et l'équipage du Victor ne furent pas les seules victimes de cette nuit d'horreur. Lorsqu'on apprit à bord de l'hôtel flottant que Ronny avait succombé à l'explosion de la mine, Finley poussa un long soupir, lâcha les épaules d'Helen et s'effondra. Clark se précipita pour le soutenir et l'emmener à l'écart, et le médecin du bord lui fit aussitôt une piqûre calmante, qui resta d'ailleurs sans effet : Finley se mit à pousser des cris, des hurlements même, à battre l'air de ses bras et de ses jambes ; il s'en prit au mobilier de sa cabine qu'il réduisit en miettes et finit par se jeter contre la cloison, la tête la première. Clark fut obligé de lui administrer quelques solides directs pour le calmer. Une fois étendu sur le plancher, complètement K-O, on

put enfin s'occuper de lui.

— Ne t'inquiète pas, ça s'arrangera, dit Clark à Helen, et il la retint par le bras pour l'empêcher d'aller voir Finley. Nous le savions bien que ce grand gaillard avait les nerfs fragiles !

Mais « ça ne s'arrangea pas ». Une semaine plus tard, il fallut lui mettre une camisole de force et l'envoyer par avion à San Francisco, dans une clinique spécialisée. Il ne reconnaissait plus personne, même pas Helen, et quand elle se pencha sur lui pour l'embrasser au moment du départ, il grogna comme une bête.

Six mois plus tard, il y eut une grande fête à la base navale de San Diego, assortie d'une parade solennelle. Bouwie s'était déplacé pour l'occasion, de même qu'Atkins, Hammersmith et Linkerton, cela va de soi. Quant à Crown, il vint de Wake avec tout son état-major. Un bataillon de *marines* et de *leathernecks* se tenait au garde-à-vous. La fanfare joua l'hymne national. À proximité du grand aquarium réservé aux dauphins, une vaste place avait été dégagée et couverte de plaques de granit, et elle était entourée de nombreux mâts dont les drapeaux claquaient au vent. Des sous-marins et des destroyers croisaient le long de la côte. Et à une certaine distance de là, le plus près possible du littoral, le vieil « hôtel flottant » des dauphins oscillait doucement sur les vagues. Le centre de la place était occupé par un monument dressé vers le ciel, encore caché sous son enveloppe protectrice. Les cordes qui allaient arracher la toile quelques instants plus tard rejoignaient le bord du bassin.

Le docteur Rawlings et son équipe de recherche avaient accompli leur tâche. Leurs travaux servirent de base à la mise au point de cycles de formation dûment structurés pour dauphins en vue de missions de nature militaire. Les stages allaient commencer incessamment à sept endroits différents, l'effectif sélectionné des nouveaux « élèves » avait été fixé provisoirement à cinq cents dauphins.

L'équipe de Wake était rentrée à San Diego. Ted Farrow en faisait partie aussi. Il avait entre-temps épousé Yumahana à Honolulu, une ravissante mariée tout en blanc comme ils l'avaient rêvé tous deux, mais lorsqu'il apprit que les dauphins et ses camarades reprenaient le chemin de San Diego, il se porta volontaire pour les suivre. Yumahana le rejoindrait un peu plus tard, au cours de l'hiver... Elle était enceinte de sept mois.

— Si c'est un garçon, avait déclaré Farrow au moment des adieux, on l'appellera Ronny ! Car c'est Ronny qui m'a sauvé la vie !

La toile tomba aux accents de l'hymne national. Quatre dauphins, sous le commandement de Robby, tirèrent les cordes et dévoilèrent le monument. Farrow qui se trouvait avec eux dans l'eau, posa le bras autour du cou de Robby et se mit à pleurer.

Sur un socle de marbre blanc, qui avait la forme d'une grosse vague, se dressait la statue de Ronny le dauphin, en granit noir à filets d'argent, le rostre grand ouvert... tel qu'il était quand il lançait ses longs sifflements dans ses accès de grande tendresse.

Quelques mots gravés sur le socle en lettres dorées : *Sergent Ronny, de la 1^{re} Sea-Lords de Wake. Mort pour la patrie.*

Puis, sous de solennels roulements de tambour, les amiraux Linkerton, Bouwie, Hammersmith et Atkins allèrent déposer leur couronne de fleurs aux pieds de la statue de Ronny. C'était la première fois dans l'histoire de l'Amérique qu'un dauphin recevait une couronne de la part du président des États-Unis.

L'amiral Crown fut le premier à s'approcher du monument. Il ne déposa ni couronne ni gerbe sur le socle de marbre, mais un pot contenant un petit palmier en provenance de Wake. Un palmier de la crique de Flipper Point que Ronny avait tant aimée. Puis il se mit au garde-à-vous et salua.

— Ce n'est qu'un poisson..., murmura Rawlings entre ses dents, mais il ne put empêcher les commissures de ses lèvres de trembler et de trahir son émotion profonde.

— Crown a toujours été un dur morceau, murmura à son tour David Abraham Clark avant de se mordre les lèvres, car lui aussi, l'émotion le gagnait. Mais à l'intérieur, il cache la tendresse d'un pudding !

Soudain la voix du capitaine Yenkins retentit par-dessus l'aquarium. Les dauphins se mirent en formation de travail. Et les compagnies se rangèrent docilement derrière le nouveau commandant en chef, le gros Robby. Sous les accents d'une marche de la marine, ils exécutèrent leur tour de parade, en l'honneur de Ronny, le premier dauphin qui avait reçu un monument commémoratif.

Un peu à l'écart du bassin, se tenait Helen, les yeux fixés sur la parade des dauphins. On avait voulu la décharger de tout travail et de toute responsabilité, mais elle avait insisté pour rester à son poste.

— Je sais à quoi vous pensez, Helen, lui dit l'amiral Crown qui était venu la rejoindre sans qu'elle s'en aperçût. Puis-je vous donner un conseil paternel ? Vous devriez vous marier le plus vite possible.

— Me marier ? Avec qui ? Avec un dauphin, Sir ? demanda-t-elle d'une voix pleine d'amertume.

— Avec un homme qui est assez fort pour vous faire oublier les dauphins. Je sais que c'est impossible à vos yeux. Mais vous devriez essayer tout de même. Rawlings a réussi, contre votre volonté, à obtenir que l'on vous arrache à la recherche sur les dauphins. Vous allez être affectée au département des tortues de mer. Pour y faire quoi ? Je l'ignore. Je ne suis qu'un profane en la matière, et je ne pense tout de même pas que l'on cherchera à faire des tortues de mer

les nouveaux blindés navals... Crown posa son bras sur les épaules frémissantes d'Helen. Mon Dieu, Helen... Normalement vous devriez pourtant les détester plus que tout au monde, ces dauphins, après tout ce qu'ils vous ont fait...

— John m'a vraiment aimée, et il a tué son rival. N'y a-t-il pas des milliers d'êtres humains qui tuent aussi par jalousie ?

— Helen ! Comment pouvez-vous comparer un animal avec...

— Sir ! John est mort, et Finley n'a plus aucune chance de sortir jamais de l'hôpital psychiatrique...

Son regard alla se perdre vers le Pacifique aux reflets scintillants et sur la formation d'honneur de la 11^e Flotte de San Diego.

— Pour un dauphin...

— Je vois une autre tâche qui m'incombe maintenant, Amiral Crown, reprit-elle. Il serait dommage de laisser s'évanouir dans l'oubli tout ce que nous avons vécu et enduré au cours de ces deux années tumultueuses... John, Harry, Robby, Finley, et nous tous... Uniquement parce que les héros en furent des dauphins. Ou bien comme diraient les ignorants : des poissons ! Je vais écrire un livre...

Le voici...

*Achevé d'imprimer en mai 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

PRESSES POCKET – 8, rue Garancière – 75006 Paris.
Tél. 634-12-80.

— N° d'édit. 2110. – N° d'imp. 347. –
Dépôt légal : mai 1985

Imprimé en France